

BIBLIOTHEQUE  
de la  
JEUNESSE FRANCO-ROUMAINE  
„FONDATION HACHETTE“

L'IMPÉRATRICE  
EUGÉNIE

## DU MÊME AUTEUR

A. FAYARD ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

### LE ROMAN DE NAPOLEON

I. Bonaparte et Joséphine.....	1 vol.
II. Le coup d'Etat de Brumaire.....	1 vol.
III. Marie Walewska.....	1 vol.

---

Gaspard Hauser.....	1 vol.
Le lit du Roi.....	1 vol.
Le Roi perdu.....	1 vol.
Couleur de Sang.....	1 vol.
Napoléon III.....	1 vol.

### CHEZ PLON

La Face d'Airain.....	1 vol.
Sœur Anne.....	1 vol.
L'Homme sur la Cîme.....	1 vol.

7  
793  
OCTAVE AUBRY

122424

N<sup>o</sup> 369

# L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Institutul Pedagogic de 3 ani Buc.  
BIBLIOTECA

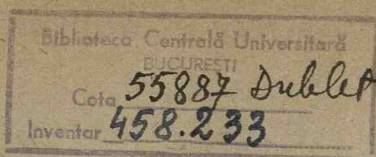
BIBLIOTHEQUE  
de la

JEUNESSE FRANCO-ROUMAINE  
"FONDATION HACHETTE"

86378  
PARIS

ARTHEME FAYARD ET C<sup>ie</sup>, EDITEURS

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

TRENTE EXEMPLAIRES  
SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN,  
NUMÉROTÉS DE 1 A 30,  
ET TRENTE HORS COMMERCE

CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES  
SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA,  
NUMÉROTÉS DE 31 A 180,  
ET TRENTE-CINQ HORS COMMERCE.

L'ÉDITION ORIGINALE A ÉTÉ IMPRIMÉE SUR PAPIER ALFA.

55887  
B.C.U. Bucuresti



C458233

Copyright by A. Fayard et C<sup>ie</sup>, 1931.  
Tous droits de traduction, reproduction  
et adaptation réservés pour tous pays,  
y compris la Russie.

A LA  
MEMOIRE  
D'UNE  
ADMIRABLE AMIE  
LA COMTESSE RÆDERER

« Nous en bastirons un corps entier  
sans fournir du nostre que la liaison,  
comme la soudure d'un aultre métal. »

MONTAIGNE, *Essais*.

*Tenter de montrer l'Impératrice Eugénie dans sa vérité humaine était une entreprise si délicate que j'ai balancé longtemps avant de m'y hasarder.*

*Dans l'histoire moderne, peu de figures ont reçu plus d'hommages et plus d'affronts. Si contrastée, si diverse, cette vie allongée sur un siècle a connu tous les soubresauts du sort. Femme du monde muée en souveraine, Espagnole devenue Française, éprise du pouvoir et l'exerçant, puis précipitée à l'abîme sans rien perdre de sa fierté, elle a vu disparaître son fils dans la plus inutile aventure et, pendant cinquante ans, a attendu la revanche qui vengeât ses morts et lui permît de s'en aller en paix.*

*De précieux empressements, des concours que je n'eusse osé espérer m'ont encouragé à écrire ce livre. Il présente bien des lacunes et même des erreurs. Mais on ne doutera pas, j'espère, de mon constant désir d'impartialité. J'ai moins essayé de peindre que de refléter. Je ne rapporte rien qui ne vienne des confidences de l'Impératrice à ses proches, des mémoires des contemporains, amis ou ennemis, des dépêches des ambassadeurs étrangers, des*

documents diplomatiques, militaires ou de police tirés de nos archives. On ne trouvera ici que des faits authentiques. Je n'ai pas voulu cependant alourdir le texte de notes qui eussent souvent pris la moitié des pages. Mais je me tiens à la disposition de tous ceux qui désireraient justifications ou éclaircissements sur quelque point que ce soit.

Je n'ai porté, et ne pouvais porter, de jugement. Cette vie est à peine éteinte. Pour juger d'un caractère, trop d'éléments nous resteront toujours étrangers. Et quel titre avons-nous à décider du mérite profond d'une âme, quand nous trouvons chaque jour en nous-mêmes tant d'inconnu?

Je me suis borné à rassembler ici, comme sur une place, quelques matériaux triés et sûrs. A chacun de s'en former comme il voudra, comme il pourra, l'image de l'Impératrice. Elle n'en sera pour lui que plus vivante de devoir quelque chose à son imagination.



Certains traits, tels détails jusqu'ici omis ou cachés, pourront, je le crains, déplaire. Ma bonne foi me fera-t-elle excuser? Au demeurant, je crois que la sincérité, quand elle n'est pas injurieuse, sert mieux les personnages historiques que les atténuations ou les détours. L'Impératrice Eugénie fut une femme, une créature variable. Taire ses fautes, pourquoi, si, par contre, l'on n'oublie pas ce qu'elle montra de noblesse et de grandeur? Pour que son portrait se ranime, on ne doit pas lui prêter une apparence conventionnelle. Elle-même ne

*l'eut pas désiré; elle aimait trop la vérité, le mouvement, la vie.*



Après l'amie si chère dont j'ai voulu inscrire le nom au chef de ce livre, qui s'y est attachée jusqu'à ses derniers jours et lui a ménagé, avec une patiente délicatesse, tant de sources nouvelles d'information; parmi les hautes personnalités de la famille et de la société impériales, qui m'ont réservé le plus généreux accueil, m'ont ouvert leurs archives, leurs collections, leurs souvenirs, ont compulsé leur correspondance, souvent même se sont livrées à de longues recherches pour lever mes doutes et résoudre des questions jusqu'ici suspendues, je dois surtout adresser l'hommage de ma gratitude à S. A. le duc de Berwick et Albe, à la princesse de La Moskowa, née princesse Eugénie Bonaparte, au comte et à la comtesse Baciocchi, à la duchesse d'Abrantès, à M<sup>me</sup> Pauline de Bassano, à la regrettée marquise de Loys-Chandieu, née Pourtalès, à la comtesse de Martel-Mirabeau (Gyp), à la comtesse Joachim Murat, à la comtesse G. de Leusse, à la baronne de Noirmont, née Castelbajac, à M<sup>me</sup> H. Conneau, au baron et à la baronne de Beauverger, à M. et M<sup>me</sup> G. Poignant, au feu colonel Nitot, au duc de Montmorency, au comte de Germiny, au comte Serge Fleury, à M. Lucien Daudet, au comte Allard du Chollet, au baron Sautereau. Je dois aussi de particuliers remerciements aux historiens, aux savants, aux conservateurs de nos musées qui se sont empressés à m'instruire et à m'éviter des faux-pas : MM. G. Lenôtre, Maurice d'Ocagne, le docteur

*L. Monier, MM. de La Martinière, Edmond Pilon, Jean Bourguignon et Sarradin.*

*C'est grâce à leur bienveillance active qu'il m'a été permis de pousser ma tâche jusqu'à son terme. Peu d'écrivains délivrés des partis ont été traités avec plus de confiance et de libéralité. J'ai essayé de m'en rendre digne. Il y a un peu de trahison sans doute, mais pardonnable, dans la faiblesse des moyens.*

O. A.

PREMIÈRE PARTIE

MADemoiselle DE MONTIJO

# I

MADRID - 1830

Quand Prosper Mérimée, conduit par le comte de Teba, approcha du salon, il entendit de grands rires et des cris aigus d'enfants. La porte ouverte, il aperçut une jeune femme, brune et forte, et deux petites filles de cinq à six ans qui couraient et sautaient d'un siège à l'autre comme des chats. Des livres, des jouets étaient répandus sur le tapis. A la vue de l'étranger, les petites aussitôt cessèrent leurs cabrioles et se réfugièrent sous une table. Cependant doña Manuela, assurant sa coiffure, s'avancait pour lui faire accueil.

Le comte avait rencontré Mérimée dans la diligence de Grenade et pendant le voyage, ils s'étaient liés. Don Cypriano avait invité l'écrivain à venir calle del Sordo durant son séjour à Madrid. La comtesse, qui appréciait ses ouvrages, serait charmée de le voir.

Don Cypriano s'exprimait avec une courtoisie raffinée, des gestes cérémonieux. Il était âgé déjà et infirme. Un bandeau noir lui couvrait l'œil droit, perdu en 1814 au service de la France quand, sous le nom de colonel Porto-

carrero, il commandait le bataillon des Polytechniciens à la barrière de Clichy.

Grand, osseux, bistré, presque chauve, il boitait et l'un de ses bras pendait dans sa manche. Il disait lui-même, souriant avec fatigue, qu'il ne ressemblait pas mal à don Quichotte après son combat contre les moulins.

La comtesse attachait sur le jeune Français ses yeux intelligents aux iris chauds, abrités d'épais sourcils. Elle avait de peu dépassé la trentaine, mais ses traits grossissaient déjà sous la peau mate qu'un excès de poudre farinait. Elle portait un haut front d'homme coiffé sans trop de soin. Sa bouche était vive, son menton ferme. Entre de noires anglaises son cou s'empâtait un peu. Sa gorge était abondante dans la robe de soie crème à mille fleurs, tout en ruches et volants.

Elle ne put s'empêcher de rire à la première phrase de Mérimée. Il parlait un castillan qui sentait l'école. Elle répondit à son compliment en bon français, avec à peine plus d'accent qu'une Toulousaine.

Elle avait lu en effet, presque tout ce qu'avait publié M. Mérimée : *La Guzla*, la *Jacquerie*, et ce curieux *Théâtre de Clara Gazul* qui, pour la première fois, montrait des Espagnols qui n'étaient pas de fantaisie. Elle ne croyait pas leur auteur si jeune. Heureuse surprise. Elle ne goûtait point les barbons.

Son ton était gai et naturel. Mérimée, qui cachait sa timidité sous un air flegmatique, se sentit rougir. Il en fut agacé. Doña Manuela le fit asseoir près d'elle et aussitôt lui parla de Paris. C'était le lieu du monde où elle eut le plus souhaité de vivre, maintenant surtout que Charles X était renversé. On y pouvait

respirer, parler, se mouvoir librement, dans une société artiste, sans morgue. Ici, en Espagne, sous la tyrannie de Calomarde, on étouffait de bêtise et de peur. Elle s'interrompit, comme un domestique entrant pour offrir des sorbets et du chocolat à la cannelle, et elle demanda au jeune écrivain dans quels salons il avait ses habitudes. Allait-il chez la duchesse d'Abrantès, chez le baron Gérard, chez M<sup>me</sup> Récamier? Connaissait-il M. le vicomte de Chateaubriand?

Il répondit qu'il serait heureux de l'amener à l'Abbaye-aux-Bois quand elle viendrait à Paris. Sans doute serait-elle déçue. M. de Chateaubriand, établi dans sa bergère, près de la cheminée, demeurerait muet durant des heures. Et M<sup>me</sup> Récamier disait souvent des pauvretés. De la grâce, mais un esprit des plus ordinaires.

La comtesse ne voulait point être désabussée. Elle rêvait depuis si longtemps de la divine Juliette! Et de son amie M<sup>me</sup> de Staël... C'est dans *Corinne* que doña Manuela avait appris le français. Du reste elle l'avait appris presque seule, et très vite. N'était-elle pas au quart Française? Sa grand'mère était une Grivegnée, de vieille noblesse wallonne. Son père venait des barons Kirkpatrick de Closeburn, exilés après la chute des Stuarts. Là-dessus elle eut parlé sans tarir. Quoique d'esprit moderne, elle restait éprise du sang bleu. Elle contait avec aplomb qu'elle-même pouvait suivre son ascendance jusqu'au roi des Lenians, Finn Mac Cual, qui vivait 200 ans avant Jésus-Christ.

— Je crains, disait parfois le comte, que Manuela en m'épousant ne se soit mésalliée,

car les Montijo ne remontent guère qu'au *xiv<sup>e</sup>* siècle.

La comtesse éclatait de rire. Tout descendant qu'il fût des rois d'Ecosse, son père, naturalisé Américain et devenu vice-consul des Etats-Unis, avait vendu des fruits et du vin à Malaga, avec assez d'adresse pour les doter, elle et ses sœurs. Elle ne s'en cachait pas. Louis-Philippe, à présent roi, n'avait-il pas ouvert une école pendant la *Révolution*?

Don Cypriano, établi sur un grand canapé, écoutait parler sa femme. La petite Eugenia était venue se placer entre ses genoux, tandis que Paca continuait de jouer par terre avec ses poupées de chiffons. Amusé par l'accueil de la comtesse, Mérimée n'oubliait pas de regarder autour de soi. Haut, assez sombre, ses deux fenêtres abritées du jour par des jalousies, ce salon lui montrait d'étranges disparates. Sur les murs peints d'un rose gris étaient cloués quelques tableaux religieux et une belle tapisserie des Gobelins représentant Hercule aux pieds d'Omphale. De lourds fauteuils noirs et dorés, aux dossiers sommés d'armoiries, étaient placés de chaque côté d'une console de bois sculpté recouverte d'un marbre violet, digne d'un autel de cathédrale. Mais d'autres sièges montraient leur crin, le tapis était troué, les rideaux vieux, sans couleur; sur la cheminée point de miroir : une pendule mesquine entre deux chandeliers de cuivre.

Bien qu'on fût en octobre, il faisait chaud.

— Ce salon est exposé tout l'après-midi au soleil, dit doña Manuela. Nous sommes mal logés ici. Il nous a fallu venir à Madrid pour défendre des intérêts... A présent, j'aime Ma-

drid, j'y ai ma société. Pourtant notre habitation de Grenade était plus agréable. Vous auriez, j'en suis sûre, aimé notre jardin. C'est là qu'Eugenia est née, pauvre ange. Nous nous y étions réfugiés pour échapper au tremblement de terre qui a jeté bas la moitié des maisons. J'ai eu si grand'peur que j'ai accouché sous une tente, deux semaines avant le temps. C'est cette peur, peut-être, qui l'a rendue si craintive... Eugenia (elle prononçait Ourénia), dis bonjour en français à Monsieur. Car elle sait déjà le français.

Eugenia ne dit mot. Elle leva sur Mérimée ses yeux bleus et serra la bouche.

— Bah, dit doña Manuela, laissons-la; on ne peut rien tirer d'elle quand il ne lui plaît pas. Cette petite a l'obstination d'une mule. Son père la gâte : c'est sa favorite.

— Elle a été longtemps délicate, dit don Cypriano. Il a fallu lui passer quelques caprices. Eugenia, petite rose, dis bonjour au señor.

— Bonjour, señor, répéta l'enfant. Sa voix était forte, presque dure.

Le comte l'embrassa.

— J'obtiens tout d'elle, dit-il en souriant.

La petite lui tenait la main et le regardait d'un air secret et doux. Son visage était blanc comme le lait. Ses cheveux ardents jouaient en boucles sur son cou étroit. Sa sœur aînée, Paca, semblait près d'elle moricaude. Don Cypriano caressait lentement la petite tête. Il aimait à la passion ses enfants. Souvent le soir, seul avec elles, Manuela envolée vers une fête ou accaparée par ses amis, cet homme brisé par la guerre et qui s'écartait du monde leur répétait les histoires de sa vie. L'interminable

guérilla qui avait dévoré les armées de Napoléon, la bataille de Salamanque où l'éclatement d'un canon l'avait couvert de blessures, le jour où l'Empereur lui-même avait épinglé la croix sur sa poitrine, à l'hôpital où il gisait.

Il lui avait parlé. Il avait dit :

— Commandant Portocarrero, vous êtes brave et loyal. Si tous les Espagnols vous ressemblaient, cette guerre serait bientôt finie.

Et lui, qui ne donnait presque jamais la main, même à ses parents, de cette main enviée des femmes, et qui bouleversait l'Europe, il avait serré la main de don Cypriano.

Sans doute les deux petites ne comprenaient pas tout de ce langage; elles l'écoutaient comme une sorte de chant qui berçait leurs propres rêves; leur jeune esprit en retenait des images fières. Eugenia surtout. Quand son père se taisait, elle posait sa joue douce sur sa joue à lui, si creuse. Ils restaient longtemps ainsi. Et la nuit venait...



Maintenant doña Manuela questionnait Mérimée sur son voyage. C'était la première fois qu'il venait en Espagne. Il goûtait cette eau-forte excessive, par endroits éclatante, par d'autres poussée au noir.

Si la comtesse avait été à Grenade elle l'eut mené visiter, dit-elle, les gitanos de l'Albaycin. Elle y avait conduit jadis Washington Irving. Ici, puisqu'ils n'étaient plus sous la main, elle lui raconterait du moins leurs aventures. Entre cent autres, elle savait l'histoire d'une Carmen...

Elle initierait volontiers M. Mérimée à la

vraie Espagne, fière, savoureuse, singulière d'accent, belle délaissée qui dans la littérature moderne n'avait encore trouvé que des galants de fortune. Elle lui révélerait ses légendes où le filigrane mauresque serpente avec tant de grâce autour des thèmes chrétiens, lui conterait les fastes tristes et brûlants de l'Alhambra et du Généralife, lui ferait goûter les nobles épisodes du Romancero... Férue d'histoire, elle la voyait surtout dans le détail pittoresque. Mérimée en cela lui ressemblait : les faits généraux l'intéressaient moins que l'anecdote.

Il remercia la comtesse. Aux premiers instants, il n'avait vu en elle qu'une femme de plaisant abord. Il pressentait à présent chez doña Manuela beaucoup d'intelligence, un esprit nourri, chargé d'idées, d'images. Il serait heureux de devenir son écolier.

Parlant de l'Andalousie où il avait trouvé presque intact, sous un mince épiderme catholique, le passé arabe de l'Espagne, Mérimée remarqua que les Français n'y étaient guère aimés.

— Je me trouvais, dit-il, à Campillo de Arenas. J'y ai vu un magnifique palais maure qui se défait, une église petite et blanche où se cachent deux Murillo plus beaux que ceux du Musée. Mon guide me prenait pour un Anglais parce que je ne vendais rien, que je ne saluais pas les madones, et que je m'arrêtais pour regarder les vieilles pierres. Il me montra un passage très difficile dans la Sierra de Jaën, et me dit qu'il y avait servi de guide au général Molitor, en 1823 :

« Si vous aviez vu ces soldats tout jeunes et sans barbe pousser aux roues des canons et les faire passer en moins de rien par des chemins

Institutul Pedagogic  
Nr. inv. 43179 \*

Institutul Pedagogic  
Nr. inv. 2024

8637

impraticables, vous auriez dit comme moi, monsieur, que le proverbe ment qui dit « que les Français ont des cœurs de poule ». Ainsi, nous avons été de Cadix à Moscou pour qu'il existe à Campillo de Arenas un pareil proverbe sur notre compte. Voilà ce que c'est que la gloire !

Point d'amertume dans le ton, une ironie souriante, un peu sèche, rare chez un homme de vingt-sept ans, dont le parcours dans le monde fut heureux. Peut-être jugeait-il que l'enthousiasme est de mauvais goût. Ce mince bourgeois, fils d'artiste, montrait des façons parfaites, où l'anglomanie perçait. Son habit bleu à boutons d'or, son pantalon gris à sous-pieds étaient d'un dandy. Il semblait laid au premier regard : cheveux sans ordre, nez retroussé qui laissait saillir les narines, menton aigu qui fendait le flot de satin noir dont il serrait son col. Mais l'œil piqueté et luisant, pareil à certains yeux d'oiseau, et aussi la bouche moqueuse, étonnaient, séduisaient par un charme d'esprit qui devait faire désirer aux femmes de le prendre moins pour amant que pour ami.

Ce mot de gloire redressa le comte :

— Ne dites pas de mal de la gloire ; sans elle, que resterait-il à l'Espagne ?

Il ne se résignait pas à l'abaissement de sa patrie. Son frère aîné, le comte Eugenio de Montijo, chef de la famille de Guzman, jadis illustré par sa lutte contre Manuel Godoi, le *Tio Pedro* de la révolte d'Aranjuez, avait pu, dans ces dernières années, faire sa paix avec Ferdinand VII et siéger dans son dérisoire Sénat. Don Cypriano, lui, gardait entière sa haine de l'obscurantisme.

On entendit alors la voix grave de la petite Eugenia qui demandait si le señor avait rencontré des brigands.

Non, le señor n'en avait point vu. Il trouvait même les routes un peu trop sûres pour son goût. Au risque d'y perdre sa montre, il eut souhaité de saluer le fameux Tempranito (le matinal) dont tout le monde vantait les exploits en Andalousie.

Enfin, apprivoisée, Eugenia avait quitté son refuge. Paca, lesté comme une chèvre, sautait de fauteuil en fauteuil. A la demande de M<sup>me</sup> de Teba, le jeune homme conta ses projets. La *Revue de Paris* attendait de lui plusieurs articles. Ils étaient déjà dessinés dans sa tête. Il parlerait des voleurs, et aussi des courses de taureaux. Il avait encore entrepris une *Histoire de la peinture* et comptait rendre de soigneuses visites aux Velasquez et aux Goya du Musée.

La comtesse lui désigna une toile sur le panneau qui leur faisait face. Elle représentait une femme assise, tenant un livre, et qu'entouraient quatre jeunes filles aux visages blancs et roses, aux cheveux frisés comme des perruques, en robes du temps de Charles IV.

— Voici l'un des meilleurs Goya : ma belle-mère, la comtesse de Montijo, duchesse de Peñaranda, et ses filles. Mon beau-frère nous l'avait donné. Mais il le réclame, et il faudra le lui rendre.

Cédant à son exubérance, en dépit d'un geste de don Cypriano, elle se plaignit du comte Eugenio qui, possesseur par droit d'aînesse de tous les biens des Montijo, traitait mal son cadet, et rognait sa légitime déjà chiche. Il avait de grands domaines dont les revenus

eussent pu devenir opulents s'il les avait bien gérés, et s'il eut renoncé aux procès. Les enfants de doña Manuela étaient ses héritiers. Mais il était tombé sous les griffes d'une cigarrera ambitieuse qui cherchait à lui faire dénaturer sa fortune. Depuis des mois reclus dans son palais de la plazuela del Angel, il ne voulait plus voir sa belle-sœur ni ses nièces. Disgraciés à la cour, écartés par leur famille, les Teba étaient réduits à une vie étroite. Mais, Dieu merci, ils avaient gardé leurs amis, et Ferdinand VII ni le comte Eugenio ne dureraient toujours !

\*  
\*\*

Des visiteurs survinrent. Aucune femme.

— Je n'en reçois guère, disait la comtesse. Elles ont dans ce pays si peu d'intérêt ! Et du reste mes façons les effarouchent.

Mais plusieurs Espagnols de grand nom, tous opposés au gouvernement, le duc de Sesto, le duc d'Ossuña, le comte de Villahermosa, don Francisco Herrera, le colonel Espartero, Narvaez, ancien officier de Mina qui, par coup de tête, avait quitté le service et comptait faire parler de lui, enfin un jeune Français, Ferdinand de Lesseps, cousin de la comtesse, attaché au consulat de Lisbonne. C'était un garçon à cheveux frisés, plein de fougue malgré des yeux doux d'Oriental.

Les premières politesses échangées, don Cypriano s'était esquivé avec les petites, après avoir fait un signe amical à Mérimée.

Plusieurs hommes et la comtesse même fumaient des cigarillos. Le salon glissa à la

conspiration. On ne parla plus que de politique. La révolution de juillet enfiévrerait toutes ces têtes. Elle avait poussé dans l'Europe entière une houle, lourde et puissante, qui menaçait d'engloutir les trônes. A Madrid, les patriotes avaient cru que l'affranchissement venait. Leur déception avait été rude. Les libéraux espagnols proscrits, passant en armes les Pyrénées, avaient été battus; tous les prisonniers sur l'ordre du roi avaient été fusillés. La France n'aiderait-elle pas à jeter bas ce cruel fantoche? Pressé par la comtesse et ses amis, Mérimée s'excusa avec adresse. Il ne savait que ce que disaient les gazettes. Il croyait que pour un temps au moins, Louis-Philippe, mal assuré à l'intérieur, vu sans amitié par l'Europe, serait tenu à la prudence.

Les mots de Mérimée tombaient comme une grêle fine sur les espérances de son auditoire. On sentait que la politique ne lui ferait jamais commettre de sottises. C'était un dilettante, sans inclination pour les sacrifices.

La comtesse, elle, eut aisément compromis son repos, pour jouer un rôle dans l'Etat. Son mari seul la retenait. Elle chérissait l'intrigue.

— Hélas! s'écriait-elle, les femmes peuvent bien parler, non agir.

Elle agissait toutefois, aidant les libéraux traqués de ses relations et de sa mince bourse, devenue l'âme d'un groupe assez influent qui, ramifié vers l'administration et l'armée, donnait déjà du champ aux soupçons de la cour. A telle amazone Mérimée paraissait un peu tiède d'accent. Mais quoi, c'était un fils de Voltaire! Tel quel, il lui plaisait. Il serait dans l'avenir un amusant, adroit ami. Plus qu'un ami? Qui pouvait dire? Doña Manuela était

femme de tête, mais fort curieuse. Et la curiosité l'avait menée parfois assez loin...

L'écrivain prit congé. La comtesse le retint un moment près du seuil. Elle comptait sur lui très souvent. Elle recevait ainsi tous les soirs. S'il venait demain, on le garderait à souper.

— A demain, n'est-ce pas, don Prospero? Acceptez de moi ce nom. Il nous évoquera la *Tempête*. Vous m'appellerez Miranda. Soyez tranquille : ici, nous n'aurons pas de Caliban...

Il salua, baisa une main longue, un peu moite, qu'on ne retira pas vite. Le lendemain, dès le soleil tombé, il revenait calle del Sordo.

## II

### JEUNESSE

La liaison de Prospero et Miranda, si elle ne s'attarda point aux grandes étapes du Tendre, ne sortit jamais tout à fait de ce pays, mais assez vite se fixa à ses frontières sous l'enseigne de l'amitié, capable ainsi de durer au long de leur vie, sans lassitude ni traverses.

Mérimée, avec la mère, avait conquis les enfants. Il n'avait voulu d'abord que leur plaire et puis il s'était attaché. Oubliant ses airs de dandy, il jouait avec elles à cache-cache, imitait le coq, le chat, le chien, leur montrait des tours de gobelet, de cartes, leur apportait des jouets, des sucreries. Eugenia maintenant, dès qu'il arrivait, explorait ses poches. A son départ elle se roula à terre et pleura.

De Paris, Mérimée écrivit à sa chère comtesse. Il lui rapportait les nouvelles dont elle était friande : chuchotements des cours, échos de la ville et du théâtre, cancans des arts et des lettres. Il était une gazette animée, en position de tout voir, avec l'esprit de tout raconter.

Par ses relations avec les Broglie, peu après son retour, il s'était fait attacher au cabinet du comte d'Argout, ministre de la Marine, puis

de l'Intérieur. Il allait pour son patron étudier en Angleterre le mécanisme des élections, il faisait des rapports au Conseil d'Etat, sans négliger pourtant les salons ni les ruelles, les cabarets ni l'Opéra. Il écrivait toujours, on ne sait comment, avec tant d'affaires. Doña Manuela répondait à toutes ses lettres. Elle le complimentait avec finesse, caressait sa vanité, lui lançait des conseils, faisant à distance la sage (tandis qu'elle s'égayait avec d'Ossuña), l'approuvait de n'avoir point persévéré dans sa passade avec George Sand, mais le tançait d'être allé boire, à minuit, avec des rapins, une orangeade impie sur les tours de Notre-Dame. Elle contaitle tourbillon de ses journées. Elle parlait peu du comte, beaucoup de ses filles, qui grandissaient, de plus en plus jolies et qui n'oubliaient pas don Prospero.

Elle lui manda, en 1834, un grand événement : la mort de son beau-frère Eugenio. La fortune enfin, après tant d'attente, venait. Doña Manuela allait quitter la calle del Sordo et prendre gîte au vieux caseron de la plaza del Angel, abandonné par la cigarrera maléfique. Don Cypriano, devenu comte de Montijo, duc de Peñaranda, chargé de titres à remplir un chartrier, héritait encore d'un siège de sénateur. En plein orage. Ferdinand VII n'était plus; la petite reine Isabelle, sous la régence de sa mère Marie-Christine, commençait un des règnes les plus traversés de l'histoire. Les carlistes ravageaient la moitié des provinces. A Madrid les troubles, constants comme des marées, apportaient au pouvoir les partis les plus contraires, puis les rejetaient. La comtesse nageait avec force dans cette agitation, plaignait son pays, s'indignait, brûlait de jouer un

rôle, et par lambeaux, dans la coulisse, le jouait.

En juillet de cette même année, elle annonça à son ami qu'elle partait pour la France avec ses enfants. Le choléra, répandu en Espagne, y faisait des morts nombreux. M. de Montijo, retenu à Madrid par la session des Cortès, viendrait plus tard la rejoindre. Elle était enchantée du voyage. Mérimée savait sa vagabonde humeur. Il démêla aussi que son imprudence l'avait dû conduire à quelque déplaisir, politique ou autre, et qu'il était utile qu'elle quittât Madrid pour un temps. Elle fit la route à petites journées, parfois en chaise de poste, le plus souvent en coche. Dans celui qui la menait à Barcelone, elle rencontra le fameux picador Sevilla, dont les soins galants la ravirent. A Barcelone, la junta de santé voulut imposer une quarantaine aux voyageurs, sauf à Sevilla que toute la ville attendait. Le picador refusa de profiter de l'avantage :

— Si Madame et mes compagnons n'ont pas libre pratique, dit-il, je ne *piquerai* pas.

Pour voir *piquer* Sévilla, la junta céda. Elle fut sage. Le peuple, qui se riait de la contagion, eut lapidé la junta ou démoli le lazaret. La comtesse de Montijo entra fièrement dans Barcelone aux côtés du torero. Elle assista à sa course, qui fut magnifique.

Passant la frontière, elle descendit à Perpignan où le général de Castellane, commandant la garnison, la reçut avec égards. Il caressa Paca, Eugenia, et trouvant chez la comtesse beaucoup de décision et d'esprit, lui offrit des lettres pour ses parents de Toulouse. Doña Manuela s'y reposa un peu, puis alla à Pau où elle fut accueillie par M<sup>me</sup> de

Castelbajac, avec qui elle s'était liée plusieurs années avant aux eaux de Bagnères, et qui commença par les fournir, elle et ses filles, de linge et de vêtements, car leur mulet portebagages était tombé dans un précipice. Après avoir mené quelque temps une vie simple, soit à Pau, soit au château de Lauret, près de cette vieille fille que tout le Béarn regardait comme une sainte, la comtesse prit la diligence pour Paris.

Mérimée s'empressa à lui procurer un logement garni, car il fallait compter de près. Le comte envoyait fort peu d'argent. Ses propriétés, ruinées par les réquisitions et le pillage, ne rapportaient rien, et il devait encore secourir ses fermiers. Aussi, inquiet de l'avenir, et songeant que peut-être ses enfants seraient dénués, les voulait-il habituer à une vie spartiate. Il demandait à doña Manuela de faire porter en toute saison à Paca et Eugenia des robes de toile; il défendait qu'on leur achetât des parapluies et qu'on les fit promener autrement qu'à pied.

— C'est bien incommode, disait la comtesse; ici, puisqu'il est loin, je ferai à ma guise.

Son train de vie fut petit. Un salon, trois chambres médiocres. Mais la comtesse, de goûts bohèmes, était contente, dès qu'elle pouvait chez elle asseoir quelques intimes et aller dans le monde.

Don Prospero lui fit connaître ses amis, les Laborde, les Delessert, les Lagrené, des gens de lettres, des artistes : Delécluze, Viollet le Duc, Ampère, Stapfer, Delacroix, David d'Angers, surtout Henri Beyle.

Stendhal usait ses dernières années. Il était large, épais; ses favoris et son collier de barbe

étaient teints en brun roux. Il portait un pantalon de nankin, un habit tabac et un gilet à fleurs, d'où pendaient des breloques qui intriguaient Eugenia.

Il avait publié, sans grand succès, *le Rouge et le Noir*. Mérimée et lui s'étaient rencontrés chez Stapfer. Ils se voyaient beaucoup, s'appréciaient en amateurs déliés, toujours sur le qui-vive, dans la peur d'être dupes. Ils ne s'aimaient point peut-être, mais se plaisaient infiniment. On trouvait plus de sang chez Stendhal, une nature plus ardente, plus d'audace : c'était un fils de la Révolution. Mérimée, son cadet de vingt ans, n'avait point respiré l'air des lions. Souvent ils passaient ensemble leur soirée chez la comtesse. Paca et Eugenia se couchaient plus tard ces jours-là. On prenait le thé. Les deux petites, assises chacune sur un genou de Stendhal, écoutaient, enchantées, le gros homme aux yeux vifs parler de Napoléon. La France restait hantée de son fantôme. Il leur disait sa misère, sa montée, ses victoires : Marengo, Austerlitz, Wagram, puis les jours haletants où, l'Europe refluant sur la France, le héros abandonné essayait du poison, mais, rejeté par la mort, se résignait à vivre sans femme, sans fils, sans couronne, et voguait vers l'île où il n'aurait qu'à remâcher ses rêves. Puis, dans l'épouvante des rois, l'aigle échappé planait encore. De clocher en clocher il volait jusqu'aux tours de Notre-Dame pour aller s'abattre sous la mitraille de Waterloo.

Paca battait des mains. Eugenia essuyait ses yeux. Sans doute, dans ces évocations, retrouvait-elle comme le souvenir agrandi des récits de son père. Stendhal était certes un plus

brillant conteur. Mais sa petite amie, en l'écoutant, devait songer aux heures crépusculaires où, pressée contre la poitrine du vieux soldat d'Espagne, elle s'était sentie glacer par le premier frisson de l'héroïsme. Stendhal qui, en petit cercle, laissait bouillonner sa verve, faisait souvent le fou et glissait à des discours sans vergogne, avec les enfants gardait une convenance parfaite. Ces petites filles fines et jolies avaient touché en lui une fibre pure. Il préférait peut-être Eugenia. Elle reçut de lui une image de la bataille d'Austerlitz qu'elle serra avec soin et dont elle était très fière.

Un jour il lui dit avec une gravité burlesque :

— Quand vous serez grande, vous épouserez M. le marquis de Santa-Cruz. Alors vous m'oublierez, et moi je ne me soucierai plus de vous.

Le marquis de Santa Cruz, nom de sa fantaisie, fumée sans corps, promesse d'un avenir qu'il ne verrait point, qu'il ne souhaitait même pas de voir, car sous son enveloppe de gaité, il était triste à mourir de n'être plus jeune.

Stendhal — ou plutôt M. Beyle, car elles ne l'appelèrent jamais qu'ainsi, — était leur grand ami. Mérimée restait l'ami de tous les jours. La comtesse s'occupant surtout de Paca, il se consacrait à la cadette, lui donnait des leçons d'écriture, corrigeait ses thèmes français ou anglais, puis, si elle avait été bonne écolière, la menait chez le pâtissier. Un lion du boulevard le rencontrant un après-midi rue de la Paix rit de le voir avec cette enfant et lui demanda malignement si elle lui tenait de près.

Mérimée dit avec négligence :

— C'est une petite Espagnole, la fille d'une

de mes amies; je vais lui faire manger des gâteaux.

On en médit un peu, dans un Paris encore provincial. La comtesse, pas plus que don Prospero, n'en avait cure. De fois à autre, quand Eugenia avait fait quelque faute, Mérimée la dérobait aux réprimandes, et la conduisait aux Tuileries ou aux Champs-Élysées. Il lui adressait de légers sermons qu'elle n'écoutait guère, toute à admirer les étalages ou les dames qui passaient sur la chaussée en voiture. Pour les enfants, il le répétait souvent à doña Manuela, il était partisan décidée d'une éducation fondée sur la franchise et l'indulgence.

La comtesse, qui le disputait souvent, était sur ce point d'accord avec Mérimée. Si les deux petites étaient élevées à la diable, c'était du moins sans contrainte ni froideur. Doña Manuela avait la main leste. Mais elle était aussi généreuse que vive. Elle aimait ses enfants, les choyait à ses heures, et, quand elle les négligeait, c'est qu'avant d'être mère, elle était femme, l'exubérance même, et trop jeune encore pour renoncer au plaisir...

\*\*

Dans l'automne de 1835, tandis que don Prospero, devenu inspecteur des monuments historiques voyageait en Languedoc et en Provence, M<sup>me</sup> de Montijo vint à Pau, puis à Toulouse, où elle demeura longtemps, installée dans l'hôtel du marquis de Campaigno, rue Croix-Baragnon. Les enfants avaient été admises comme pensionnaires chez les dames Berryer, rue Espinasse. On les envoyait le

jeudi au manège Arnichan. Paca et surtout Eugenia montaient déjà à ravir. Jean de Campaigno, fils de leur hôte, prenait leçon avec elle. Le manège retentissait de leurs cris et de leurs rires.

A leur retour à Paris, doña Manuela et ses filles furent rejointes par le comte de Montijo. Il ne demeura guère. Dans sa jeunesse il avait aimé la France; parce que lui-même avait changé, il ne la reconnaissait plus. L'Espagne grave et tendue convenait seule à ce chevalier de la Triste Figure égaré dans le brouhaha du siècle. La comtesse, qui s'y plaisait tant, l'effrayait par sa verve, sa voix haute, et tant d'inconnus, de ton divers, qui défilaient chez elle. Dès qu'il le put, don Cypriano s'en retourna vers Madrid et Grenade. Ses filles restaient en France, il le fallait pour leur éducation, pensait-il. Et pour leur sûreté, car la guerre civile, les luttes de partis, de villes et de généraux n'avaient point cessé. Mais, parfois, assis dans le jardin où était née Eugenia, ce vieil homme désabusé dut étouffer de solitude.



Bien qu'à court d'argent, la comtesse avait donné à ses filles des maîtres de dessin et de musique. Des aquarelles d'Eugenia, médiocres, décoraient un mur du salon. Elle aimait peu la musique; sa voix la décourageait de chanter. Paca et elle jouaient un peu de piano. Surtout elles dansaient, en vraies filles d'Espagne. Cependant l'instruction essentielle restait négligée. Mérimée le dit, assez adroit pour éveiller l'attention de son amie sans la heurter. Elle décida de les placer au couvent du Sacré-Cœur, rue de Varenne. Eu-

genia et Paca y firent leur première communion. Eugenia avec une foi et des scrupules qui inquiétèrent un moment sa mère :

— Je ne voudrais pas qu'elle se fit religieuse, disait-elle à don Prospero. Mais don Prospero, qui mieux qu'elle encore savait le monde, répliquait :

— Attendez qu'elle ait seize ans et qu'accourent les amoureux.

La comtesse, pour la changer d'idées, à ses jours de congé la conduisit en visite et au théâtre.

Mérimée lui avait un jour amené Rachel qui, à ses débuts, recevait de grands applaudissements. Elles s'étaient liées, et souvent Rachel envoyait sa loge à M<sup>me</sup> de Montijo. Dans *Camille*, dans *Hermione*, elle transporta Eugenia. Mérimée d'aventure hasardait une objection contre telle pièce trop passionnée. *Phèdre* convenait-elle à ces enfants?

— Bah, répliquait la comtesse, n'est-ce point classique? Elles sont si jeunes! Elles ne comprendront que ce qu'il faut.

La mère imprudente avait raison sur l'ami trop prudent. Rien de trouble dans ces soirées n'atteignit les petites. Paca s'amusait de la salle et des gens. Eugenia ne voyait que le spectacle. Au premier rang de l'avant-scène, yeux dilatés, pâle, ne respirant plus, l'enfant regardait marcher, crier, lutter l'héroïne. Elle se croyait avec elle sur le théâtre, évadée dans cet univers sublime où elle se trouvait plus chez soi que dans le quotidien. Les hommes lui paraissaient petits; elle leur préférait les caractères tranchés, nobles et hardis, nés de ses rêves.

Parmi tant d'amis nouveaux de la comtesse,

les plus intimes étaient les Delessert, M. Gabriel Delessert, préfet de police, déjà au retour de l'âge, avait une femme jeune, jolie, pleine d'abandon et de goût, plus faite pour vivre au XVIII<sup>e</sup> siècle que dans les salons gourmés de la monarchie de Juillet. M<sup>me</sup> de Montijo, du jour qu'elle la rencontra chez sa mère, M<sup>me</sup> de Laborde, s'attacha à Valentine Delessert. Elle était aussi douce que Manuela était entière, aussi ondoyante qu'elle était résolue. Elles passaient les journées ensemble, ne se pouvaient quitter. Par Valentine, la comtesse connut toute la société orléaniste. Quand Mérimée, longtemps sigisbée de Valentine, glissa à un rôle plus concret, elle leur servit de confidente et de chaperon.

La fille des Delessert, Cécile, devint la camarade de Paca et d'Eugenia. C'est dans la salle à manger de la préfecture de police que, le 12 novembre 1836, Eugenia aperçut par une imposte vitrée le prince Louis-Napoléon Bonaparte, fait prisonnier après sa tentative de coup d'Etat à Strasbourg. Assis, il attendait, avec sur une table, devant lui, des biscuits et un verre de champagne, la chaise de poste qui devait l'emmenner à Lorient, d'où il partirait pour son exil d'Amérique.

La petite l'avait trouvé laid, yeux baissés, teint blême, l'habit noir fripé par deux jours et une nuit de voyage. Mais il gardait pour elle un prestige incomparable. Il était l'héritier de l'Empereur, il s'appelait Bonaparte, il conspirait. La conspiration, Eugenia était imprégnée de son atmosphère. Combien de fois n'avait-elle entendu sa mère ourdir des plans pour renverser les absolutistes? Elle l'avait aidée à cacher un réfugié dans une grande

potiche des Indes et à dépister les gardes civils qui venaient fouiller la maison. Née et grandie dans les troubles politiques, les complots lui semblaient naturels, comme aussi les poussées subites et les chutes de fortune. Longtemps, juchée sur un escabeau, elle regarda le prince. Comme Cécile Delessert la voulait faire descendre, pour voir à son tour, elle lui disait : « Attends encore, attends. » Espérait-elle voir autour de ce jeune homme engourdi sur sa chaise se lever l'ombre de Napoléon ?

M<sup>me</sup> de Montijo ne pouvait tenir en place ; quand elle avait reçu de l'argent d'Espagne, elle partait soudain pour une ville d'eaux, pour Bade, pour Londres, où elle retrouvait son ancien ami Clarendon. Les petites avaient quitté le Sacré-Cœur, dont la règle ne s'accommodait pas de tant d'allées et venues. La comtesse avait ramené d'Angleterre une institutrice, miss Flower, bonne créature à tête de brebis ; Paca et Eugenia exerçaient sa patience. Quand leur mère était absente, elles échappaient souvent à l'Anglaise pour courir la ville seules, ce qui dans l'époque paraissait scandaleux. Elles allaient au boulevard regarder les vitrines. Elles flânaient sur les berges de la Seine. Un jour, voyant un pauvre corbillard qui cheminait sans un ami, sans une couronne, vers le cimetière, elles le suivirent au Père-Lachaise, par pitié, par générosité de jeunesse, en priant pour cet inconnu que pas une pensée n'accompagnait.

Depuis longtemps la santé du comte inquiétait. Il ne se plaignait pas, engainé dans son stoïcisme ; ce fut un ami qui prévint doña Manuela qu'il allait mal. Elle regagna en hâte Madrid aux premiers jours de mars 1839.

Les petites et miss Flower devaient la suivre peu après. Elle les confia à la garde de Mérimée. Il prit sa charge au sérieux, ne les quitta guère. Puis le 17 mars, au matin, il les conduisit aux Messageries. Il les voyait partir, lui sceptique, avec un cœur serré. Paca et Eugenia avaient maintenant quatorze et treize ans: elles n'étaient plus des petites filles; elles n'étaient pas encore des jeunes filles. Age incertain, ingrat et délicieux. Elles portaient leurs nattes dans le dos, noires chez l'ainée, fauves chez la cadette, leurs pantalons blancs brodés dépassaient encore leurs jupes, mais déjà, et elles en prenaient soin, ces jupes s'allongeaient. Elles partaient pour l'Espagne, leur père allait mourir, était mort peut-être. La comtesse devrait s'établir ou du moins séjourner à Madrid. Reviendraient-elles, et quand? Il avait presque envie de partir avec elles. Il se sentait tout d'un coup non point vieux, mais amorti et triste. Il se gourmandait : — J'ai trop de nerfs! Ce n'était point affaire de nerfs; il le savait bien.

Installées dans la diligence, il leur fit promettre de lui écrire. Il leur donna des pralines et de petits flacons de parfum pour la route. Puis il leur dit adieu, de sa voix sèche, la main un peu crispée sur le jonc à pomme d'or. Les postillons firent claquer leurs fouets; la grosse voiture s'ébranla, quitta la cour des Messageries, tourna la rue. Eugenia, à la portière, agitait son mouchoir. Mérimée ne la vit pas. Il s'était écarté déjà, marchant d'un pas vif, la tête droite sous le haut chapeau de castor gris. Il alla voir Valentine, puis le soir fut aux Italiens. Une semaine plus tard il faisait son paquet pour l'Italie. Il avait reçu

d'Oloron, où la neige bloquait les voyageuses, de sa jeune amie Eugenia, sur papier réglé, une courte lettre, sans orthographe, mais pleine de grâce.

Le comte de Montijo s'était éteint avant leur départ. Comme l'avait prévu Mérimée, doña Manuela se vit forcée de demeurer à Madrid. Ses affaires étaient embrouillées. Il lui fallait trouver des fonds, terminer des procès. Sa présence ne portait plus d'ailleurs ombrage à la cour. Ses amis libéraux arrivaient aux premières places. Narvaëz était capitaine général de la Vieille-Castille. Installée au palais Montijo, elle commença d'y recevoir dès qu'il parut décent. Maîtresse de ses actes, son activité prit libre volée. L'âge venait. Elle ne fut pas seulement une femme du monde, d'humeur joyeuse, ayant salon et table ouverts jusque fort avant dans la nuit. Insinuée entre les partis, elle poussait ses protégés et casait ses créatures. On parlait beaucoup d'elle; elle avait force ennemis, mais aussi du crédit, des partisans, des obligés. On la voyait partout.

Dans ce tourbillon, ses filles furent oubliées. Miss Flower veillait à leur éducation. Mais elle-même avait plus de bonne volonté que de lumières. Les deux señoritas, à part quelques romans anglais, ne lisaient presque rien.

— Bah, disait la comtesse, la vraie école, c'est la vie! Elle pensait que pour leur mariage, (la grande affaire, qui l'occupait déjà), leur beauté, les servirait mieux que l'instruction. Dans l'Espagne de ce temps, ce n'était point si mal raisonner.

Paca et Eugenia regrettaient la vie de Paris, leurs amis Cécile et Edouard Delessert. Elles trouvaient la société de Madrid provinciale,

les jeunes filles de leur rang stupides, occupées uniquement de toilette et de commérages. Les visites qu'elles devaient faire leur semblaient des pensums.

Leur plaisir était d'aller souvent avec l'institutrice à la maison de campagne que possédait la comtesse à Carabanchel. C'était, à deux lieues de Madrid, une grande bâtisse, plantée au repli d'une colline, dans un terrain aride où les fleurs s'étiolaient. L'oncle de M<sup>me</sup> de Montijo, François Cabarrus, ministre des Finances de Charles IV et père de M<sup>me</sup> Tallien, par une fantaisie passagère, au temps de sa fortune, s'était ménagé cette thébaïde, dont il se dégouta presque aussitôt.

Comme la belle Terezia l'avait fait, à soixante ans de là, les petites couraient par les sentiers rocailleux, sous les sapins, se cachaient dans les buissons, la grotte, ombragée de saules étiques, faisaient s'éparpiller les moutons et les chèvres, montaient à âne ou à cheval, gamines heureuses de se mouvoir sans frein, les joues piquées par l'air rêche venu de la sierra.

Vivant ainsi entre elles, les deux sœurs s'aimaient chèrement, malgré la différence des caractères. Paca, la plus vive d'abord, s'était adoucie, devenait presque timide. Elle s'ennuyait aux *tertulias* et aux soirées où elle commençait de paraître. Eugenia la gouvernait, vrai garçon débordant d'idées turbulentes. Elle parlait beaucoup, avec une manière d'éloquence héritée de sa mère. Elle n'avait maintenant peur de rien.

Tombée un jour de la rampe d'escalier chevauchée avec trop de hardiesse, elle avait été relevée par une vieille gitane qui passait devant la porte ouverte du caseron. Comme elle

la remerciait et lui donnait quelques piécettes, la sorcière lui prit la main et en examina la paume longtemps.

— Bonne mère, demanda Eugenia, inquiète, car elle était superstitieuse, peux-tu me dire quel sera mon avenir?

La vieille répondit gravement :

— Tu monteras très haut et tu vivras cent ans, mais tu finiras dans la nuit.

M<sup>me</sup> de Montijo et Paca rirent beaucoup. Eugenia aussi, quoiqu'un peu moins, avec d'arrière-pensées que le temps d'ailleurs dilua.

Un soir, à Carabanchel, seules avec miss Flower, elles entendirent du bruit. Des voleurs étaient entrés dans la maison. Aventure commune; les troubles faisaient fourmiller les bandits. La salle où les trois femmes se trouvaient était pourvue d'une large cheminée. L'Anglaise et Paca, tremblantes, voulaient s'y cacher.

— Non, dit Eugenia, une Montijo ne se cache pas. Viens, Paca!

Et tenant par la main sa sœur, elle ouvrit la porte, frappa du pied et de sa forte voix cria dans le couloir obscur :

— Qui est là? Que voulez-vous?

Les intrus eurent peur et décampèrent.

Revenues à Madrid, Paca et Eugenia reprenaient tant bien que mal leurs études décousues. Elles correspondaient souvent avec Mérimée et aussi avec Beyle, dont elles n'avaient pas oublié les récits. En décembre 1839, Eugenia lui écrivait :

*« Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec un grand plaisir. J'attends avec impatience l'an-*

*née 1840, puisque vous nous faites espérer de vous revoir. Vous me demandez ce que je fais à présent. J'apprends à peindre à l'huile un peu, riant, travaillant comme par le passé. Maman trouve encore le temps de nous donner quelques leçons, et nous tâchons de ne pas oublier tout ce que nous avons appris à Paris.*

*» A présent, l'Espagne est dans une grande agitation. Tout le monde désire la paix, et Maroto, général carliste, est passé au camp Christino, moyennant une forte somme d'argent, ce qui n'est pas beau, et tous les autres petits officiers ont suivi son exemple. La Navarre, Alava, Guipuzcoa, Biscaye ont reconnu la reine légitime. On annonce que Don Carlos et la duchesse de Bura ont passé en France; Cabrera s'est dirigé vers Jaramon et vingt cavaliers sont sortis pour voir le mouvement de l'ennemi. A Madrid, il y eut de grandes fêtes en l'honneur de la proclamation de la paix, mais on l'a proclamée tant de fois que je n'y crois plus. Cependant tout le monde désire la paix. Maman, ma sœur et miss Flower vous présentent leurs respects, et moi, je suis, monsieur, avec dévouement, votre affectionnée amie.*

E. GUZMAN Y PALAFOX. »

Le pauvre Beyle, tapi dans son consulat de Civita-Vecchia, dut sourire en lisant cette lettre d'une enfant si tôt occupée de politique et de guerre. Il ne vint pas en Espagne comme Eugenia l'espérait, comme lui-même l'avait souhaité. Ce n'était plus pour lui le temps des voyages. Déjà il déclinait. Encore deux ans et il aurait quitté son consulat détesté et la vie, qu'il aimait tant.

Mais Mérimée vint, lui, et à grand'joie. Pour se récompenser d'avoir écrit *Colomba* dont il corrigeait les épreuves pour la *Revue des Deux Mondes*, après dix ans il revit Madrid, y retrouva ses amies. Il assista à une révolution, n'y attacha point d'autre importance. La caseron Montijo, bien bâti et solide, était au cœur de la ville une position stratégique d'importance, que guignaient à la fois l'émeute et le gouvernement. Mérimée prétendait même que sa chambre, qui dominait la place de l'Ange, était la clef de Madrid. Il s'en montrait fier.

Entre deux pistoletades, quand ils étaient las de voir dépaver les rues, d'entendre les balles siffler à leurs oreilles, et de manger du pain de huit jours, la comtesse et ses amis se retiraient à Carabanchel. On s'y amusait infiniment. Tous les soirs l'on dansait, ou l'on jouait la comédie sur un théâtre monté jadis par Cabarrus et que Mérimée, promu par doña Manuela à l'emploi de machiniste et de metteur en scène, avait transformé. Il avait peint des décors, fait disposer des portants, imaginé un magnifique éclairage de lampes Carcel. Aux représentations il servait de souffleur. Si bien secondée, la comtesse ne craignait pas de donner des opéras. On joua ainsi *la Norma*, de Bellini, œuvre sombre, au milieu de la plus folle gaieté.

Eugenia, ne chantant point, avait été chargée de représenter une femme qui tenait dans ses bras un enfant. Aux sons de l'orchestre qui consistait en plusieurs violons et guitares, enveloppée dans un châle noir, elle parut en scène portant un marmot de la ferme voisine, prêté à cette occasion. Le pauvret criait

sans répit. Occupée surtout de réussir son entrée, Eugenia le tenait la tête en bas et les pieds en l'air. Assistance, orchestre, acteurs, souffleur dans son trou, partirent d'un rire inextinguible. Eugenia décontenancée, avisa une chaise, y planta l'enfant et se sauva dans la coulisse. Elle ne voulut plus dès lors affronter la rampe.

Dans cette société adonnée au plaisir se nouaient et dénouaient des intrigues légères. Mérimée là-dessus taquinait la comtesse. Il l'assurait qu'il entendait des soupirs dans tous les coins et que ses jardins, assez pelés cependant, faute d'eau, évoquaient pour lui les bosquets de Paphos et d'Idalie. Doña Manuela riait puis, grande marieuse, lui vantait les charmes de telle señorita aux beaux yeux, son amie ou sa parente, justement à Carabanchel, et qui ne demanderait pas mieux que de devenir « Madame Mérimée ».

Don Prospero ne répondait pas. Il montrait le chaton de sa bague à la comtesse. Elle portait gravée la devise grecque *Memneso apistein* (Souviens-toi de te méfier).

Leste encore, le père de Colomba s'enfuyait. Doña Manuela, maintenant très forte et qui n'aimait pas courir, lui criait de loin :

— Je ne ferai jamais rien de vous!

\*\*

Quand son séjour prit fin, Paca et Eugenia, attentives comme leur mère à tous les échos de France, se fussent bien pendues aux basques de don Prospero pour l'accompagner à Paris et voir le Retour des Cendres. L'Europe entière attendait cet héroïque spectacle. Louis-Phi-

lippe croyait ainsi enraciner son trône et le colorer d'un peu de la dorure impériale. Il ne prévoyait guère que la vague née à Sainte-Hélène, gagnant nos rivages sous le filet des méridiens et des tropiques, peu à peu couvrirait la France. Vivant, l'Empereur avait été vaincu. Mort, il était invincible; sa dépouille allait reconquérir un peuple désarmé contre la tyrannie qui naît d'un trop grand souvenir. L'imagination en feu, comme deux petites Françaises, les deux petites Espagnoles, filles du soldat de Napoléon, saluèrent de Madrid cette pompe sans exemple qui sous la brume d'hiver mena le Corse aux Invalides, dans un silence empli par l'angoisse des cœurs et le battement des drapeaux.

\*\*

Beaucoup d'aristocrates espagnols étaient à cette époque travaillés d'un besoin de déplacement dû à l'insécurité du pays, comme au peu de confort des demeures fastueuses, peuplées de serviteurs, mais où l'on gelait l'hiver, rôtissait l'été. Ils demeuraient six mois chez eux, à la ville ou sur leurs terres, puis partaient pour Paris, Londres, l'Allemagne ou l'Italie. Doña Manuela portait cette inclination à la manie. Ses filles partageaient son cosmopolitisme, quoiqu'à un moindre degré. Dans la pension de Bristol où la comtesse pour un temps les avait déposées, comparant leurs voyages aux migrations périodiques des moutons de leurs domaines de Cacérès, Eugenia plaisantait : « Nous aussi sommes des transhumants ». Après une saison à Madrid, coupée par les séjours à Carabanchel, M<sup>me</sup> de Montijo

passait les Pyrénées, s'arrêtant soit à Pau, soit à Saint-Sauveur, à Bagnères de Luchon, à Cauterets ou aux Eaux-Bonnes. Presque partout elle rencontrait d'anciens amis, en faisait de nouveaux, grâce à la familiarité de la vie d'hôtel. Elle se liait aisément; ses filles le lui reprochaient : « On n'a jamais trop de relations », répondait-elle. Eugenia qui toujours eut la gorge délicate, prenait les eaux. Quand elles résidaient à Pau, elles retrouvaient la famille de Castelbajac. Le jeune marquis, beau et courtois, accompagnait leurs promenades en montagne. Dans le salon de sa mère, un soir, elles entendirent une artiste déjà mûre, qui allait de ville en ville donnant des concerts, et qu'on nommait M<sup>me</sup> Gordon. Avec quelque talent, elle chantait des airs d'opéras et des romances à la mode. Paca et Eugenia ne savaient rien d'elle, sinon qu'elle avait joué un rôle important, quelques années plus tôt, dans cette conspiration de Strasbourg dont les orléanistes parlaient avec dédain, mais qui avait failli camper sur le trône de France le prince Louis Bonaparte, ce neveu de l'Empereur qu'elles avaient aperçu chez les Delessert, avant qu'il partît pour l'Amérique. Plus tard, revenu pour assister à l'agonie de sa mère, la reine Hortense, ensuite exilé en Angleterre, il s'était engagé dans une équipée vraiment folle, un essai de *pronunciamiento* qui, échouant à Boulogne, l'avait conduit devant la Cour des Pairs, puis au fort de Ham. M<sup>me</sup> Gordon parlait de son prince (à qui l'attachaient de tendres souvenirs) avec une complaisance infatigable. Eugenia l'entourait de questions. Que faisait le prisonnier? Était-il malheureux? Pourrait-il s'évader? M<sup>me</sup> Gor-

don, bien aise, répondait sans tarir. Elle pensait l'aller visiter bientôt, car on lui permettait de recevoir ses amis. Il lisait, écrivait, publiait des articles, jouissait en somme d'un traitement doux. Eugenia se montait la tête, rêvait de faire aussi un pèlerinage à la prison de Ham. Elle en parla à sa mère, que les idées baroques, si généreuses, avaient de quoi séduire, et il fut convenu que la comtesse et ses filles accompagneraient M<sup>me</sup> Gordon dans sa visite au prince. Le beau projet n'eut pas de suites. De nouveaux troubles rappelèrent les Montijo à Madrid, et M<sup>me</sup> Gordon fut seule aux marais de Picardie.

Paca avait passé dix-huit ans. De taille moyenne, elle avait le teint chaud, les yeux sombres; elle riait sur de belles dents. Mais Eugenia éblouissait. Grande, très bien faite, les jambes longues, la taille mince et déjà les épaules d'une rondeur ravissante, elle portait sur un col souple et long un visage rare, où les yeux bleus, entre leurs paupières en coquille, pouvaient sembler trop rapprochés et marqués d'un léger strabisme, le nez courbe paraître un peu sec, encore que délicat, mais où la bouche couleur de corail rose, traçait un arc exquis. Ses cheveux n'étaient plus ardents. Leur blond fauve rappelait celui qui éclaire les têtes du Titien.

Ces cheveux avaient fait longtemps le désespoir d'Eugenia.

— Qu'y a-t-il de plus laid que des cheveux rouges? disait-elle, et elle pleurait, malgré Paca et miss Flower qui la voulaient consoler. Elle les peignait en cachette avec un peigne de plomb acheté à un colporteur, à Carabanchel. Cette pratique eut-elle des effets? Vers

quinze ans leur ton s'atténua pour s'accorder avec le teint. C'était, ce teint, la merveille qui attachait tous les yeux. Transparent, comme éclairé du dedans, il lui venait de l'ascendance écossaise de M<sup>me</sup> de Montijo. De son père, Eugenia tenait la distinction innée, le charme des races vieilles. Elle avait les mains du comte, délicatement veinées, ses pieds petits, très étroits.

Doña Manuela qui aimait les atours se mettait volontiers en dépense pour parer ses filles. Quand toutes trois entraient dans un salon, les causeries mouraient et l'on voyait peu à peu, dès que le souffraient les convenances, affluer vers elles les hommes de la société madrilène ou étrangère. La mère, réputée pour sa verve, sa culture, les filles, rompues déjà aux usages du monde, et qui accueillaient les hommages avec aisance, retenaient chaque fois un cercle empressé. Les femmes en étaient jalouses, et, derrière l'éventail, les perfidies couraient Madrid.

La comtesse ne s'en souciait. C'était pour elle la rançon et le signe du succès. L'Espagne arrivait enfin à une période de stabilité politique. Après sept ans d'incendie, le carlisme s'était éteint. Narvaëz triomphait d'Espartero. A la cour de la jeune reine Isabelle comme dans la société, renaissaient les fêtes. Madrid au printemps de 1843 fut plus gai que Paris. Le Carnaval y eut grand éclat. Pour les déguisements ces dames eurent recours à don Prospero. Mérimée, qui sur les bords de la Seine faisait maintenant l'homme grave, l'historien occupé d'études sur l'ancienne Rome, pour se faufiler à l'Institut, Mérimée courait couturiers, brodeurs et modistes. Pour la com-

tesse et ses filles, il eut compromis son élection. Il leur envoya des costumes de Bergère rococo, de Cracovienne, d'Ecossaise, des coiffures, des souliers, de la poudre, jusqu'à des lanternes chinoises et des ombrelles de papier pour décorer la galerie et le jardin d'hiver du caseron. Tout cela voyageant, comme il sied, par la valise diplomatique. Louis de Viel-Castel, ami de doña Manuela depuis son séjour à l'ambassade de Madrid, était à présent directeur au ministère. Mérimée, audacieux, tenta même d'expédier par ce moyen une calèche à la comtesse. Le ministre, ce morne Guizot, y mit obstacle et la calèche s'achemina vers la Castille par des voies moins gratuites.

M<sup>me</sup> de Montijo reconnaissait tant de soins en fournissant Mérimée de *fosforos*. Il trouvait détestables les allumettes de Paris. Elle lui envoyait aussi des mantilles pour Valentine Dellestert et Cécile. Entre deux chapitres de *Catilina*, il essayait les mantilles sur ces têtes françaises. Elles ne les porteraient jamais comme les têtes lointaines auxquelles il songeait si souvent, et dont sous la lampe, seul le soir, il dessinait à la plume, avec un art sobre, en marge de ses lettres, de très ressemblants profils.

La comtesse aspirait pour ses filles à de grands mariages. Elles pouvaient, répétait-elle, prétendre à tout. Elles appartenaient à la première société. L'influence de leur mère avait du poids. Et leur fortune, quoique mal gérée, comportait des domaines étendus en Castille et en Estramadure. Surtout pour Paca qui avait hérité, par droit d'aînesse, des deux tiers du patrimoine des Montijo.

Des partis s'étaient déjà avancés. Le plus

brillant — à vrai dire magnifique — était le duc d'Albe. De lignée royale, Stuart par Berwick dont il descendait, douze fois grand d'Espagne, maître d'une fortune sans mesure, de palais dans toutes les villes, de terres vastes comme des provinces, il eut pu épouser une infante. Il n'était point beau, assez petit; il avait eu d'abord une faible santé. Mais sous l'apparence froide et frêle, une âme chaude. Partout où les deux sœurs paraissaient, on voyait poindre le jeune duc. Madrid s'en divertissait. Entre Paca et Eugenia, il ne semblait point faire de choix. Il les aimait toutes deux peut-être. Il hésita longtemps. Puis se décida et fit une cour déclarée à Eugénia. Duchesse d'Albe, Altesse, le premier rang dans son pays, voilà de quoi enivrer une enfant que tente la gloire du monde. Eugenia pendant quelques jours ne cacha point sa joie. Les paupières abaissées sur ses yeux pers, elle sourit du désarroi haineux de ses amies.

Mais Paca errait, triste, par les chambres du caseron. Elle ne voulait plus s'habiller, sortir. Eugenia surprit plusieurs fois un morne regard, plus touchant que des larmes. Elle comprit que sa sœur aimait Albe. Paca lui était infiniment chère. Sans consulter la comtesse ni Flower, sans beaucoup réfléchir même, ayant prié et communiqué, elle se sacrifia, dit à Albe venu pour parler de fiançailles qu'elle ne voulait l'épouser, et que c'était à Paca qu'il devait offrir l'anneau. Elle lui vanta son aînée, lui confia l'inclination qu'elle avait découverte, le flatta. Curieux entretien que celui de ces jeunes gens assis dans le jardin d'hiver, sous les palmiers, près du bruissant jet d'eau. Paca navrée derrière une porte les

guettait. A certaines minutes Eugenia serrait ses dents et ne souriait plus. Puis de nouveau elle pressait ses paroles. Albe se laissa persuader. Il n'en était qu'à l'aube de l'amour, pleine encore d'incertain. Paca lui plaisait tant aussi ! Il n'eut point de peine à lui transporter ses hommages. La comtesse applaudit à ce changement. Elle avait toujours préféré son aînée. Eugenia trop souvent lui tenait tête. De crainte d'un revirement, elle hâta les noces qui se firent, à grand éclat, le 14 février 1844. Paca brillait de joie. Elle fut, ce seul jour de sa vie, plus belle que sa sœur. Au reste elle triomphait avec simplicité. Un de ses amis du corps diplomatique la saluant de son nouveau titre elle s'écriait, très gaie :

— Fi de la duchesse ! je suis toujours Paca !

Eugenia soutint bravement les regards. Les contes les plus osés se croisaient autour d'elle. Ne répandait-on pas que désespérée par l'abandon d'Albe, elle avait tenté de s'empoisonner ? Au fond, malgré son courage, elle ne laissait pas d'éprouver du regret. Elle n'avait sans doute pour son beau-frère que sincère amitié. Mais être duchesse d'Albe !... Quoique pieuse, l'orgueil serait toujours son grand péché.

Invité au mariage, Mérimée s'était excusé. Il ne pouvait quitter Paris. Candidat à l'Académie, il s'affairait dans sa brigue. Il félicita la *duquesita*, lui envoya son présent, un très beau missel ancien, don qui, pour un athée, était méritoire.

Un mois, jour pour jour, après les noces, il fut élu. Doña Manuela et Eugenia s'en montrèrent fières. Elles reprirent les pérégrinations, retrouvèrent Paris où Eugenia tous

les matins montait au Bois, tous les soirs, en compagnie de sa mère ou de don Prospero, allait au bal, au théâtre ou à l'Opéra. On les vit à Bordeaux, aux chasses du marquis de Dampierre et du comte de Bryas, puis à Londres, à Bath, à Schwalbach, à Hombourg. La société y était cosmopolite, mais sans cohue, encore choisie. Beaucoup de gens aux beaux noms, qui tous se connaissaient. Ces villes d'eaux, c'était toujours le monde. Un monde européen. La vie y était plus gaie qu'ailleurs. On faisait des excursions, on écoutait des concerts, on montait des pique-niques, on prenait des bains on jouait — parfois gros jeu —. Mais le ton demeurait élégant.

Eugenia partout était fort entourée. Elle dansait beaucoup, riait, mangeait des sorbets, parlait avec animation, prompte à la riposte, surtout à l'égard des hommes, qu'elle traitait avec une camaraderie du meilleur aloi. L'esprit de sa mère revivait en elle, pour une part au moins, tourné surtout vers l'histoire et la politique, indifférent aux choses de l'art, net, réel, comme viril. Doña Manuela était une femme supérieure. Eugenia n'était qu'intelligente avec une instruction rudimentaire. Cependant elle décelait plus d'équilibre que sa mère, moins de goût pour le plaisir, une allure plus haute. Vêtue toujours des robes des premiers faiseurs, d'où jaillissaient ses épaules rondes et tombantes, clignant parfois des yeux à peine soulignés d'un trait de crayon, sans fard, avec juste un duvet de poudre, elle avait pour se lever, s'asseoir, pour traverser un salon, pour faire la révérence, pour tourner la tête, pour répondre à une louange, pour ouvrir ou fermer son éventail, une justesse, une grâce,

une fierté de geste qui chez une fille si jeune étourdissaient.

Nombreux, les prétendants. Eugenia voulait se marier, mais elle entendait ou se marier selon son cœur, quand ce cœur encore muet viendrait à battre, ou, s'il continuait de se taire, ne contracter qu'une union du premier rang, qui, dans la société européenne, lui vaudrait une place égale à celle de sa sœur. Elle partageait en cela les idées de M<sup>me</sup> de Montijo, si sur d'autres façons de voir, elles n'étaient point d'accord.

Doña Manuela visait encore plus haut peut-être. Aux fêtes qui, dans l'automne de 1846, célébrèrent à Madrid ces fameux *mariages espagnols* qui avaient tant occupé Louis-Philippe et inquiété les cours, la reine Isabelle épousant son cousin François d'Assise, et l'infante Louise le duc de Montpensier, fils du roi des Français, on remarqua les empressements du duc d'Aumale pour la jeune comtesse de Teba.

Chez l'ambassadeur de France, le comte de Bresson, ils causèrent pendant toute une soirée. M<sup>me</sup> de Montijo laissait parler de leurs fiançailles. Pourtant, si frappé qu'il fût d'une beauté qui lui laissa un long souvenir, le duc d'Aumale, par crainte sans doute de son père, ne se déclara pas.

Peu après Eugenia refusa le duc d'Ossuña, ambassadeur à Paris, d'âge mûr, dont elle craignait qu'il n'eut été trop bien avec doña Manuela. Avec d'amicaux égards, elle découragea Edouard Delessert qui l'aimait depuis leur adolescence, et aussi le vicomte Aguado, à qui son père, financier heureux, avait transmis une énorme fortune, et qui paraissait en intime

aux réceptions, aux médianoches du caseron Montijo.

La comtesse était au haut de sa course. L'amitié de Narvaëz l'avait élevée au poste de Camarera Mayor, après une révolution de palais qui avait chassé la Reine-mère et isolé le Roi-consort au Pardo. Maîtresse de la maison d'Isabelle, M<sup>me</sup> de Montijo prit une véritable part au gouvernement. Mais elle ne put se tenir d'empiéter. Elle allait mener tout, la Reine, les ministres, les généraux. Narvaëz, jaloux du pouvoir, l'arrêta en chemin. Il prit pour prétexte qu'elle donnait à la cour un air trop gai. Dédaigneuse d'une autorité rognée à ne lui laisser que la complaisance, M<sup>me</sup> de Montijo résigna son emploi et partit pour Paris. Fort irritée. Mais, belle joueuse, elle gardait peu de rancune, et ne fut pas longtemps à se rapatrier avec Narvaëz.

La chute de Louis-Philippe la trouva à Madrid. Elle l'avait prévue. Ce qu'elle, ni Eugénia ne prévoyaient, ce qu'en France même les hommes les plus rompus aux affaires, comme Thiers, ne pouvaient imaginer, c'est que le prisonnier de Ham, conspirateur décrié, puis obscur député à la Constituante, monterait sans coup férir, par un vote enthousiaste, à la présidence de la nouvelle République.

Ce pouvoir, que par surprise et violence, deux fois il avait voulu arracher, s'était jeté dans ses mains. Il était le neveu de l'Empereur, et la France, depuis dix ans, se recueillait dans le culte de la grande ombre. L'Empereur en qui les classes élevées ne voyaient plus qu'un personnage de l'histoire, revivait d'une vie dominatrice pour les soldats, les ouvriers, les paysans français. Ils oubliaient

le sang versé, le territoire meurtri, la tyrannie et la misère; ils n'apercevaient plus que le soleil d'Austerlitz et ce petit officier pâle qui, la main sous ses basques, semonçait les rois. Sa légende les soulevait d'un amour triste et noble; à son nom seul ils se donnaient, et puisque le suffrage universel les rendait maîtres, en même temps ils donnaient la France.

Peu après arriva, ambassadeur à Madrid en place du remuant Lesseps, le propre cousin du Président, fils de l'ancien roi Jérôme de Westphalie, le prince Napoléon. Tête à Madrid du parti français et de tout temps bonapartiste, la comtesse ne put faire grise mine à cet autre neveu de l'Empereur. Souvent reçu, le prince fit une cour pressante à Eugénia. De nature âpre, fougueuse et quoique fils d'Allemande, vrai Corse par ses cheveux noirs, son teint d'olive, il ressemblait à Napoléon plus que personne de sa famille. Sa parole vive, à images, intéressait Eugénia. Souvent ils causaient de politique. Plus occupée des événements de France que des affaires espagnoles, trop quotidiennes pour garder prestige, la señorita pensait et ne craignait pas de dire que le Prince-président ne tarderait pas à se déclarer Empereur. Pour lui se répéterait la courbe de Napoléon; le Consulat appelait l'Empire. Le prince parut étonné; il affirma avec force que telle entreprise serait vouée à l'échec. La France était fatiguée des aventures. Et du reste son cousin et lui étaient sincèrement républicains.

— Républicains, fit Eugénia, cela n'est qu'un mot. Une République ne peut durer en France. Pour moi, j'aurais plaisir à voir le Président

élevé à l'Empire, si les Bourbons ne doivent pas revenir.

Le prince eût voulu incliner la belle Espagnole à des propos plus rians. Elle se déroba. Epouser ce Bonaparte, entreprenant, mais gueux, chez qui l'ambition saillait en dures boutades?... Non. Elle avait d'autres vues. Le jeune marquis d'Alcanizes, fils du duc de Sesto, venait de jouer avec elle, au caseron Montijo, devant tout Madrid, le *Caprice* de Musset. Eugenia ne savait pas bien son rôle, mais vêtue de blanc, avec une ceinture de soie mauve, elle avait irrité toutes les femmes. C'était le jour de sa fête et la maison débordait de violettes de Parme, ses fleurs préférées. Alcanizes était bien fait, galant, du meilleur sang d'Espagne. Il s'éprit d'Eugenia, le lui dit. Elle ne résista pas. Son amitié pour lui avait aisément glissé à la tendresse. Ils se fiancèrent. Eugenia était heureuse. Elle ne serait point princesse, mais grande dame en son pays.

Cependant ce projet, que les journaux même avaient fait entrevoir ne tarda guère à rencontrer des traverses. Les Sesto ne le favorisaient point. La fortune des Montijo était obérée, la mère encombrante, la fille coquette et trop habituée aux hommages. Puis Alcanizes, assez léger, avait à ce moment même une intrigue... Un hasard l'apprit à Eugenia. Elle se roidit, congédia le beau Pape, et, pour éviter de le revoir, partit avec sa mère pour Paris.

Elles descendirent comme d'habitude place Vendôme, à l'Hôtel du Rhin qui, un an plus tôt, avait servi de quartier général au prince Louis-Napoléon, puis décidant de faire un

plus long séjour, elles louèrent au 12 de la même place, dans la maison de M. de Montgermont, un bel appartement où parurent aussitôt leurs vieux amis parisiens, les Delessert, les Laborde, les Castellane, et Viel-Castel et Cousin, et, à peine plus grison, le dévoué, le subtil, l'indispensable Mérimée.

### III

1850

Le prince Louis-Napoléon, se penchant vers sa cousine Mathilde, qui lui donnait à dîner, lui désigna discrètement une jeune femme au teint éclatant sous ses cheveux roux, vêtue d'une robe bleu pâle, largement décolletée, qui causait avec le peintre de marine Gudin, à l'autre bout du salon.

— Qui est-ce donc? murmura-t-il.

Détachée, Mathilde répondit :

— Une nouvelle venue ici, de famille andalouse, M<sup>me</sup> Eugénie de Montijo.

— Ah! Mais il faut me la présenter...

Mathilde, souriant, fut chercher Eugénie et sa mère qu'elle nomma au Prince-président. Elle fit mieux. Par un mot glissé au maître d'hôtel, elle changea à table la place de la jeune fille. Elle tenait à plaire à son cousin. Elle savait combien il aimait les jolies femmes. Pour elle, Eugénie de Montijo qui dans ce moment ployait son cou blanc et plongeait en une révérence, n'était qu'une belle étrangère, dont on avait déjà assez parlé, et qui pouvait devenir pour le prince une distraction gracieuse. Elle la jugeait frivole, suivant en

cela l'opinion de certaines maisons du faubourg Saint-Germain où M<sup>mes</sup> de Montijo ne voyaient devant elles s'ouvrir les portes qu'à un battant. Leurs façons libres n'étaient point du goût de la vieille société. Des femmes surtout. Elles étaient priées aux déjeuners et dîners champêtres que Sosthène de la Rochefoucauld offrait dans le joli domaine de la Vallée-aux-Loups qui avait appartenu à Chateaubriand. Elles ne recevaient pas d'invitation quand la vicomtesse y conviait ses amies.

Le prince conduisit à table Eugénie qui, sans embarras, mais avec un air d'admiration discrète, se mit à parler. Les yeux mi-clos, effilant sa moustache, Louis-Napoléon regardait en l'écoutant ce merveilleux visage, si mobile, ces mains qui se posaient sur les objets comme des oiseaux. Sensible, jusqu'à l'excès, à la beauté des femmes, celle de M<sup>me</sup> de Montijo l'attirait, le séduisait. Mais il était frappé aussi par sa grâce franche, si loin des usages mesquins, cet esprit net qui n'avait pas de profondeur peut-être, mais qui montrait des connaissances variées qu'on n'attendait pas chez une jeune fille, et qu'elle devait aux sociétés d'hommes distingués où elle était admise, à ses voyages, à ses lectures. Louis-Napoléon lui dit qu'il croyait l'avoir rencontrée déjà. Il ne savait où. Elle aida sa mémoire. Ils s'étaient vus en septembre, à la revue de Satory.

M<sup>mes</sup> de Montijo avaient loué pour l'été un pied-à-terre à Versailles, rue de l'Orangerie. Le Prince-président était venu de Paris, à cheval, en uniforme de général, grandi par un haut plumet blanc.

Au milieu d'un splendide état-major, il avait passé sous leurs fenêtres. Le ciel était lourd

de nuages. Eugénie, avec plusieurs dames de Versailles, à cheval, avait suivi le Président à la parade. Le canon tonnait sans relâche. L'air sentait la poudre et l'orage. Devant le Président les troupes défilèrent en bel ordre, les armes claires. Des rangs parfois montait le cri de : « Vive l'Empereur ! » La foule qui s'était massée sur les terre-pleins reprenait ces acclamations qui, mêlées aux bruits militaires, faisaient cabrer les chevaux. Quelques amazones prenaient peur. Eugénie de Montijo, droite en selle, souriait radieuse dans sa longue robe verte, coiffée d'un feutre d'où pendait une plume. Elle ressemblait à une héroïne de la Fronde. Le prince avait remarqué l'intrépide écuyère ; personne de son entourage ne put lui dire son nom. Elle aussi, pensait-il, avait crié : « Vive l'Empereur ! » La pluie alors était tombée en cascades. Fuite éperdue vers les maisons de Satory et les voitures. Seule Eugénie n'avait point cherché à s'abriter près de sa mère. Ruisselante, elle était revenue à Versailles, au pas.

— Je me rappelle, dit Louis-Napoléon. Vous aviez un bel arabe pommelé, assez vif. Vous montez parfaitement, mademoiselle, et je m'y connais un peu.

Elle eut pu lui dire, mais ne lui dit pas, qu'elle l'avait aperçu une autre fois, bien avant, dans une heure plus sombre, quand il attendait la sentence de Louis-Philippe. Elle n'y songea pas : il ne ressemblait plus maintenant à cette image ancienne, que longtemps elle avait gardée. Son visage maintenant était jaunâtre, avec un haut front que les cheveux abandonnaient, un grand nez, une moustache châtaine dont souvent il tortillait les pointes.

Ses yeux gris-bleu mal ouverts lui donnaient une expression de ruse et de rêve. Il avait un sourire tendre, une douceur de gestes venue sans doute des Beauharnais et des Iles, et sur tout cela, d'avoir si longtemps vécu solitaire dans le songe de la gloire, un aspect souverain.

La princesse Mathilde, placée près de son cousin, n'entendait pas tout ce qu'il disait à M<sup>lle</sup> de Montijo, car Louis-Napoléon parlait d'une voix sourde, avec un accent qui révélait ses écoles germaniques. Cependant le ton haut, le débit pressé d'Eugénie, parfois son rire un peu rauque, venus jusqu'à elle, l'entretenaient dans une aigreur légère. Louis semblait n'avoir d'yeux que pour cette Espagnole, ses cheveux, ses épaules où la lumière glissait. L'instinct de Mathilde l'avertissait d'un péril.

Elle avait été jadis, au temps d'Arenenberg et de la reine Hortense, fiancée à son cousin. Après l'échauffourée de Strasbourg, son père, le roi Jérôme, l'avait fait renoncer à ce projet. Louis-Napoléon par ses folies compromettait, répétait-il, les chances d'avenir des Bonaparte. Quelques années plus tard, il donnait sa fille à un Russe opulent, le comte Anatole Demidoff. Beau mariage payeur de dettes et qui vite tourna mal. Le Cosaque, non content d'entretenir sous ses yeux la duchesse de Dino, rudoya la Napoléonide, qui, tombant aux genoux du Czar, obtint une séparation fastueuse. Depuis elle vivait librement, amie des artistes plus encore que des arts, servant de lien entre la société et le Président, boudé par l'aristocratie. A l'Elysée, elle recevait près de lui, belle et massive, avec un port impérial. Elle imaginait que puisqu'elle

n'avait pu être la femme de Louis-Napoléon, lui du moins ne se marierait pas et qu'à son côté, toujours, elle garderait ainsi la première place féminine en France. Car pourquoi s'enchaîner, déjà vieillissant, alors que grand coureur de jupes, il cherchait la diversité, l'aventure? Quant à l'hérédité dans la famille Bonaparte, elle était assurée par le frère de Mathilde, Napoléon.

Au salon, après le repas, c'est encore avec M<sup>me</sup> de Montijo que le Prince-président causa le plus. Il fit bien, avec courtoisie, le tour des convives, s'entretint avec son oncle Jérôme qui promenait sous les lustres un masque émouvant de Napoléon momifié, avec lady Douglas Hamilton, sa cousine, son amie d'enfance et même un peu davantage, avec d'Orsay, dandy sur le retour, avec Drouyn de Lhuys, tête froide et solide, sur qui il comptait beaucoup, avec Morny, Persigny, plus confidents encore, le premier son frère naturel, homme d'affaires et de plaisir, politique supérieur capable des actes les plus élégants et de crimes, le second, seïde aux façons de sous-officier, sûr, brutal, indiscret.

Prenant le Président à témoin, Persigny rapporta devant les dames un incident de leur jeunesse. Le prince et lui se promenaient dans la campagne aux environs d'Arenenberg. Le soir, très las, ils furent bien heureux pour revenir de louer une misérable charrette qui les ramena chez la reine Hortense. Couché sur la paille, Persigny (qui s'appelait alors Fialin) riait de leur piteux équipage, et demandait au prince :

— Que dirait l'Empereur s'il voyait son neveu en pareil arroi?

Tranquillement Louis-Napoléon avait répondu :

— Ce qu'il dirait ? Il dirait : la roue tourne...

Et, gonflant son muse de dogue, Persigny conclut :

— La roue en effet a tourné...

Pour les plus proches, il ajouta :

— Ce n'est qu'un début, elle tournera encore.

Le Président, contrarié, haussa les épaules, puis, reprenant son abord prévenant, demanda à Mérimée des nouvelles du *Carrosse du Saint-Sacrement* qu'on venait de jouer aux Français. Les deux dernières représentations avaient été incertaines. On avait même entendu des sifflets. Le prince dit qu'il irait l'applaudir.

— On ne le donnera plus que deux fois, monseigneur, dit Mérimée en s'inclinant.

Il le savait bien, ce n'était là qu'une politesse. Louis-Napoléon était piètre amateur des arts. Il n'appréciait que les sciences et l'histoire. Il se croyait journaliste, avait écrit beaucoup dans une langue molle et terne. Riche d'idées, il avait le goût médiocre.

Revenu vers Eugénie, ils parlèrent de l'Angleterre qu'ils aimaient tous deux, où ils gardaient des relations communes : lord Clarendon, les Malmesbury, cette aimable marquise d'Ely qui l'année d'avant, à Londres, avait fait à Eugénie les honneurs de la « season ».

Puis, paraissant se livrer, en ami, il dit quelques mots de ses soucis présents. Il voulait rendre à la France la première place en Europe. Beaucoup d'esprits distingués, au Parlement, dans la presse, le monde, ne le comprenaient point encore. Il comptait sur le

temps pour les gagner, comme aussi pour adoucir le sort des masses populaires qui depuis longtemps le préoccupait. Eugénie, lui donnant la réplique, montrait un cœur généreux; elle aussi pensait que le pouvoir devait se préoccuper des pauvres gens. Elle avait lu Fourier, l'admirait sans le suivre en tout. Elle avait l'esprit trop réaliste pour ne pas démêler la part des rêves dans ses plans de cités futures.

Passant d'un sujet à l'autre, sans trop réfléchir, comme elle faisait souvent, Eugénie, tout à coup dit au prince :

— Monseigneur, nous avons souvent parlé de vous avec une dame qui vous est bien dévouée.

— Et qui donc?

— M<sup>me</sup> Gordon.

Louis-Napoléon regarda M<sup>me</sup> de Montijo d'un air singulier. La belle Espagnole savait-elle ce qu'avait été pour lui M<sup>me</sup> Gordon? Quelles liaisons avait-elle eues avec cette femme bonne et hardie, mais décriée?

Il dit, en hésitant :

— Oui, M<sup>me</sup> Gordon, je la connais...

Et changea d'entretien. Eugénie sentit qu'elle avait commis une maladresse.

Cependant doña Manuela, laissant comme toujours sa fille s'occuper de soi, faisait rire Drouyn de Lhuys qu'elle avait connu ambassadeur à Madrid, taquinait Nieuwerkerke, pacha à barbe blonde, sur qui la princesse Mathilde jetait par instants un lourd regard. Leur liaison était acceptée de tous et le crédit de la princesse commençait de pousser ce piètre sculpteur vers les emplois officiels.

A onze heures, le prince, après un signe à

Morny, s'excusa près de sa cousine. Il avait à travailler. Au vrai, son coupé ne devait point prendre le chemin de l'Elysée, mais celui de la rue du Cirque, où l'attendait miss Howard, sa maîtresse en titre, qui lui avait prêté des millions lors de la campagne pour la Présidence et qui, sans obtenir de lui la fidélité, avait pris peu à peu de l'influence, par l'agrément d'une compagnie facile, et l'habitude aussi qui, plus que tout, asservit les hommes.

\*\*

En voiture Eugénie parla du prince à sa mère et à Mérimée qui les reconduisait :

Il lui avait plu à l'extrême; lui avait paru simple et noble.

— Quoi d'étonnant? fit Mérimée. Il ne s'est occupé que de vous.

Regrettant sa sécheresse, car ses retours étaient prompts, et pour apaiser Eugénie, qui déjà se montait, il s'expliqua. Il l'avouait : au fond il n'aimait pas Louis-Napoléon.

Non qu'il partageât à son endroit les préventions de certains orléanistes. Ce n'était pas « le crétin qu'on mènera » annoncé par l'aigre voix de Thiers. Il n'avait point de génie, mais l'homme était intelligent, aimable, il avait du charme.

— Toutefois, ajoutant Mérimée, il faudrait qu'il en eut cent fois plus pour me rendre bonapartiste. Sa présidence n'est qu'une aventure. Elle a donné un ordre relatif au pays. Le résultat est à considérer; mais comment tout cela finira-t-il?

— Par l'Empire! s'écria Eugénie.

Elle y pensait toujours. Pour elle un Bona-

parte tôt ou tard se réveillait empereur. Quand elle avait une idée, elle s'y tenait.

— L'Empire ? dit Mérimée. Ce sont les généraux victorieux qui font les empereurs. Louis-Napoléon n'est qu'un militaire de parade. Il a l'esprit civil ; je l'en approuve. Il sera plus sage que son entourage, où l'on ne voit que des casse-cous.

Eugénie, pelotonnée dans son manteau, ne répondit pas.

\*\*

M<sup>mes</sup> de Montijo furent peu après conviées aux réceptions de l'Elysée. Le Président leur marquait une particulière attention. A présent elles voyaient souvent son factotum, le comte Baciocchi, venir place Vendôme, leur apporter des loges pour l'Opéra, des places réservées aux cérémonies officielles, aux revues. Plus tard, elles reçurent une invitation à dîner à Saint-Cloud, où le prince s'était installé pour l'été. Arrivées au palais, elles y trouvèrent une voiture pour les conduire à Combleval, pavillon de plaisance caché dans le parc sur le chemin de Villeneuve-l'Etang. M<sup>mes</sup> de Montijo, en grande toilette, s'attendaient à trouver nombreuse compagnie. Elles furent bien étonnées en arrivant de ne voir que le prince et Baciocchi. Elles firent pourtant bon visage. Après le dîner, au grand jour encore, Louis-Napoléon proposa un tour de parc, et il offrit son bras à Eugénie, tandis que son ami présentait le sien à la comtesse. A ce moment Eugénie, les joues ardentes, dit au prince d'un ton net :

— Monseigneur, ma mère est là...

Elle s'effaça. Louis-Napoléon dut conduire

M<sup>me</sup> de Montijo, tandis qu'Eugénie suivait avec Baciocchi. La promenade fut brève et presque silencieuse. Le Président tordait sa moustache. Baciocchi, d'ordinaire pétulant, zézayait des phrases contraintes. La comtesse se déclara bientôt lasse et demanda sa voiture.

\*\*

La duchesse d'Albe était alors à Paris. Eugénie lui raconta cette déconvenue. Paca la gronda très fort, et M<sup>me</sup> de Montijo, de leur imprudence. A quoi pensaient-elles ? Le prince Louis-Napoléon les prenait-il pour des déclassées ? Ne dirait-on pas dans le monde que M<sup>me</sup> de Montijo visait à donner sa fille pour maîtresse au Président ?

Eugénie se récria avec hauteur. La comtesse réfléchissait. Paca avait raison ; elles avaient fait un pas de cleric. Leur franchise d'allures comme leur train modeste avaient pu faire croire à Louis-Napoléon qu'Eugénie serait une proie aisée. Il se trompait, on le lui montrerait bien.

Songea-t-elle dès lors à la possibilité d'un mariage entre sa fille et lui ? La position du Président, battu en brèche par les partis monarchiques, vu avec défiance par l'Assemblée, paraissait encore si mal assurée que l'alliance n'avait rien de tentant. Puis on le disait enchaîné à miss Howard. En tout cas, Eugénie pas un instant n'y pensa. Elle était confuse, irritée. Elle décida sa mère à quitter Paris presque aussitôt et à visiter les bords du Rhin.

Au retour elles marquèrent au prince plus de distance, parurent encore à l'Elysée,

dans un rang neutre qui découragea la méditation, un moment éveillée. Au reste, Louis-Napoléon lui-même avait d'autres distractions. Il demeurait empressé quand il rencontrait M<sup>ne</sup> de Montijo, mais il semblait avoir renoncé à sa conquête.

## IV

### LA GRANDE AVENTURE

La situation politique en France s'était obscurcie. L'Assemblée nationale et le Président entraient en lutte déclarée. Légitimistes et orléanistes d'une part, républicains sociaux de l'autre, serraient le gouvernement de Louis-Napoléon dans des tenailles où il perdait le souffle. Il voulait obtenir une prolongation de sa magistrature près d'expirer. Un coup d'Etat était certain. Serait-il fait par l'Assemblée qui jetterait le prince au donjon de Vincennes ou par Louis-Napoléon qui dissoudrait la Chambre? La France appartiendrait au plus hardi. Eugénie ne doutait pas que ce ne fût le prince. Il se défendait, dans ses discours, d'aspirer à la dictature mais son passé de conspirateur, la poignée d'hommes de jeu qui se serraient autour de lui, surtout son nom, ce nom de Bonaparte, si lourd, l'obligeaient.

Dans les derniers jours de novembre 1851, sans prendre avis de personne, dans une de ces foucades de sympathie qui l'emportaient parfois, Eugénie écrivit à Baciocchi qu'elle mettait tout ce qu'elle possédait à la disposition du prince, s'il échouait dans une entre-

prise qu'elle supposait imminente. Tout ce qu'elle possédait... Mots sans substance. Elle n'avait qu'une bourse légère, et des domaines qu'elle ne pouvait aliéner. C'était pour elle une manière de se jeter dans l'action. Elle était cavalière et, comme une Longueville ou une Chevreuse, elle eût volontiers fait le coup de feu pour un principe, pour un ami, moins même, pour le plaisir de lutter. Baciocchi en jugea sans doute ainsi. Il garda la lettre dans sa poche. Mais après le Deux-Décembre, quand le péril fut passé, — et pendant quelques heures il avait été grave, — quand, l'Assemblée dissoute, la résistance républicaine écrasée, le Prince-président fut investi d'un pouvoir sans limite, la lettre de M<sup>me</sup> de Montijo lui fut remise. Il la tint un moment dans sa main. Il était infiniment sensible au dévouement, à l'amitié... Puis il alla vers son feu et la brûla. Tandis que le papier se consumait, il avait les yeux pleins de la vision d'Eugénie.



M<sup>me</sup> de Montijo et sa fille, après un séjour à Madrid, passèrent l'été de 1852 dans les Pyrénées, aux Eaux-Bonnes, où Eugénie suivit le traitement. Elles retrouvèrent là beaucoup d'amis espagnols et français. Eugénie y montra une activité que rien ne lassait. Chaque jour elle partait pour une excursion à cheval ou à pied, et le soir elle dansait, avec une ardeur, un frémissement de vie qui faisaient soupirer la comtesse :

— J'étais comme elle à son âge. Mais moi, j'étais mariée!

C'était son souci. Ayant si bellement établi son aînée, doña Manuela était travaillée par cette idée fixe : marier aussi bien sa cadette. Eugénie gagnait vingt-six ans, et elle continuait de rebuter les épouseurs. Plusieurs prétendants s'étaient encore déclarés, le jeune Huddleston, le comte d'Oultremont, rencontré à Bruxelles, le charmant Camerata, petit-fils d'Elisa Bonaparte. Eugénie les avait tous écartés. Elle avait aussi découragé un Rothschild. Sans doute ne voulait-elle qu'un grand nom avec une fortune qui la mit à l'abri des difficultés sans cesse naissantes où les jetait la prodigalité de sa mère. Mais, dans leurs courses à travers l'Europe, M<sup>mes</sup> de Montijo n'avaient point trouvé le duc français ou anglais, le prince allemand dont la recherche eût pu tenter Eugénie.

Femme de tête, doña Manuela appréciait au juste la position de sa fille. Elle sentait que l'âge venant, après tant de refus, les chances d'une grande alliance diminuaient pour Eugénie. Elle la morigénait donc, ou plutôt elle essayait de la raisonner. Eugénie se rebellait aussitôt :

— Tu resteras fille !

— Nous verrons bien !

Elle avait coiffé Sainte-Catherine avec une apparente sérénité. Au fond, peut-être, éprouvait-elle quelque inquiétude. Elle montrait des moments nerveux, qui la faisaient rudoyer soudain sa camériste Pepa. La comtesse la trouvait parfois dans sa chambre d'hôtel, assise devant sa fenêtre, un livre sur les genoux. Elle ne lisait pas, regardait devant soi, l'air grave. Cela ne durait guère. Elle reprenait vite son sourire. Jamais elle n'avait été plus

belle. Son plein épanouissement était venu. Elle semblait moins jeune fille que femme. Sa toilette, coûteuse et recherchée, aidait à la méprise. Elle détestait les « robes de pensionnaire ». Et bien que des amies françaises, comme Cécile Delessert, l'eussent avertie de son erreur, elle portait des diamants.

Aux Eaux-Bonnes, elle avait rencontré un jeune israélite, Bernard Bauër, frère d'un banquier de Madrid, reçu chez les Montijo. Il l'accompagnait quelquefois dans ses promenades. Bauër entraît dans une crise de mysticisme où il ne voyait d'autre aboutissement que le cloître. Eugénie l'encourageait à se convertir et, puisqu'il se sentait sous l'appel de Dieu, à entrer dans les ordres. Il aurait ainsi la vie la plus haute, une vie qu'il lui arrivait d'envier, disait-elle...

En attendant, elle s'amusait beaucoup, heureuse d'attirer les regards et d'être partout fêtée.



La proclamation de l'Empire approchait. Le Prince-président eut encore volontiers attendu pour coiffer la couronne. Morny, Persigny, le poussaient, impatients de titres et de places. Rien dans l'ordre public ne serait assuré, répétaient-ils, tant que l'Empire ne serait pas rétabli. Pour la France comme pour l'Europe, n'avait de stabilité que la monarchie. Il ne s'agissait d'ailleurs que d'un mot. Depuis un an, dans les esprits comme dans les mœurs la République était morte.

Peu avant cette investiture et comme pour afficher sa tranquillité, Louis-Napoléon donna

de grandes chasses à Fontainebleau. Il y pria M<sup>mes</sup> de Montijo. Svelte dans sa sombre amazone, coiffée d'un tricorne galonné, Eugénie chevaucha près du prince avec une élégance qu'il admira, lui-même écuyer consommé.

Dans ces quelques jours de vie en commun où les tête-à-tête étaient aisés, Louis-Napoléon fut ressaisi, sans pouvoir se déprendre, du désir de ce corps délié, si plein d'énergie, sous ses attaches frêles. Tout le ravissait, les hautes jambes de chasseresse, la taille étroite, la gorge pure. Quand il tenait dans la sienne sa main, il serrait les lèvres pour maîtriser la volupté qui l'assaillait.

Les femmes étaient son goût, son repos, son profond plaisir. Elevé par sa mère dans leur société, il n'était heureux que près d'elles. Plus que sentimental encore, il était sensuel. Sans être beau, il avait compté maints succès, en Italie, en Suisse, en Angleterre, en France, depuis M<sup>me</sup> Gordon jusqu'à Eléonore Vergeot, la servante de Ham, depuis la duchesse de Hamilton jusqu'aux grisettes de Paris. Mais jamais une femme ne l'avait encore troublé à ce point. Il n'avait éprouvé d'abord qu'un caprice, et la réserve d'Eugénie avait paru l'amortir. La revoyant dans ce décor qui faisait si grand cadre à sa beauté, la trouvant à chaque heure devant soi, jouant d'une coquetterie pour les autres altière et qui s'adoucisait pour lui, il s'était enfiévré. Il voulait cette femme, il était décidé à l'obtenir.

Pourtant sa pensée n'allait point jusqu'à préciser les moyens d'une telle conquête. Comme dans ses actions politiques, il poursuivait un résultat en laissant les conséquences dans le vague. Fataliste, il s'en remettait au

destin qui avait comblé déjà tant de ses rêves.

Prenant avec Eugénie de Montijo le ton de galanterie respectueuse dont à l'ordinaire il couvrait ses attaques, il lui dit qu'elle avait fait sur lui une impression contre laquelle il ne pouvait se défendre, et que, parmi les affaires les plus importantes, il pensait à elle. Eugénie le regardait en souriant, comme s'il s'agissait d'un badinage. Ses yeux clairs ne permettaient guère d'aller plus avant.

Il lui fit les honneurs du palais, parcourut avec elle les galeries où avaient passé François I<sup>er</sup>, Catherine de Médicis, Marie-Stuart. Lieu plein d'histoire, et d'histoire amoureuse, où s'enlaçaient toujours les devises d'Henri II et de Diane de Poitiers. Quand il lui eut montré la chapelle où il avait été baptisé, dans le plein apogée du premier Empire, elle voulut visiter les appartements de Marie-Antoinette. Elle avait lu force mémoires sur sa vie, sa cour, sa fin navrante, dépouillée de tout, fors de l'humain. Elle honorait d'un culte particulier le souvenir de la pauvre reine, si adulée et que la mort seule n'avait point trahie. Au bras du prince, elle entra dans son salon de musique, son boudoir où le parquet d'acajou portait encore son chiffre, enfin sa chambre... Eugénie était émue. Louis-Napoléon lui prit la main, la baisa longuement. Elle se dégagea, sans roideur.

Le prince soupira. Il eût voulu parler, n'osa. Ils rejoignirent les hôtes du château. Le lendemain, profitant d'une promenade dans le parc où ils se trouvèrent un moment à l'écart, il brûla ses vaisseaux. Penché vers elle, il lui dit qu'il l'aimait, qu'il croyait qu'elle avait de la sympathie pour lui, mais que ce n'était point

assez, qu'il espérait lui inspirer un jour de l'affection.

Elle prit la déclaration en plaisantant, répondit qu'il avait la réputation d'un homme dangereux, qu'il parlait aux femmes de manière flatteuse, mais n'était pas un chevalier bien sûr ni bien fidèle, et « qu'au reste nul n'ignorait qu'une belle étrangère recevait ses vœux ». Elle faisait allusion à la *chaîne anglaise* : miss Howard. Il protesta aussitôt avec chaleur. La personne à qui elle pensait n'était qu'une amie, sûre et dévouée. Il ne la reverrait plus, si Eugénie le désirait.

Elle dit qu'elle ne désirait rien de tel, que d'ailleurs elle n'avait aucun droit sur lui.

— Vous les aurez tous, si vous le voulez, et vous me rendrez bien heureux.

Elle secoua la tête et pressa le pas pour rentrer au château. Louis-Napoléon lui demanda la permission de lui écrire, au retour à Paris.

— Volontiers, dit-elle, mais je vous en prévienne, ma mère voit toutes mes lettres.

Le prince affirma que ce qu'il écrirait à Eugénie n'aurait rien que pût désapprouver M<sup>me</sup> de Montijo.

Elle le tint ainsi en haleine, sans rien promettre, ni pourtant le décourager. Elle savait comme le désir, une fois éveillé chez lui, parlait haut. Elle était flattée de son hommage, sensible à ses attentions, et décidée à ne céder à aucun entraînement. Une Montijo ne pouvait faire une maîtresse. Mais le prince sauterait-il le fossé du mariage ? La comtesse l'assurait, à condition pourtant qu'Eugénie suivît ses avis et consentît à se montrer adroite. Aux yeux de doña Manuela, la recherche de Louis-Napoléon, chef d'Etat et demain em-

pereur, offrait une occasion inespérée d'établissement pour sa fille. Il ne fallait pas la laisser échapper. Epris comme il l'était, une fine manœuvre qui l'éprendrait encore davantage le jetterait aux genoux d'Eugénie. A cette idée, la comtesse ne pouvait se tenir de joie. Que dirait-on à Madrid? Sa fille impératrice! Elle ne lui confia point tout ce qu'elle pensait là-dessus. La droiture d'Eugénie eût pu regimber. Elle lui fit toutefois comprendre qu'il ne tenait qu'à elle, par une défense nuancée, de porter un jour une couronne, non plus de duchesse comme sa sœur, mais de souveraine, de devenir la première femme de France, et par là du monde.

Eugénie haussa d'abord les épaules :

— Bah ! ce sont là des *tonteria*, des sottises!...

Doña Manuela revenant à la charge, elle mordait ses lèvres, abaissait ses yeux pers, prenait un air boudeur. Mais quand elle était seule, elle réfléchissait...

Les soirées dans la galerie Henri II, sous les caissons dorés et les fresques du Primatice furent plaisantes. Le général de Saint-Arnaud improvisa une charade; on dansa. Le prince, bon valseur, conta à Eugénie ses débuts dans cet art, à Augsbourg. Il causa beaucoup, avec cet abandon qui le faisait aimer. La veille de la Sainte Eugénie, 14 novembre, il présenta à M<sup>lle</sup> de Montijo un bouquet, et lui offrit l'alezan qu'elle avait monté et dont elle avait vanté la douceur. L'attention quoique particulière, fit peu travailler les langues. Le séjour prenait fin. Les préoccupations politiques dominaient les esprits. Le plébiscite sur le rétablissement de l'Empire allait s'ouvrir. Son

résultat n'était pas douteux, mais on pouvait craindre encore quelque trouble dans Paris, où la dure répression de l'année d'avant avait laissé de l'amertume. Cependant les messages des exilés républicains de Jersey, de Londres et de Bruxelles, le manifeste du comte de Chambord n'eurent point d'écho sensible dans une nation affamée d'ordre, et où les classes bourgeoises gardaient la primauté. Le plébiscite dépassa les souhaits de Louis-Napoléon : 7.824.189 oui; 233.145 non. La France entraît sous le joug de bon cœur.

Le 2 décembre 1852, à cheval, entouré par Saint-Arnaud, Magnan et Castellane, maréchaux du matin, Napoléon III quittait Saint-Cloud et, passant sous l'Arc de Triomphe, entraît dans Paris. Il suivit l'avenue de gloire où, douze ans plus tôt, le cercueil du premier Bonaparte avait passé. Il traversa la place de la Concorde, le jardin des Tuileries et, sur la place du Carrousel, passa la revue des troupes qui l'acclamaient avec ardeur. Aux fenêtres du château, la princesse Mathilde, la duchesse de Hamilton, Eugénie et sa mère, le vieux Flahaut, père de Morny, Abd-el-Kader, enfin délivré, applaudissaient. Le soir, le ciel rougeoya des illuminations de la ville qui sortait de sa longue bouderie et, elle aussi, souriait au maître.

L'Empereur n'oublia pas la promesse du Prince-président. Il écrivit à M<sup>lle</sup> de Montijo sur un ton respectueux où perçait la tendresse. Il exprimait sa solitude d'esprit, se plaignait des soucis du pouvoir, exprimait le vœu de trouver un bonheur où se réfugier. Eugénie répondait sous le couvert de Baciocchi; lettres dont le brouillon était revu par sa mère

et souvent tracé par Mérimée. Avec une convenance parfaite, elle parlait de ses lectures, offrait des nouvelles de leurs amis communs, s'étendait sur les affaires d'Espagne qu'elle connaissait mieux que Napoléon et sur lesquelles il lui avait demandé de l'instruire. Cette correspondance donnait à l'Empereur une haute opinion de l'intelligence d'Eugénie. Il admirait chez une jeune mondaine des vues pénétrantes, des réflexions d'esprit supérieur qu'à la vérité sa conversation n'annonçait pas.



Il avait décidé de faire, peu après sa proclamation, un court séjour à Compiègne. Il le retarda pour que M<sup>me</sup> de Montijo se guérit d'un rhume et put y venir. Les invités étaient de choix : Eugénie et doña Manuela, escortées du comte de Galve, frère du duc d'Albe, retrouvèrent le prince Napoléon, la princesse Mathilde, le prince Murat et sa fille, l'ambassadeur d'Angleterre et lady Cowley, le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la Guerre, Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires Etrangères et M<sup>me</sup> Drouyn de Lhuys, Persigny, ministre de l'Intérieur et sa femme, le duc de Mouchy, la marquise de Contades.

A l'entrée d'Eugénie dans le salon, où l'on attendait l'Empereur, les femmes se montrèrent froides. Seule la jeune Anna Murat, toute bonne, lui fit accueil, et aussi la marquise de Contades, fille du maréchal de Castellane qui était depuis longtemps liée avec M<sup>mes</sup> de Montijo.

A leur exemple, les autres quittèrent peu à peu, et se surveillant, leurs attitudes compas-

sées. Quand l'Empereur arriva, sa cour souriait. Il parut soulagé d'une inquiétude. Fin sous l'apparence endormie, il sentait rôder autour de la belle Espagnole l'hostilité de ses proches et de beaucoup de ses amis. Mais peut-être cette contrariété l'aiguillonnait-elle encore. Après tout, pensait-il, il était le maître, et le montrerait, s'il s'y voyait obligé.

Les chasses recommencèrent. Eugénie les suivit près de l'Empereur, qui ne la quittait plus. A la main un petit fouet, dont elle battait souvent ses bottes vernies à éperons d'or, en amazone Louis XV, elle arborait un visage radieux : lèvres entr'ouvertes sur les fines dents, joues fouettées par l'air, yeux de pierrierie... A tout moment Napoléon tournait la tête vers elle, ne se lassant pas de la regarder. A l'hallali, il la désigna pour les honneurs du pied. Au château, dans la galerie des Cartes où les hôtes se réunissaient avant et après le dîner, la médisance allait son meilleur train. L'assiduité de l'Empereur auprès de M<sup>lle</sup> de Montijo cette fois crevait les yeux, comme la discrétion de la mère qui ne se trouvait jamais dans leur chemin. Les femmes étaient outrées d'une faveur qu'elles déclaraient scandaleuse. Elles n'imaginaient pas un mariage. Eugénie de Montijo, croyaient-elles, visait à devenir la Pompadour du nouveau règne. Peut-être, en raison de sa naissance distinguée, et comme sa mère était l'adresse même, obtiendrait-elle de l'Empereur, à qui elle tenait la dragée haute, une union morganatique. Rien de plus. Assez pour aiguïser les haines. Quand Napoléon se trouvait près d'elle, une véritable cour les entourait, puis, quand voulant détourner des regards qui devenaient pesants, il la quit-

tait pour paraître s'occuper de la chasse, c'était un reflux. Tous suivaient l'Empereur. Une fois, ainsi abandonnée, Eugénie se perdit dans la forêt. La chasse était finie depuis longtemps. Il faisait presque nuit. L'Empereur, inquiet, se promenait en silence dans la salle des Gardes, dont les fenêtres ouvraient sur la cour du château. Il avait envoyé Toulougeon et Maupas à la recherche d'Eugénie. Ils la trouvèrent dans les grandes allées noires qui revenait à pied, tenant par la bride son cheval fatigué et qui boitait. Lorsqu'il la vit apparaître dans la cour, Napoléon se retint de courir au-devant d'elle. Mais il ne put lui cacher quel avait été son souci.

L'animosité des femmes de ministres et de généraux rendait la position d'Eugénie chaque jour plus difficile. A plusieurs reprises, des avanies méditées la blessèrent. On prononçait trop souvent devant elle des mots à double sens. Excédée, elle se plaignit à l'Empereur, un soir, au jardin. Pour toute réponse, il prit une branche de lierre, l'arrondit en forme de couronne et la lui posa sur le front :

— En attendant l'autre, dit-il.

Était-ce une promesse? Eugénie le crut.

Dans ces jours de Compiègne où il échappait aux tracas des affaires, Napoléon se sentait sans défense contre l'amour. L'envie qu'il avait d'Eugénie était trop forte. Il y avait résisté longtemps. A présent il n'en pouvait plus. Sur la terrasse du château, le bras passé dans le bras de Fleury, ami éprouvé, succombant au besoin de parler, lui pourtant si secret, il lui vanta sa grâce, son charme. Et tout à coup, soulageant son cœur, il s'écria :

— Ah! je suis bien amoureux d'elle!

— Je le comprends, sire, dit Fleury, et je vois bien que ce n'est pas d'aujourd'hui. Mais alors il n'y a qu'une chose à faire : épousez-la.

— J'y songe sérieusement, dit l'Empereur.

Ils continuèrent de marcher de long en large, parlant d'Eugénie.

Il y eut revue, bal, enfin spectacle dans la salle construite par Louis-Philippe. La troupe du Gymnase vint représenter : *Un fils de famille*, vaudeville médiocre, bien joué par Bressant, Lafontaine et Rose Chéri. L'Empereur au premier rang de sa loge avait placé M<sup>mes</sup> de Montijo. Eugénie portait au corsage un trèfle d'émeraudes, parsemé de gouttes de diamant, que Napoléon venait de lui offrir comme présent de Noël. Mocquard, chef de cabinet de l'Empereur et son intime, Baciocchi, Fleury, prenant parti pour la beauté, s'empressaient derrière elles.

Revenues à Paris la comtesse confia ses espérances à Mérimée. Encore dolent de la mort de sa mère, il passait une heure chaque jour place Vendôme. Il n'encouragea guère son amie. Bien qu'il tint son style à la disposition d'Eugénie (ce jeu l'amusait), il jugeait l'aventure dangereuse. L'Empire l'avait bien forcé de prendre l'Empereur au sérieux. Mais il le jugeait flottant, incertain. Il ne se résoudrait pas, croyait-il, à épouser M<sup>me</sup> de Montijo. Plus cette intrigue durerait, plus la vie future d'Eugénie en serait compromise. On annoncerait un beau matin le mariage de l'Empereur avec une princesse, et M<sup>mes</sup> de Montijo n'auraient plus qu'à regagner l'Espagne par le premier train. Et même, si par un jeu fortuit de la chance, le *dynaste*, comme il disait, élevait Eugénie jusqu'à lui, don Prospero dou-

tait fort du bonheur de sa jeune amie. Une position splendide, mais en retour que de soucis ! L'Empire n'était pas solide, ne le serait jamais...

— Je le vois, disait-il à Eugénie, vous aimez toujours les précipices. Je ne vous retiens pas. Mais quand vous tomberez je m'attacherai à votre crinoline.

Car la crinoline commençait de régner. Sans l'excès qu'elle connaîtrait bientôt, elle arrondissait les jupes pour rappeler les paniers. La marche dansante d'Eugénie en recevait une grâce de plus.

Si sages, les conseils de Mérimée coulent sans effet sur des âmes fermées. Les deux Espagnoles ne veulent l'entendre. Il peut être bon antiquaire, subtil amasseur de mots, mais qu'entend-il à la vie ?

Eugénie, le menton dans sa main, répète sa phrase habituelle :

— Nous verrons bien.

— Vous mettez tout au pis, dit la comtesse. Son bonheur, on ne l'attend pas ; on le fait.

A quoi l'écrivain répond, mélancolique :

— Si on le fait, je n'ai pas su.

Ce qu'on nomme le bonheur peut revêtir bien des formes, pense Eugénie. Elle a connu un temps d'hésitation, mais à cette heure elle est résolue. S'il demande sa main, elle épousera l'Empereur. Il l'aime. Elle ne l'aime point, mais il ne lui déplaît pas. Il est délicat, bon, elle reconnaît un charme insinuant dans son sourire et ses yeux. Bien plus âgé qu'elle, mais les vieux maris sont les plus attentifs. Enfin, il est l'Empereur. Puisqu'elle n'a pu faire un choix d'inclination, que, sans fortune assise, entourée de périls où sa répu-

tation s'effrite, il lui faut pourtant, si elle veut aboutir à une vie normale, se marier, eh bien, elle se mariera. Mais du moins son mariage sera un mariage de conte de fées, comme on n'en a jamais vu, sauf jadis, quand des bergères devenaient reines, un mariage dont la terre entière parlera. Eugénie de Montijo réalisant la prédiction oubliée, deviendra Impératrice. N'ayant pas l'amour — qu'elle eut préféré peut-être — elle le remplacera par les blandices de l'orgueil. Elle tâchera d'être utile au pays sur qui elle règnera. Pour une nature fière et active, cela peut ressembler, de loin, à une espèce de bonheur...

Le 31 décembre, pour se rendre à la soirée des Tuileries, elle portait une robe de satin blanc dont la jupe était semée de nœuds d'argent. Quand, au bras du colonel de Toulangeon, elle entra dans la salle du souper, M<sup>me</sup> Fortoul, femme du ministre de l'Instruction Publique, qui déjà, à Compiègne, avait avec dédain pris le pas sur elle, s'étonna à haute voix qu'une « aventurière » osât la devancer. Eugénie, très pâle, recula, disant :

— Passez, madame.

La salle des Maréchaux était garnie de petites tables. Eugénie prit place à celle de l'Empereur où déjà sa mère s'était assise. Elle ne put manger. Napoléon vit son trouble. Il se leva, vint près d'elle :

— Qu'avez-vous ?

M<sup>me</sup> de Montijo murmura :

— Sire, je vous en prie, tout le monde nous observe.

Les regards, en effet, bien ou malveillants, étaient fixés sur eux.

L'Empereur reprit sa place, décontenancé.

Après le souper, il offrit son bras à Eugénie et, la conduisant à l'écart, insista pour connaître la cause de son émotion.

— Je veux le savoir, répétait-il, anxieux. Qu'y a-t-il ?

Eugénie, les yeux sur ses yeux, répondit :

— Il y a, sire, qu'on m'a insultée chez vous ce soir, et qu'on ne m'insultera pas une seconde fois.

Elle tourmentait à sa ceinture une boucle où s'entrelaçaient les initiales de son nom.

— Demain, dit l'Empereur d'un ton ferme, personne ne vous insultera plus.

# V

LE 12 JANVIER

Le lendemain, M<sup>mes</sup> de Montijo attendirent la visite ou une lettre de Napoléon demandant la main d'Eugénie. Rien ne vint. Les jours suivants, pareil silence. Alarmées, les deux femmes se demandaient quel incident, quelle influence pouvaient avoir modifié les projets de Napoléon. Elles avaient toujours prévu l'opposition de la famille impériale. Elles ne pouvaient imaginer pourtant qu'elle déferlerait si fort. Aux premières ouvertures de l'Empereur, le roi Jérôme avait paru neutre. Il était vieux, et trop ami de ses derniers plaisirs pour désobliger un neveu dont la cassette les soldait. Mais le prince Napoléon avait dit à son cousin :

— Le bruit court que vous songeriez à épouser M<sup>lle</sup> de Montijo. Je la connais et sa mère. Je les ai vues beaucoup à Madrid. Croyez-moi, sire, ne faites pas cette folie ! On peut aimer, on n'épouse pas M<sup>lle</sup> de Montijo.

Il s'esquiva sur cette insolence et envoya sa sœur aux Tuileries.

L'Empereur gardait une vive amitié pour Mathilde. Le souvenir d'Arenenberg flottait

autour d'elle. Il admirait son bon sens, son énergie. Avec joie, malgré son sot mariage, il l'avait décorée du titre d'Altesse Impériale. Quand elle fut devant lui et qu'il lui confessa son projet, elle ne cacha pas sa désapprobation, lui dit tout net qu'il était tombé dans le filet tendu avec adresse, et depuis longtemps, par les deux Espagnoles. Silencieux, il hochait la tête. Il savait M<sup>me</sup> de Montijo fort capable d'ourdir pareilles trames. Il n'avait point de sympathie pour elle. Mais Eugénie, pensait-il, eut répugné à de tels calculs.

Cependant Mathilde sans indulgence rappelait la vie nomade de la comtesse et de sa fille. On avait trop parlé d'elles. Ce mariage était indigne de lui, de sa race, de son trône. Sans doute pour s'assurer des successeurs directs, fallait-il qu'il se mariât. Il ne devait faire alors qu'un mariage princier.

Napoléon répliquait, moins peut-être pour la convaincre que pour s'affermir dans sa résolution. Il était un parvenu. L'Europe le lui faisait assez sentir. Toutes ses tentatives depuis un an pour obtenir la main d'une princesse étrangère avaient échoué. S'humilierait-il pour se glisser dans la famille des rois? Non. Car ainsi il humilierait la France, de qui il tenait son titre. Il aimait M<sup>me</sup> de Montijo. Elle était à demi Française d'éducation; son père avait versé son sang pour l'Empereur. Il la croyait fière et généreuse. Il céderait à son penchant, l'épouserait. Il ne ferait ainsi que suivre une fois de plus les pas de son oncle, dans lesquels il s'était toujours efforcé de mettre les siens. Eugénie de Montijo, élevée à la place de Joséphine de Beauharnais, saurait comme elle gagner le cœur d'un peuple qui

goûte le courage et applaudit au sentiment.

Ces raisons n'apaisaient point Mathilde. Au fond elle ne se consolait pas d'avoir, par sa faute, perdu ce nom d'Impératrice qu'elle eut si bien porté. Elle pouvait, pour des motifs de dignité ou d'utilité nationale, admettre qu'une princesse en fût parée. Mais cette Espagnole qui n'avait pour elle que son teint, sa démarche et ses yeux ! Elle ne l'accepterait jamais.

Triste, l'Empereur la laisse partir. Sa famille n'est pas seule à le tourmenter. Parmi ses ministres, Drouyn de Lhuys, Fortoul, menacent de remettre leur démission. Persigny lui fait une scène furieuse. Morny, qui de loin sent le vent, s'apprête à fléchir le jour où l'Empereur déclarera sa volonté.

Au reste, à ce moment, des difficultés extérieures distraient sa pensée. Les puissances ont accueilli l'Empire avec mauvaise grâce. L'Angleterre seule, malgré l'amitié de la reine Victoria pour les princes d'Orléans, a reconnu le nouveau régime. Berlin et Vienne se font prier. Le Czar affiche une attitude injurieuse. Napoléon, toujours si occupé de l'opinion européenne, est fort affecté par cette crise diplomatique, grave pour son prestige. Discussions avec Drouyn de Lhuys, avec Morny, avec l'ambassadeur d'Autriche Hübner... Napoléon un instant en oublie Eugénie.

Les jours passent. L'Empereur n'écrit pas. Place Vendôme, M<sup>me</sup> de Montijo, furieuse, accuse la duplicité de Napoléon.

— Cet homme est un fourbe ; il a trompé toute sa vie !

Eugénie, tranquille en apparence, occupe ses mains à une tapisserie. Mérimée voudrait calmer doña Manuela. Tout peut-être n'est pas

perdu. Mais il a bien peur d'avoir eu raison, quand jadis il conseillait plus de défiance. Le cousin Lesseps, toujours entre deux rêves, mais en même temps le plus adroit des hommes, s'est carré dans un fauteuil en chantonnant. Il n'a jamais approuvé les vues de la comtesse. Elle s'arrête devant lui, lui met la main sur l'épaule :

— Que devons-nous faire, à votre avis?

— Partir, répond Lesseps.

— Partir!... Il y a longtemps que Paca le conseille. Mais je n'ai pas voulu. Partir, c'est tout abandonner.

— Qui sait? dit Mérimée. *L'Autre* ne disait-il pas : « En amour, la victoire souvent, c'est la fuite. »

Alors Eugénie quitte son silence. Elle aussi pense qu'il faut partir. Seule attitude qui convienne à une femme de son rang, offensée. Qu'on ouvre les malles. Elle ne connaît point Rome, souhaite de s'agenouiller devant le Saint-Père. Elle va renvoyer à l'Empereur son trèfle d'émeraudes et ses lettres. Elle ne lui écrira pas; il apprendra son départ par les journaux.

Elle fait bon visage à l'adverse fortune. Elle a joué, elle a perdu. Mais son cœur ne fut jamais sur le tapis. Elle n'aime pas Napoléon. Elle avait pour lui beaucoup d'amitié, sans attrait physique. L'orgueil seul en elle est blessé, mais au plus profond.

M<sup>me</sup> de Montijo semble enfin se résigner. Partir, elle y consent, et pour l'Italie, puisqu'Eugénie le désire. Pourtant elle a reçu l'invitation habituelle pour le bal du 12 janvier aux Tuileries. Dans trois jours. Pourquoi ne pas paraître à ce bal? Eugénie y annoncerait

leur départ à l'Empereur. Peut-être s'ensuivrait-il un revirement? Mince espoir, dernière chance...

— Non, dit Eugénie, partons demain, et sans un mot.

Mérimée se range à l'avis de la comtesse. Lesseps finit par dire qu'au moins si l'on part, il ne faut point paraître fuir. Pour la réputation d'Eugénie, pour l'avenir, mieux vaut adresser à l'Empereur de corrects adieux. Eugénie acquiesce. L'argument de Lesseps l'a piquée au vif. Elle, fuir! Avec de pareils mots on lui ferait affronter tous les périls...



C'est la première réception impériale, dans les Tuileries restaurées. A neuf heures, les invités, par le grand escalier, pénètrent dans la galerie des Travées, la galerie de la Paix, la salle des Maréchaux, renouvelée par Visconti. Aux quatre angles de la salle, sur d'immenses trophées surmontés par des aigles, brillent des noms de victoires. Les portraits et les bustes des maréchaux de l'Empire peuplent les murs. Imposant décor; les femmes, dans leurs robes évasées, y mêlent les plus vives couleurs; les hommes ont revêtu l'uniforme ou l'habit de cour. Une étiquette neuve compasse les attitudes. Dans le salon du Premier Consul, Napoléon III, entouré de sa maison, reçoit d'abord sa famille, les ministres, les grands dignitaires, le corps diplomatique. Puis tandis que l'orchestre joue l'air d'Hortense : *Partant pour la Syrie*, il gagne la salle des Maréchaux, suivi par ce

cortège. Il porte son costume d'apparat : tunique de général, culotte de casimir blanc et bas de soie. Après avoir salué à la ronde, il s'assied sur le fauteuil qui lui a été dressé sur une petite estrade. Sortant de la foule, M<sup>me</sup> de Montijo, au bras du baron James de Rothschild, et sa mère derrière elle conduite par le fils du baron, se dirigent vers la banquette occupée à la gauche de l'Empereur par les femmes des ministres. A leur approche, M<sup>me</sup> Drouyn de Lhuys se dresse. Passionnément contraire à Eugénie, elle l'avertit tout haut que les places près d'elle sont réservées. Napoléon aperçoit la comtesse et sa fille qui reculent devant ce nouvel affront. Il se hâte vers elles et, après quelques paroles de bienvenue, les mène vers les tabourets de velours où sont assis les membres de la famille impériale. Eugénie salue la princesse Mathilde. La Napoléonide s'incline à peine. Elle montre plus d'impertinence encore à l'égard de la comtesse qu'elle feint de ne pas voir. Autour des deux femmes on chuchote sans égards. La duchesse de Hamilton, cousine de l'Empereur, rit en les toisant. Sous tant de regards, Eugénie les traits tendus, agite lentement les plumes de son éventail. Elle s'est composé un sourire, mais elle respire avec peine, et si on lui parlait à cette minute, peut-être éclaterait-elle en sanglots.

Elle aura le temps de s'apaiser. Les chambellans en frac écarlate font ménager un espace libre pour les danses. Le quadrille d'honneur ouvre le bal. L'Empereur le danse avec l'ambassadrice d'Angleterre, lady Cowley. Peu après, un maître des cérémonies vient chercher Eugénie de la part de Napoléon qui

lui offre son bras pour le second quadrille. A son côté, suivant, machinale, les allées et venues de la danse, elle répond par mots brefs à ses phrases prévenantes. Etonné, il la voit sans couleur, les lèvres pâlies par l'émotion. Le quadrille fini, il va la reconduire à sa place. Rassemblant son courage, elle lui dit alors qu'elle désire lui parler seule à seul.

— Venez demain, répond-il.

— Non, ce soir. Je veux vous dire adieu.

— Adieu?

— Oui, je m'en vais.

Eugénie, derrière l'éventail, garde le front levé. Mais l'Empereur à son tour a pâli, il sent ses jambes fléchir.

— Venez, dit-il.

Et tandis que l'orchestre prélude à une valse, il la guide vers le salon Louis XIV qui lui sert de cabinet officiel.

Là, sous le portrait du Roi-Soleil, il la fait asseoir et, incliné vers elle, l'interroge à mots précipités :

— Qu'y a-t-il? Que voulez-vous me dire? Pourquoi partez-vous?

— J'ai cru à vos promesses et vous ne les avez pas tenues.

Comme il ne répond rien, qu'il n'a montré qu'une crispation du visage, une sorte de rictus qui fait saillir ses joues, elle ajoute :

— Vous m'avez trompée ou je me suis trompée. Je ne veux pas gêner votre destinée ni me compromettre davantage. On a parlé assez de nous. Je ne vous en veux pas, mais je ne vous reverrai plus.

Il se lève, fait quelques pas sans répondre. La musique vient jusqu'à eux. Eugénie en est heureuse; sans cet orchestre, Napoléon n'en-

tendrait-il pas les battements de son cœur?

Lui songe, pèse. La laisser partir, ne plus la revoir, il le sait bien, c'est au-dessus de ses forces. Elle a raison, il ne l'a pas traitée comme elle le méritait... Tant d'intérêts, tant d'animosités ligués contre elle... Et cette mère aussi qui lui fait tort... Eugénie par sa révolte s'assure son estime. Il se sent coupable envers elle. Il veut l'apaiser, la regagner. Comment? Cette fois il faut la perdre ou la couronner.

A pas lents il revient vers elle et dit, ses traits ayant repris leur calme :

— Vous ne partirez pas.

— Je ne puis plus rester ici qu'à une condition, vous le savez.

— Ce soir même, je demanderai votre main à M<sup>me</sup> de Montijo.

Elle ferme les yeux, éblouie.

Il se rend, enfin! Parce qu'il ne peut supporter de ne plus la voir, il lui offre cette fois sans équivoque de partager son trône. Il n'en vient pas là sans combats, sans sacrifices. Cette victoire, qu'elle a désirée ardemment, à présent qu'elle se prononce, il lui semble qu'elle y tient moins. Le mariage merveilleux n'apporte pas la tendre joie, mais la puissance, la gloire, formes fières qui se meuvent dans les hauts de son âme. Au moment qu'elle gagne une partie si longue, si difficile, et qu'elle a crue perdue, elle remet tout au jeu par un retour noble. Elle répète à l'Empereur les objections que ses proches lui ont assénées. Sans doute veut-elle que la passion seule de l'Empereur ne l'élève pas jusqu'à lui, mais un consentement plus complet où la raison ait sa part.

— Réfléchissez encore, sire. Je ne vous ap-

porte rien. Vous devriez épouser une princesse... Je vous rends volontiers votre parole, si vous éprouvez le moindre regret.

— Quelle bête! dirait la comtesse : s'il la prenait au mot!

Mais trop d'empressement à accepter sans doute choquerait l'Empereur. Cette incertitude prouve la loyauté d'Eugénie. A son tour il dit qu'il comprend qu'elle hésite. L'Empire n'est encore qu'une façade derrière laquelle il lui faudra bâtir. L'armée n'est qu'à demi conquise. Une grande partie de la bourgeoisie le boude. L'Europe rechigne à l'admettre dans la société des souverains. Le peuple français semble l'aimer; que dureront sa confiance, son enthousiasme? Il peut faire la guerre, être vaincu, ou mourir par un attentat. La place qu'il lui offre, si près de lui, est dangereuse...

Elle répond que l'éclat du trône l'effraye plus que son danger. Si elle partage la bonne fortune, elle saura soutenir la mauvaise. Et elle ajoute :

— Ce n'est pas la couronne qui me touche. Ce que je veux d'abord, c'est une affection constante, fidèle...

— Oui, fidèle...

Fidèle... Ne se connaît-il pas? Cependant, de la pointe perfide insinuée naguère par le prince Napoléon, il lui reste comme une égratignure importune. Il dit, avec un peu d'embarras :

— Je vais vous poser une question dont vous excuserez l'audace. Répondez-moi avec confiance. Pouvez-vous m'aimer? Votre cœur est-il libre?

D'instinct, tout net, elle lance :

— Sire, je n'ignore pas qu'on m'a calomniée. Mon cœur a pu battre déjà; j'ai vu depuis qu'il se trompait. Ce qui est sûr, c'est que je suis restée M<sup>me</sup> de Montijo.

Il lui baise la main, sa jalousie éteinte. Il ne saurait douter d'elle. Il l'a observée souvent : il a pu trouvé chez Eugénie des exagérations, des foucades, des erreurs de jugement; il n'a jamais surpris un mensonge.

Elle est restée M<sup>me</sup> de Montijo. Et en somme elle y a du mérite. Si courtisée, si adulée, dans une société parfois légère, mal défendue par sa mère, elle aurait eu des excuses à se laisser entraîner. Sauvée par la nature héritée de son père, elle a su demeurer pure en un milieu frelaté.

Napoléon répète :

— Je vais tout à l'heure parler à M<sup>me</sup> de Montijo...

— Lui parler? dit Eugénie. Mieux vaudrait lui écrire. Il faut qu'elle réfléchisse. Dans son respect pour vous, son affection pour moi, voyant la distance qui nous sépare, elle peut d'abord être tentée de refuser. Elle est vive et absolue. Il est difficile ensuite de la faire changer d'avis.

A-t-elle médité cette demande? Où lui a-t-elle été inspirée par sa mère? Elle est en tout cas bien habile. Une lettre de l'Empereur, destinée à vaincre les appréhensions de la comtesse, l'engage, et aussi fera taire ceux qui voudraient prétendre qu'une manœuvre lui a forcé la main.

Napoléon n'y songe pas. Il s'assied à sa table, écrit. Eugénie est allée à la fenêtre et soulevant le rideau de damas, colle son front chaud sur la vitre. Dehors, les jardins, le

ciel sont noirs. Elle entend la plume d'oie qui grince sur le papier. Secondes où se suspend sa vie...

Il s'est levé; elle se retourne; venu près d'elle, il lui tend sa lettre :

— Est-ce bien? Etes-vous contente?

Il la caresse du regard, respire son parfum.

Elle lit, baisse la tête; ses yeux sont pleins de larmes.

— Je vous le disais bien, que vous ne partiriez pas.

Elle lui tend les deux mains avec élan :

— Cette preuve de votre attachement me suffit. Je vous la laisse. Réfléchissez bien encore, et si vous avez un retour, un scrupule, ne l'envoyez pas. Je m'écarterai, sans amertume, avec un doux souvenir.

Cela dit encore par esprit *caballero*. Mais cette fois, elle en est certaine, elle ne court plus de risque.

Il secoue la tête, épanoui, rit d'un jeune rire qui étonne. Allant vers la porte de son chef de cabinet qui ce soir a travaillé tard, il appelle :

— Monsieur Mocquard!

Entre l'ancien ami d'Hortense, vieillard frileux dont la face se craquelle de rides. Ses yeux pétillent quand il voit Eugénie. Il sait le penchant de son maître; des premiers l'a approuvé. Homme de plaisir, il ne saurait résister à l'amour.

— Monsieur Mocquard, dit l'Empereur en lui remettant sa lettre ouverte, ayez la bonté de cacheter ceci et l'allez porter vous-même demain place Vendôme chez M<sup>me</sup> la comtesse de Montijo.

Mocquart s'incline longuement, sans répondre. Le profond salut de ce serviteur si

éprouvé, si fin, si malicieux, est le premier hommage à l'Impératrice.



Ils rentrent dans les salons, par la salle du Trône. Au bras de l'Empereur, Eugénie passe devant le baldaquin de velours cramoisi surmonté d'un aigle aux ailes éployées. Dans son ombre, le trône, celui du sacre de Napoléon.

L'Empereur dit gaiement :

— Il y en aura deux bientôt; je vais commander le vôtre.

Ils arrivent dans le salon d'Apollon, où la plupart des personnes qui ne dansent pas sont réunies. Tous les regards se fixent sur l'Empereur rayonnant, sur Eugénie qui hausse son sourire, sa petite tête rousse très droite, avec un léger battement des paupières.

Nul ne doute qu'un pas décisif vienne d'être franchi. L'Espagnole a vaincu. Aussitôt les empressements s'affichent. Dès que l'Empereur, sur un tendre coup d'œil, l'a quittée pour rejoindre les ambassadeurs, un cercle s'amasse autour d'Eugénie. Morny, les Walewski, Fould sont des plus gracieux. Mathilde, demeurée près de l'estrade, se penche vers sa cousine Hamilton :

— Regarde : la Montijo triomphe!

De rage, Persigny mord ses ongles. Le prince Napoléon, haussant les épaules, traverse les salons et s'en va.

## VI

### LE MARIAGE

« Le plus difficile avec l'Empereur, disait Morny, c'est de lui ôter une idée fixe et de lui donner une volonté ferme. »

Cette fois, sa résolution ne fléchit pas. La Bourse peut baisser, le faubourg Saint-Germain crier au scandale, M. Thiers montrer un esprit vulgaire :

— Napoléon est un homme prévoyant : par son mariage, en cas de chute, il se réserve la grandesse espagnole;

Les familiers des Tuileries hasarder une objection suprême, il sourit, visage de cire, paupières basses, à la main une cigarette dont son regard filtré suit la vapeur.

Au Conseil des ministres, il dit simplement :

— Il n'y a pas d'observations à faire, de discussion à entamer, ce mariage est chose arrêtée. Je le veux.

Il n'est plus que de se taire en public et de protester chez soi.

A Paris, l'opinion des masses n'était pas hostile. Beaucoup de femmes appréciaient le romanesque du choix. Les hommes parlaient en experts de la beauté d'Eugénie. En pro-

vince, la bourgeoisie, attachée aux formes, regrettait qu'il eut renoncé à une grande alliance. Dans le corps diplomatique et les cours, l'effet était fâcheux. Comme disait l'ambassadeur d'Autriche, Hübner, « un homme, qui, à quarante-cinq ans, pour satisfaire une fantaisie, métamorphose sa flamme en impératrice, est fait pour inspirer des appréhensions. » L'Empereur avait prévu ce dépit. Il ne lui déplaisait pas de paraître braver l'Europe.

Dès que Fould, ministre d'Etat, est venu place Vendôme pour demander officiellement au nom de l'Empereur la main d'Eugénie, entourées d'amis, de nouveaux flatteurs, M<sup>mes</sup> de Montijo courent les magasins, les joailliers, les faiseurs à la mode, et Palmyre et M<sup>me</sup> Vignon. Si peu de jours pour composer le luxueux trousseau!... Des pièces déjà en parent les vitrines de la rue de la Paix, devant lesquelles une foule se renouvelle. Napoléon a ouvert à sa fiancée un crédit illimité. La comtesse apprécie l'attention. Avec des revenus variables, elle n'a ni ordre, ni économie, gaspille pour faire figure, emprunte à son gendre le duc d'Albe, fatigue la patience de ses fournisseurs. La veille des fiançailles d'Eugénie, la note de sa couturière Barenne lui a été portée par un huissier.



Vers midi, le 22 janvier, les Tuileries bruissent comme une ruche au soleil. Escortes militaires, files de voitures d'où sortent, affairés, des dignitaires en costume, brillants de croix. Ministres, conseillers d'Etat, sénateurs, dépu-

tés, sur les marches du perron se saluent. Suivant l'ordre des préséances, ils montent à la salle du Trône qu'emplit bientôt leur brouhaha.

Un chambellan annonce :

— L'Empereur.

On se tait. Les cous se tendent. Un petit homme lourd, aux jambes arquées, en habit de général, entre et lentement gravit les marches de l'estrade, salue, s'assied sous le dais de pourpre sans regarder personne. Il tient un papier dans sa main. A ses côtés sont, debout, le roi Jérôme et le prince Napoléon.

Dans le silence, l'Empereur tord, nerveux, sa barbiche. S'étant levé, il lit posément, avec un accent qui se souvient d'Augsbourg, la déclaration de son mariage :

— « Je me rends au vœu si souvent manifesté par le pays... L'union que je contracte n'est pas d'accord avec les traditions de l'ancienne politique... Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée... Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France. J'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte à une femme inconnue dont l'alliance eût eu des avantages mêlés de sacrifices. Enfin, en plaçant l'indépendance, les qualités du cœur, le bonheur de famille au-dessus des préjugés dynastiques, je ne serai pas moins fort, puisque je serai plus libre... Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je présenterai l'Impératrice au peuple et à l'armée... »

Tortillage médiocre, qui rend un son bourgeois. L'assistance applaudit. Elle tient tout de l'Empereur; on pouvait compter sur son en-

thousiasme. Pourtant il lui fait monter un peu de sang aux joues.

La cérémonie achevée, il retient son oncle et son cousin pour leur dorer la pilule qu'ils redoutent : une visite protocolaire à M<sup>me</sup> de Montijo.

Obéissant, l'ex-roi de Westphalie, qui hoche un peu sa tête ridée de tortue, le prince Napoléon, *Plonplon*, dont le masque commence de s'alourdir, montent l'étage de la place Vendôme. Ils trouvent Eugénie assise sur un tabouret au milieu du salon. Elle paraît d'abord interdite. Ses cheveux dénoués, vêtue d'une robe d'intérieur, elle montre plus de jeunesse que dans ses robes du soir. La conversation traîne. Par bonheur, la comtesse ne tarit pas. Elle entasse les anecdotes sur la cour de Madrid, sur ses voyages, fait rire Jérôme. S'il était seul, il s'attarderait. En quittant, il dit au prince :

— Après tout, je ne donne pas tort à mon neveu. Elle est bien belle !

Hommage d'un vieil amateur. Mais son fils ne s'est point déridé.

Un peu plus tard, Eugénie et sa mère reçoivent une autre visite, celle du ministre des Affaires Etrangères, Drouyn de Lhuys. Homme important, il s'est élevé avec force contre Eugénie. Pourtant il a été reçu jadis en ami au caseron Montijo, quand il occupait l'ambassade de Madrid. Eugénie lui dit franchement :

— Je vous remercie, monsieur, du conseil que vous avez donné à l'Empereur au sujet de son mariage. C'est celui que je lui ai donné moi-même.

Déferré, le ministre cherche un biais. L'Empereur, à ce qu'il voit, l'a trahi...

— Ce n'était pas trahir, réplique Eugénie, c'était me faire connaître l'opinion d'un ami sincère et dévoué. Moi aussi, j'ai dit à l'Empereur qu'il devait avant tout prendre en considération les intérêts de son trône. Mais ce n'est pas à moi de juger s'il a tort ou raison de croire que ces intérêts peuvent s'accorder avec ses sentiments.

Ces derniers mots accompagnés d'un sourire. M. Drouyn de Lhuys ne résiste pas. Il agréé à sa défaite. Il n'est plus question de déposer son portefeuille. Le premier, il proposera à l'Empereur de mettre à la disposition de ces dames le palais de l'Elysée, en attendant le mariage religieux, fixé au 30 janvier.

Cependant Mérimée s'emploie à rédiger le contrat. Feuilletant les parchemins, il transcrit l'énumération des noms d'Eugénie, de ses comtés, baronnies et marquisats, de ses grandes dames. La comtesse y tient, l'Empereur aussi, et Eugénie est contente de voir qu'en belle ronde, ils remplissent deux pages.

Napoléon avait lui-même installé M<sup>mes</sup> de Montijo dans le palais qu'il avait habité. S'il montrait en toute occasion de grands égards pour doña Manuela, il était résolu à la tenir par la suite à distance. Il craignait son génie brouillon. M<sup>me</sup> de Montijo n'aurait rien d'une impératrice-mère; sans influence sur la politique, sans rang personnel à la cour, elle ne serait en France « qu'une étrangère de qualité ».

Eugénie rêvait d'être mariée par le Pape. Un officieux fut dépêché à Rome. Pie IX, malgré tant d'obligations envers l'Empereur, déclina la requête, prenant prétexte, bien qu'il

fut jeune encore et ingambe, « de son grand âge et de ses infirmités. »

Le Conseil municipal de Paris avait voté un crédit de six cent mille francs destinés à l'achat d'une parure de diamants pour l'Impératrice. Eugénie, de son seul mouvement, refusa le présent. Elle écrivit une lettre demandant que la somme fut employée à des charités.

Elle ne refusa pas la dot que lui assignait Napoléon, mais l'affecta aux œuvres maternelles et aux incurables. Ce désintéressement toucha, surtout dans le populaire, nombre d'esprits encore défiants.

Dans sa corbeille de noces son fiancé avait déposé ce qu'il appelait le *talisman de Charlemagne*, pendeloque de saphirs et de perles enchâssant un morceau de la Vraie Croix, qui avait été envoyée à l'empereur d'Occident par Haroun-Al-Raschid avec les clefs du Saint-Sépulcre. Charlemagne en avait fait une agrafe pour son manteau et ne la quittait pas. Mort, elle lui fut laissée quand on le descendit dans le caveau d'Aix-la-Chapelle. Mais, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, on ouvrit sa tombe et on en retira la relique pour la faire vénérer aux fidèles. En 1804, le chapitre d'Aix l'avait offerte à Joséphine, qui s'en para au Sacre. Hortense en avait hérité et l'avait transmise à son fils. Napoléon III ignorait la sainteté du joyau. Eugénie, voyant le fragment de la Vraie Croix, commanda un petit reliquaire à Froment-Meurice. Elle y devait attacher toujours un respect superstitieux.

La fièvre des préparatifs l'animait. Elle recevait sans arrêt, parlait beaucoup, plaisantait. Mais à ses familiers, comme les Delessert,

Galve, les La Roche-Lambert, Mérimée, elle paraissait plus nerveuse que gaie. La veille du mariage civil, étant seule avec la marquise de Bedmar qu'elle connaissait depuis l'enfance et qui à Madrid avait été la confidente de son inclination pour Alcanizes, elle lui dit soudain, tournant à son doigt un mince anneau d'or, qu'elle conservait en souvenir de lui :

— Si Pepe était là et me demandait de partir avec lui, je partirais.

Puis elle haussa les épaules, rit d'un rire saccadé. Alcanizes, oui, elle l'avait aimé. Mais elle l'avait refusé. Et maintenant, il ne pensait plus à elle, il était loin. Quand il la reverrait, il regretterait peut-être... Mais elle serait Impératrice, à jamais séparée de lui par l'inégalité de leur destin.

De l'Empereur aussi elle est séparée par l'âge, la naissance, tant d'idées, d'habitudes. Mais viendront pour les réunir, elle l'espère, des idées, des habitudes, des intérêts nouveaux. Qu'il ait renversé tous les obstacles afin de la hausser au rang insigne, c'est pour elle une action de paladin, dont elle lui garde une reconnaissance profonde. Peut-être l'aimera-t-elle un jour ? Elle a vu des amies, fiancées froides, qui s'éprenaient de leur mari. Mais aussi leur mari ne régnait pas. A ces hauteurs l'amour comme l'air devient rare. Du moins elle donnera à Napoléon tout ce que sa nature impulsive saura trouver de tendresse. Elle lui sera loyale et dévouée. Elle lui sait grand gré de vouloir lui complaire dans ce qui la touche le plus : les choses de la foi. Pour l'amour d'elle, il s'est rapproché de Dieu, l'a mis dans ses discours, a promis de communier avec elle à l'Elysée, le matin même

du mariage religieux. Songeant à cette victoire, elle qui aime tant à vaincre, elle croit éprouver pour Napoléon une chaleur de cœur qui pourra dépasser l'amitié.



Le samedi 29 janvier, à huit heures du soir, le duc de Cambacérès, grand maître des cérémonies, se rendit à l'Elysée, avec deux voitures de la cour escortées d'un piquet de carabiniers à cheval. Eugénie monta dans la première avec sa mère, le duc, et le ministre d'Espagne Valdegamas.

Au pavillon de Flore, elle fut reçue par le duc de Bassano, grand-chambellan, Saint-Arnaud et Fleury. Au haut du grand escalier, elle trouva le prince Napoléon, maussade, et la princesse Mathilde qui, ayant pris le parti de composer, le faisait de bonne grâce. Entre eux, après un salut de cérémonie, elle marcha vers le Salon de famille où se trouvait l'Empereur.

Sa robe était de satin rose et de dentelles. Elle portait au col un fil de perles, don de son fiancé. Elle avait mis un peu de rouge. Mais elle semblait lasse et troublée.

L'Empereur, en uniforme, entouré de tous les Bonaparte, baisa la main d'Eugénie et, lui offrant le bras, la conduisit à la salle des Maréchaux. Les ambassadrices et les femmes de la cour à leur entrée se levèrent dans un long bruit de soie.

Aussitôt la cérémonie du mariage civil commença. Les fiancés s'étaient assis au fond de la salle illuminée. Devant une petite table, M. Fould, ministre d'Etat, remplaçait l'officier

d'état-civil. Le registre où devait s'inscrire l'acte était celui que Napoléon I<sup>er</sup> avait fait dresser pour la Maison impériale. Il s'ouvrait par l'adoption du prince Eugène; il était clos par l'acte de naissance du roi de Rome. Napoléon III se l'était fait montrer la veille. Il avait regardé la dernière page, avait murmuré :

— Le roi de Rome...

Et longtemps était demeuré rêveur.

Penché sur sa table, M. Fould lut les formules légales :

— Sire, Votre Majesté déclare-t-elle prendre en mariage Son Excellence Mademoiselle Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, ici présente?

L'Empereur ému répondit d'une voix si basse que personne ne l'entendit.

— Mademoiselle Eugénie de Montijo, comtesse de Teba, Votre Excellence déclare-t-elle prendre en mariage Sa Majesté l'Empereur Napoléon III, ici présent?

Eugénie, oubliant de ne point rouler les r, dit :

— Je déclare prendre en mariage Sa Majesté l'Empereur.

Sur quoi le prince Napoléon, obligeamment, souffla à l'oreille de sa sœur :

— A présent, on sait qui des deux mènera l'autre.

M. Fould prononça l'union des époux. Ils signèrent, sur la table qu'on avait élevée jusqu'à eux. Puis, la plume leur étant offerte par M. Baroche, président du Conseil d'Etat, la comtesse de Montijo, les princes et princesses, le ministre d'Espagne vinrent signer.

L'assistance passa dans la salle de spectacle

où l'on entendit un concert dont le principal mérite, de l'avis de tous, fut de finir à peine commencé. Une cantate du vieil Auber qui tenait le bâton depuis Louis XVI. Et, avec le même cérémonial, Eugénie maintenant souveraine, fut reconduite à l'Elysée pour y attendre la cérémonie du lendemain.



Dans le soleil, précédé des musiques des dragons, des lanciers, d'un long cortège de voitures et de troupes, le carrosse du Sacre, cristal et dorures, flanqué de maréchaux et des officiers de la Couronne, chemine au pas de ses huit chevaux noirs, devant les tribunes charpentées depuis le Palais-Royal, par la rue de Rivoli toute neuve et la place de l'Hôtel-de-Ville, jusqu'au parvis Notre-Dame. Toutes les cloches de Paris sonnent à la volée. Le canon des Invalides, de minute en minute, secoue l'air. Les acclamations s'élèvent, meurent et renaissent. Derrière les glaces, saluent le blanc visage d'Eugénie dans ses voiles et le profil de l'Empereur tête nue, son nez posé sur la moustache. Il sourit avec une lumière tendre dans les yeux. Jamais, même au jour de son élection à la Présidence, il ne s'est senti si comblé. Elle, étourdie par le bruit, la piaffe des chevaux, les éclats de lumière sur les cuirasses et les fusils, les cris populaires, elle assemble ses forces, ne pense à rien de défini, pas même à ses rêves de jeunesse, si différents d'aujourd'hui, pas même à l'avenir, glorieux ou terrible, pas même à l'homme mystérieux qui, pour la conquérir, a mis la

France à ses pieds. Il lui semble flotter hors du réel.

Un moment Napoléon lui touche la main. Elle la retire doucement. Ce regard tourné vers elle montre un désir qui la gêne.

Il faut une heure pour arriver au Parvis que ses maisons à pans de bois chargent encore de l'humanité du Moyen âge. Viollet-le-Duc l'a décoré sans goût. Il n'a pas trouvé la cathédrale assez belle dans ses pierres grises et saintes. Il l'a cachée sous un porche aux couleurs criardes, chargé de statues de plâtre et d'écus de carton. Par bonheur, beaucoup de drapeaux, de grandes oriflammes, de bannières brodées de figures héraldiques, flottant au souffle de janvier, aussi doux par ce soleil qu'une brise de printemps.

En descendant de voiture devant Notre-Dame, Eugénie ne prend pas d'abord le bras que lui offre Napoléon. Elle se tourne vers la place, et à l'immense foule, comme si elle était dans un salon, fait sa grande révérence de cour, si souple, si ployée, qu'on croit toujours qu'elle ne pourra se relever. Une rafale d'acclamations lui répond. Geste élégant, qui gagne des milliers de cœurs.

Le couple impérial entre dans l'église, où le reçoit Mgr Sibour, baigné d'un flot incarnat d'évêques. La nef brûle de quinze mille cires. Cinq cents musiciens, soutenus par les grandes orgues, jouent la marche du *Prophète*. Entre les mîtres dorées, le pas aérien d'Eugénie glisse sur le tapis blanc. Les femmes, bouche bée, la contemplent. Sa robe est de velours blanc épinglé, avec un corsage à petit frac, semé de brillants, et une traîne infinie de point d'Angleterre. Sur ses bandeaux

ondulés, à demi cachés par le voile, pèse le diadème de saphirs et de diamants qu'a porté Joséphine à son couronnement. Sa taille est entourée de la ceinture de saphirs offerte par Napoléon à Marie-Louise.

Elle est très pâle. Elle s'agenouille si mollement sur son prie-Dieu semé d'abeilles que l'Empereur, à son côté, croit qu'elle défaille et va s'évanouir. Mais elle redresse sa petite tête exsangue, le rassure d'un sourire doux, comme craintif, et, le front dans les mains, se met à prier.

Elle se sent maintenant en face de la Présence qu'elle a adorée avec une foi profonde depuis qu'elle est née, et qu'elle adorera toujours. Dieu est là; elle se trouve devant lui tremblante. C'est Lui qui, au travers de tant d'embûches, l'a conduite jusqu'à cet autel. Inclinant son cou blanc, dans sa parure de féerie, elle prie de toute sa force, s'humilie, dans l'âme bat sa coulpe : « Je ne suis pas digne, Seigneur, je n'ai pas mérité tant de dons. Mais le pouvoir où je monte, je promets de le reporter à vous, de l'employer à vos fins, à votre gloire. Eugénie impératrice reste votre servante. »

Elle se relève, apaisée. L'archevêque s'avancant, les mains levées, prononce les paroles sacramentelles et remet à l'Empereur l'anneau qu'il place au doigt d'Eugénie. Les orgues mugissent sous les voûtes qu'illuminent les reflets des vitraux. La messe commence, avec les chants entendus jadis par Napoléon et Joséphine. Les cierges de l'offrande sont présentés à l'Empereur par le prince Napoléon, imposant dans l'uniforme de gala, à l'Impératrice par la princesse Ma-

thilde, fagotée dans une tunique de velours rouge brodée d'or, qui semble taillée dans un rideau.

A quarante-huit ans de là, une gloire plus haute a cherché la pourpre dans le même sanctuaire. Alors aussi s'est ébranlé le bourdon, ont chanté les orgues, s'est pressée jusqu'aux marches de l'autel une assemblée de princes, de capitaines, de femmes belles et envieuses. Et toute cette grandeur des hommes, comme sous un souffle de l'Eternel, s'est dispersée pour n'être que poussière. Qui à cette heure se rappelle le Sacre? Quelques vieillards, comme Jérôme, roi séché dans l'habit de maréchal. Son neveu, le conspirateur heureux de Décembre, hanté d'idées sociales, hardi mais secret, sans génie, sera-t-il mieux traité du destin que le soldat de Marengo? Le nouvel Empire s'effondrera-t-il un jour comme le premier? Ou bien la France, lassée de tant d'orages, laissera-t-elle s'enraciner jusqu'au fond de sa terre la quatrième dynastie?...

\*  
\*\*

Portes ouvertes qui rendent le ciel. Cataractes de l'orgue. Une clameur qui fait frissonner. Par les quais de lumière, le cortège de nouveau défile, revient aux Tuileries. L'Empereur et l'Impératrice se montrent au balcon. Puis, ayant quitté ses dentelles, Eugénie reparaît, vêtue de velours rubis et de zibelines. Elle parle gaiement, avec simplicité, prend congé des princes et princesses, des dignitaires. Elle part avec Napoleon pour le petit château de Villeneuve-l'Etang, caché

dans le parc de Saint-Cloud, où passera leur lune de miel. L'Empereur ne cache sa hâte ni sa joie. Eugénie embrasse sa mère, que roidit l'orgueil, lui recommande d'écrire ce soir-même à Paca, qui, en couches, n'a pu venir. Elle prend le bras de l'Empereur. La nuit qui s'approche lui impose un air las, presque triste.

DEUXIÈME PARTIE

IMPÉRATRICE

# I

## LA VIE NOUVELLE

Eugénie de Montijo est impératrice des Français. Dans cette position éblouissante, qu'elle a visée longuement et non sans peines atteinte, est-elle heureuse?

Heureux, on ne l'est tout à fait que par minutes, et le mariage ne lui a pas valu, ne lui vaudra jamais de ces complets abandons. Elle n'éprouve toujours pour Napoléon qu'amitié, reconnaissance et respect. Point d'amour. Elle n'est ni très sensuelle, ni très sensible : l'amour sans doute ne lui manquera pas.

Aux premiers temps, elle paraît un peu craintive devant Napoléon. Bien qu'il l'entoure de prévenances, il la domine. Il n'est pas pour elle un mari ordinaire, mais d'abord l'Empereur. Bourgeois de façons, malgré sa finesse de race, il peut la tutoyer en public, la nommer, en grasseyant un peu, *Ugénie*, elle lui dira toujours : « vous », devant des tiers, ne l'appellera Louis que dans l'intimité. Chaque fois qu'il entre chez elle, même si elle est seule, elle se lève, va vers lui. Sa déférence n'est pas de courtoisie : elle s'adresse moins à l'homme

qu'au souverain. Sur ses cheveux châtain qui déjà tombent et grisonneraient sans de légers artifices, elle imagine toujours la couronne.

Pas un moment Napoléon n'a regretté le parti aventureux qu'il a choisi en l'épousant. Sa pensée d'ailleurs se porte en avant, le passé ne l'arrête pas. Le désir violent qu'il a ressenti pour Eugénie est satisfait. Il continue de l'aimer, mais cet amour a vite évolué vers la tendresse. Malgré son ardeur au plaisir, il révere le foyer, y voit un havre tranquille. Eugénie est sa femme, et, s'il plaît à Dieu, sera la mère de ses enfants. Grand titre, qui suffit. Par des soins délicats, il songe à la former aux nouveaux devoirs. Il ne la trouve pas assez attachée aux formes, elle demeure trop vive, trop irréfléchie pour une position qui veut d'abord mesure et calme. Mais l'habitude du règne, pense-t-il, la pliera. Elle a l'usage achevé du monde. Quand sa beauté, sa grâce auront pris quelque maturité, que l'expérience pèsera sur ses pas, elle fera une impératrice incomparable.

Il est très différent d'elle. De nature composite, sous sa bonté chemine la ruse. Elle est franche et directe. Il est indulgent; elle a des rancunes. Il est patient; elle se colère. Mais tous deux sont fiers, tous deux sont romanesques et tous deux ont l'esprit cosmopolite. Napoléon aime la France au point qu'il se sacrifierait sans doute à son utilité, à sa grandeur. Cependant son éducation l'a fait d'abord Européen. Son âme est sans frontières. Eugénie, née Andalouse, avec de fortes attaches anglaises, a vécu dans tous les pays d'Occident. Elle aussi est une Européenne. Elle parle couramment, comme l'espagnol et le français,

l'anglais et l'italien. Peu à peu, la fonction, les responsabilités, les vue d'avenir la rendront vraiment française. Mais elle ne connaîtra jamais ce nationalisme étroit qui bride le jugement.

L'ambassadeur d'Autriche, qui voit beaucoup Eugénie, et de façon presque familière, écrit à sa cour : « L'Impératrice paraît sombre ». Sombre? Non. Le baron de Hübner a manqué la nuance. Elle est un peu dépaysée, elle ne s'installe que par effort dans une vie si pleine d'objets nouveaux, si vide d'objets anciens.

La comtesse de Montijo est partie pour Madrid deux mois après le mariage. L'Empereur eut voulu l'éloigner tout de suite. Généreux, il lui a fait remettre ou a payé pour elle de grandes sommes. Elle pourra plus tard, à son gré, revenir en France, y séjourner même, mais sans trop paraître. Eugénie a obtenu un peu de délai. Par souci des convenances. Au fond, elle craint les écarts de sa mère, comme Napoléon. Doña Manuela, déçue, froissée, tempête devant Mérimée contre l'Empereur qu'elle surnomme drôlement *Monsieur Isidore*. Puis se résigne, et prend la route de Madrid, escortée par l'écrivain jusqu'à Poitiers. Il la console de son mieux :

— C'est une terrible chose que d'avoir des filles et de les marier. Que voulez-vous? L'Écriture dit que la femme doit quitter ses parents pour suivre son mari. Maintenant que vos devoirs de mère sont accomplis, et, en vérité, personne ne vous contestera d'avoir fort bien marié vos filles, il faut songer à vivre pour vous-même et à vous donner du bon temps. Tâchez de devenir un peu égoïste.

Egoïste, Mérimée de plus en plus fait profession de l'être et sans doute, à la fin, l'est devenu tout de bon.

— Je veux jouir de la vie et du monde, sans donner rien de moi.

Ce disant, il donne beaucoup de soi. L'ataraxie à laquelle il se croit parvenu n'empêche pas son dévouement. Napoléon pourtant a commencé par se défier. Avant le mariage, aux Tuileries, parlant avec Panizzi de la situation politique, Mérimée avait dit :

— Nous venons de tourner un récif et nous voguons vers l'inconnu.

L'Empereur l'entendit; il murmura à Eugénie :

— Ce M. Mérimée n'est pas un bon esprit.

— Sire, répliqua la jeune fille avec tant de vivacité qu'elle rougit, vous connaissez peu M. Mérimée. Je le connais, moi, depuis mon enfance. Il s'est montré toujours notre meilleur ami.

Napoléon sourit :

— Alors, je vois qu'il faudra qu'il devienne le mien.

A cet orléaniste sans repentir, il fait offrir par Eugénie l'emploi de secrétaire des commandements de l'Impératrice. Don Prospero décline l'honneur. D'abord Eugénie le boude, puis déclare :

— Je comprends, vous ne seriez pas assez libre, mais nous vous donnerons autre chose, et si vous ne l'acceptez pas, c'est que vous ne voulez plus me voir !

Peu après il reçoit sa nomination de sénateur. Cela le brouille avec le Faubourg. Mais il se trouve bonne mine dans son habit bleu et or,

« plus favorable, dit-il, au teint que le frac académique, brodé d'estragon ». Il ne fera jamais qu'un sénateur de parade, ne touchera à la politique que du bout des doigts. Cependant, familier du palais plus qu'aucun autre, il y entrera à ses heures, vêtu à sa fantaisie; il plaisantera, éparpillera les gouttelettes de l'esprit, amusera les femmes, se fera, comme à Carabanchel, monteur de spectacles, auteur, décorateur et souffleur; il dira à peu près ce qui lui passe par la tête. Point courtisan, mais intime, « secrétaire des secrets », avec une indépendance parfaite, au point qu'il se vante de n'avoir point été baptisé, raille le clergé, médit du Pape devant Eugénie. Elle lui passe tout en souvenir des jours anciens, et l'Empereur, à son tour, qui ne goûte rien tant, en dehors de la parade obligée, que détente et même sans-façon, s'habitue à lui et finira par l'aimer.

La maison de l'Impératrice a été formée à la diable. Napoléon eut voulu entourer Eugénie, comme lui-même, des noms historiques de la royauté, ou, à défaut, de ces noms éclatants que son oncle avait pris à ses victoires pour en vêtir ses maréchaux. Il n'y réussit pas. Des refus, des hésitations, des moues. Il faudra se contenter de quelques beaux patronymes qui jettent un reflet d'armoiries sur des noms plus modestes : duchesse de Bassano, dame d'honneur, princesse d'Essling, grande-maîtresse, et pour dames du palais la marquise de la Tour Maubourg, la comtesse de Montebello, la vicomtesse de Lezay-Marnesia, la baronne de Pierres, la marquise de Las Marismas, délicieuse sous ses anglaises blondes. La princesse d'Essling, bru de Masséna, pe-

tite, fine et jolie, s'emploie, de concert avec le grand-maître, comte Tascher de la Pagerie, à établir le train d'apparat d'Eugénie.

Pour ses audiences, quand doivent lui être présentées les femmes des généraux, des préfets, des hauts fonctionnaires, la princesse lui remet une courte note sur chacune d'elles, afin que l'Impératrice sache quel sujet d'entretien elle peut aborder. Les dames sont introduites dans son salon bleu suivant un ordre préparé à l'avance, pareil à celui des fiches où figurent leur situation, la ville qu'elles habitent, le nombre de leurs enfants, etc... Consciencieuse, Eugénie apprend le pensum par cœur. Au moment de la réception, sûre de sa mémoire, parée de son plus engageant sourire, elle complimente chaque dame, lui parle avec un air de sympathie. Souvent la visiteuse part enchantée. Mais parfois une erreur ou un retard ayant interverti l'ordre des présentations, il s'ensuit un empêchement terrible. L'Impératrice redouble en vain de grâce; on paraît ne pas comprendre, ou s'embarrasser. C'est qu'elle félicite de sa nombreuse famille une femme contrite de n'avoir point d'enfant, qu'elle vante Bordeaux à telle qui va résider à Nancy, qu'elle demande des nouvelles de son mari à telle qui, depuis beau jour, est veuve... Eugénie s'aperçoit qu'elle fait fausse route. Elle écourte alors l'entretien, aimable encore, au fond dépitée. Elle n'ose trop se plaindre à la princesse qui lui en impose, et qui, au reste, ne peut prévoir tous les contre-temps.

Soucieuse de plaire à l'Empereur, à son entourage, au public, Eugénie s'étudie à prendre le ton, les attitudes propres à son nouveau rang. Car si elle a l'habitude de la meilleure

société, elle n'était point princesse, il lui manque le prestige indéfinissable qu'ont les femmes nées près d'un trône, qui attire à la fois, et écarte, donne du prix à la moindre faveur, à l'ombre d'un sourire, à quelques mots vides, à un coup d'œil.

Revenant un soir de la Comédie Française où ils ont vu Rachel, Napoléon a vanté la noblesse de ses gestes. Eugénie tressaille. Rachel, que n'y a-t-elle songé plus tôt ! Elle la connaît depuis si longtemps ! C'est presque une amie de jeunesse... Elle la mande aux Tuileries et la prie de lui donner quelques leçons de maintien. Devant la psyché de sa chambre de toilette, sur les indications de l'actrice, elle répète la gamme des saluts. Salut d'audience officielle, salut de grand cercle, salut de visite particulière, révérences, inclinaisons de la tête, adieux familiers de la main... Bien vite, elle passe maîtresse dans un art auquel son élégance naturelle la dispose. Elle y apporte une justesse, une souple mesure dont Rachel pourrait être jalouse. Et quand les leçons ne sont plus nécessaires, Eugénie les prolonge : écho des jours de bohème à Paris, amusement qu'elle éprouve à entendre Rachel apporter au château les bruits de la ville, les ragots des coulisses, cet air extérieur, équivoque et léger qui secoue la poussière des Tuileries. L'Impératrice invite quelques dames du Palais, les plus jeunes, son amie Cécile Delessert qui, devenue la femme du comte de Nadaillac, légitimiste obstiné, ne paraît pas aux réunions officielles, mais vient souvent aux Tuileries voir Eugénie qu'elle tutoie toujours. Mérimée souvent est là. On cause avec abandon. Tascher, personnage comique, qu'afflige un lourd ac-

cent tudesque, produit ses imitations. Il glousse pour faire le dindon; il fait aussi le soleil, gonflant ses joues à en éclater. Il fait encore la lune. Jeux innocents, trop familiers. On en médit à la cour, on s'en gausse à Paris. L'Empereur un jour, entendant des rires dans le cabinet d'Eugénie, y paraît, mécontent. La joyeuse compagnie se disperse. Seul avec Eugénie, Napoléon lui adresse quelques observations; elle y répond avec vivacité. Puis s'apaise, et M<sup>lle</sup> Rachel, le lendemain, est invitée à suspendre ses leçons. Bah! l'Impératrice, en cachette, puisqu'elle ne peut plus la recevoir, ira maintenant chez elle.

Elle y va, le matin, quand elle trouve un moment de loisir, que ses besognes de femme et de souveraine sont achevées. Levée tôt, elle s'habille très vite, avec l'aide de Pepa, la noire camériste qu'elle a amenée de Madrid, dévouée, mais nerveuse, jalouse, craintive, indiscrete, et qui attrape de toutes mains pour faire payer une influence qu'elle n'a pas. Eugénie ne l'écoute guère, mais elle lui parle à cœur trop ouvert et Pepa en abuse. Puis Eugénie reçoit son coiffeur Leroy, ses modistes ou couturiers, Virot et Lebel, Laferrière ou Palmyre. Elle aborde la corvée du courrier officiel avec son grave secrétaire Damas-Hinard : requêtes, plaintes, demandes de secours. Après, elle monte avec une dame du palais dans son petit coupé « couleur de muraille » comme elle dit, et, souvent un peu déguisée, car elle adore l'incognito, avec un « tour de cheveux », des lunettes, un chapeau qui la vieillit, une mante qui la dissimule, elle court dans Paris. D'abord à ses charités. Elle veut voir par soi, n'être pas trompée, au contraire de l'Empe-

reur qui donne tout de suite, sans compter ni savoir. « Charité de Don Quichotte », dit Eugénie. Elle visite hôpitaux, asiles, crèches, ouvroirs, sans avoir prévenu, au pied levé, ravie de surprendre les médecins, d'affoler les dames patronesses, et de faire battre les cornettes des sœurs.

C'est le tour ensuite des amis privés : Louis de Viel-Castel, avec qui elle parle du temps de Madrid, les Laborde, les Delessert, M<sup>mes</sup> de La Bedoyère et de La Poëze, déjà ses intimes quand elles n'étaient que M<sup>mes</sup> de La Roche-Lambert.

En retard, elle rentre au château, pour déjeuner avec l'Empereur, dans le salon Louis XIV, où tous deux, à une petite table, semblent perdus. Elle a bon appétit, mais ne se soucie point des mets, ne sait pas toujours ce qu'on lui a servi. Après une causerie dans son cabinet de travail, où Napoléon fume des cigarettes, elle s'étend sur la chaise longue, parcourt les journaux, lit les livres qu'on lui a signalés, en fait à l'occasion, quand il s'agit d'histoire ou de science, un bref résumé sur un cahier, pour s'en mieux souvenir. Elle sait les lacunes de son instruction et, avec constance, tâche d'y remédier.

Elle lit de ses yeux; sa lectrice, M<sup>me</sup> de Wagner, a beau se donner des airs sous sa perruque blonde, agrémentée le soir de feuillages et de fleurs : l'emploi n'est que sinécure. Eugénie n'aurait pas la patience d'entendre son débit cérémonieux. Elle écrit aussi ses lettres, beaucoup de lettres, et souvent fort longues, à sa mère, à Paca, à ses amis. Elle écrit n'importe comment, à l'ordinaire sur ses genoux, d'une écriture large, ferme, presque virile.

Elle ne se relit jamais et son orthographe n'est pas sûre, mais elle est la première à s'en rail-ler.

Ce cabinet de travail, qu'elle a disposé à son goût, est la seule pièce où elle se sente chez soi, « dans ce grand meublé des Tuileries » (— Mais, ajoute-t-elle en riant, j'en ai connu de plus médiocres!) Les boiseries sont d'acajou, les murs tendus de gourgouran à raies vertes. De chaque côté de la cheminée de marbre rouge, chargée d'une laide statue, sont le portrait de la duchesse d'Albe et celui d'Anna Murat, devenue chère à Eugénie, depuis le jour où bravement elle s'est déclarée pour elle. Sur un autre panneau, Napoléon III, effigie appliquée de Cabanel. Epaisses tentures, meubles de style anglais, sièges de satin à capitons, beaucoup de bibelots sur les tables, les étagères, des palmiers nains, des fleurs artificielles, des photographies de toutes tailles. L'ensemble paraît lourd, mais sans prétention, intime. L'Impératrice s'est ménagé un retraits derrière un paravent de verre garni de plantes vives. Elle s'assied là dans un fauteuil bas, les pieds sur un tabouret, protégée du foyer par un écran de soie verte. Sur une petite table, à main gauche, elle a son buvard, son encrier, ses plumes d'oie, quelques reliures aux armes de Marie-Antoinette (retrouvées par Louis de Viel-Castel), une *Imitation* qui vient de la reine Hortense, une miniature du comte de Montijo. Tout cela en ordre fixe. Eugénie est méticuleuse, et quand quelque objet ou quelque meuble se trouve déplacé, elle s'en irrite, tance ses serviteurs.

C'est l'heure à présent de la promenade. Corvée encore, mais nécessaire, car elle vou-

drait gagner Paris qui, l'émerveillement du mariage passé, prête l'oreille aux médisants et fronde. Elle monte les Champs-Élysées dans sa grande calèche à hauts ressorts, suivie d'un peloton de lanciers. Ses cheveux brillent sous le chapeau qu'entoure un voile mauve, vert ou blanc. Quelques cris s'élèvent : « Vive l'Impératrice ! » Elle s'incline, d'un mouvement gracieux, précise son sourire. La voiture gagne l'avenue de l'Impératrice, file autour des Lacs, puis revient vers les Tuileries, par le soleil couchant qui change l'Arc de Triomphe en une porte d'ivoire, ouvrant sur le ciel.

Un peu de détente alors, d'intimité, quelques visiteurs privés. Parfois encore des audiences. Ce métier est assommant ! pense Eugénie. Mais elle l'exerce avec conscience. Et souvent, le premier moment d'ennui passé, son rôle l'emporte et elle y trouve du plaisir.

Il faut s'habiller maintenant pour le dîner, et avec prestesse, car Eugénie attend toujours la dernière minute, mettant ainsi ses dames d'honneur, plus lentes, au désespoir.

La table est dressée dans le salon Louis XIV, étincelant. Douze, quinze couverts d'habitude, jamais plus de quarante. Le cercle se tient ensuite dans le salon d'Apollon où le café est servi. L'Empereur fait une patience ou s'entretient avec ses convives, très aimable, souvent très gai. L'Impératrice cause à bâtons rompus. Qu'un propos anime sa verve, elle s'en saisit, saute sans réfléchir d'un sujet à l'autre, évoque des incidents de sa vie antérieure, de ses voyages, discute d'un fait ou d'une idée avec entrain, chaleur, même emphase. On retrouva alors Eugénie de Montijo,

telle qu'elle était hier encore, sous des lambris moins illustres, dans un groupe d'amis moins déférents. Et, comme alors, il lui arrive de demander qu'on danse. Plaisir parfait du corps, elle aime la danse en Madrilène. Jeune fille, elle ne quittait les bals que lasse à s'évanouir. Le piano mécanique déroule une valse de Strauss. Ou bien M<sup>lle</sup> de Tascher enseigne les figures du quadrille des lanciers, importé d'Angleterre, et qui fait fureur. On finit par une farandole à travers les salons. A onze heures on prend le thé. L'Empereur s'esquive, et Eugénie, devant ses hôtes inclinés, plonge dans une révérence adressée à tous, et où chacun croit trouver sa part.

Ainsi des soirs ordinaires. Mais deux fois chaque semaine au moins, le palais s'ouvre pour une réunion de gala.

— Il faut que ta cour soit brillante, a dit Jérôme à son neveu. Le ci-devant roi de Westphalie, frivole jusqu'au cercueil, n'a pas tort. Pour l'Europe comme pour la France, un régime nouveau ne s'enracine que dans l'éclat.

Et le château qui a vu les réceptions tranquilles de Louis-Philippe, les veillées modiques de Marie-Amélie penchée sur sa broderie entre deux épouses d'officiers de la garde nationale, tandis que princes et princesses, recrues d'ennui, pour ne pas s'endormir, se pinçaient dans l'ombre du salon, le château s'illumine à grand renfort de cires. Dîners, concerts, spectacles, bals, mettent sur les dents le corps diplomatique, la haute société administrative et militaire. Les marchands de Paris vendent à profusion galons, plumes et soie, et à l'envi accrochent à leurs vitrines les armoiries impériales.

Pour luxueuses que soient les fêtes, la cour demeure improvisée. L'archiduc Maximilien d'Autriche, venue à Paris en éclaireur, l'écrit à son frère, François-Joseph : « Partout on a l'impression du momentané ». Et Mérimée, quoique dignitaire, n'a pas confiance. Il chuchote :

— Ça durera ce que ça pourra...

Les plus séduisants appâts n'ont pas tenté la vieille aristocratie. Elle reste à l'écart du monde officiel. L'oncle eut fini par la dévorer, le neveu la grignote à peine. Les souverains n'ont, n'auront autour d'eux, pendant tout le règne, que la famille Bonaparte, traversée de haines, les membres de leur Maison, la noblesse du Premier Empire, quelques orléanistes ralliés, le personnel d'Etat : ministres, sénateurs, préfets, beaucoup d'officiers, grand nombre aussi d'étrangers, tant des ambassades que résidents ou voyageurs distingués, surtout Anglais et Espagnols. Nulle cour si bigarrée et cosmopolite. Aux soirées, Eugénie paraît dans des toilettes de faille, de satin, de moire, de dentelles, généreusement échangées, qui font valoir ses épaules, sa gorge basse, chargées des bijoux de la couronne. Elle préfère les modes du XVIII<sup>e</sup> siècle et voudrait les voir renaître. Grâce à elle, la crinoline s'écourte et prend plus de souplesse. Mais corsages, jupes, traînes longtemps encore vont s'alourdir de rubans, de nœuds, de fleurs, de fausses perles. Eugénie en change souvent. Elle est coquette, se sait belle et l'Empereur prend plaisir à la voir parée. Au reste, bien que des envieux censurent sa prodigalité, il est rare que le prix de ses robes du soir dépasse mille francs. Beaucoup sont

rajeunies au palais et elle les arbore à nouveau sans qu'on les reconnaisse. Pour ses souliers de satin blanc, si petits qu'aucune femme ne les chausserait, Eugénie ne les porte qu'une fois. Elle les envoie, pour leur première communion, aux orphelines des couvents dont elle s'est instituée la protectrice.

Rompue dès sa jeunesse à la vie mondaine, ces réunions de cour ne lui pèsent pas. Elle reçoit moins en souveraine qu'en grande dame, allant de l'un à l'autre, à sa fantaisie, se mêlant aux groupes sans façon. D'instinct aristocrate, elle préfère les femmes nées aux « dames » fagotées de ministres ou généraux parvenus. Pourtant elle tâche à ne le point laisser voir. Servie par sa connaissance des milieux européens, elle déploie une amabilité particulière vis-à-vis du corps diplomatique. Elle a pris en faveur Hübner, l'ambassadeur de François-Joseph, homme fin, aux yeux durs. Eugénie lui parle librement, sans cacher sa sympathie pour l'Autriche. Elle ne s'occupe point d'affaires, mais en politique a déjà ses préférences. La monarchie des Habsbourg l'attire par son maintien des traditions, sa distinction vieillie. Souvent aux dîners, pour causer avec Hübner, elle le fait placer à sa droite. Elle s'enhardit un soir jusqu'à lui reprocher d'être trop répandu chez les royalistes.

— Vous hantez beaucoup, dit-elle, la société de nos ennemis.

— Veuillez dire, madame, répond le diplomate, la société de mes amis anciens, qui sont au demeurant trop bien élevés pour faire de la politique dans les salons d'un ambassadeur. Mais, ajoute-t-il avec malice, on m'assure

d'ailleurs que l'Impératrice honore quelquefois M<sup>me</sup> Delessert de ses visites. Ce n'est pourtant pas une atmosphère impérialiste que Sa Majesté doit trouver là.

— C'est vrai, dit Eugénie, et je m'en fais gloire. Les Delessert étaient très bons pour moi lorsque j'allais encore dans le monde : je ne renie jamais mes amis.

— Que l'Impératrice me permette de suivre son exemple.

— C'est entendu, dit-elle en riant.

Malgré tant de bonne volonté, d'efforts même quand elle est lasse ou chagrine, elle ne plaît pas à tous. Les hommes lui sont en général favorables. Maintes femmes relèvent ses travers, ses défauts, ses étourderies. Elles censurent son élégance, qu'elles déclarent ruineuse, tiennent sa réserve pour hauteur, son empressement pour hypocrisie, sa gaieté pour dévergondage. Sous la déférence des formes et la flatterie des attitudes, Eugénie devine les aigreurs et elle semble par moments découragée :

— Il est difficile, dit-elle à Anna Murat, de réussir dans ce pays.

Alors, et parfois sur une observation de l'Empereur qui trouve la cour trop « lâchée », pour offrir moins de prise aux critiques, elle décide de se renfermer dans une observance stricte de l'étiquette. Elle ne l'aime guère, mais elle en vient à la trouver utile. La vie du palais oscille ainsi entre deux pôles : fantaisie et rigueur, ce qui complique l'attitude des commensaux qui doivent passer trop vite du laisser-aller à l'empois. Et à l'inverse, car la contrainte ne dure jamais longtemps.

Ainsi que Marie-Antoinette, dont l'histoire lui a frappé l'esprit au point de l'obséder, dont avec l'Empereur, pendant leur lune de miel, elle a cherché les traces au Petit Trianon, dont elle a, en pleurant, baisé la poignante lettre, adressée à l'heure suprême à M<sup>me</sup> Elisabeth, ainsi que la pauvre reine, étrangère comme elle, belle et coquette, et qui aimait tant s'amuser en son jeune temps, Eugénie, quand elle a « par dessus la tête des Tuileries » se risque à des fugues innocentes. Elle se mêle aux badauds à la foire du Trône, va danser, vêtue en petite bourgeoise, à un bal champêtre à Fontainebleau. Mais la familiarité de certains mauvais sujets de la cour, tel le prince de Nassau, qui se déguisent en ouvriers, en maçons un peu ivres, et la serrent de trop près, l'effraie et la rejette aux divertissements moins osés. Ainsi, quand à l'entrée de l'été elle réside à Fontainebleau ou à Saint-Cloud, ces déjeuners sur l'herbe, bucoliques en robes à volants et chapeaux hauts de forme, où Mérimée, « officier de bouche de circonstance », impose des recettes culinaires atroces, empoisonne les plats d'ail et d'oignon crus pour provoquer les cris des dames du palais. L'Impératrice rit beaucoup, l'Empereur va, vient, et fume sans rien dire. Don Prospero n'est pas très fier, au fond, de ses bouffonneries :

— Je crois, dit-il, qu'il n'a jamais existé un temps où le monde ait été plus bête qu'à présent.

Au reste, malgré ces plaisirs, et bien qu'elle ait sauvé quelques relations anciennes, qu'elle en noue de nouvelles, la position où Eugénie est montée l'a rendue et sans recours soli-

taire. L'Empereur pour elle ne saurait devenir un compagnon; il est trop son tuteur et le maître. Certes ils ont leurs apartés d'époux, des heures d'intimité et d'abandon. Le devoir officiel les écourte ou les replie. Comme Napoléon III, plus que lui encore, puisqu'elle est femme, Eugénie a quitté la vie normale. L'enivrement qu'elle éprouva d'abord a passé. Elle voit maintenant devant soi un long chemin bordé de chambellans et d'abîmes. Elle l'a choisi, le choisirait encore. Impératrice! Elle n'en avait pas, peut-être, la tête ni le cœur... Elle va tâcher, peu à peu, de se les donner.



Elle accompagna l'Empereur dans la visite qu'en avril 1855, il rendit à la reine Victoria.

Dans la guerre de Crimée, engagée sous le prétexte de protéger les Lieux-Saints, Napoléon avait cherché une occasion de fortifier sa situation en France en jouant à l'extérieur un grand rôle, et, s'il se pouvait, le premier. Il y voyait aussi le moyen de se rapprocher de l'Angleterre jusqu'à l'alliance. Eugénie, en gros, savait ces projets. Sortant de sa réserve, la cour de Saint-James, trop intéressée à barrer l'Orient à la Russie, s'était faite gracieuse. Victoria avait envoyé à l'Empereur le testament de Napoléon I<sup>er</sup> rapporté de Sainte-Hélène. Les premiers succès en Crimée, l'Alma, Inkermann, puis les difficultés survenues, l'atroce hiver subi dans les tranchées devant Sébastopol avaient resserré l'accord des deux puissances. Napoléon voulut davantage : nouer des relations personnelles avec la famille

royale. Leçon à l'Europe : l'Empire français haussé au plan des vieilles monarchies. Persigny, son ambassadeur à Londres, fit connaître son désir de rencontrer la Reine et le prince Albert pour se concerter avec eux sur la conduite de la guerre. Victoria, figée dans les traditions dynastiques, n'y tenait point. La main forcée, elle invita l'Empereur et l'Impératrice à Windsor.

Pour la première fois, Eugénie allait être traitée à l'étranger en tête couronnée. Elle savait le couple anglais défiant et puritain. Il s'agissait de le gagner. L'importance de l'enjeu la troublait. Dans le brouillard de mer, sur le pont, couverte d'un tartan, elle marchait, nerveuse, ne répondant que par oui et par non à l'Empereur, épanoui de revoir l'Angleterre qu'il aimait et où l'attendaient ses jeunes souvenirs.

A Windsor, la Reine, sûre de soi, embrassa Eugénie qui balbutiait les phrases de courtoisie convenues. Les enfants la sauvèrent. Elle admira Edouard, frais garçon blond, caressa la petite Victoria, craintive, qui tombait dans ses révérences. Ces attentions touchèrent la Reine. Pour le gala du soir, l'entourage d'Eugénie tournoya une heure dans l'embarras le plus cruel. Le coiffeur Félix, malade de la mer, n'avait pu suivre. Le colonel Fleury vint l'excuser chez l'Impératrice, qui dit en riant :

— J'espère qu'il ne se tuera pas de désespoir. Voyez, mes femmes l'ont à peu près remplacé.

Ses malles — autre contre-temps — n'étaient point arrivées. Elle emprunta une robe blanche et bleue, très modeste, à une de ses dames, et

quand, à grand renfort d'épingles, on l'eut ajustée sur elle, sans autre ornement que des fleurs de myosotis dans les cheveux et au corsage, elle entra dans le salon où trônait Victoria, parée en châsse, avec le Koh-I-Noor au milieu du front. Pareille simplicité charma. L'air s'attiédit. L'Empereur, par sa bonne grâce, cette sympathie douce et obscure qui émanait de lui lorsqu'il parlait en privé, faisait oublier ses préventions au prince-consort. Eugénie s'animait. Son amie du pensionnat de Bristol, lady Ely, dame d'honneur de la Reine, lui aplanissait les pas, l'avertissait de tourner ses égards vers telle ou tel. Sa beauté, son éclat, adoucis par un air de retenue, son bon anglais, firent la conquête de la cour.

— C'est une Ecossaise, disait-on. Voyez ces cheveux. Et quel teint!...

Les jours suivants, la cordialité des rapports ne cessa de croître. Tandis que Napoléon, Albert et les ministres conféraient sur la situation des troupes en Crimée, Victoria et Eugénie, délivrées du cérémonial, en véritables amies allaient aux confidences. Victoria donnait des avis de matrone à Eugénie, qui avait fait déjà deux fausses-couches, s'en était lentement remise et craignait de ne pas avoir d'enfant. Elle devrait, conseillait la Reine, éviter désormais les bains trop chauds. Eugénie promettait. Puis la ronde et petite Anglaise abordait la politique. Son amour pour Albert, sa tendresse pour ses enfants ne lui faisaient pas oublier le règne. L'Impératrice admira son expérience des affaires, son agissante autorité. Cette Reine héréditaire qui voulait voir à tout et qui exerçait en effet sur les gentlemen

de son gouvernement un contrôle fort et tranquille, lui paraissait un être supérieur. Elle, par comparaison, elle n'était qu'une jeune femme ignorante, qui présidait aux fêtes de sa cour, mais n'avait point de part au pouvoir. Elle savait dans l'essentiel les événements, quand les décisions étaient prises, comme la plupart de ses sujets. Victoria l'engageait à s'en moins désintéresser dans l'avenir. Elle croyait, par l'exemple de son ménage, que deux esprits unis peuvent mieux gouverner qu'une seule tête.

Sans doute faudrait-il à Eugénie de l'application. En s'instruisant des faits de l'histoire, en recueillant les opinions d'hommes éminents, elle se formerait peu à peu, prendrait insensiblement sur l'Empereur une sage influence, l'éclairerait sur des à-côtés, des conséquences que seul il n'apercevrait pas. Ainsi Napoléon se proposait d'aller prendre en Crimée le commandement des forces anglo-françaises. C'était une imprudence qu'Eugénie ne devait pas lui laisser commettre. S'il essuyait un échec, son prestige serait détruit. Paris n'était pas sûr. Une révolution y pouvait toujours éclater...

Penchant sa tête rousse, Eugénie écoutait, déférente, ces paroles assurées qui dans son esprit devaient creuser une trace...

Il était tard. La marquise d'Ely vint avertir la Reine que le lunch attendait. Le conseil n'avait pas pris fin. Eugénie pressa Victoria d'y pénétrer « pour chercher leurs maris ».

— Je n'oserais pas les déranger, ajouta-t-elle, mais Votre Majesté le peut.

La Reine se leva, et, suivie d'Eugénie, fut à la salle où Napoléon, Albert et les secrétaires

d'Etat discutaient. Elle heurta à la porte, l'ouvrit et demanda « si l'on devait attendre encore ». Tous les hommes s'étaient levés. Le prince-consort dit qu'ils allaient venir. Cependant, comme ils s'attardaient trop, les dames prirent le parti de déjeuner sans eux.

Revue dans le parc de Windsor, chapitre de la Jarrettière, tenu par la Reine, et où Napoléon en grand costume, est reçu chevalier, défilé à Londres, bal à Buckingham palace, gala à Covent-Garden, banquet au Guild-Hall, heures somptueuses, pleines, lourdes. Par son attitude nuancée, Eugénie plut à tous. Les Anglais s'empressèrent à remarquer qu'elle était moins souveraine que Victoria. Tandis que la Reine courtaude s'asseyait avec une indifférence majestueuse au théâtre ou au bal, près d'elle l'Impératrice, belle et noble comme les fées, d'instinct regardait derrière soi pour s'assurer de son siège. Elle n'avait pas toujours eu des chambellans.

Le couple royal ne tarissait pas d'éloges sur ses hôtes. Ses ministres voyaient sans déplaisir l'alliance resserrée. Napoléon était enchanté des sincères hourras jaillis sur son passage, dans ce Londres où, sept ans plus tôt, il vivait exilé. (Passant devant King Street il montra à l'Impératrice la maison où il avait logé après l'évasion de Ham). Eugénie était fière d'avoir réussi dans une cour difficile, de pouvoir maintenant se dire l'amie de la plus puissante reine d'Europe. Au départ de Londres, après maintes embrassades, Victoria, Eugénie, les enfants, les dames d'honneur pleurèrent en promettant de bientôt se revoir...



Dans les Champs-Élysées, entre quatre et cinq heures, chaque jour Napoléon faisait une promenade à cheval avec l'un de ses aides de camp préférés, Edgar Ney ou Fleury. Une semaine après son retour d'Angleterre, un républicain italien, Pianori, tira sur lui, sans l'atteindre, deux coups de pistolet. L'homme est terrassé, désarmé. L'Empereur s'écrie :

— Ne le tuez pas !

Puis, saluant la foule, il part au galop vers les Tuileries pour éviter qu'Eugénie n'apprenne l'attentat par un autre que lui. Il monte en courant les degrés du grand escalier et vient s'asseoir dans le cabinet de l'Impératrice, en s'épongeant le front.

— Singulier pays, dit-il, avec son bon rire, où l'on tire sur les gens comme sur des moineaux !

Son insouciance était naturelle : il ne croyait pas au danger. Il avait déjà échappé aux complots de la Reine Blanche et de la plaine des Vertus. Se croyant un homme providentiel, suscité pour rétablir l'ordre et le bonheur en France, il répétait volontiers qu'il ne courait aucun péril tant qu'il n'aurait pas achevé sa mission. Et, certes, elle était loin d'être remplie.

Il embrassa l'Impératrice et rentra chez lui en fredonnant.

Eugénie demeura songeuse et frissonnante. Si brave qu'elle fût, elle avait peur. L'éclat qui l'entourait ne pouvait la tromper sur la solidité du régime. A peine fondé, il ne tenait

qu'à l'existence de l'Empereur. Et, cette existence, quoiqu'il prétendit, restait suspendue à un fil. Que Napoléon fut tué, l'Empire s'écroulait. De nouveau l'émeute, le pillage, les Tuileries envahies, comme aux jours de la Révolution. Eugénie pensait qu'elle finirait peut-être comme Marie-Antoinette...

A quelques jours de là, elle insista vivement près de l'Empereur pour qu'il ne se rendit pas en Crimée. Elle suivait ainsi le conseil anglais. Elle allégeait aussi ses propres craintes. Sans trop résister, Napoléon se rendit à ses prières. Il avait quelques peccadilles à se faire pardonner. Et d'autres liens, tendres et éphémères, le retenaient en ce moment à Paris.

Il était de nature volage. Le moindre jupon le troublait. A la cour même, il s'était permis quelques « distractions ». Il donnait souvent des inquiétudes à Hyrvoix, chef de sa police privée, par ses escapades dans Paris. Eugénie les ignorait. Mais on lui avait fait savoir que six mois à peine après son mariage, Napoléon avait revu miss Howard. Eugénie se faisait de l'amour une idée sentimentale. La recherche brève du plaisir la dégoûtait.

— Qu'ont donc tous ces hommes ? disait-elle, je ne les comprends pas.

Déjà, à plusieurs reprises, avaient retenti les éclats de sa voix, quand, enfermée avec l'Empereur, elle l'avait accablé de reproches qu'il méritait, certes, plus encore qu'elle ne croyait. Ensuite elle lui défendait sa porte. Napoléon cherchait à rentrer en grâce par des présents, des soins délicats. Elle finissait par se laisser fléchir. Le train accoutumé recommençait. Mais ces épreuves la rendaient d'abord plus abrupt. Parfois elle éprouvait des retours

amers. Un soir, elle dit à Pepa qui l'aidait à se parer pour un dîner :

— Vois-tu, Pepa, j'eusse été plus heureuse duchesse d'Albe!

Sans doute lui arrivait-il aussi de penser à Alcanizes...

## II

### L'ENFANT

La guerre de Crimée, longue, difficile, meurtrière, s'était achevée par la prise de Sébastopol. Le Congrès de la paix était assemblé à Paris. Le président du Conseil d'Etat Baroche, qui recevait à dîner les délégués des souverains, était encore à table, quand un officier d'ordonnance de l'Empereur se fit annoncer. L'Impératrice allait accoucher et, aux termes de la Constitution, le président devait s'en rendre témoin.

Depuis trois jours, l'événement était proche. Le personnel des Tuileries s'affairait par les couloirs, les antichambres, les salons. L'Empereur ne se couchait, ne travaillait plus. Il ne quittait guère les appartements de l'Impératrice, parlant à l'un, à l'autre, dévoré d'inquiétude.

Les douleurs avaient commencé. Entre les accès, courbée en deux, Eugénie faisait quelques pas, selon le conseil des médecins. Dans sa chambre pompeuse au plafond semé d'amours, toutes les bougies étaient allumées. Du dehors on eut cru à l'incendie. Quelques pas pénibles, harassants. Eugénie s'arrêtait,

s'appuyait à un meuble, à un bras, poussait une plainte. On la soutenait, l'étendait sur l'affreux lit de parade à courtines et de nouveau, dents serrées, yeux clos, elle reprenait son supplice.

Elle avait le pressentiment qu'elle ne survivrait pas à l'épreuve. Sa mère, accourue d'Espagne l'encourageait, volubile. L'Empereur la caressait doucement, ses yeux bleus pleins de larmes. Elle les repoussait tous les deux, retenait sa respiration, puis soudain, la poitrine roidie, poussait un cri strident...

Les médecins étaient anxieux. Des imprudences avaient été commises. Pour éviter que la naissance ne se produisît avant le 20 mars, date faste dans les annales de l'Empire, le docteur Dubois avait, dans les dernières semaines, fait prendre chaque matin à Eugénie une dose de laudanum. De plus l'enfant était mal placé. Le vieil ami de l'Empereur, Conneau, l'avait prévenu qu'il faudrait recourir aux forceps. C'était compromettre la vie de l'enfant, mais l'Impératrice s'épuisait. A bout d'efforts elle perdait par instants souffle et pouls.

Dubois et Conneau, épouvantés par leur responsabilité, avaient fait appeler en consultation le docteur Darralde. Après un court colloque dans une embrasure, celui-ci marcha vers l'Empereur.

— Si l'on n'emploie pas les fers tout de suite, dit-il sans formes, l'Impératrice ne sera plus là dans une demi-heure.

— Faites, dit Napoléon en sanglotant; avant tout, sauvez-la.

La chambre, où flottaient des relents d'éther, était pleine de gens. Outre les médecins et la sage-femme, la comtesse de Montijo, —

perruque, mantille, éventail; farinée et jaccassante — la princesse d'Essling, l'amirale Bruat, désignée comme gouvernante du futur Enfant de France, lady Ely, envoyée par la reine Victoria, Pepa qui se lamentait, d'autres femmes de service... Derrière un paravent, le prince Napoléon, anxieux d'une naissance qui selon le sexe de l'enfant lui laisserait ou lui coûterait la succession impériale, le prince Louis Murat, Fould, Abbatucci, Baroche échangeaient quelques mots à voix basse et regardaient leurs montres. Dans le cabinet de toilette voisin, entre le lavabo et la baignoire, la princesse Mathilde et la princesse Murat, blanches de fatigue, dormaient dans des fauteuils

\*  
\*\*

A trois heures du matin, l'enfant naquit. Conneau se précipita vers le salon où piétinait l'Empereur.

— Sire, c'est un fils. Venez!

L'amirale Bruat présenta l'enfant à Napoléon. Il le regarda à peine, courut au lit. Après une courte syncope, Eugénie ouvrait les yeux. Elle vit à genoux sur l'estrade du lit, tout près, l'Empereur, qui les joues mouillées, veilli de peur, souriait, la barbiche agitée par un tremblement.

— Est-ce une fille? demanda-t-elle d'une faible voix.

— Non, dit l'Empereur.

Joyeuse, elle cria presque :

— C'est un garçon!

Napoléon, par crainte sans doute d'une émotion trop vive, secoua la tête.

— Alors, qu'est-ce que c'est? murmura la pauvre Eugénie.

Mais la gratitude, la tendresse de l'Empereur qui la couvrait de baisers l'assuraient mieux que des paroles qu'elle était mère d'un fils. Et elle vivait! Elle ferma les paupières pour ne plus voir le monocle furieux du prince Napoléon, et parut s'assoupir, lasse mais détendue, comme noyée dans les ondes d'un bonheur qu'elle n'avait jamais imaginé.

L'Empereur se précipita à travers les salons, vers les dignitaires, les serviteurs qui s'y pressaient, criant à pleine gorge :

— Un fils! C'est un fils! Je suis bien heureux!

Dans l'effusion de son cœur, il embrassa les cinq ou six premières personnes qu'il rencontra. Il n'était plus à ce moment l'Empereur, mais un homme, qu'après tant d'angoisses enivrait sa joie. Enfin, reprenant conscience, il dit très haut :

— Je ne puis vous embrasser tous, mais je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez.

Cependant le prince Napoléon, renversé de sa position d'héritier présomptif, et ne cachant pas sa colère, faisait une étrange scène. Dans le cabinet de l'Impératrice où Fould et Baroche, plume à la main, l'avaient poursuivi, il refusait de signer, en sa qualité de premier prince du sang, l'acte de naissance de Louis-Eugène Napoléon, prince impérial. Le prince Murat s'entremet, fut repoussé, puis Morny. A bout d'instances, excédée, sa sœur Mathilde lui jeta au visage :

— Il y a vingt-sept heures que je suis ici. Combien de temps faudra-t-il encore y rester?

Que signifie ce caprice? L'évidence est là. Ce n'est pas ta mauvaise humeur qui peut la changer!

Elle lui tendit la plume, menaçante...

Le jour venait. Le canon commençait de tonner pour annoncer à Paris la naissance de l'héritier de l'Empire. Le prince haussa les épaules et signa, d'une main si violente qu'il tacha l'acte. Après lui les membres de la famille signèrent. Le canon faisait toujours frissonner les vitres. Du jardin des Tuileries où la foule s'était amassée, montait un murmure profond.

\*\*

Sa convalescence fut pénible. Les médecins l'avaient avertie qu'une nouvelle couche sans doute la tuerait. Elle demeura plusieurs semaines étendue sur sa chaise longue, ne recevant que quelques intimes, à qui elle montrait son poupon endormi dans le berceau offert par la Ville de Paris.

— N'est-ce pas qu'il est joli? répétait-elle avec naïveté.

C'était vrai. Un bel enfant, remuant et robuste. Il ressemblait à sa mère, avait ses yeux, mais son teint déjà plus obscur, ses cheveux blonds cendrés tenaient de l'Empereur. On lui avait nommé un imposant service. Deux gouvernantes, sous l'amirale Bruat, deux nourrices qui, à tour de rôle, l'allaitaient. Trop faible pour le nourrir, Eugénie s'occupait elle-même de son petit, comme une mère du commun, l'habillait, le berçait, lui chantonnait des airs d'Espagne. Quand elle put se lever, elle partit avec lui pour Saint-Cloud. Elle se

rétablit peu à peu sous les fraîches ombres du parc et ne revint à Paris que pour le baptême de l'enfant que tout le pays appelait *le petit prince* : tendre nom qu'il n'avait pas encore donné à un fils de France.

Baptême magnifique. Le Pape pour parrain, la reine de Suède pour marraine, une pompe plus éclatante même qu'autour du mariage impérial. L'enfant, couvert d'un manteau d'hermine et porté par M<sup>me</sup> Bruat, traversa Paris en carrosse, parmi les plus chaudes acclamations. L'Empereur, dans la voiture suivante, saluait sans arrêt le peuple conquis. A son côté l'Impératrice inclinait par instants la tête. Plus belle que jamais, elle était vêtue de bleu; son front, son cou, ses bras ruisselaient des diamants de la Couronne. Elle se taisait, saisie d'une émotion qui ne lui laissait pas la force de parler. Mais elle pensait. Elle pensait que ce fils, par qui elle avait tant souffert, allait enraciner la dynastie des Bonaparte sur la terre française, pour un avenir plus haut encore que celui des Capétiens. La tâche de régénération politique et sociale commencée par Napoléon III, son enfant l'acheverait...

Sans doute de telles ovations avaient accueilli les baptêmes de Louis XVII, du roi de Rome, du duc de Bordeaux, du comte de Paris, morts captifs ou déchus... L'orgueil, cavalier oublieux, dispersait ces fantômes...

Quand le cardinal Patrizzi, légat de Pie IX, eut versé l'eau sur le front du prince et que, parmi le tonnerre des orgues l'Empereur l'éleva dans ses bras un long moment pour le montrer à la foule, Eugénie dut s'asseoir, tor-dant ses mains pour s'empêcher de crier.

En revenant aux Tuileries, l'Empereur lui dit :

— Pareil baptême vaut un sacre.

Le sacre que le Pape lui avait refusé... Napoléon voyait juste. Un marmot dans ses langes faisait plus pour rallier la France au régime que les victoires de Crimée. Ce nouveau bonheur couronnait l'Empire. L'Europe, naguère inquiète ou railleuse, s'empressait maintenant vers lui. La Russie vaincue lui souriait. L'Autriche, la Prusse hâtaient leurs égards, lui dépêchaient leurs princes et leurs hommes d'Etat. L'Angleterre restait constante amie. Pie IX envoyait à l'Impératrice la Rose d'Or et chantait le los du nouveau Constantin. Napoléon III grandissait du double prestige de la puissance et des idées. Il apparaissait comme le souverain du progrès. L'Exposition Universelle, la première de toutes, avait étalé la richesse du pays qui, préparée, mais contenue par un règne avare, maintenant s'épanouissait. Les grands travaux publics commençaient qui devaient transformer Paris et les principales villes françaises. Tout succédait à Napoléon. « Quelle chance il a ! » disait le peuple, enclin toujours à louer les réussites. Et dans les salons royalistes ou dans les mansardes républicaines, effarés devant ce torrent de fortune, ceux qui ne se ralliaient pas du moins se taisaient.

La cour n'avait jamais éclaté d'un tel lustre. Ni Paris, où la société, réveillée, dansait, soupait, jetait les écus entassés par les fenêtres, dans une frénésie d'élégance et de plaisir. Aux Tuileries, à Saint-Cloud, à Fontainebleau, en l'honneur des princes étrangers venus en cohorte, de Frédéric-Guillaume de Prusse, du

grand-duc Constantin, du roi de Bavière, de la reine de Hollande, de la douairière d'Espagne Marie-Christine, du duc de Brunswick, les fêtes joignaient les fêtes. Les premiers bals costumés hasardés par Eugénie avaient fait d'abord presque scandale; bientôt la ville entière en donna.

Napoléon en avait eu l'idée. Il aimait le déguisement, comme en politique il aimait le secret. Puis le travesti parfois permet de nouer une aventure... Au son des valses de Vienne, sous les lambris constellés de la salle des Maréchaux ou de la galerie de Diane, s'abritent de galants tête-à-tête. L'Impératrice le sait, et jalouse (par fierté sinon par amour), essaie de le surveiller. Mais elle est mise en défaut par un lacs de feintes où son soupçon se perd.

Elle aussi, les bals masqués l'amuse. Elle se croit revenue aux soirs de Carabanchel. Elle arrête les dominos, adoucit sa voix qui la ferait reconnaître, ou parfois prend un ton d'homme, ce qui lui réussit mieux. Elle lance à ses victimes des flèches acérées, mots à double entente, allusions à des faits cachés, les taquine, les effraie. Puis s'enfuit en riant. Son jeu est vite découvert. La légèreté de sa démarche, la grâce de sa tournure ne trompent guère. On signale son approche. Et les nouveaux masques lui répondent avec une déférence qui l'accable...

Soirs de printemps aux Tuileries... Triomphe de tout ce qui brille : la beauté, l'argent, le bonheur. Sous la crinoline, fille lointaine des vertugadins de la Renaissance, les plus jolies femmes de l'Europe, les plus coquettes, les plus légères sont là, dansant, babillant, riant, cher-

chant à intriguer, à se pousser, à plaire ou seulement à paraître.

Comtesse Walewska, blonde aux reflets pâles, le front dressé sous un croissant de saphirs. Le fils du Corse et de la Polonaise l'a épousée à Florence, après sa longue liaison avec Rachel (à présent consolée par le prince Napoléon). Elle conquiert trop de cœurs, celui de l'Empereur comme d'autres, et ne les peut voir malheureux. Eugénie l'a prise en gré. Longtemps elle ne voudra point croire à ses bontés pour Napoléon.

Comtesse de Persigny, point belle, mais ravissante, dont l'impolitesse ingénue a obligé son mari de quitter l'ambassade de Londres. Sa liberté de langage, qu'aucune circonstance ne bride, ne dépare pas la liberté de ses plaisirs. Persigny, renfrogné et coléreux, molosse enfoncé dans la politique, est son excuse : elle finit par en abuser.

Marquise de Contades, filles du maréchal de Castellane, relation ancienne de M<sup>mes</sup> de Montijo, et qui à Paris, jadis, leur a ménagé l'accès de son monde. De longs yeux bruns, la plus fine taille, elle est adroite, désinvolte, crâne, bonne. Ses goûts sont d'une amazone; elle monte à cheval le perron de son château.

Duchesse de Malakoff, cousine pauvre d'Eugénie, agréable mais triste, mariée au maréchal Pélissier, le vainqueur de Sébastopol. Elle boude souvent l'Impératrice qui supporte ses aigreurs. N'est-elle pas sa parente? Et son mari est si rustre, si vieux!

Comtesse de Solms, fantasque de corps et d'esprit, arrière-cousine de l'Empereur contre qui elle s'ébroue. Napoléon en sourit en attendant que, toute patience usée, il se fâche et

l'envoie hors de France changer de cabales et d'amours.

Comtesse Le Hon, femme du ministre de Belgique. Une blonde encore, (l'avènement d'Eugénie est l'avènement des blondes), avec un teint qui se fane. Longtemps elle a enchaîné Morny qui, pour la voir plus à l'aise, s'était fait bâtir aux Champs-Élysées un pavillon attenant à son hôtel. Paris l'appelait la « niche à Fidèle ». Cette beauté rêveuse — issue du banquier Mosselmann — est une femme d'affaires et de jeu. Quand Morny s'est marié en Russie avec la jeune princesse Troubetskoy, elle ne s'est apaisée qu'après une sévère reddition de comptes, où l'Empereur a dû intervenir pour éviter de scandaleux débats. Eugénie se sent peu attirée vers elle. Pourtant elle la ménage, par convenance diplomatique et parce qu'elle reçoit les hommes marquants du jour.

Duchesse de Hamilton, cousine de Napoléon III et l'une de ses premières amies, la seule femme avec miss Howard, à qui il ait confié l'heure du coup d'Etat. Hostile d'abord à Eugénie, elle s'est peu à peu rapatriée avec elle. L'Impératrice la plaint. Le duc est un ivrogne qui va seul ou avec des filles boire toutes les nuits au cabaret.

Comtesse de Castiglione, courtisane princière envoyée par Cavour pour séduire l'Empereur et le pousser à la guerre contre l'Autriche. Les Walewski l'ont présentée à la cour et Napoléon l'a eue au premier coup d'œil.

Eugénie n'a pas longtemps ignoré cette infidélité nouvelle. Pepa, l'oreille au guet, la renseigne. Napoléon, querellé, nie :

— M<sup>me</sup> de Castiglione est une sotte...

— Cela n'est pas pour vous arrêter, répond l'Impératrice.

Elle doit prendre son mal en patience. Les violences ont rarement raison du doux entêtement de son époux. Particulière, elle pourrait espérer de devenir maîtresse en sa maison; souveraine, elle ne peut l'être en son palais. Evincer la Castiglione? Impossible. Cette femme tient de trop près au ministre sarde. L'Empereur a été reçu jeune homme chez ses parents. Il lui faudra subir, avec par bonheur des éclipses, les airs triomphants de l'Italienne, jusqu'au jour où Napoléon, dégouté d'une beauté sans âme et sans pudeur, aura passé à d'autres conquêtes.

Les Tuileries ont donné le branle; les maisons officielles s'ouvrent : les Walewski, les Persigny, les Morny, les Tascher, les Fould font danser à leur tour. Les ambassades leur répondent. L'Impératrice, qui se prodigue, va partout, debout des heures; malgré sa santé redevenue forte, elle se sent parfois exténuée. Rentrant aux Tuileries en voiture aux côtés de l'Empereur engourdi, elle monte chez elle, lasse à pleurer, arrache diadème et colliers, les jette dans le tablier de Pepa, et, ses vêtements tombés, s'abîme sur son lit dans un sommeil traversé de frisson nerveux.

Parmi tant de fêtes, la plus somptueuse fut celle offerte à titre privé pour inaugurer l'hôtel d'Albe, bâti par Eugénie pour sa sœur. Palmiers, orangers, citronniers, magnolias, eaux jaillissantes, blanches statues transformaient la maison en jardin. La tente dressée pour le souper, immense, était décorée dans le style des *Noces de Cana* du Veronèse. A deux heures du matin, les escaliers, les galeries, les sa-

lons s'emplirent de velours et de soies, d'uniformes et de costumes. Le duc et la duchesse de Tascher recevaient au nom du couple impérial. Eugénie avait voulu se travestir en Diane. L'Empereur trouva le costume trop nu, et l'engagea à se contenter d'un domino. La princesse Mathilde, en Nubienne, était teinte à l'eau de chicorée. Une simple bande d'étoffe sur ses abondantes épaules, le corsage fendu sous les bras jusqu'à la ceinture, avec derrière une draperie transparente, elle offrait des aspects imprévus, d'autant qu'elle avait négligé de faire brunir tout son corps.

M<sup>me</sup> de Bourgoing était en Madame Polichinelle; la comtesse de Morny représentait l'Air: elle semblait flotter dans un nuage de gaze blanche et bleue. Le duc de Dino qui s'attachait à ses pas, déguisé en tronc d'arbre, offusquait ses mousselines. A la fin, hors d'elle, la comtesse le pria d'aller plus loin. M<sup>me</sup> de Solms, embrassée par un domino, le poursuivait d'éclats de voix burlesques. Miss Cowley était en Muse, la comtesse de Pourtalès en marquise Louis XV, M<sup>me</sup> Corvisart et M<sup>me</sup> Wey en hommes, ce qui fut jugé scandaleux, le fat Nieuwerkerke en Henri IV, Edgar Ney en Suisse, très beau dans son pourpoint tailladé de rouge, de jaune et de bleu, le comte de Gobineau en sénateur de Venise. L'Empereur se promenait en domino sombre parmi cette cohue bigarrée. On le reconnaissait aisément, parce que sous le loup il ne pouvait d'empêcher de tortiller sa moustache ou, par un geste qui n'était qu'à lui, tenait son pouce dans sa main.

La nuit s'écoula, très gaie, et par instants très libre. Beaucoup de mots vifs, de baisers

même s'échangèrent sous les palmiers. Une entrée de seize femmes figura les *Quatre éléments*. Toutes étaient jeunes, belles, assez dévêtues. Mérimée, qui les lorgnait, faisait l'ef-faré. Parurent ensuite *les Contes de Perrault*. A l'aube, tous les couples, en interminable file, furent souper aux sons d'une marche triom-phale, descendant les degrés d'un large esca-lier sur lequel des pages de la Renaissance aux armes de Montijo et d'Albe haussaient des candélabres d'argent...

\*  
\*\*

Quand Pâques était passé, chaque lundi, après le dîner de famille qui réunissait à la table impériale tous les Bonaparte présents à Paris, un petit bal s'ouvrait aux Tuileries, dans le salon du Premier Consul, pour les personnes en relations directes avec les souverains. C'est ce qu'on nommait « les petits lundis de l'Impé-ratrice ». Y être prié était une faveur recher-chée dans la société ralliée et le monde officiel. Les hommes y paraissaient en habit, culotte courte et bas de soie noirs. L'Empereur et les officiers de sa maison portaient l'habit bleu foncé à col de velours, à boutons d'or frappés d'un aigle. Les femmes faisaient assaut de luxe. Quand les danses commençaient, l'Impé-ratrice se laissait quelquefois tenter par une valse, mais d'ordinaire elle s'installait dans le salon voisin au milieu de son cercle habituel : Hübner, le prince de Reuss, lord Cowley, les Aguado, Mérimée, Edouard Delessert. On cau-sait sans contrainte des événements du jour, des nouvelles de l'étranger. Souvent l'Impéra-trice quittait son siège. Se passionnant pour un

sujet, elle parlait avec fougue, oubliant le lieu, l'heure, livrant ses impressions, ses sympathies ou ses préjugés sans plus de souci de sa position. Un coup d'œil de Napoléon, qui n'était jamais loin, et s'entretenait à mi-voix avec un ministre ou un diplomate l'avertissait parfois de donner un autre tour au débat. Les questions de politique pure semblaient de plus en plus intéresser Eugénie. Elle y apportait encore ce qui pour elle était de la réserve. Cependant elle avait pris depuis sa maternité une assurance, un poids qui auparavant lui manquaient. On admirait sa mémoire, et cette aisance de débit qui, lorsqu'elle prenait une cause à cœur, gagnait l'éloquence... L'annonce du cotillon la ramenait enfin dans le salon du Premier Consul. Les accessoires étaient simples, des fleurs ou des rubans de papier... Anna Murat et le marquis de Caux presque toujours menaient le jeu. L'Empereur ne dédaignait pas d'y prendre part. Vers une heure, on soupaït debout devant un buffet copieux, et le couple impérial se retirait presque aussitôt. Ces « lundis », Eugénie les préférait à toutes les réceptions de la cour.

Le printemps suspendait la vie de palais. Saint-Cloud, que l'Impératrice n'aimait guère, qu'elle trouvait trop près de Paris pour s'y sentir vraiment à la campagne, Saint-Cloud pourtant lui apportait du relâche. Sous les marronniers du parc, elle tendait les mains aux premiers pas de son enfant. Il était joufflu et gai. Quand il serait solide sur ses jambes, on lui taillerait un petit uniforme de grenadier. Pour lui la charmante maison de Ville-neuve-l'Etang où ses parents avaient passé leur lune de miel, et qu'en souvenir Napoléon avait

donnée à l'Impératrice, réservait un enclos fleuri où venaient jouer avec lui les enfants des Tascher, sous la surveillance de sa nurse anglaise, la grosse miss Shaw. Dans une resserre voisine, Eugénie avait établi une laiterie, mais plus modeste que celle de Marie-Antoinette à Trianon.

Dans les grands jours d'été, où le soir longtemps hésite, elle partait avec la princesse d'Essling ou M<sup>me</sup> Aguado, dans un vis-à-vis découvert, un *würst*, le long des rives de la Seine, vers Meudon. Il lui arrivait de pousser jusqu'à Versailles. Eugénie se promenait autour du Hameau au bras de son amie, sous les étoiles. Par les jardins vides où les jeux d'eau, en son honneur, élevaient de murmurants panaches et des aigrettes perdues dans le bleu de la nuit, elle revenait vers Saint-Cloud. Comme pressée soudain d'arriver, elle faisait hâter les chevaux. L'Empereur n'aimait pas ces équipées. Il le dit. Eugénie lui désobéit deux ou trois fois pour affirmer son indépendance; ensuite elle y renonça.

### III

#### RÉGENTE

Un landau qui roule par les rues noires, entre des lances balancées au trot des montures, vers le péristyle illuminé de l'Opéra. Deux silhouettes, indistinctes : l'Empereur et l'Impératrice. Devant le théâtre, un large amas de badauds les acclame. Trois explosions alors, aussi fortes que des coups de canon. Toutes les lumières s'éteignent à la fois. D'affreux cris, des râles, des piétinements de chevaux affolés...

Enfin, des torches rougeoient. La rue est jonchée de corps. De la voiture impériale, couchée sur le flanc, un agent de la police secrète, Alessandri, aide Eugénie à descendre. Sa robe est tachée de sang, mais elle n'est pas atteinte. Comme Alessandri saigne, elle lui ordonne d'aller se faire panser. On s'empresse autour d'elle; elle hausse les épaules. Sur le coup elle est plus irritée qu'effrayée. La colère la roidit. L'Empereur a eu le nez et la joue écorchés, son chapeau est percé par plusieurs éclats de bombe. Calme, il s'occupe des blessés. Ils ne rentrent pas aux Tui-

leries, paraissent à l'Opéra, dans une ovation enthousiaste. Eugénie salue, réussit à sourire et cache sous son écharpe les taches de sang qui noircissent sur sa robe et dont, avec un frisson, elle sent l'empois quand elle pose les mains sur ses genoux.

Orsini vient de rappeler à Napoléon III son passé de carbonaro. Il a juré jadis de délivrer l'Italie. S'il ne se décide pas enfin à tenir son serment, il n'échappera pas à la vengeance des patriotes italiens.

Malgré son froid courage, l'Empereur est atterré. Il sait le peu que vaut la plus sûre police contre une poignée d'hommes résolus. Voilà le quatrième complot. Peu s'en est fallu qu'il ne réussit. Maintenant qu'il a un fils — et si tendrement aimé — Napoléon lui doit de vivre. L'Empire, en somme, qu'est-il, qu'une dictature militaire? Un empereur de trois ans ne saurait régner. Son père disparu, il sera chassé, tué, au moins détrôné (au profit peut-être du prince Napoléon, fort capable alors de jouer les Philippe-Egalité). Magnifique décor oscillant, qui ne trompe que dans les fêtes, celui qui l'a élevé en connaît l'artifice. Il n'y trouve point la fausse mais étonnante sécurité que donne un principe. Issu du succès brutal, il s'effondrera sur un coup de feu bien placé.

En vain Eugénie cherche à ressaisir un équilibre d'esprit. Elle se sent livrée au hasard. Pourtant elle fait front, en caballero. A Mérimée insistant pour qu'elle-même prenne des précautions quand elle sort, elle répond :

— Bah, si nous pensions à cela, nous ne dormirions plus. Il n'y faut pas songer et se fier à la Providence!

Mais incessamment elle y songe. Elle perd

l'appétit, maigrit, ses joues sont pâles. Son imagination court la campagne. Croyant que la clémence pourrait désarmer les haines, elle supplie l'Empereur de faire grâce à Orsini. Elle a été frappée par le dramatique de sa vie, l'abnégation de ses principes; elle ne peut s'empêcher, avec tant d'autres femmes, d'admirer sa défense hautaine devant la Cour d'assises. Napoléon hésite, balancé entre sa générosité naturelle et la raison d'Etat. Un instant Eugénie l'emporte. Mais la raison d'Etat revient à l'assaut. Conseil des ministres, Conseil privé s'opposent à la grâce. Pareille faiblesse révolterait l'opinion. L'attentat a couché sur le pavé tant de morts! L'avenir de la dynastie — toujours servent les mêmes mots — en serait compromis. Fould lui-même, si facile, ose dire :

— Sire, n'oubliez pas que c'est du sang français qui a été versé rue Le Peletier.

L'Empereur alourdit ses épaules et se résigne. Cependant, puisqu'il laisse Orsini mourir, il sait qu'il devra faire à la liberté italienne, qui crie contre lui du fond de son sépulcre, un autre sacrifice, plus pesant...

Il s'y prépare en conspirateur, à son habitude. « Grattez l'empereur, disait Guizot, vous trouverez le réfugié politique. » Un nuage enveloppe ses plans. Caché de Walewski, de Fould, par son ami Conneau envoyé à Turin, il invite Cavour à le venir trouver dans l'été à Plombières, et s'entend avec lui pour ouvrir contre l'Autriche une guerre qui, si elle n'affranchit pas toute l'Italie, fera du moins du Piémont un Etat allongé jusqu'à l'Adriatique. Napoléon sera payé des peines de ses soldats par la cession de Nice et de la Savoie.

Ainsi les traités de 1815 seront vraiment déchirés et l'Empire, « donnera sa dot à la France ». Une alliance de famille unira les deux couronnes par le mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel.

Il s'agit d'obtenir l'agrément ou la neutralité des puissances. L'Angleterre maugrée, depuis l'attentat d'Orsini. Persigny l'a blessée par ses airs matamores. Une entrevue à Cherbourg avec Victoria donne un pauvre fruit. Le prince Albert, allemand de moelles, ne voit plus en Napoléon qu'un aventurier. Eugénie, inquiète, s'empresse. Elle demande à la Reine si le sentiment anglais « est vraiment devenu hostile à la France ».

— Non, non, répond Victoria, ce sont des averses; un autre vent les emportera.

Pourtant elle paraît gênée. Les beaux jours de l'Entente sont passés.

L'Empereur alors tâte le Czar. Il envoie son cousin à Pétersbourg pour exploiter les rancunes suscitées en Russie par l'attitude menaçante de l'Autriche durant la guerre de Crimée. Alexandre repousse l'alliance, mais restera neutre. Pour la Prusse, énigme casquée, on ne peut savoir ce qu'elle veut, ce qu'elle fera. Sans doute agira-t-elle comme toujours selon l'événement, prête à saigner le vaincu et à porter la queue du vainqueur.

Pas plus qu'à ses ministres, l'Empereur ne s'est ouvert à Eugénie.

— Pas un mot à personne, répète-t-il à Napoléon quand il l'adresse au Czar. Défie-toi en particulier de l'Impératrice qui ne se doute de rien.

De rien? Cela ne dure pas longtemps. Mise

en éveil par Walewski, opposé à une guerre nouvelle, elle perce le projet italien. Et de même que par ambition et désir de gloire, le prince Napoléon et Mathilde poussent de toutes leurs forces à son achèvement, elle s'évertue à le traverser, à décourager l'Empereur.

Son penchant pour l'Autriche, monarchie pieuse, enrobée d'un lichen de préjugés et de rites, n'a pas déchu. Elle accorde toujours à Hübner un accueil privilégié. Mais surtout, oh ! surtout, elle redoute, si l'Italie du nord s'agglomère autour du Piémont, qu'un mouvement national ne se déchaîne dans le reste de la péninsule. S'y engloutirait la puissance temporelle du Pape. Pie IX, parrain de son fils, et de qui elle a reçu la Rose d'Or ! Elle voit son honneur et celui de Napoléon attaché à ce qu'il n'endure aucune atteinte. Elle a toujours pensé, agi en fervente catholique, et dans ces dernières années sa dévotion s'est encore accrue, peut-être à raison de ses déplaisirs d'épouse. Dévotion d'ailleurs et non pas bigoterie. Elle parle peu des questions religieuses. Si elle honore le clergé, elle n'attire point de soutanes autour d'elle. Son sentiment pour le Pape procède d'un souci chevaleresque plus que de l'intransigeance de sa foi. Avec l'Empereur, elle s'en explique, marchant à grands pas dans son cabinet, la mâchoire serrée, les mains derrière le dos, ses yeux pers noircissant à la pensée du patrimoine de Saint Pierre détruit, du pontife dépouillé, errant peut-être...

Napoléon élude ses questions, tâche de tromper ses craintes.

— Vous serez débordé ! s'écrie-t-elle. Les libéraux italiens ne se contenteront pas de résultats tronqués. Ils voudront Rome !

On saurait les mettre à la raison, prétend l'Empereur. Non seulement le Pape conserverait ses Etats, mais il deviendrait le président de la nouvelle Confédération italienne.

Elle hausse les épaules. Napoléon, pense-t-elle, est repris par ses chimères de 1830, il redevient « l'esclave de Mazzini ».

Son attachement pour l'Empereur ne l'empêche plus de le juger et, dans le privé, d'opposer son opinion à la sienne. Désormais il n'est pas rare qu'elle influe sur sa décision. Il lui trouve, malgré ses partis pris, du bon sens, une vue un peu courte, mais nette; il croit — sa mère lui en a laissé un tel exemple! — à la divination des femmes.

Après le déjeuner, quand il vient chez elle fumer sa cigarette, il lui demande parfois un avis, ou plutôt devant elle laisse couler le trop-plein de ses rêves. Elle s'empresse, heureuse d'être utile enfin et de compter pour quelque chose. Souvent il s'en va, sur un mot d'excuse, avant qu'elle ait dit tout ce qu'elle voulait dire :

— J'ai affaire, murmure-t-il, et il quitte la pièce, de son pas lourd.

Dans ce qu'elle appelle « l'aventure italienne », elle n'est point écoutée. Elle a beau répéter à Napoléon qu'il va jouer « un jeu de dupes », que la France demeurerait d'autant plus forte qu'elle garderait des Etats faibles pour voisins. Il sourit sans répondre, ou, poussé un peu trop, répond :

— Rien n'est décidé; je vais voir...

Il marchait à ses buts, comme dominé par une force que rien n'eut pu vaincre. A la réception diplomatique du 1<sup>er</sup> janvier 1859, il fit un éclat médité :

— Je regrette, dit-il à Hübner, en baissant le regard, que nos rapports ne soient pas aussi bons que je le désirerais, mais écrivez, je vous prie, à Vienne, que mes sentiments pour l'Empereur n'ont pas changé.

Le prince Napoléon quitta Paris peu de jours après pour épouser Clotilde de Savoie. Le Piémont armait. L'Angleterre proposait un congrès. Biaisant pour ne pas se brouiller avec Victoria, Napoléon accepta. Mais l'Autriche aveuglée refusait et, par un coup de tête qui devant l'Europe lui donnait les torts, faisait soudain passer le Tessin à ses troupes.

L'armée française partit pour les Alpes. Des régiments défilèrent un matin, musique en tête, devant les Tuileries, acclamant l'Empereur. Grave, il les saluait de la main. Eugénie, tenant dans ses bras le Prince impérial, le montrait à ces jeunes hommes dont beaucoup allaient mourir et qui agitaient gaiement vers lui leurs képis. Elle pleurait. Ses larmes, trop lourdes, tombaient sans qu'elle put les retenir. Encore un peu et l'Empereur la quitterait pour prendre le commandement suprême. Il le voulait absolument. Il y allait, assurait-il, de son prestige. Il se croyait des talents militaires. Lui aussi, comme l'Autre aurait sa campagne d'Italie.

Eugénie accompagna l'Empereur dans son train jusqu'à Montereau. A chaque station une foule les applaudissait. La guerre était populaire, surtout chez les ouvriers. Les vieux rêves de 48 agitaient encore les âmes. On servit le dîner. L'Impératrice distribua des médailles pieuses aux officiers qui partaient avec l'Empereur et leur serra la main à tous. Puis, sans

faiblir, quoiqu'elle ne l'eut jamais quitté depuis six ans, elle embrassa Napoléon.

Elle rentra à Paris, Régente.

\*\*

Des lettres patentes communiquées au Sénat lui donnaient pendant l'absence de l'Empereur l'exercice de la souveraineté. Elle ne l'avait point demandé. Mais Napoléon jugeait l'occasion bonne pour qu'Eugénie fit vraiment son apprentissage de souveraine. Le pays s'habituerait à la voir gouverner; elle en recevrait un surcroît d'autorité précieux au cas où, lui défaillant, il faudrait qu'elle prît le pouvoir, durant la minorité de son fils.

Elle fut heureuse d'une marque si haute d'estime. Rien ne pouvait la toucher davantage. Elle en oublia les torts que Napoléon s'était donnés en retombant aux bras de la Castiglione et qui, ces derniers mois, avaient troublé leur accord. Elle ne songea plus qu'à bien remplir sa tâche, à faire son métier, comme elle disait gravement à Méri-mée, qui, venu un matin à Saint-Cloud, la trouva en train d'apprendre par cœur la Constitution. Il revenait de Carabanchel, où M<sup>me</sup> de Montijo avait en son honneur offert des fêtes qui rappelaient celles du bon temps. Mais il avait bien vite repassé les monts en découvrant que doña Manuela, incorrigible, complotait encore une fois de le marier. Eugénie rit, puis, en espagnol, lui demanda des nouvelles de sa sœur, de ses parents et amis de Madrid. Presqu'aussitôt, elle regarda sa montre, cachée dans la ceinture de sa robe :

— Vous déjeunerez avec moi, monsieur Mérimée. Nous pourrions mieux causer, Maintenant je dois aller au Conseil.

Elle présidait tous les deux jours un Conseil des ministres où parfois assistaient le roi Jérôme et certains membres du Conseil privé. Attentive, elle écoutait les rapports, prenait part aux discussions. Ses demandes, ses ripostes montraient quel intérêt croissant elle prenait aux affaires. Après la séance, elle se faisait expliquer dans le détail, par l'un ou l'autre des ministres, les questions qu'elle ne connaissait pas. L'adroit Rouher la consultait en dehors de ses collègues. Aussi l'avait-elle pris fort en gré.

— Après la paix, disait-elle, cela va me manquer!

A l'intérieur tout restait calme. Les rouages administratifs allaient leur train. Le public avait accepté la Régence avec bonne grâce. Les journaux officiels abondaient en louanges sur la sagesse précoce de l'Impératrice, sa maturité d'esprit. Eugénie s'en rengorgeait. Elle fit preuve de décision à propos d'une grève de cochers de fiacre qu'elle réduisit en donnant l'ordre de les remplacer par des soldats du train d'équipages. On encensa son énergie.

Les nouvelles de la guerre étaient bonnes. Quoique l'armée manquât de vivres et de munitions, que le commandement se montrât divisé sous la direction ignorante de l'Empereur, la vigueur des troupes emporta le succès. Le 4 juin, le canon des Invalides avait salué Magenta. Le jour se levait à Saint-Cloud quand arriva le télégramme de Solférino :

« Grande bataille. Grande victoire.

« NAPOLEON. »

Ainsi réveillée, Eugénie ne put demeurer dans son lit. Il lui semblait qu'elle étouffait, elle avait besoin de remuer, de parler, d'agiter sa joie. Elle se leva, s'habilla seule en un tournemain et descendit au parc où elle alla annoncer la nouvelle aux sentinelles et au corps de garde.

La Garde nationale lui offrit une couronne de lauriers d'or. Quand, avec le Prince impérial, elle vint à Notre-Dame pour assister au *Te Deum*, sa voiture, emplie déjà de bouquets par les troupes, fut criblée de fleurs. Le petit prince riait, rouge, excité. Il renvoyait les fleurs à la foule et des baisers. Sa mère ne pouvait le faire asseoir. Elle lui répétait :

— Tu te tiendras bien à l'église, Loulou, n'est-ce pas ?

Le petit répondait crânement :

— Je ferai comme les hommes.

Il avait trois ans. Il remplit sa promesse et ne bougea durant l'office.

En rentrant à Saint-Cloud, il dit à miss Shaw :

— Je voudrais bien avoir un autre *Te Deum*.

Il n'en devait plus avoir, jamais.

Depuis deux jours, les préliminaires de paix étaient signés à Villafranca.

\*  
\*\*

Ces moments si fiers avaient été coupés de tranches. Le Czar avait adressé à Eugénie son aide-de-camp Schouvalow pour l'avertir que la Prusse, jalouse des succès de la France,

mobilisait. Ses transports de troupes vers les provinces rhénanes avaient commencé. Le péril était extrême, la frontière dégarnie, le pays vide de soldats exercés. Au Conseil qui suivit, quand Walewski exposa la menace prussienne, les ministres parurent atterrés. Eugénie gardait un ferme visage. Le roi Jérôme proposa de mobiliser tout de suite 300.000 gardes nationaux. La majorité du Conseil l'approuvait. Eugénie repoussa le décret.

— Je ne signerai pas, dit-elle, un tel aveu de notre faiblesse militaire !

Le vieux roi se leva sentencieux :

— Ma nièce, dit-il, vous exposez la France à l'invasion.

L'Impératrice se leva à son tour et répondit au dernier frère de Napoléon :

— Dans tous les cas, mon oncle, je ne ferai pas comme Marie-Louise. Même si vous m'en donniez le conseil, on ne me verrait pas fuir devant l'ennemi !

A l'issue du Conseil elle retint Walewski. Ils causèrent longuement et tombèrent d'accord qu'il fallait traiter sans délai avec l'Autriche. Eugénie avait hâte que cette guerre imprudente finît, que l'Empereur ne fût plus exposé. Walewski, lui, n'avait cessé d'appeler de ses vœux une médiation. L'attitude de la Prusse ne permettait plus d'hésiter. Le soir même Eugénie écrivit à l'Empereur.

Napoléon aussi aspirait à sortir d'une campagne dont il avait, trop tard, mesuré les périls. La boucherie des batailles l'avait jeté dans un douloureux vertige. Il se sentait diminué aux yeux de l'armée. Sans connaissances tactiques, stratège de cabinet, plusieurs fois il avait perdu la tête. L'avertissement

d'Eugénie le décida. Malgré le prince Napoléon (qui se rendit ensuite à ses raisons), il envoya aussitôt Fleury à l'empereur François-Joseph pour lui proposer un armistice. Celui-ci voyait bien l'embarras des Français. Mais il craignait un soulèvement de la Hongrie où les cendres de 48 chauffaient encore. Il traita.

Quand, parmi la joie générale qui masquait la hâte et l'inachevé de la paix, Napoléon fut revenu, Eugénie lui rendit compte des affaires en cours. Elle lui montra les notes étendues qu'elle avait prises et qui formaient comme le journal de sa Régence. Elle insista sur les questions extérieures, ses rapports avec les ambassadeurs, les difficultés qu'elle prévoyait du côté anglais au sujet de l'annexion de Nice et de la Savoie...

Son attitude, son ton même avaient changé. Napoléon le sentit dès les premières minutes de son retour. Cette participation d'Eugénie au pouvoir, brève, mais où elle avait engagé toute son intelligence, la haussait au rang de collaboratrice immédiate, d'égale. La jeune femme désinvolte ou timide, et qui passait pour occupée surtout d'élégances, s'était muée en Impératrice.

Il n'en fut pas fâché. Il était moins jaloux du pouvoir qu'au début du règne, l'âge commençait d'appesantir sa carrure. Qu'Eugénie prit tant de goût aux affaires ne lui déplaisait pas. Garantie pour l'avenir, dérivatif aux orages conjugaux. Absorbée par la politique, Eugénie songerait moins à lui reprocher ses infidélités, nombreuses toujours et diverses.

Elle parut dès lors au Conseil chaque fois qu'y était débattue une question importante. Pour elle, c'était la récompense de la Régence,

dont son imagination grossissait les services. Elle ne pouvait douter, après tant de flatteries de la presse, d'hommages des ministres, de sa rare aptitude au gouvernement. Comme le lui avait conseillé la reine Victoria, férue des *règles de ménage*, elle allait, associée désormais à Napoléon, modérer l'envol de ses chimères, l'incliner aux mesures d'autorité conservatrice où tenaient pour elle le bonheur du pays et l'avenir du Prince impérial. Elle pèserait par son adresse de femme sur la politique étrangère. Elle avait en cette matière des idées simples. Elle liait les intérêts nationaux à ses sentiments propres, se méfiait de la Russie, craignait la Prusse, détestait l'Italie nouvelle. Elle voulait, ménageant l'entente anglaise à présent décrépite, rapprocher Paris de Vienne, par tendance absolutiste, et pour mieux défendre le Pape contre les entreprises de Victor-Emmanuel, qui, nanti du Milanais, visait maintenant à manger feuille par feuille tout l'artichaut italien.

L'accès d'Eugénie aux affaires, large et qui va s'élargir encore, n'est certes pas du goût des proches ni des conseillers anciens de l'Empereur. La princesse Mathilde en fait des gorges chaudes, à ses dîners de la rue de Courcelles, entre ses porte-lyres et ses porte-pinceaux. Le prince Napoléon affiche une désapprobation injurieuse. Il attribue à l'influence de l'Impératrice toutes les mesures autoritaires, toutes les rigueurs d'administration et de police d'un régime qui n'ose encore se fier à la liberté. Eugénie souffrira durement de cette inimitié que ses efforts de conciliation ne feront qu'aggraver. Le prince Napoléon est sans doute le seul homme qui l'effraie. Il l'impressionne par sa

parole forte, l'intelligence qui sort de son masque bistré, et l'étrange ascendant qu'à travers tant de brouilleries il a gardé sur l'Empereur. Ne pouvant l'apaiser, ni s'en délivrer, elle le supporte et le hait. D'une haine qui ne saurait jamais atteindre à sa haine à lui, acérée, meurtrière, haine de Corse dépossédé qui prend la cour pour le maquis.

Morny, trop fin, ne rompt pas en visière. Il a jugé dès longtemps Eugénie, trouve naturel qu'elle veuille jouer un rôle. Il la flattera sans y paraître, avec sa hauteur souple de petit-fils de Talleyrand, mais saura, sans qu'elle lui en veuille, s'opposer à ses visées quand elles heurteront ses appétits, ses intrigues, ses marchés.

Persigny n'avait jamais aimé l'Empereur qu'en jaloux, à crocs découverts, têtue, bourru, fidèle. Il détestait Eugénie depuis son mariage. Qu'elle eut part au pouvoir l'exaspéra. Au Conseil des ministres, quand il eut repris l'Intérieur, il ne craignait pas de l'interrompre et de la contredire, avec les formes d'une éducation imparfaite. Si pour s'entendre, il suffit d'avoir des idées communes, ils eussent dû pouvoir s'accorder. Ils soutenaient les mêmes principes d'autorité, d'orgueil national. Mais Eugénie, froissée par les bourrasques de Persigny, lui croyait la main malheureuse :

— Rien, répétait-elle à l'Empereur, ne réussit à Persigny.

Elle n'avait pas tort. Il n'était fait que pour les coups de force. Il gouvernait en garde-chiourme, réservant le peu qu'il avait de faiblesse pour son intérieur où, fée du désordre sa femme régnait.

Eugénie n'avait guère de goût pour

Fleury, trop libre à son gré avec l'Empereur, et qu'elle finirait par reléguer dans une ambassade. Au contraire, Fould, empressé à lui plaire, Walewski solennel et courtois, étaient vus par elle comme des alliés, sur qui elle pouvait compter. Rouher devint très vite son principal conseiller. Cet Auvergnat madré, à lourde encolure, travailleur, ambitieux et probe, n'était d'abord entré qu'à demi dans la confiance de l'Empereur dont, au reste, la douceur voilait un grand mépris des hommes. Renseignant l'Impératrice sur les affaires du dedans, se faisant l'agent de ses intentions, l'interprète de ses vues, incessamment arrosé de ses grâces, il crût comme un gros chou, étouffa sous ses feuilles coriaces les collègues plus minces ou plus discrets. En quelques années, poussé par cette main fine, il atteignit les sommets, brassant tout, dispensateur des fonds, des places, des votes, maître efficient et concret de la France jusqu'à être nommé dans le public, qui sans bien voir sait sentir, le Vice-Empereur.

Plus que jamais, avertie de ses lacunes et avide de se former, Eugénie se plongeait dans les livres. Oh ! point les romanciers ni les poètes, qui jamais ne la retiendront. Mais l'histoire, les mémoires, les revues, les journaux étrangers dont elle signalait les articles importants ou même faisait des résumés pour Napoléon. Elle y passait une bonne part de ses matinées. La lecture, plume ou crayon à la main, demeurera toujours sa première distraction. Elle n'est point artiste, n'a qu'un goût de décoration, et médiocre. Mais, lire, emplir sa tête des récits du passé, amasser des faits pour en discuter ou en tirer exemple, garnir sa mémoire docile, ç'a toujours été

son humeur. Et elle pense aujourd'hui y trouver les moyens de faire, avec plus d'assurance et d'utilité, sa besogne de souveraine. Consciencieuse, elle prendra même des leçons avec Fustel de Coulanges. Napoléon l'approuve de choisir de telles distractions. Le bruit s'en répand dans Paris. Certains en plaisantent. Mais les officiels font aïler les navettes odorantes.

Témoins immédiats de cette assumption, les diplomates s'empressent autour d'Eugénie. Elle s'entretient longuement avec eux, causant comme elle fait toujours, sans trop de suite, mais avec plus de réserve qu'autrefois, lorsqu'elle ignorait les responsabilités du gouvernement. Elle écoute mieux. L'ami Hübner a été remplacé à l'ambassade d'Autriche par le prince Richard de Metternich, jeune homme à favoris blonds, aux traits mous, gâté des femmes. Son air de grand seigneur l'a fait accueillir par Eugénie avec une extrême faveur. Quant, nouveau marié, il est convié avec sa jeune femme à passer quelques jours à Biarritz, l'Impératrice vient elle-même chercher la princesse à l'hôtel d'Angleterre où elle est descendue, l'entoure de soins, et bien vite en fait sinon son amie de cœur, du moins sa familière, la compagne assidue des fêtes et des plaisirs.

Pourtant elles ne se ressemblent guère. Pauline Sandor, princesse de Metternich, est plus jeune de dix ans. Elle farde à l'excès son museau de carlin. Mais sous les gros sourcils noirs, ses yeux pétillent d'esprit. Elle est très élégante, adore les chevaux en Hongroise et le luxe, l'art, les fleurs. Elle porte sa fantaisie endiablée dans la vie de cour, en secoue l'en-

nuï. Il y a en elle du singe et de la lorette. Et pourtant grande dame. Eugénie s'attache à elle pour l'entraîn qu'elle fait jaillir, elle pense marquer sur la princesse, former cette tête impertinente. Et c'est elle qui tout de suite, au contraire, en subit l'influence. Ayant près de l'Impératrice ses grandes entrées, Pauline de Metternich devient en une saison l'arbitre des modes, la confidente des soucis conjugaux, des inclinations politiques. Elle vient souvent le matin aux Tuileries causer toilettes, déjeune avec les souverains, caresse le petit prince qu'elle comble de jouets, accompagne Eugénie dans sa promenade au Bois, babille avec elle, au besoin l'interroge, surtout la laisse parler.

Animant les lourds soirs impériaux de ses réparties, elle sert habilement son mari et sa cour, pousse de plus en plus Eugénie vers une entente étroite avec l'Autriche qui endiguera le flot italien.

Napoléon aperçoit le manège. Mais la princesse l'amuse, lui aussi. Et Richard de Metternich, en ce qu'il garde de *gemuthlichkeit* viennoise, lui plaît. Il s'estime du reste assez fort pour diriger son action diplomatique au mieux des intérêts français, les seuls au fond qui comptent pour lui. Il s'use; son ardeur au plaisir le fatigue, sa vessie déjà l'inquiète, l'exercice du pouvoir le gagne à un scepticisme grandissant. Il ne croit plus guère qu'au destin. Se fiant à la chance inouïe qui l'a tiré de Ham pour le hisser au sommet de l'Europe, pourvu qu'Eugénie ne s'irrite point trop de ses galanteries, il la laisse agir près des ministres, faire nommer des évêques, décorer ses amis, même parfois, quand Persigny n'y

prend pas garde, avancer des préfets, et surtout, avec des sautes d'humeur, une franchise qui les trouble, une ténacité qui les surprend, s'entretenir de haute politique avec les ambassadeurs.

## IV

### COMPIÈGNE

La cour passait les premières semaines d'automne à Biarritz, où Eugénie avait fait construire une grande villa, décorée de son nom, et qui tenait à la fois de la gare et de l'établissement thermal. Octobre la voyait à Fontainebleau ou à Saint-Cloud. Mais dès les premiers jours de novembre, la maison impériale se transportait à Compiègne. Napoléon s'y plaisait. Il pouvait y mener ce train diminué, seulement seigneurial, qui lui convenait mieux que le faste d'Etat. Eugénie goûtait aussi Compiègne pour sa liberté plus grande, la chasse, les longues courses en forêt. Moins que l'Empereur elle devait être sensible aux voix de la terre et du ciel, aux chants variés des futaies, aux courses floconneuses des nuages. Mais elle aimait et profondément la nature, pour ce qu'elle lui offrait de délassement physique, la joie de se mouvoir, de respirer, de changer de décor, besoin foncier qui l'animait depuis l'enfance et qu'elle garderait toujours. Sans doute aussi le souvenir de ses débuts à Compiègne, au temps où, modeste invitée, elle avait vu se déclarer le penchant de

l'Empereur, lui valait-il, maintenant qu'elle occupait le trône, un assez vif agrément.

Outre les hôtes royaux ou princiers qu'elle devait recevoir, elle avait imaginé d'inviter par séries les personnages marquants de l'Empire, l'aristocratie étrangère, enfin les savants, les écrivains, les artistes que l'adresse plus encore que l'inclination lui conseillait de rattacher au régime. Composer ces séries n'était pas facile. Eugénie en dressait elle-même les listes. Devant ses feuilles, elle demeurait parfois pensive, mordillant son crayon. L'Empereur l'en plaisantait et même s'amusait, en lui lançant des noms inconciliables, à aggraver son embarras.

— C'est, disait-elle, le problème du chou, de la chèvre et du loup.

Tenir compte des préséances, des sympathies, des jalousies, ménager les vaniteux, rassurer les timides, rassembler les gens d'esprit, neutraliser les tristes et les sots...

— J'y renonce, criait-elle en jetant ses papiers. Ils se débrouilleront!

Puis reprise de scrupule, elle pointait de nouveau des noms.

D'ordinaire, elle se débarrassait dans la première série des « gens sérieux », ministres, généraux, hauts fonctionnaires et leurs épouses, le plus souvent d'âge et gourmées, que l'Empereur voulait honorer, mais dont on ne pouvait espérer grande aise ni divertissement.

En dehors des ambassadeurs étaient conviés nombre d'étrangers de distinction. Chaque année revenaient lady Catherine Egerton, la marquise d'Ely, lady Florence Paget, la princesse de Hohenzollern, le prince Czartoryski, beaucoup d'Espagnols, Galve, Hidalgo, ancien

habitué des *tertulias* de Carabanchel, maintenant secrétaire de la légation du Mexique à Paris. L'Impératrice le voyait avec une particulière faveur. Ardent, agréable et léger, il agissait de grands desseins auxquels il se flattait d'entraîner Eugénie. Il eut voulu que Napoléon intervint au Mexique, déchiré par les factions, et l'aidât à y fonder un vaste Empire, militaire et catholique. Eugénie, frémissant au souvenir des Cortez et des Pizarre, entraînait peu à peu dans ses plans.

Les femmes, plus encore qu'aux Tuileries, faisaient assaut de toilettes. Le train spécial qui amenait à Compiègne la *série élégante*, ajoutait six fourgons pour les bagages. La princesse de Metternich et la comtesse de Pourtalès en emplissaient un entier, rien qu'avec leurs robes du soir, placées debout dans d'énormes caisses de bois blanc.

L'Impératrice était encore des plus simples. Elle portait souvent dans la journée sur une jupe de drap noir une de ces blouses de flanelle rouge appelées *garibaldis*. Le soir, dans ses grands habits de satin bleu, blanc ou mauve, ses couleurs préférées, elle enchantait. L'Empereur la regardait avec complaisance. La passion qu'il avait nourrie pour elle était amortie, il n'avait plus avec sa femme que des rapports espacés. Mais il était fier et heureux de lui voir tant d'éclat et de grâce. Il la complimentait :

— Te voilà bien belle, Ugénie!...

Elle répondait, sans patience :

— Il le faut bien!

M<sup>me</sup> de Metternich, qui venait d'inventer Worth, le lui avait donné pour couturier principal. Laferrière lui fournissait des robes

moins ornées, pour le voyage ou les eaux. La princesse luttait contre la crinoline qu'elle jugeait disgracieuse et qui en tous cas lui seyait mal, l'alourdissait. L'Impératrice y restait attachée. Cependant le sceptre des élégances, qu'elle avait tenu quand elle ne s'occupait point d'affaires, glissait aujourd'hui de ses mains pour passer à celles de Pauline de Metternich et de Mélanie de Pourtalès.

C'est à sa beauté que M<sup>me</sup> de Pourtalès devait d'être entrée dans l'intimité de l'Impératrice. Un familier de la cour ayant demandé pour elle une invitation à un bal des Tuileries, Eugénie, qui n'était pas dans ses bons jours, avait répondu :

— Non. Les listes sont arrêtées. Trop tard.

Deux jours après, se promenant en voiture au Bois avec la princesse d'Essling, sa grande maîtresse, elle aperçut dans une calèche une jeune figure blonde, visage à la Greuze, yeux clairs et doux, bouche fine, un air d'extrême distinction.

Elle prit son face-à-main :

— Qui est-ce donc ?

— La comtesse Edmond de Pourtalès, née Bussière, répondit la princesse.

— Vraiment ? Qu'elle est bien ! Ma chère, en rentrant, invitez-la tout de suite pour le bal.

Elle adorait les jolis visages. Sûre d'elle-même, elle n'avait point de ces craintes, ces mesquineries que trahissent parfois les plus belles. Elle aimait à s'entourer de femmes jeunes et brillantes. Certaines dont on censurait la légèreté trouvaient grâce à ses yeux pour le charme de leur tournure.

Elle pensait qu'une cour, surtout une cour

française, se doit de réunir les beautés de l'époque. C'était le moyen d'y attirer, d'y retenir les hommes, et par là d'en faire le centre agissant et vivant de la société. En outre elle savait ainsi plaire à Napoléon.

— Ce pauvre Empereur, qui a tant de soucis, disait-elle, il faut bien qu'on l'amuse un peu!

Quitte à maudire son libéralisme, quand elle s'apercevait que le pauvre Empereur s'amusait trop...

Les matinées, chacun était libre. On pouvait se promener, se réunir dans ses chambres, courir même à Paris entre deux trains pour tancer un couturier infidèle ou donner un ordre à son agent de change.

De bonne heure, quand Eugénie n'avait pas trop à écrire, elle faisait un tour dans la grande allée du parc. Elle y rencontrait souvent Mérimée. En redingote, gilet blanc et pantalon gris, il devait de sa fenêtre guetter sa sortie et pour la rejoindre courir autant que le souffrait son asthme. Arrivant près d'elle, il ralentissait le pas et feignait la surprise. Contente, elle l'accueillait d'un sourire :

— Bonjour, monsieur Mérimée; avez-vous bien dormi?

Peut-être Eugénie était-elle la femme que cet ironiste avait le mieux aimée. Il voyait du reste en elle, surtout, l'amie qu'il avait connue enfant, qui avait levé vers lui ses yeux candides quand il lui donnait une leçon, qui lui pressait la main de ses petits doigts impatients quand il la menait vers la voiture aux chèvres.

Sous le visage un peu alourdi maintenant

de l'Impératrice, il retrouvait, avec ce sens du dessin qu'il eut toujours, les courbes délicates du visage ancien. Le peu de chaleur qui restait en lui, le peu d'indulgence était pour Eugénie. Il se souciait de ses soucis. Il les connaissait, soit qu'elle lui en eut fait confiance, soit, le plus souvent, qu'il les eut devinés. Il aimait bien l'Empereur à présent. Mais il se défiait de ce qu'il appelait « ses brumes », il lui découvrait des désirs immenses et des moyens bornés...

Marchant côte à côte dans le parc, sous l'ombrelle qui les abritait du soleil, l'Impératrice et son vieil ami causaient à cœur ouvert. Ils ne tardaient guère à aborder la politique. Mérimée essayait de combattre chez l'Impératrice les tendances ultramontaines. Elle ne prenait pas ses arguments au sérieux. Le Pape, pour gouverner l'universalité des fidèles, devait rester indépendant de toute puissance temporelle. Il avait besoin de larges Etats. Dût-elle demeurer seule à la protéger, elle ne déserterait pas la cause de ce vieillard qui n'avait que la prière pour se défendre. Sous les voûtes de verdure, elle parlait avec vigueur. Mérimée gardait son calme et ne cédait point. Empêcher Victor-Emmanuel de faire de Rome sa capitale, c'était nous aliéner l'Italie, dont le concours pourrait un jour devenir nécessaire.

Elle s'irritait :

— La France n'a pas peur !

Enfin, à bout de souffle et de raisons, elle concluait :

— Vous n'y entendez rien, monsieur Mérimée !

L'instant d'après, lui prenant le bras pour rentrer au château, elle lui parlait avec plus

de prévenance encore que d'habitude, par regret de s'être emportée.

A midi, le salon des Cartes rassemblait les quatre-vingts ou cent invités de la série. On déjeunait sans protocole. Seules la droite et la gauche des souverains étaient désignées à des convives qu'ils voulaient honorer et qui changeaient chaque jour. Eugénie fixait le programme de l'après-midi qui, dans le principe, ne liait personne. En fait, on n'y échappait point. Promenade en chars à bancs à travers la forêt, où Mérimée et Octave Feuillet, malgré les couvertures que leur faisait porter Eugénie, s'enrhumaient presque toujours, visites à Pierrefonds, dont Viollet-le-Duc relevait les ruines aux frais de la cassette, excursions archéologiques au cimetière gallo-romain de la Croix Saint-Ouen ou bien au Mont Berny où se voyaient les restes d'une villa gauloise. Une fois par semaine il y avait chasse à courre. Suivant les cris des piqueurs, l'aboi des chiens, les fanfares des cors, les breaks impériaux filaient sous les ramures noircies, pleins de femmes entassées dans leurs fourrures. L'Empereur et l'Impératrice, à cheval, en costume Louis XV, prenaient la tête des chasseurs. Quand il faisait froid, un rendez-vous général était donné près d'une cabane, établie dans une clairière, sous un grand chêne. Les dames, descendues de voiture, battaient de leurs petites bottes vernies le sol couvert de feuilles rousses et, à deux ou trois, se tapaient dans les mains pour se réchauffer. On entendait des éclats de voix. Napoléon, grave sous le tricorne, préparait le punch, dans un vase d'argent, posé sur un trépied. Il l'enflammait; cette clarté bleuâtre, se mourant dans le crépuscule, au

milieu des arbres, semblait fantastique. Puis la chasse reprenait pour finir souvent aux flambeaux.

\*  
\*\*

Un soir, de retour au château, l'Impératrice prenait le thé avec un groupe choisi dans le salon de musique, quand l'Empereur paraît sur le seuil et dit :

— Eugénie, voilà un valet de chiens qui te demande.

L'Impératrice, étonnée, fronce un peu le sourcil. S'effaçant, Napoléon laisse entrer un petit bonhomme en habit de veneur, gilet rouge, culotte courte, bas blancs, chapeau galonné, cor en sautoir et retenant deux grands chiens blancs qui l'entraînent. Le Prince impérial, que son père de ses mains vient de costumer pour faire une surprise aux dames. Tous applaudissent. Eugénie rit, en haussant les épaules. L'Empereur embrasse son fils, les yeux humides, et l'aidant à tirer les chiens, sort avec lui...

Ce thé de l'Impératrice était pour les hôtes de Compiègne la récompense de bien des fatigues. Le salon de musique, où elle priait chaque jour, par un billet porté dans la matinée, six ou huit personnes seulement, semblait la pièce la plus agréable du palais. De grands bahuts de Coromandel l'ornaient, et des tapisseries des Gobelins où pâlisait l'histoire d'Esther. L'Impératrice dirigeait l'entretien, posant questions sur questions à l'homme du jour, comme avide de connaître et de savoir. Elle interrogeait Le Verrier sur la pluralité des

mondes, frémissait à penser au néant de la terre; elle voulait que Pasteur lui expliquât ses découvertes sur la maladie des vins, celle des vers à soie. Il donna une leçon à sa demande. Eugénie s'était constituée son aide, et sur ses indications, préparait le microscope.

L'Empereur venait parfois passer une heure. Il disait en entrant :

— Veut-on bien de moi?

Il ne se mêlait guère à la discussion, pour lui trop animée, mais dans un coin, fumant sa cigarette, parlait à voix basse avec l'un ou l'autre d'inventions.

Si Gounod était présent, s'asseyant au piano, il chantait en sourdine des romances espagnoles. Elle écoutait sans interrompre, la tête appuyée sur sa main. Tout ce qui lui rappelait son pays l'émouvait toujours.

Le lendemain des chasses ou des promenades dans la forêt mouillée, Eugénie s'enrouait.

— Bah, disait-elle, c'est mon mal, et il n'est que gênant.

Elle souffrait aussi, sans se plaindre, de douleurs dans les reins, rhumatisme ou faiblesse venue de ses couches. Aussi ne se séparait-elle point d'un coussin de cuir qu'elle plaçait au fond de son fauteuil. Il tombait souvent, car elle ne pouvait demeurer immobile et, surtout dans le feu d'une discussion, s'agitait, buste dressé, avec de brusques mouvements des bras. Une de ses dames le replaçait doucement derrière elle.

— Merci, ma chère... Ah, ce coussin!...

C'étaient ses seules incommodités. Sa santé, précaire dans les premières années du ma-

riage, était redevenue solide. Tôt levée, couchée tard, marchant pendant des heures, toujours animée et vibrante, elle étonnait son entourage par son endurance.

— C'est que, disait-elle, je n'ai pas été élevée dans du coton.

Elle était fâchée, et comme froissée, que son fils n'eut pas hérité de sa vigueur. Il était vif, éveillé, d'un joli visage, avec une nature charmante, espiègle, volontaire, mais affectueuse. Il demeurait fragile, ne grandissait qu'avec lenteur. Eugénie, malgré les avis de Conneau et de Corvisart, lui donnait en cachette de bizarres médecines, dont M<sup>me</sup> de Montijo lui avait procuré la recette pour fortifier l'enfant.

Les malveillants assuraient qu'elle ne l'aimait pas. Vue grossière. Peut-être n'était-elle point tout à fait une *maman*, à la française. Pourtant elle était mère. A sa façon, sans grande démonstrations de tendresse, mais profondément. Elle ne caressait guère son fils, ne souffrait point qu'il fut dorloté. Elle réagissait ainsi contre la faiblesse de l'Empereur qui, lui, l'eût gâté à l'excès. Elle voulait en faire un homme.

\*\*

On était dans le salon des Cartes. Il pleuvait à verse. On ne pouvait songer à sortir. Pour passer le temps, la princesse de Metternich proposa de jouer au « Meunier ». On cachait une bague dans un bol rempli de farine et chacun devait essayer de la saisir avec les dents sans se blanchir le nez.

— C'est un joli jeu, princesse, dit Mérimée, mais vous allez bien vous salir!

Aidée par M. de Toulangeon, l'Impératrice faisait une patience sur un coin de la grande table. Octave Feuillet, doux, myope et blond, la regardait étaler ses cartes. M<sup>me</sup> de Galliffet, ravissante, jouait tout près à l'écarté avec le prince de Reuss, chargé d'affaires de Prusse. Persigny la conseillait. Eugénie, à qui ses paupières baissées prêtaient un air de mélancolie, racontait qu'elle recevait chaque jour des lettres de fous. Persigny dit qu'on lui en adressait aussi. Et il ajouta :

— Un des traits caractéristiques, chez ces maniaques, est de souligner les mots avec insistance.

L'Impératrice parut inquiète :

— Monsieur de Persigny, que dites-vous là ? Etes-vous sûr ? C'est que moi, je souligne beaucoup!...

— Rassurez-vous, madame, répondit le butor, avec une impertinence presque incroyable, ce n'est là que le premier degré.

Le visage d'Eugénie devint pourpre.

— Alors, dit-elle, vous avez le second!...

Furieuse, elle lui tourna le dos, jeta ses cartes et alla vers l'Empereur qui feignait de n'avoir rien entendu. Pendant quelques minutes, un malaise pesa. Pour le dissiper, Mérimée arrangea un concours d'orthographe, au moyen d'un texte assemblé par lui et qu'il nommait doctement « la dictée de l'Académie ».

L'Empereur, l'Impératrice, Richard et Pauline de Metternich, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, quelques autres, pleins de bonne volonté, s'assirent autour de la table. On leur distribua du papier et des crayons.

— Ce ne sera pas trop difficile, au moins, monsieur Mérimée? demanda Eugénie.

— Très aisé, madame; Votre Majesté va en juger.

Il commença :

*Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins, de très bon crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier.*

*» Quelles que soient, quelque exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier... »*

L'Impératrice posa son crayon, découragée :

— Vraiment, dit-elle, monsieur Mérimée, vous vous moquez de nous. Cela n'a ni queue ni tête!

Mérimée assura son lorgnon et répondit avec autorité :

— Veuillez attendre, madame, tout le sens est dans la fin.

L'Empereur riait de bon cœur :

— Ecris donc, Eugénie, tu te mets en retard... Voulez-vous répéter la dernière phrase, monsieur Mérimée?

*« — Les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et malbâtis et de leur infliger une raclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leur coreligionnaire.*

» *Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est laissé entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est cru obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie.* »

Don Prospero dictait lentement, comme un professeur en sa classe. Dans les intervalles, par-dessus le binocle, il jetait un coup d'œil sur ses victimes. L'Empereur raturait beaucoup. L'Impératrice, le crayon levé, paraissait chercher. Par instants, agacée, elle tapait du pied. Le prince de Metternich écrivait avec nonchalance; la princesse essayait de copier sur son voisin. Feuillet et Dumas, penchés côte à côte, semblaient des écoliers en étude.

« *Deux alvéoles furent brisés, une dysenterie se déclara, suivie d'une phtisie.*

» *Par Saint Martin, quelle hémorragie! s'écria ce bélièvre. A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédant de bagage, il la poursuivit dans l'église tout entière.* »

Mérimée tira sa montre :

— Je donne deux minutes pour relire, puis je recueillerai les copies.

Il fit comme il avait dit, et s'installant à la table, armé du porte-mine en or que lui avait donné l'Empereur, il se mit à corriger, entouré d'un cercle anxieux.

— Que de fautes! que de fautes! répétait-il. Ce qui n'empêchait point qu'à certains moments, si sûr qu'il fût de soi, il ne dut se reporter à son texte.

Il se leva enfin, et proclama les résultats du tournoi :

— Le lauréat, dit-il, est le prince de Metter-

nich, avec trois fautes. Viennent ensuite : M. Octave Feuillet, dix-neuf fautes; M. Alexandre Dumas, vingt-quatre...

— Voilà qui me rassure, dit Eugénie. Ces messieurs sont de l'Académie.

— La princesse de Metternich a fait quarante-deux fautes; Sa Majesté l'Empereur, quarante-cinq; Sa Majesté l'Impératrice, soixante-deux...

— C'est toujours ainsi! fit l'Impératrice, un peu dépitée. Puis elle éclata de rire, en voyant le visage consterné d'Octave Feuillet et la lippe de Dumas fils qui, pour amuser, aggravait son ennui. Celui-ci fut vers Richard de Metternich :

— Prince, quand allez-vous vous présenter à l'Académie pour nous apprendre à écrire? Cependant Mérimée consolait les dames :

— N'ayez point de regret : l'orthographe est chose primaire. Au grand siècle, où l'on était bien élevé, on ne s'en souciait point, ni au XVIII<sup>e</sup>, où l'on était philosophe. Plus tard même... M. de Rambuteau, préfet de la Seine sous Louis-Philippe, tenait à cet égard de l'ancienne société. Allant voir la princesse de Ligne et ne la trouvant pas, il écrivait sur sa carte :

*« Je suis Venus en personne. »*

Ce qui étonna bien la princesse; elle ne pouvait se faire à l'idée que ce gros homme incarnât la déesse de l'amour...

\*  
\*\*

Quand son cercle était plus étroit, Eugénie proposait de faire tourner une table. Pendant un temps, elle s'était entêtée de spiritisme. Un

médium fort répandu dans Paris, Douglas Hume, Ecossais naturalisé Américain, qui se disait petit parent des Hamilton, s'était fait présenter aux Tuileries et avait frappé son imagination par quelques expériences dont les esprits forts, comme le prince Napoléon ou Mocquard, se gaussaient. Par le moyen des tables, Hume avait évoqué divers esprits, et non des moindres : la reine Hortense, Napoléon, Louis XVI. La veuve du général de Lourmel, dame du palais de l'Impératrice, assez simple, demanda un soir au médium d'évoquer son mari, tué en Crimée. C'était aux Tuileries, dans le salon bleu. On avait éteint les lustres, amorti la lumière des lampes. Patients, Napoléon, Eugénie, M<sup>me</sup> de Lourmel, M<sup>me</sup> Kaledji, Hume, Baciocchi, étendaient en chaîne leurs mains sur un guéridon. Ils entendirent des craquements, puis une chaise dorée placée contre le mur s'avança d'elle-même, buta sur une couture du tapis, et, se dégageant, glissa près de la table. Elle se soulevait, s'abaissait. M<sup>me</sup> de Lourmel, très émue, rappela que lorsque son mari était assis, il se dandinait de la sorte. Hume dit alors qu'il voyait le général campé sur la chaise et le décrivit exactement, quoiqu'il ne l'eût pas connu. Il signala les deux blessures dont il était mort, à la tête et à la poitrine. A ce moment, M<sup>me</sup> de Lourmel sentit un souffle effleurer son visage. Elle poussa un cri et tomba en pâmoison.

L'Ecossais fit apparaître un autre jour une main qui semblait gantée de soie. Personne n'osait la toucher. Eugénie, quoiqu'elle eût le frisson, la toucha.

— C'est la main de mon père, murmura-t-elle, et elle se renversa en arrière.

L'Empereur toucha à son tour et dit :  
— Que c'est froid !

Les incrédules prétendirent le lendemain que la main fantôme n'était rien d'autre que le pied de Hume, adroitement sorti du soulier verni. Mais l'Impératrice ne voulait pas entendre parler d'une supercherie. Elle protestait avec violence. Plusieurs semaines elle bouda Walewski, parce qu'il affirmait que Hume était un imposteur, et par surcroît, un espion de Berlin. Hume avait prédit que le Prince impérial ne règnerait pas. Eugénie en fut si émue que Walewski en profita pour lui faire interdire la cour, après un long entretien avec l'Empereur, où il menaça, si Hume ne quittait pas Paris, de démissionner.

L'Impératrice ne fut jamais persuadée. Longtemps elle regretta l'Ecossais. Elle essayait de répéter les expériences qui l'avaient fascinée. Mais elle ne trouvait point de médium en ses entours et n'aboutissait qu'à des résultats piteux. Elle ne s'en dégoûta pourtant point tout à fait, et l'on était sûr de fixer son attention quand devant elle on parlait d'Allan-Kardec, de Crookes et de leurs émules. Morny, qui, à l'opposé de son adversaire Persigny, gardait sous l'élégance des formes sa liberté d'ironie, lui demandait comment elle pouvait concilier le spiritisme avec la foi. Eugénie prenait feu, soutenant que la religion n'empêche pas de croire aux esprits, à leur présence près des hommes, à leur intervention dans nos actes. Morny souriant baissait son front chauve et s'avouait battu.



A Compiègne, le décorum s'oubliait souvent. Certains en étaient choqués. Lord Malmesbury, ambassadeur d'Angleterre et vieil ami de Napoléon, revenant à Paris dans la voiture impériale, grand omnibus à six chevaux, avec les Morny, les Walewski et M<sup>me</sup> de Pierres, dame d'honneur, s'étonnait que celle-ci, d'origine américaine, et M<sup>me</sup> de Morny, née russe, pendant tout le trajet, fumassent au nez de l'Impératrice. Encore ne savait-il pas qu'il arrivait à la princesse de Metternich d'arborer le cigare ou la pipe. L'Anglais leur trouvait à toutes mauvais air et pensait qu'Eugénie montrait trop d'indulgence. Il est vrai que lorsqu'on était de ses amis, elle passait sur tout, ou presque tout. Elle avait été jusqu'à accepter une sorte de leçon de cette même princesse qui, à une soirée officielle, parce que l'Impératrice, s'oubliant à causer avec quelque autre, n'était pas venue la trouver à son rang d'ambassadrice, quittait le salon.

— Je n'ai, disait Eugénie, pas d'amour-propre avec mes amis. Et quand j'ai tort, je le reconnais.

Pauline de Metternich, comblée par elle de témoignages d'amitié, n'avait pourtant pour l'Impératrice qu'une sympathie de surface. Peut-être était-elle agacée que « Richard » la trouvât si belle. Elle se gardait d'oublier qu'Eugénie n'était pas née près d'un trône. Un jour qu'à Fontainebleau, toujours à la recherche d'une fantaisie un peu voyante, elle avait proposé à l'Impératrice de se rendre aux courses en jupes courtes (pour le temps hardie nouveauté), celle-ci, n'y voyant pas malice,

adopta aussitôt l'idée. M<sup>me</sup> de Pourtalès, fort liée avec la princesse, quand elles furent seules se récria sur l'excentricité du projet :

— Cette mise est bonne pour nous, non pour l'Impératrice, dont on critique déjà la frivolité. Conseilleriez-vous donc à Vienne, à votre souveraine, de s'affubler ainsi?

M<sup>me</sup> de Metternich poussa son rire insolent :

— Oh, c'est bien différent. Non, certes, je n'engagerais pas l'impératrice Elisabeth à sortir en jupes courtes. Mais mon impératrice à moi est une princesse, une vraie impératrice, tandis que la vôtre n'est que M<sup>me</sup> de Montijo.

Eugénie ne soupçonnait pas ce dédain. L'Empereur, moins aisé à décevoir, l'avertissait de se livrer moins :

— Nous sommes entourés d'espions, répétait-il.

Elle levait les épaules.

— Mais non, mais non!...

C'était lui qui, là, voyait le plus clair.

Malgré les hommages intéressés de l'Europe, Eugénie n'avait pu acquérir entièrement la position d'une souveraine. Chez elle-même, elle ne paraissait que la première femme de sa cour... Encore avait-elle à s'y défendre contre les regards imposants de Mathilde, la froideur trop marquée de Clotilde de Savoie, la jeune femme du prince Napoléon, laide, bonne et pieuse, et qui, fière d'appartenir à la plus ancienne maison d'Europe, avait rebuté ses prévenances. Surtout elle avait à se protéger contre les avanies que le prince Napoléon osait parfois lui faire subir. A la fin d'un dîner à Compiègne, le jour de la Sainte-Eugénie, l'Empereur avait eu l'idée malheureuse de lui demander de porter la

santé de l'Impératrice, à la droite de qui il était placé. Le prince faisait la grimace. Eugénie lui dit, railleuse :

— J'ai un peu peur de vos discours, quoique vous soyez éloquent.

Piqué, il garda le silence. L'Empereur insistant, il répondit, le ton rogue :

— Je ne sais pas parler en public.

L'Impératrice se leva, et tous les convives derrière elle, abasourdis de l'algarade.

L'Empereur reprit :

— Napoléon, tu ne veux pas porter la santé de l'Impératrice ?

— Si Votre Majesté le permet, je m'en dispenserai.

— Bien, bien, murmura l'Empereur, assombri.

Le jeune prince Murat, d'une voix émue, porta le toast. Eugénie parut ne pas se soucier de l'incident.

Mais le soir, elle eut une explication pénible avec l'Empereur, à qui elle demanda d'éloigner son cousin de la cour. Napoléon III biaisa, voulut excuser le prince. Attaché par des souvenirs de jeunesse, malgré ses écarts, il lui gardait de l'affection. Eugénie s'emporta :

— C'est votre ennemi intime, s'écria-t-elle. C'est votre Lucien ! Il fait le libéral, le républicain par haine de vous, sans qui il ne serait rien. Ce qu'il attend, c'est une révolution, ou un revers qui lui permette de régner !

L'Empereur essaya de la calmer. Le prince avait la tête chaude, mais n'était pas déloyal. Il promit de lui faire exprimer des regrets. L'écarter n'était pas possible. Il était le gendre du roi d'Italie ; le scandale eut pris trop d'éclat.

Il eut diminué l'autorité de l'Empereur en France et en Europe. Eugénie comprit, céda, ne reçut jamais de satisfaction. Mais souvent elle songeait :

« Tant qu'il sera là, je ne serai pas Impératrice. »

Bientôt, par bonheur, d'autres pensées venaient la distraire. Les adorateurs lui faisaient oublier les opposants. Quelques hommes roulaient des yeux blancs en parlant d'elle et paraissaient décidés à mourir pour cette beauté inaccessible. Ainsi le philosophe Caro, qui se répandait en soupirs, le comte de Beust, qui lui adressait de petits vers, von der Goltz qui jouait les jaloux, même Richard de Metternich et le borgne et galant Nigra, ces deux derniers par politique. Eugénie riait de ces empressements; elle n'en était pas moins flattée. Romanesque au fond, elle se souviendrait toujours que le jeune Camerata s'était tué parce qu'elle avait épousé l'Empereur. Le prince de Reuss lui portait une admiration sincère. Elle l'avait découvert et peu à peu, touchée par son dévouement silencieux, elle lui avait témoigné une amitié de choix. Depuis Alcanizes, maintenant Sesto, qu'elle revoyait sans trouble aux Tuileries, Reuss était le seul homme qui eut ému son cœur. On le soupçonna, on en chuchota, l'Empereur même en fut avisé. Mais il rejeta les insinuations. « Est-on maître de ses sentiments? » pensait-il. Il savait que d'esprit, comme de tempérament, Eugénie était vouée à demeurer irréprochable.

\*\*

Les artistes de l'Opéra, de la Comédie française, du Gymnase, venaient souvent jouer à Compiègne. Pauline de Metternich, qui adorait monter sur les planches et qui avait ranimé la mode des comédies de salon, persuada l'Impératrice que rien ne serait plus amusant que d'organiser à Compiègne des spectacles d'amateurs. S'imposant comme régisseur, elle régissait avec despotisme une troupe dont les étoiles, avec elle, étaient la princesse Murat, la marquise de Galiffet, la baronne de Rothschild, la comtesse Walewska, M<sup>me</sup> de Pourtalès, M<sup>me</sup> Bartholoni, le marquis de Massa, le vicomte Aguado, le baron Lambert, Nieuwerkerke. On représentait ainsi non sur le théâtre, mais sur la scène mobile pratiquée dans le salon du fond, des charades imaginées par Mérimée ou Octave Feuillet, de petites pièces comme les *Portraits de la Marquise*, où Eugénie donnait la réplique au comte d'Andlau. Elle rougissait jusqu'aux oreilles, perdait un peu la tête, et riait à tout moment. Elle fut très applaudie, mais ne s'en fit pas accroire :

— J'ai été mauvaise, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Mérimée.

— Ma foi, dit-il sans fard, on pouvait faire plus mal...

— Merci, fit-elle gaiement, je pensais bien aussi que je n'avais pas d'avenir au théâtre.

Les tableaux vivants étaient fort en faveur. S'y produisaient les beautés qui n'eussent pas brillé dans le dialogue. Les répétitions donnaient l'occasion de scènes plaisantes. Le choix des rôles et des costumes prêtait à d'infinies

discussions, les principaux coryphées se rebellant contre la princesse. M<sup>me</sup> de Persigny, qui devait figurer dans un tableau de Greuze prétendait s'habiller à sa guise, et laisser flotter sur ses épaules ses splendides cheveux blonds. Elle zézayait :

— Je veux qu'on voie mes cheveux !

— Non, ma chère, tranchait M<sup>me</sup> de Metternich ; il vous faut au contraire une petite coiffure bien nette, relevée et poudrée. Sinon vous gâterez le tableau.

— Mais puisque nous jouons pour nous amuser, je puis bien faire tomber mes cheveux !

— A votre aise, mais alors vous ne jouerez pas !

L'Impératrice tentait d'arranger les choses. Elle savait l'entêtement presque maladif de M<sup>me</sup> de Persigny ; elle conseillait à la princesse de céder.

— Ce n'est pas possible, madame : elle ferait tout manquer.

Eugénie insistait :

— Voyons, chère amie, ne vous tourmentez pas. Elle sera toujours jolie. Soyez indulgente.

Et à voix basse :

— Ne la contrariez pas. Vous savez bien que sa mère est folle.

— Ah, sa mère est folle ! répliquait tout haut la princesse. Eh bien, moi, mon père est fou ; je ne céderai pas !

Il fallut en passer par où elle voulait.

Avec Philippe de Massa, elle monta une revue à grand spectacle, qu'elle nomma, par allusion à l'ouvrage de l'Empereur, les *Commentaires de César*. Elle en arrêta les scènes principales avec Eugénie qui prit à ce divertis-

sement un plaisir d'enfant. La commère était, bien entendu, la princesse, en cantinière de turcos. Le baron Lambert, provincial débarqué de Landerneau, servait de compère. En brillants costumes, dessinés par Marcelin, débitant des couplets souvent assez faibles, défilaient tour à tour les actualités, l'Industrie, personnifiée par M<sup>me</sup> de Galliffet, l'Hôtel des Ventes, par M<sup>me</sup> de Pourtalès, l'Africaine, par M<sup>me</sup> de Poilly, Deauville (la création de Morny), par M<sup>me</sup> Bartholoni. Le marquis de Caux était en cocodès, le comte de Solms en escamoteur, Galliffet en fantassin revenant du Mexique, le comte Davillier en commissionnaire, traînant derrière lui une réduction de la statue de Vercingétorix élevée à Alésia par ordre de l'Empereur. Pauline de Metternich, pleine d'entrain et d'aplomb, paraissait ensuite en cocher de l'Urbaine.

Enfin venait, en uniforme de grenadier, sa tête joufflue ensevelie sous l'immense ourson, le Prince impérial, qui représentait l'*Avenir*. S'adressant au général Mellinet, qui, habillé en invalide médaillé de Sainte-Hélène, figurait le *Passé*, il chantait, d'une petite voix tremblante, ce mauvais quatrain :

*En contemplant le si noble visage  
Du vieux soldat et son front sillonné,  
J'aime à penser qu'à mon jeune courage  
Pareil honneur, un jour sera donné.*

Il était si ému, si gentil, que le général oubliant son rôle, la pièce, et l'assistance, le saisit dans ses bras et couvrit ses joues de baisers.

De grands applaudissements s'élevèrent.

Tout interdit, le général reposa le bambin sur la scène. L'Empereur avait envie de pleurer. Eugénie était épanouie de joie. Une vague de confiance soulevait les âmes. Soucis, inquiétudes pour un moment étaient oubliés. Ce petit prince de huit ans semblait à tous, mais surtout à sa mère, marqué pour une longue destinée heureuse, la récolte de ce que l'Empereur et elle avaient semé...

## V

### LE POUVOIR

Assise dans son cabinet de travail, aux Tuileries, seule une lampe l'éclairait et les reflets du feu. Les tentures épaisses repoussaient le bruit. Un livre dans ses mains, elle ne lisait pas. Par instants son activité se détendait ainsi; elle se sentait tout d'un coup comme à bout de forces. Elle se laissait aller une heure ou deux; et puis ses devoirs d'Etat ou une brusque idée la tiraient, la remettaient sur pied. Elle allait, venait de nouveau, rentrait dans la fièvre.

Elle était encore très belle. Mais la quarantaine approchant, son teint devenait moins pur; encouragée par M<sup>me</sup> de Metternich, elle recourait maintenant au fard. Elle faisait teindre aussi quelques mèches blanches. Elle suivait le régime de Bunting pour ne pas engraisser, et Mérimée l'empêchait de manger des farineux. Cependant elle avait grossi de la gorge, et comme sa taille, serrée par la mode dans les robes ajustées, restait svelte, l'effet n'était pas trop heureux.

Pour longtemps, un lourd chagrin l'avait

assombrie. Sa sœur Paca était morte à Paris, à l'hôtel Bristol, comme Eugénie achevait aux côtés de l'Empereur un triomphal voyage en Algérie. Après la grande fantasia où elle avait battu des mains, enivrée par la lumière, la poudre, la couleur, le bruit guerrier, Napoléon, qui depuis quelques heures avait reçu la nouvelle, lui dit avec de tendres précautions que la duchesse d'Albe était mal et qu'il leur fallait revenir en France, sans tarder. Eugénie le regardait, saisie. Il voulut la rassurer; elle ne l'écouta pas. Elle prévoyait le pire. Suffoquée par les larmes, elle se laissa ramener au bateau et se terradans sa cabine durant toute la traversée, longue et mauvaise. Pour aller au plus court, on débarqua à Port-Vendres et de là, l'Empereur, l'Impératrice, leur suite, gagnèrent la ligne de Perpignan, les femmes entassées dans quatre carrioles, les hommes dans une vieille diligence. Eugénie ne cessait de répéter :

— Arriverons-nous à temps? La reverrai-je?

Elle ne la revit pas. Quand elle atteignit Paris, les prières étaient déjà dites sur la bière de Paca. Eugénie tomba dans un chagrin farouche. Elle aimait étroitement sa sœur. Ses trois enfants, les deux filles surtout, étaient comme les siens. Jamais sa mémoire ne la quitterait, la mémoire de la jeune fille, de la jeune femme brune, pâle et gaie, qui n'avait point ses goûts, mais touchait à ses fibres les plus secrètes, et qu'elle eut sauvée au prix de son sang.

A partir de ces heures vraiment critiques, Eugénie ne devait plus montrer le même entrain, la même exubérance, le même désir de

plaire. Elle parlerait toujours avec animation, rirait encore, et souvent, mais d'une façon plus sèche. Son caractère changeait, ou plutôt il découvrait des faces longtemps gardées dans l'ombre et qui prenaient soudain un relief dominant, tandis que d'autres s'obscurcissaient. Elle avait adoré la parure, elle s'y intéressait moins; les plaisirs du monde lui semblaient maintenant vides. Elle avait comme sa mère beaucoup dépensé; elle devenait économe, faisait chaque jour ses comptes. Sur les sommes considérables — plus de deux millions par an — que lui donnait l'Empereur, et dont il lui restait au moins la moitié, elle se constituait, aidée par les conseils des Pereire, des Aguado et des Rothschild, en immeubles et en valeurs, une fortune privée qui peut-être deviendrait, plus tard, une ressource nécessaire pour son mari et pour son fils.

Meurtrie par ce chagrin, elle y voyait comme l'annonce d'un retour de fortune. Le sort avait élevé autour d'elle un monde merveilleux, comme il en surgit dans les rêves, mais ce monde pouvait s'effondrer, s'enfoncer tout à coup. Depuis qu'elle lisait l'histoire, qu'elle y réfléchissait, elle sentait mieux la fragilité d'une puissance sortie de la volonté populaire. Son libéralisme de jeunesse avait fui avec les années. Elle enviait maintenant la force, la stabilité des vieilles lignées absolues. Pour plaisanter, Napoléon III l'accusait d'être légitimiste. Elle prenait feu :

— Légitimiste, moi? Je ne suis pas si bête! Sans doute j'ai toujours éprouvé du respect pour les Bourbons. Je n'aime pas les Orléans. Ils ne représentent aucun principe. Je crois

qu'on ne peut régner que par une tradition séculaire ou par le vœu éclatant du pays.

Au fond, qu'elle eût eu le choix, elle eut bien préféré que son fils tint sa vocation de Saint-Louis que du général Bonaparte!

Détournée des frivolités, elle se rejetait de plus en plus vers les affaires. Son goût pour le pouvoir, encouragé par l'exemple de Victoria, développé par sa régence de la guerre d'Italie, accru par la flatterie des Metternich, la complaisance de Rouher, l'opposition de Persigny, devenait son premier souci, son plaisir, la passion d'une âme qui n'en avait pas connu de plus douces. Peut-être était ce la seule que sa nature virile put éprouver...

L'Empereur, en lui cédant une part du gouvernement, avait cru gagner avec « la paix dans sa maison », la liberté dans ses plaisirs. Il continuait d'en abuser, malgré le conseil de l'âge. Dans les années qui avaient suivi la guerre d'Italie, il avait vieilli très vite. A plusieurs fois, Eugénie s'en était inquiétée. Elle voyait le teint, qui n'avait jamais été clair, tourner au terreux, les joues se bouffir sous les moustaches collées, tout l'ensemble du visage prendre l'aspect mou des chrysalides. Sa démarche de cavalier flottait. Il avait souvent des somnolences. Il parlait de moins en moins. Cependant, il se réveillait souvent, montrait des retours de vigueur, des vivacités surprenantes, et dans ses yeux, quand par hasard il les ouvrait tout grands, une jeunesse encore lumineuse. Puis il retombait dans sa torpeur. Eugénie l'attribuait à ses excès amoureux. Elle en avait parlé à Corvisart et à Conneau. Ils répondaient : goutte, gravelle, troubles de la vessie. Elle les rembarrait, ne les

croyait pas. Pour elle ces affections étaient bénignes. Si l'Empereur voulait être sage, il recouvrerait la santé. Mais il s'acharnait à « faire le jeune homme », alors qu'il avait dépassé cinquante ans!

Eugénie oubliait qu'elle avait quelque responsabilité dans les écarts de Napoléon. Craignant le risque, — fatal sans doute — d'une seconde maternité, ses froideurs, ses refus avaient peu à peu lassé l'Empereur. Ils n'étaient plus guère que des associés, unis par leur enfant, la vie commune, l'intérêt du trône, suffisants pour maintenir entre eux la confiance et jusqu'à certain degré la tendresse. Ainsi retirée, Eugénie eut pu se montrer plus indulgente pour les fredaines de l'Empereur. Mais rien, dans sa nature, ne la rapprochait de la chair. Elle n'admettait point que Napoléon ne se lassât pas enfin de « coucheries » si nombreuses, souvent si vulgaires. Qu'avaient tous ces hommes à courir le cotillon?

— Ils ne songent donc qu'à cela? demandait-elle avec dégoût à M<sup>me</sup> de Metternich.

— Parbleu! répondait la fine mouche, on les nourrit trop!

Dans l'automne de 1860, encore tout ébranlée par la mort de la duchesse d'Albe, Eugénie, descendant à l'improviste par le petit escalier des Tuileries, dans les chambres closes et surchauffées où l'Empereur étirait ses rêveries, l'avait surpris en compagnie d'une jolie fille dont le désordre eut exigé le verrou. Elle avait jeté l'intruse à la porte, puis déclaré qu'elle n'irait point à Compiègne cette année, qu'elle voulait quitter la cour et se reposer en Espagne près des siens. Elle emmènerait avec elle son fils... Pendant son absence Napoléon

pourrait coucher à sa garçonnière, rue du Bac ! L'Empereur, atterré par sa violence, comprit qu'à tenter d'imposer son autorité, qu'à « prendre le bâton », comme le lui conseillait le prince Napoléon, il provoquerait un terrible esclandre. Il usa de douceur, fit parler à Eugénie par les Metternich, écrire par M<sup>me</sup> de Montijo. L'Impératrice se calma un peu. Toutefois, elle ne renonça pas à partir.

— J'éprouve, disait-elle, un besoin aigu de changement et de solitude.

L'Empereur se soumit et les journaux annoncèrent qu'elle passerait quelques semaines en Ecosse. Le 14 novembre, il l'accompagna à la gare du Nord. Leurs adieux furent froids.

« Pour un tel voyage, la saison était mal choisie », répétaient la cour et Paris. Cependant, accompagnée de la princesse d'Essling, de M<sup>me</sup> de Saulcy et du marquis de Lagrange, Eugénie courait, dans la brume et la pluie, de Carlisle à Holyrood, de Dalkeith à Glasgow, visitait les Trossachs, les lochs Lomond et Katrine, recevait l'hospitalité du duc d'Atholl et de la duchesse de Hamilton. Cette randonnée, épuisante pour son entourage, détendait ses nerfs. Elle revint à Londres plus calme, fit une courte visite à la Reine, vit le bon Panizzi au British, avec tous se montra charmante. Quand elle rentra aux Tuileries, Napoléon se crut pardonné.

Il y eut d'autres alertes. Nombre de femmes, à la cour, n'attendaient pas que l'Empereur leur lançât le mouchoir. Elles le lui tiraient de la poche. Il disait à la princesse Baciocchi :

— D'habitude l'homme attaque; moi, je me défends et parfois je capitule,

Il capitulait trop souvent.

Certaines, parmi ces sultanes, n'eurent qu'un règne fort court, soit que Napoléon, aussi oublieux que faible avec les femmes, se lassât vite d'elles, soit qu'Eugénie intervint pour les éloigner des palais impériaux. Elle fit ainsi écarter la comtesse de Castiglione qui osa lutter un moment et dut enfin s'avouer vaincue. Ayant paru sans invitation à un bal des Tuileries, l'Impératrice ordonna qu'elle fut reconduite à sa voiture.

Déjà Napoléon préludait à des amours nouvelles et qui devaient durer longtemps. Venue en sabots de Saumur pour mener à Paris la vie la plus joyeuse, Marguerite Bellanger l'avait séduit par sa grâce gavroche. Il l'installa dans un hôtel rue des Vignes, où presque chaque jour, en un coupé discret, il allait passer une heure ou deux. Quand il ne pouvait venir, prévenue par un billet, Marguerite, habillée en homme, pénétrait aux Tuileries, par une porte du quai.

Marguerite eut un fils. L'Impératrice l'apprit. Ce n'était pas le premier enfant que Napoléon eut eu hors mariage. Déjà une agréable lingère des Tuileries avait dû être unie assez vite à un valet de chambre de l'Empereur. Cette nouvelle paternité irrita Eugénie à l'extrême. Elle redoutait que l'avenir du Prince impérial n'en fut gêné. Elle prévoyait un chantage. Mille idées se heurtaient dans sa tête :

*« Je veux bien commander au masque et montrer une figure riante, écrivait-elle alors à un intime. Mais là s'arrête mon pouvoir; l'agitation, l'insomnie, la folie presque, voilà ce qui me reste. »*

Craintes excessives. Marguerite Bellanger, contente d'être la maîtresse de Napoléon, qui la comblait d'argent et de bijoux, et qu'elle trompait du reste assidûment, ne visait à rien d'autre. Mais un dernier incident jeta hors d'elle l'Impératrice, dont les plaintes n'avaient rien obtenu.

Un soir, la cour étant à Saint-Cloud, elle fut avertie que l'Empereur venait de rentrer au palais très souffrant. Il avait été pris d'une syncope chez M<sup>me</sup> Bellanger, qui habitait à Montretout une villa trop bien placée : tout Saint-Cloud voyait ses fenêtres. L'Impératrice courut chez lui. Aidant Corvisart, elle lui baigna la tête d'eau froide, lui fit boire une potion. Sans lui adresser aucun reproche. Mais le lendemain, de bonne heure, elle ordonna d'atteler, et manda Mocquard qui l'accompagnait parfois dans ses visites de charité.

L'Impératrice était déjà en voiture quand il accourut, serré dans son éternel pardessus noisette. Il l'entendit crier au cocher :

— A Montretout, chez M<sup>me</sup> Bellanger! Montez donc, monsieur Mocquard!

— Comment, madame, balbutia Mocquard, Votre Majesté n'y songe pas! Que va dire l'Empereur?

— Il dira ce qu'il voudra, repartit l'Impératrice, en toisant Mocquard qu'elle aimait assez, mais qu'elle accusait de favoriser les passe-temps du maître. Cela ne peut plus durer!

La calèche partit, fila dans le matin soleil-leux, gravit la colline de Montretout. Devant la villa, Eugénie descendit, suivie de Mocquard tremblant, sonna sans hésiter et dit à

une servante qui manqua s'affaisser sous son tablier :

— Je veux voir M<sup>me</sup> Bellanger tout de suite. Je suis l'Impératrice.

Elle entra dans un petit salon. Marguerite en peignoir était allongée sur le divan. Elle se leva d'un bond. Eugénie se tenant devant elle, la regardait en clignant des yeux, la bouche amincie :

— Mademoiselle, dit-elle, vous tuez l'Empereur !

La jolie fille n'avait qu'à pleurer. Ce qu'elle fit ; tombant aux genoux de l'Impératrice, elle la supplia de lui pardonner.

— Il faut, dit Eugénie, que vous ayiez quitté cette maison demain.

Elle lui tourna le dos, redescendit le perron, s'assit dans sa voiture, avec une rapidité, une précision étonnantes. Aux fenêtres d'alentour, des gens s'ébahissaient...

Marguerite Bellanger eut obéi. Mais Napoléon ne le permit pas. L'insolite démarche l'avait offensé. Il tenait du reste à Marguerite plus qu'à tout autre maîtresse. Se voyant bravée, Eugénie éclata :

— Puisqu'elle ne part pas, c'est moi qui partirai !

On ne tarda guère à annoncer que l'Impératrice, souffrant de spasmes nerveux de l'estomac, allait essayer d'une cure aux eaux de Schwalbach, dans le duché de Nassau. Elle quitta Saint-Cloud dans le nouveau train impérial, où Napoléon, pour lui complaire, avait fait aménager un véritable appartement garni de meubles luxueux.

Avec une suite réduite, elle voyagea sous le nom de « comtesse de Pierrefonds » et ne

consentit à aucun moment à quitter ce demi-incognito. A Schwalbach, elle habita la résidence où descendait la tsarine. Elle y reçut la visite de la reine Sophie de Hollande, femme excellente, lettrée, dévouée aux intérêts français, avec qui elle s'était fort liée. Puis le roi de Prusse Guillaume, qui se rendait à Bade, vint la saluer. Pensant déjà à sa future guerre contre l'Autriche, l'occasion lui paraissait bonne de se concilier Eugénie. Quelques jours plus tard l'impératrice Elisabeth, qui n'avait pas jusqu'alors voulu recevoir en France l'hospitalité de « Mademoiselle de Montijo », arriva à Schwalbach. Elle vit Eugénie, causa avec elle et revint de ses préventions.

La cure s'achevait. Cependant Eugénie se trouvait bien à Schwalbach; elle éprouvait comme une répugnance à revenir à Saint-Cloud. Napoléon, qui faisait sa saison habituelle à Plombières, avait beau lui adresser dépêches sur dépêches, elle répondait à peine, ajournait sans cesse son retour. Enfin, elle se résolut à partir. Sollicitée par le grand-duc, elle passa une journée à Bade. Elle y retrouva la duchesse de Hamilton, et Guillaume de Prusse, accompagné cette fois de la reine Augusta, curieuse à son tour de la rencontrer. Elle les accueillit en costume de voyage, jupe de soie noire et corsage de laine rouge, par dessus lequel, se trouvant au dernier coup d'œil trop négligée, elle avait, malgré la chaleur, passé un manteau de loutre, où elle étouffait.

Revenue près de l'Empereur, elle le trouva désireux de rentrer dans ses grâces. Mais elle avait beaucoup réfléchi dans ces jours d'éloignement; elle avait arrêté l'attitude qu'elle

garderait désormais. Puisque Napoléon, incorrigible, ne pouvait renoncer aux galanteries, il n'y aurait plus entre eux de rapports d'époux. Elle resterait l'Impératrice, mais, « il n'y aurait plus d'Eugénie ». Napoléon, l'air contrit, comptait sur le temps pour tout apaiser. Eugénie tint bon.

La politique fut son refuge. Elle s'y jeta à corps perdu. Assise au Conseil près de Napoléon, elle écoutait le plus souvent en silence le rapport des ministres. Dès que le sujet l'intéressait, elle intervenait et sans détours. Plus de timidité maintenant. Elle parlait d'abord avec calme, puis sa parole montait, parfois cassante. Napoléon dessinait des bonshommes sur la feuille de papier placée devant lui. Quand il jugeait que l'Impératrice allait trop loin, il murmurait :

— Eugénie, Eugénie...

Où lui tirait la manche.

De fait, elle exerçait le pouvoir avec plus d'efficiencie que l'Empereur, car elle ne se laissait pas, comme lui, décourager par les lenteurs ou tromper par les prétextes des ministres. Plusieurs de ceux-ci lui étaient dévoués. La fortune de Rouher leur valait un avertissement et un exemple. Eugénie, qui goûtait Fould, avait exigé son retour aux Finances. Il se montrait son empressé serviteur. Le maréchal Vaillant était à ses pieds. Enfin elle avait fini par se débarrasser de Persigny.

Longtemps, dans l'esprit de Napoléon, dont il demeurerait le plus ancien ami, il avait défendu ses positions. Son zèle de partisan dominait les hésitations de l'Empereur. Mais il ne pouvait se maintenir que dans le succès. Lors des élections de 1863, qu'il entendait « mener

à la cravache », l'Impératrice était intervenue pour faire modifier les directives transmises à la presse officieuse. Il en résulta quelque flottement. Les élections furent médiocres en province, mauvaises à Paris. Tête à tête avec l'Empereur, Persigny en rejetait la faute sur Eugénie. Elle s'acharna contre lui, accusa sa maladresse, « ses brutalités qui multipliaient les ennemis du régime », arracha son renvoi. Napoléon, pour le consoler, lui donna le titre de duc et une dotation. Il parut encore à la cour et resta membre du Conseil privé. Mais perdit toute influence, sans s'y résigner jamais.

L'Impératrice avait son *parti*, ses clients, ses vues. Celles-ci s'opposaient parfois aux intentions de l'Empereur. Napoléon rêvait de rebâtir une Europe harmonieuse, où les nationalités auraient leur aise et où la prospérité régnant, les guerres s'espaceraient. Epris de progrès matériel, il prévoyait l'importance grandissante des facteurs économiques dans la vie des Etats. Eugénie, s'attachant à une politique traditionnelle, dont elle trouvait l'enseignement dans l'ancienne monarchie, préférait le maintien de l'Europe dans son statut présent. Elle prenait feu quand il s'agissait de l'Italie. A Thouvenel, ministre des Affaires Etrangères, qui avait préconisé en plein Conseil l'abandon de Rome, elle adressait des reproches si durs qu'il lui déclara :

— Madame, si l'Empereur m'avait dit la moitié de ce que Votre Majesté m'a fait entendre, ma démission serait déjà expédiée.

Peu de jours après il était remplacé par Drouyn de Lhuys, avec qui Eugénie s'entendait mieux.

— Enfin, nous voilà désitalianisés! s'écria-t-elle.

Elle avait eu grande part au changement.

Les républicains, comme l'opposition dynastique, le prince Napoléon à sa tête, prétendaient que l'intervention constante de l'Impératrice en faveur du Saint-Siège était due à sa piété fanatique. C'était voir les choses un peu vite, et d'un peu loin. Eugénie croyait que le gouvernement impérial ne pouvait se passer de l'appui des catholiques français, alors fort exigeants : si Napoléon se laissait aller à soutenir une politique hostile ou trop indifférente au Pontife, il irait au-devant des pires difficultés intérieures.

— Il ne faut pas, disait-elle, désespérer nos amis!

L'animosité d'Eugénie contre l'Italie l'entraînait à des imprudences verbales. Causant à Fontainebleau avec l'ambassadeur de Victor-Emmanuel, Nigra, que d'ailleurs elle traitait personnellement avec amitié, elle allait jusqu'à lui dire :

— C'est vous qui pillez, qui volez chez les autres, et qui voulez nous rendre vos complices! Mais attendez, le jour de la vengeance arrivera. Vous verrez grandir sous votre main vos Mazzini et vos Garibaldi, et le jour où vous serez perdus, je vous affirme que je ne viendrai pas à votre secours!

Dans la politique intérieure, l'action de l'Impératrice présentait moins de continuité. Les affaires y ont moins d'attrait : ce sont des dossiers. Pourtant là encore, ses idées, si on pouvait les trouver sommaires, restaient précises. L'Empire, pensait-elle, n'avait de sens que s'il demeurait autoritaire. Faire tout pour

le bien du peuple, assurer ses besoins moraux et matériels, c'est le premier devoir des gouvernements. Lui donner part à la conduite du pays, c'est courir aux catastrophes. Aristocrate de naissance et d'habitudes, la démocratie la cabrait. Au fond, sans qu'elle l'avouât, la France lui faisait toujours un peu peur. Cette nation turbulente qui, avait détrôné en soixante ans trois fois ses rois et tué une reine, elle ne la comprenait pas bien, elle s'en défiait.

Sa bonne volonté passionnée n'empêchait pas que souvent elle ne commit des fautes, et lourdes. Lui imputer, comme faisaient ses adversaires, toutes les erreurs de la diplomatie, toutes les maladresses du gouvernement, en vérité, c'était trop. Journaux de gauche, pamphlets, accusant son ingérence étourdie, la représentaient comme le mauvais génie de l'Empereur. L'opinion, ainsi travaillée, lui était hostile.

— Je ne suis pas populaire, disait-elle à Pauline de Metternich; je fais pourtant tout ce que je peux. Mais on ne m'aime pas. Je suis une étrangère. Les Français ne pardonnent pas cela à leurs souveraines. Voyez ce qu'il en a coûté à Marie-Antoinette. Qui sait ce qu'il m'en coûtera à moi?

Gagner le cœur de cette nation, généreuse au fond, si versatile, elle n'y renonçait pas cependant. Elle se montrait partout, se prodiguait aux expositions, aux galas, aux revues. Elle multipliait égards, politesses, audiences. Elle accompagnait l'Empereur dans toutes ses visites aux départements. Ses charités étaient régulières et ingénieuses. Accompagnée par ses nièces d'Albe, maintenant

commensales des Tuileries, elle allait visiter des taudis dans des quartiers lointains. Lors de l'épidémie de choléra, elle parcourut toutes les salles des hôpitaux Beaujon, Lariboisière et Saint-Antoine. Un mourant l'appela : « ma sœur ». Elle lui serra la main. Elle fut à Amiens, parla à tous les malades. A l'évêque qui l'accompagnait, elle disait :

— Prenez bien soin de votre santé, monseigneur.

Pour elle-même, elle ne craignait rien.

— Monsieur le maréchal, disait-elle à Vaillant, c'est notre manière, à nous femmes, d'aller au feu.

Les éloges de cour et les dithyrambes des feuilles officielles ne l'enflaient pas. Elle écrivait alors :

*« Ne parlons pas d'héroïsme. Je n'ai pas sauvé une vie. Gardons les grands mots pour les grandes choses, par exemple pour le dévouement des religieuses qui, non contentes de visiter pendant une heure les malades, les soignent jusqu'à ce qu'ils guérissent ou meurent. »*

Modestie et bon sens. Cette conduite toucha beaucoup d'âmes. A son retour d'Amiens, Paris l'acclama. Feu de paille, mais qui la fit haleter d'espoir :

— S'ils savaient, disait-elle, ce que je donnerais pour être vraiment aimée ! Il n'y a que l'affection d'un peuple pour payer les souverains. Car leur vie est aride. Si l'on pouvait ne plus m'appeler l'Espagnole ! L'Autrichienne, l'Espagnole, c'est avec ces mots-là qu'on tue les dynasties !

Elle envoyait l'Empereur, il était aimé, lui, surtout dans les classes travailleuses, chez les paysans, les ouvriers. Mais en dépit de tant d'efforts, le sentiment public demeurerait opposé à Eugénie. Elle ne s'y résignait pas. Insinuations de gazetiers ou calomnies cheminant dans la société la jetaient hors d'elle. Toutes les occasions semblaient bonnes pour la salir. On montait un scandale à propos d'une après-midi de patinage au Bois. Vêtue de fourrures, elle s'était appuyée, n'étant pas très experte, au bras du marquis de Massa. L'Empereur était là, et des centaines de personnes que cette attitude n'avait en rien choquées. Pourtant le Faubourg se voilait la face, et les « rouges » criaient à la dépravation, parce qu'on avait vu l'Impératrice faire assurer ses patins par un chambellan.

On parlait avec tristesse des « orgies » de Compiègne et de Fontainebleau. Les scènes, charades et proverbes si fades qu'on y représentait étaient peints pour les badauds de couleurs crues. L'Empire, par ces racontars, prenait un air de bohème dorée...

Ce soir donc, songeant au coin de son feu, Eugénie s'accordait un mélancolique loisir. Etre seule une heure. Après il lui faudrait se redresser. Par instants, comme un léger cliquetis de chaîne lui faisait lever les yeux, elle donnait une caresse au petit singe familier que son cousin Lesseps lui avait apporté d'Egypte. Elle le nommait Ferdinand, par taquinerie envers le donateur, qu'elle n'avait du reste jamais cessé de suivre et de protéger. Puis elle s'absorbait de nouveau, rentrée dans la procession des pensées.

Une horloge sonna. Elle n'y prit pas garde.

Mais bientôt elle eut un sursaut en voyant M<sup>me</sup> de Saulcy qui glissait dans la pénombre.

— Qu'y a-t-il? demanda Eugénie. J'ai dit que je ne voulais voir personne.

La dame du palais, inclinée, murmura :

— M. le ministre du Mexique vient d'arriver. Il m'assure qu'il a une audience de Votre Majesté pour six heures.

Eugénie fit un geste accablé :

— M. Hidalgo? C'est vrai, je l'avais oublié!...

Comme si elle ne pouvait tout de suite renoncer à sa solitude, ou pour se donner encore un répit, elle dit :

— Priez-le d'attendre un moment.

Hidalgo... Le Mexique... Plût à Dieu qu'elle eût pu, avec l'homme, consigner à sa porte les anxiétés, les regrets qui maintenant l'assaillaient chaque fois qu'était prononcé ce nom, qui naguère l'emplissait de tant d'espoir! Le Mexique, son idée maîtresse, son œuvre, le symbole de sa puissance. Le Mexique, qui devait garder son nom de l'oubli...

Trois ans avaient suffi pour vider sa chimère. Elle en était là désormais qu'une visite d'Hidalgo, venant pour causer d'affaires, pour demander peut-être encore des troupes, des crédits, ou simplement des délais, jetait sur elle comme une nasse de peur.

José Hidalgo, ami de jeunesse, redevenu intime au point qu'Eugénie lui avait confié le soin d'accompagner jusqu'à Madrid le cercueil de sa sœur, l'avait gagnée à son rêve d'arracher le Mexique à sa misère et d'en faire un grand Etat moderne, prolongement moral de l'Empire français. Eugénie s'était enflammée pour ce projet, dont Hidalgo faisait scintiller les côtés fastueux. Quand il s'agit d'y engager

Napoléon, elle avait trouvé un allié tenace dans Morny, intéressé en secret au recouvrement des bons Jecker. Malgré les avis de Persigny, de Fleury, l'Empereur s'était laissé persuader. Aisément. L'idée rejoignait en lui des résonances anciennes. Dans sa prison de Ham, il pensait déjà à la création d'un canal interocéanique par le percement de l'isthme de Nicaragua. Dès 1846, il écrivait qu'il fallait souhaiter « dans l'Amérique centrale, la constitution d'un Etat considérable, capable d'empêcher de nouveaux empiètements des Etats-Unis ».

Après dîner, un soir, à Biarritz, l'Impératrice était entrée dans son cabinet avec Hidalgo qui devant eux avait déroulé son dessein. Tout semblait favorable. Le métis Juarez par son manque de foi avait irrité l'Angleterre et l'Espagne. La révolte couvait dans le pays contre son despotisme. Les Etats-Unis, absorbés par la guerre de Sécession, ne pourraient s'élever contre une intervention européenne. La France y recueillerait de riches privilèges commerciaux et une nouvelle gloire...

— Quel souverain proposer aux Mexicains? demanda Eugénie.

— Voyez-vous un candidat? dit Napoléon. Moi, je n'en ai pas.

L'Impératrice s'éventait.

Ils nommèrent des princes allemands. Un Hohenzollern, un Saxe-Cobourg... Aucun ne paraissait convenir. Le duc d'Aumale? C'était dangereux...

Hidalgo dit alors :

— L'archiduc Maximilien n'accepterait pas?

— Non, sans doute, fit Napoléon.

Eugénie, se frappant la poitrine de son éventail :

— Mon pressentiment me dit qu'il accepterait.

Hidalgo s'empressa :

— On peut le faire sonder; un tel choix serait excellent.

— J'en parlerai demain à M. de Metternich, lança Eugénie.

— Oui, dit l'Empereur, mais sans appuyer, de façon qu'on puisse rompre aisément.

L'Impératrice en causa avec la princesse, puis avec l'ambassadeur. Ils hésitèrent d'abord. Puis, songeant à la situation de l'archiduc, écarté de toute activité par la méfiance de son frère François-Joseph, à l'ambition de l'archiduchesse Charlotte, intrigant pour trouver un trône dans les Balkans, ils s'engouèrent à leur tour.

Avec l'appui réticent de l'Angleterre et de l'Espagne, l'expédition avait commencé. Napoléon III n'avait envoyé à la Vera Cruz que 500 zouaves et une batterie d'artillerie. Hidalgo insistant, Eugénie revenant sans cesse à la rescousse, il se décida à faire partir 7.000 hommes. Mal commandés par le général de Lorencez, ils échouèrent devant Puebla. A ce moment Juarez donnait satisfaction à Londres et à Madrid, qui aussitôt lâchaient Paris et rapelaient leurs bateaux. Eugénie écrivit à l'archiduchesse Charlotte, avec qui elle était entrée en rapports directs :

« Grâce à Dieu, nous sommes sans alliés! »

Elle pensait avoir ainsi les mains plus libres. Pourtant elle fit effort pour regagner la coopération de l'Espagne. Elle partit pour Madrid. Elle n'y était pas retournée depuis son ma-

riage. Descendue au palais de Liria, chez Albe, le souvenir de sa sœur l'attrista d'abord, puis la vie l'emporta, la politique et l'orgueil. Elle revenait à ses premiers compatriotes, dont beaucoup l'avait traitée jadis à la légère, dans le train et le bruit d'Impératrice couronnée. Elle se montra simple, aimable, conquit nombre d'anciens adversaires. M<sup>me</sup> de Montijo crevait de joie.

Succès personnel, échec politique. Eugénie n'obtint pas ce qu'elle était venue chercher. L'Espagne, ses yeux noirs attachés sur l'Angleterre, l'imita dans sa réserve et presque dans son hostilité.

La France demeurerait seule, avec son honneur engagé à triompher d'une nature sauvage, d'un peuple dévoré d'indépendance. Poussé par Eugénie, Napoléon jeta les bases d'une guerre de soumission. Le Corps législatif vota des crédits, après un discours de Rouher qui affirma, reprenant une phrase de l'Impératrice, que « l'expédition du Mexique serait la grande pensée du règne. » Le général Forey, avec 28.000 hommes, 56 canons et de nombreux volontaires mexicains, emporta Puebla.

La cour était à Fontainebleau quand la nouvelle arriva. Un aide de camp apporta une dépêche à l'Empereur. Il demanda à ses voisins permission de l'ouvrir, lut et dit tout haut :

— *Puebla est prise.*

S'étendit le long de la table un brouhaha de joie. Hidalgo se rengorgeait. L'Empereur remit la dépêche à un valet qui la porta à l'Impératrice. Elle la déplia à son tour et s'écria :

— Mais vous ne lisez pas tout !

— Eh bien, lis, dit Napoléon.

— « *Galliffet grièvement blessé.* »

On plaignit Galliffet, très aimé à la cour pour ses boutades. Eugénie regardait fixement son assiette. C'est elle qui avait conseillé au jeune capitaine aux Guides de partir pour le Mexique afin d'abrégier ses folies avec M<sup>me</sup> Constance, biche à la mode... A cet instant, on présentait des sorbets. L'Impératrice, en fille d'Espagne, les adorait. Elle refusa, disant à son voisin, Nigra :

— Je n'en prendrai plus, tant que Galliffet ne sera pas guéri.

On sut plus tard que, le ventre ouvert, laissé pour mort, il avait rampé jusqu'à l'ambulance, portant, comme il disait « ses tripes » dans son képi. Il devait en réchapper au prix d'une cuirasse d'argent. Jusqu'à son retour en France, Eugénie tint sa promesse.

Les Français ensuite étaient entrés à Mexico. Une junte de notables avait proclamé l'Empire et offert la couronne à Maximilien. Eugénie triomphait. Presque chaque jour, elle tenait des conciliabules avec Hidalgo chez les Metternich, fixés pour l'été à La Jonchère. Avec son amie M<sup>me</sup> Arcos, elle s'y rendait de Saint-Cloud, le visage couvert d'un voile. Ces rencontres conspiratrices l'enchantaient.

Des négociations s'étaient engagées avec Vienne, difficiles. François-Joseph, avant de laisser son frère saisir la couronne exotique, exigeait qu'il renonçât à ses droits de Habsbourg. Maximilien voulait tout rompre : Napoléon était excédé, Eugénie furieuse.

Les télégrammes rédigés dans le cabinet de l'Impératrice assiégeaient l'archiduc mou, sans

équilibre. Sa femme, avide de régner, le fit consentir enfin. Il quitta son palais de Miramar et Trieste en pleurant. Dès qu'il fut au Mexique, les embarras s'amoncelèrent. Division chez ses partisans. Conflit avec le Pape. La Sécession s'achevant, les Etats-Unis assumaient chaque jour un air plus rogue et armaient Juarez, réfugié à leurs confins. Les rebelles dispersés reprenaient cœur. La guérilla exténuante commençait.

Eugénie était à présent bien en peine. Elle voyait s'élargir un brasier où fondaient les meilleurs régiments de France. Les emprunts rapprochés se plaçaient mal. Pereire et Rothschild naguère épanouis à la pensée des filons de la Sonora, prenaient des mines lasses. En Europe, la situation un moment éminente de l'Empire semblait s'effriter. Il restait isolé, sans alliances, au regard d'une Prusse en arrêt, d'une Italie boudeuse, d'une Angleterre aigrie. Et Maximilien, occupé de vin et de femmes, n'écrivait, ne faisait écrire Charlotte que pour récriminer, implorer des troupes, de l'argent.

Bazaine, qui commandait l'armée, envoyait d'alarmants rapports. Hidalgo cependant soutenait que tout irait bien, qu'on ne devait pas croire Bazaine, qui avait ses vues et ses plans singuliers.

— Encore quelques efforts, répétait-il, et le pays sera pacifié.

Mais chaque effort était plus lourd. La France grondait. L'Empereur et ses ministres ne voulaient plus donner un homme ni un sou.

Eugénie soutenait encore Hidalgo. Elle commençait pourtant de flairer sur ses pas un relent d'aventure. Si elle s'était trompée! Si Maximilien ne pouvait s'enraciner! S'il fallait,

à la fin, rappeler les troupes et laisser Juarez maître du pays, quel désastre pour l'Empire, pour elle quelle humiliation ! Et d'autre part, à s'acharner dans cette besogne de Sisyphe, la France allait s'épuiser... Entre les deux abîmes, Eugénie tremblait à faire un pas.

Elle regarda sa montre. Six heures et demie... Sans doute Hidalgo s'impatientait ; elle devait le recevoir, écarter ses mirages, discuter ses demandes, le nourrir de demi-promesses. Tâche ingrate ! Mais elle l'avait voulu... Elle ne rejetait pas les responsabilités. Fière, elle les eut plutôt serrées autour d'elle, comme une écharpe. Après tout, rien n'était perdu. La guerre a ses retours. Peut-être Hidalgo apportait-il de bonnes nouvelles. Allons...

Elle se leva, arrangea ses cheveux devant la glace, et, appelant M<sup>me</sup> de Saulcy, lui dit :

— Faites entrer M. le ministre du Mexique.

## VI

### BIARRITZ

L'Empereur se promène sur la terrasse de la villa Eugénie avec un homme grand, mince et blond, dont la moustache abrite une dure mâchoire, le comte de Bismarck. Le hobereau brandebourgeois, depuis la convention de Gastein devenu l'un des maîtres de l'Europe, a été invité à Biarritz par l'Empereur. Ils se sont entretenus des arrangements à prendre pour contenter les ambitions de la Prusse en Allemagne et accorder une compensation à la France sur le Rhin. Napoléon, de peur de montrer son jeu, mêle les questions, s'entoure de nuées. Et Bismarck, qui suit son dessein d'abattre l'Autriche et de réunir toute l'Allemagne autour de la Prusse, Bismarck, qui pensait d'abord à payer cher la neutralité de la France, sent que l'Empereur hésite, qu'absorbé par les soucis du Mexique, il laissera faire en Europe, que des promesses en l'air suffiront à le contenir. Il a su flatter Eugénie qui le trouve « plus causeur qu'un Parisien », et qui, bien qu'elle soit contraire à la Prusse, estime qu'avec cet homme habile, épris de réel, on peut s'entendre.

Si elle était admise aux entretiens, sans

doute en ferait-elle changer la tournure. Elle chercherait des bases positives, demanderait des précisions. Mais Napoléon n'a point désiré sa présence. Et quand elle l'interroge, il élude, répète qu'il ne faut rien presser, que tout va bien...

En ce moment, Napoléon parle familièrement avec Bismarck de ses souvenirs d'étudiant, d'Augsbourg. Appuyé sur sa canne, il boîte un peu. Sa santé, cette année, a été chancelante. Il est allé se reposer quelques semaines en Algérie, laissant pour la seconde fois la régence à l'Impératrice, qui n'a point été fâchée de reprendre les rênes et de présider le Conseil, comme si elle régnait seule. Maintenant, après une cure à Vichy, il paraît mieux. Son teint est meilleur; l'air vif de la mer rosit ses joues...

Dans la villa, on entend de loin sonner le rire d'Eugénie. A Biarritz, elle se sent plus chez elle que partout. Quand elle venait en France, elle avait remarqué ce village, isolé dans un site désert. Comme Morny a créé Deauville, elle a créé Biarritz. Mérimée, entiché de Cannes, où il passe les hivers, eut voulu qu'elle s'y bâtît une résidence. Elle ne l'a pas écouté. La côte basque l'attire. Si près de l'Espagne, elle en croit respirer l'air. Beaucoup d'Espagnols de la société, à son imitation, viennent s'y fixer pour l'automne. Qui cherche à lui plaire s'y fait construire une villa. Ici, point de galas, plus de « séries ». Dans ce pays qui lui doit tout, Eugénie, rendue à soi, semble rajeunir. La politique l'occupe moins.

Le matin, elle va par les rues de la bourgade, alerte, retroussant sa jupe, maniant une haute canne à glands. Elle entre dans les boutiques,

cause avec les marchands, s'informe des incidents locaux, s'arrête devant les constructions nouvelles, s'intéresse aux progrès de la jetée qui doit abriter le petit port. Elle demande aux marins si la pêche est bonne, s'il fera beau temps demain. Dans ces allées et venues, souvent son aumônier Mgr Bäuer l'accompagne. C'est ce Bernard Bäuer, ancien danseur du caseron Montijo qui, aux Eaux-Bonnes, entre deux promenades, parlait de quitter le monde et de se donner au Christ. Etre ambigu, balancé entre le mysticisme et le plaisir, qui n'a jamais trouvé son équilibre et peut-être, au fond, ne le désire pas. Il est entré chez les Carmes, et a outré leurs austérités. Plusieurs années il a prêché dans les villages bretons. Il est revenu à Madrid, a passé à Vienne, à Rome, où le pape l'a nommé prélat. Ensuite il s'est installé à Paris, rue Saint-Florentin, près l'hôtel Rothschild. Sa parole subtile, l'élégance de ses soutanes, lui ont attiré force pénitentes. Les femmes à la mode ne veulent plus d'autre directeur. Se rappelant au souvenir d'Eugénie, portée toujours à pousser les amis d'autrefois, il a paru aux Tuileries, s'y est impatronisé. Il cherche à jouer un rôle. L'Impératrice, encore qu'il lui inspire une vive sympathie, ne s'y prête pas. Il peut être un confident; elle n'entend point subir son influence. Qu'il entreprenne, elle allonge leurs distances. L'Empereur le goûte peu. Cependant il est touché par son zèle pour les pauvres. Et il fait taire la princesse Mathilde, qui, détestant le prélat, l'appelle tout haut « le rabbin de Buda-Pesth ».

Parfois, avant le déjeuner, Eugénie monte à cheval avec son fils qui, déjà bien rompu,

la suit sur son poney. Sa santé la préoccupe toujours; elle lui tâte souvent les mains, le cou, consulte sans cesse les médecins, même les charlatans. Il a été bel enfant, mais, grandissant, s'est étriqué. Il ressemble à sa mère, sans le teint ni la finesse des traits. Par instants on pourrait croire qu'il sera laid. L'Impératrice s'en désole :

— C'est si important, dit-elle, pour un peuple, que le souverain soit beau!

Elle craint pour lui l'adulation de la cour. Un soir, aux Tuileries, devant un groupe, comme Le Verrier, vantant ses découvertes, traçait une sorte de carte du ciel, le petit prince lui posait des questions naïves auxquelles le savant, trop ami des places, répondait, l'échine basse.

L'Impératrice, venant vers eux, demanda :

— De quoi parlez-vous donc?

— Madame, répondit l'astronome, Son Altesse Impériale daigne m'exposer ses idées sur l'astronomie : elles sont très remarquables.

Le petit rougissait d'aise. Eugénie fronça le sourcil :

— Ah, monsieur, s'écria-t-elle, ne flattez pas cet enfant qui, malheureusement, n'entend jamais la vérité. Ses idées sur l'astronomie! Je devine ce qu'elles peuvent être!

Elle saisit son fils par la main et le menant vers l'amirale Bruat, sa gouvernante :

— M. Le Verrier est bien bon de t'écouter. Tu n'es qu'un petit garçon comme les autres, et en fait d'astronomie, la meilleure leçon que tu puisses recevoir à cette heure est qu'il est temps pour toi d'aller au lit.

Le plus souvent elle agit sur l'enfant par l'amour-propre. Quand il n'est pas sage, elle

lui ôte ses épaulettes, ce qui le peine infiniment.

Il est brave comme elle. Il a des goûts militaires, aime le son des tambours et des trompettes, la vue des troupes. Le danger l'amuse. Un jour, à Saint-Jean-de-Luz, le canot où il se trouvait avec sa mère, mal dirigé, heurta une roche et coula. Un matelot le prit sur ses épaules vers la plage. La mer passait parfois par-dessus sa tête. L'Impératrice, que deux marins emportaient, criait :

— N'aie pas peur, Loulou!

L'enfant répondait, gonflant sa petite voix :

— On n'a pas peur quand on s'appelle Napoléon!

Il était malicieux. Revenant de sa leçon d'équitation, il dit un jour qu'il avait « pilé du poivre », le cheval qu'il montait ayant le trot dur. L'Impératrice lui défendit de se servir de pareils mots. L'enfant lui répondit d'un ton railleur :

— Maman, certainement vous parlez bien le français, mais vous êtes une étrangère, et vous ne savez pas les *finesses* de la langue.

Parfois il se rebellait tout de bon. Après une réprimande de l'Impératrice, sa nurse, miss Shaw, le surprit qui se tailladait la paume de la main avec un canif. On le pansa. Il se débattait, criant :

— Je ne veux plus avoir de sang espagnol, je ne veux plus avoir que du sang français!

A sept ans, on lui a donné un gouverneur, le général Frossard, aide de camp de l'Empereur. Le général, homme strict et même étroit, a été nommé à cet emploi d'une manière imprévue. Il causait avec Napoléon quand le petit prince se glissa dans le cabinet, où à toute heure il

avait ses entrées, et courant à son père, lui demanda de monter *Bouton d'Or* au Bois, l'après-midi. L'Impératrice l'en avait privé pour désobéissance. L'Empereur, faisant pour une fois le sévère, lui dit de s'en aller. Le petit s'entête, insiste. Obligé à la fermeté par la présence du général, l'Empereur veut le faire sortir. L'enfant s'accroche à ses jambes et l'empêche de bouger. Napoléon va rire et céder, quand Frossard dit d'un ton grave :

— Quoi, monseigneur, vous refusez d'obéir à Sa Majesté?

Il ouvre la porte et la montre au petit qui s'esquive, confus.

Eugénie aussitôt déclara qu'il ne fallait point chercher d'autre gouverneur que Frossard. L'Empereur lui offrit le poste. Le général accepta, à condition qu'il recevrait pleine autorité sur l'enfant.

Le précepteur du prince impérial était M. Monnier. Un brave homme, qui craignait pour son pupille l'aridité de l'étude et prétendait l'instruire sans effort, par des causeries plutôt que par des leçons. Louis l'écoutait mal. Il goûtait les sciences naturelles, l'histoire. Les mathématiques, le grec, le latin le rebutaient. Il travaillait côte à côte avec Louis Conneau, fils du médecin et intime ami de l'Empereur, qui avait son âge et partageait entièrement sa vie. Très souvent Napoléon venait les voir. Trouvant une fois son fils qui bâillait sur un texte de Quinte-Curce, il dit avec douceur :

— C'est bien ennuyeux à faire, une version. Moi, je n'ai jamais pu.

M. Monnier crut devoir répliquer, par esprit courtisan :

— Cependant Votre Majesté a fort bien traduit les *Commentaires de César*.

— Oh, fit Napoléon, ce n'est pas moi !

Eugénie, si elle eut été là, eut désapprouvé cette bonhomie. Elle répète que Loulou doit s'appliquer, prendre de la peine. Son caractère ne se formera qu'ainsi.

— Il aura à décider pour des millions d'êtres, il supportera des responsabilités immenses au regard de son pays et de l'Europe ; il faut que son jugement soit indépendant et ferme, qu'il ait ce courage de penser qui précède le courage d'agir.

Elle n'entend pas que, même si jeune, il puisse ignorer les tristesses de la vie, les inégalités sociales, la misère :

— Il croit probablement que les pauvres sont ceux qui n'ont pas de voiture. Il faut qu'il comprenne, qu'il se rende compte, qu'il écoute les récits de ces malheureux, dans lesquels il y a beaucoup de mensonges, mais encore plus de vérités. Il faut qu'il connaisse les affreux logis sans air et sans pain où le bonheur est impossible. Il ne peut pas régner sans avoir vu cela.

A Biarritz, il ne travaille plus. Ce sont les vacances. Il joue le plus souvent dans les jardins de la villa ou au bord de la mer avec Louis Conneau, ses cousines d'Albe, des garçons du même âge : les petits Murat, La Bédoyère, Corvisart. L'Empereur ne dédaigne pas de prendre part à leurs jeux. Point l'Impératrice. Au fond, goûte-t-elle beaucoup la société des enfants ?

\*\*

Dans le grand salon de la villa Eugénie, qui, d'abord tapissé de perse à ramages, s'est dé-

coré plus tard d'une suite de Gobelins qui retracent les aventures de Don Quichotte, les soirées passent de la façon la plus bourgeoise du monde. En robe modeste, « des robes à cent cinquante francs », l'Impératrice s'installe avec ses amies autour d'une table ronde. Penchant sa tête dorée sous la lampe, elle brode, tricote, parlant haut, et beaucoup. Napoléon, devant une table à jeu, le petit prince sur ses genoux, crayonne des plans d'embellissement de la villa et des jardins, ou montre les cartes de la Gaule qu'il a fait dresser pour sa *Vie de César*. Qu'une phrase étourdie de l'Impératrice vienne jusqu'à lui, il lève le front et la taquine. Ainsi devant le baron Haussmann, vulgaire et béat, elle se vante de descendre de Sainte-Thérèse. L'Empereur, tenant du bout des doigts sa cigarette, demande :

— En ligne directe?

— Parfaitement.

Napoléon prend un air sentencieux :

— Comme l'histoire nous trompe! Sainte Thérèse n'est donc pas morte vierge?

Eugénie rougit comme à vingt ans et s'écrie en frappant le tapis de son pied chaussé de prunelle :

— Tenez, vous me feriez dire des bêtises!

Ou bien, parlant des courses de taureaux dont elle est férue, elle s'enquiert des matadors qui doivent venir d'Espagne pour les courses de Bayonne, organisées sur son désir. On lui cite des noms :

— Mais je ne les connais pas. Je n'en ai jamais entendu parler! Où étaient-ils donc lorsque j'étais en Espagne?

On entend l'Empereur qui, laissant le livre

où traîne sa barbiche, dit de sa bonne voix sourde :

— Ils étaient en nourrice...

Eugénie ne comprend pas tout de suite. Elle se tourne vers Napoléon, voit ses yeux luire de gaieté. Haussant les épaules avec dépit, elle lui jette alors :

— Quelle insolence!

Puis, franchement, elle rit, de ce rire de gorge qui ressemble à un gloussement.

Les hommes, dans des coins, lisent des journaux, des revues, ou boivent lentement leur café. Parfois le général Edgar Ney se met au piano. Quelques couples dansent des quadrilles, des valse, la boulangère, le carillon de Dunkerque qui naguère amusait tant Eugénie. Elle danse rarement depuis la mort de sa sœur...

Quand il est en train, accompagné par M<sup>me</sup> de La Bédoyère, l'Empereur, s'excusant sur sa voix fausse, chante, en français ou en allemand, *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?* ou les *Deux Grenadiers*. La princesse de Metternich lui succède et prenant un accent gavroche, détaille, en artiste, la chanson de Thérèse : *Rien n'est sacré pour un sapeur*. La princesse d'Essling et M<sup>me</sup> de Montebello semblent un peu scandalisées. Les autres s'amusent de bon cœur.

Certains soirs, l'Empereur commence de lire tout haut. Il choisit toujours un volume assommant. On bâille. M<sup>me</sup> de La Bédoyère dort. L'Impératrice compte sans patience les mailles de son tricot. Levant enfin les yeux, Napoléon voit tous ces longs visages, et pour les dérider, fermant son livre, propose de jouer « à la serviette ». Chacun se secoue, ravi de la diversion.

Les hommes passent au fumoir. Les femmes, demeurées seules dans le salon, s'arment d'une serviette pliée dont elles tiennent les deux bouts serrés dans leur main. Chacune choisit un cavalier. On fait alors un à un revenir les messieurs. Chacun va vers celle dont il se croit l'élu. S'il tombe juste, il est admis à demeurer avec les dames. Sinon, il est chassé à coups de serviette. L'Empereur se trompe toujours. Poursuivi, il retrouve une agilité de jeune homme, saute par dessus les chaises et s'enfuit pour rentrer l'instant d'après. Les femmes rient à perdre haleine. L'Impératrice est des plus déchaînées; elle court, crie, gesticule comme une pensionnaire. Enfin, elle s'arrête. On relève les chaises. Le salon reprend figure. Des valets passent des rafraîchissements. Peu après tout le monde s'en va coucher.

\*\*

Pendant le court passage de Bismarck à Biarritz, tels jeux bruyants font trêve. Cependant Mérimée qui, malgré l'âge et la petite santé, reste porté aux farces de carabin, profite des attentions marquées du chancelier prussien près de M<sup>me</sup> de La Bédoyère pour avertir celle-ci qu'à paraître l'encourager, sa vertu court des risques :

— M. de Bismarck est réputé pour sa hardiesse, son cynisme même à l'égard des femmes.

Comme M<sup>me</sup> de La Bédoyère semble incrédule.

— Oui, oui, appuie l'Impératrice, qui garde son sérieux, il a raison, ma chère, il faut vous méfier!

La veille du départ de Bismarck, Mérimée découpe dans un carton la tête du ministre qu'il colorie avec adresse. Avertissant Napoléon et Eugénie, il se glisse avec eux, après dîner, à pas de loup dans la chambre de M<sup>me</sup> de La Bédoyère. Ils placent son traversin sous le drap pour simuler la forme d'un corps, et sur l'oreiller la tête, coiffée par l'Impératrice d'un mouchoir noué en cornette. A la clarté mouvante des bougies, l'illusion est entière. Au point qu'un valet de chambre entrant un peu plus tard pour faire la couverture et apercevant le simulacre se retire, avec de grandes excuses.

Au salon, la soirée languit. Bismarck se retire tôt. Vers onze heures, Eugénie se lève, fait sa belle révérence et sort avec Napoléon.

Ils vont se poster au bout du couloir du premier étage. Tous les hôtes montent à leurs chambres. Bougeoir à la main, M<sup>me</sup> de la Bédoyère entre dans la sienne. Un instant après, elle en ressort affolée et frappe à la porte de sa voisine, M<sup>me</sup> de Lourmel, criant :

— Il y a un homme dans mon lit!

M<sup>me</sup> de Lourmel ouvre en pouffant. Dans la nuit du couloir l'Impératrice, trop tôt, éclate de rire. M<sup>me</sup> de la Bédoyère est alors édifiée, et se met à rire avec les autres.



Maintes excursions, des promenades en mer. Elles mènent quelquefois à des retours piteux. Un matin, pour faire l'ascension de la petite montagne de la Rhune, on part à dix heures en chars à bancs. On traverse St-Jean-de-Luz, puis, après avoir longé la Nivelle, on arrive au

pied du mont. Des guides à béret y attendent, et des muletiers avec leurs bêtes. Eugénie, des premières, saute à terre, choisit son mulet. On l'entend réclamer son fameux sac vert sans lequel elle ne se déplace point, qu'elle perd toujours, qui contient mille choses dont elle peut avoir besoin et dont elle ne se sert jamais. La caravane gravit les premières pentes. L'Impératrice a pris la tête avec Anna Murat. Derrière viennent Pauline de Metternich et M<sup>me</sup> de la Poëze, si maigre sous ses robes légères, qu'on l'appelle « le rideau flottant ». A mi-côte on fait halte pour déjeuner. Eugénie comme les autres s'assied sur l'herbe. De bon appétit on dépêche viandes froides et galantines. Des musiciens basques sont venus qui jouent de la guitare. Un couple danse une *jota*. Puis naissent les accords tristes et voluptueux d'un *fandango*. L'Impératrice n'y tient plus. Elle jette son manteau, saisit les castagnettes d'un chanteur. Les bras arrondis, la tête rejetée en arrière sous la toque espagnole à pompons, vêtue d'une jupe noire et d'un boléro orangé, elle danse. Comme jadis à Carabanchel, elle n'est plus qu'Eugénie, une Espagnole emportée par le rythme, joyeuse de l'âpre cadence. Quand elle s'arrête, comme on l'applaudit, l'étiquette envolée, elle dit en souriant :

— N'est-ce pas que le fandango est une jolie danse?

L'on remonte en cacolet; une heure de marche et l'on arrive au sommet de la Rhune. L'on admire la vue qui s'étend sur une longue lisière de côtes et sur les Pyrénées. Il est tard déjà; le jour baisse.

— Revenons maintenant, dit Eugénie.

Et l'on revient, mais à pied, car les mule-

tiers ont reçu trop tôt leur congé. L'on descend par le sentier pierreux qui côtoie de profondes gorges. Des femmes mal chaussées se lamentent. L'Impératrice les encourage :

— Allons, marchons, nous serons en retard.

Elle marche, elle, d'un bon pas, le bras passé dans le bras de M<sup>me</sup> de Metternich. Mais derrière, dans l'obscurité, les pieds trébuchent, les yeux se mouillent et les dents grincent. M<sup>me</sup> de la Bédoyère, lourde, n'en peut plus. Elle s'effondre, priant d'une voix lamentable qu'on la laisse mourir sur place.

— Faites-lui vite un brancard, dit l'Impératrice.

Les guides croisent des bâtons. A quatre, ils portent M<sup>me</sup> de la Bédoyère qui ne pleure plus. D'autres femmes alors jalousent son palanquin. Elles se laissent choir aussi, font les mortes. Aux lanternes, avec des branchages, les hommes fabriquent des civières. Cependant celles qui restent debout et piétinent dans les ronces, quittant tous dehors de cour, pestent contre Eugénie « qui a toujours des idées folles », promettent de se venger, en tous cas jurent bien de ne plus se laisser reprendre à ces expéditions.

— Nous arrivons, crie de temps en temps l'Impératrice, pour ranimer ces « poules mouillées ».

A la fin, en effet, on arrive aux voitures où chacun monte, s'étale avec allégresse.

Un autre jour on décide d'aller par bateau à Fontarabie. Eugénie a conseillé à ceux qui n'ont pas le pied marin de renoncer. Mais tous protestent. Miss Vaughan adore la mer. M<sup>me</sup> Walewska n'a peur de rien. M<sup>me</sup> de la Bédoyère n'a jamais été malade...

— Bon, fait l'Impératrice, nous verrons bien.

A deux heures, sur la plage, par un splendide soleil, tous les hôtes de la villa Eugénie sont réunis. Les messieurs, en redingote, pantalon clair et haut-de-forme, bien gantés, parlent de navigation et fument de gros cigares. En amples cloches, organdi, taffetas, jacobinas, les dames caquettent, abritées sous leurs petites ombrelles de couleur. A quelques pas, la foule des baigneurs admire.

Les cigares tombent à terre : l'Impératrice paraît, habillée d'alpaga blanc, avec un chapeau de grosse paille piquée de plumes blanches. Elle est de bonne humeur. La mer est sa grande amie. « C'est à bord, dit-elle, qu'elle voudrait toujours vivre. » On s'embarque dans les canots pour rejoindre l'avisos *la Mouette* qui tire sur ses chaînes, à trois cents mètres du rivage. A mesure qu'on avance, la mer semble plus forte, des lames fusent contre les flancs de l'avisos. L'abordage est délicat. Eugénie monte la première à l'échelle, soutenue par deux jeunes officiers. Les femmes, tout à l'heure intrépides, s'effraient. On les hisse à force de bras, en dépit des embruns. M<sup>me</sup> de Montebello reçoit une lame dans le cou. M<sup>me</sup> de la Bédoyère, prise dans un saut d'écume, telle une déesse, voit ruisseler sa robe de soie gorge-de-pigeon. Miss Vaughan se foule la cheville.

On lève l'ancre. L'Impératrice agite son mouchoir. A une fenêtre de la villa, l'Empereur regarde avec une lorgnette. Le petit prince près de lui trépigne. Sa mère n'a pas voulu de lui, parce qu'il est enrhumé. On s'assied sur le pont, dans des fauteuils de coutil. L'Impératrice est enchantée. L'air s'engouffre dans les

crinolines. Les dames ont fort à faire pour les maintenir. Et voilà que la mer vraiment devient houleuse. Le bateau roule et tangue. Déjà des visages se brouillent. On bavarde encore, mais par contenance. Le comte Hoyos soudain se lève et court au bastingage. Les derniers rires s'éteignent. Comme diversion, Eugénie fait servir le goûter. Un beau goûter. Nul, hormis elle, n'y touche. M<sup>me</sup> de Metternich, placée près d'une assiette de babas au rhum, s'en écœure et cédant tout à coup au démon intérieur, va rejoindre Hoyos. Alors c'est une débâdade. Plus de respect humain. La moitié des passagers, cheveux au vent, font confidence à Neptune. Les autres s'allongent sur le pont. Plus d'égards pour la souveraine. Comme elle est debout et s'empresse, on lui demande un châle, un coussin, voire une cuvette. Elle court de l'un à l'autre, fait de son mieux. Vaillante, si elle est dégoûtée, elle ne le montre pas. Personne ne l'aide. Seuls des hommes, Walewski et Metternich restent indemnes. Pourtant ils refusent de soigner les malades, affirment qu'ils n'y résisteraient pas.

Par bonheur Fontarabie est bientôt en vue. Les agonisants se soulèvent. Les femmes défripen leurs étoffes. L'éducation reparaît. *La Mouette* stoppe devant la petite ville. Les canots descendus, on s'y entasse au prix encore de quelques douches. La mer, hélas! est plus mauvaise encore ici qu'à Biarritz. Le chef pilote déclare l'atterrissage dangereux. Les voyageurs, désolés, remontent sur l'avis. De nouveau ils s'étendent. Dans le crépuscule, le froid qui tombe, l'hôpital flottant retourne vers Biarritz. Près d'y atteindre, Eugénie voit des fusées s'élever sur la côte. C'est sans doute

l'Empereur qui fait saluer l'arrivée. Qu'il est aimable ! Mais un canot à vapeur s'approche, dans les vagues furieuses : il apporte au capitaine un pli, de la part de Napoléon, qui interdit de débarquer l'Impératrice et sa suite, en raison de l'état de la mer.

Eugénie lit tout haut l'ordre de l'Empereur, tandis que l'avis, après un jet plaintif de sirène, fait demi-tour. Il faut chercher un port dont l'entrée offre moins de risques.

— Vous verrez, s'écrie en sanglotant M<sup>me</sup> de la Bédoyère, qu'on nous emmènera en Cochinchine !

Personne ne se plaint plus. Sous les châles et les manteaux, les forces diminuent. Eugénie reste accoudée au bord. De huit heures du soir à deux heures du matin, le bateau erre sur le golfe, la mer grossissant toujours. A la fin l'Impératrice n'y tient plus. Elle appelle le capitaine et lui commande de tenter l'entrée de l'Adour. Le marin hésite ; la barre est très dangereuse, surtout de nuit. Eugénie s'énervé... Il faut bien que l'officier s'incline.

L'avis se dirige vers la barre, la franchit. Trois énormes avalanches d'eau, coup sur coup, balaient le pont de *la Mouette*. Et voici l'eau calme. On aborde. Sur la rive, des lumières, des voitures. L'Empereur est là. Dévoré d'anxiété, depuis plusieurs heures il galope de Biarritz à l'Adour. Il est arrivé trop tard pour empêcher le passage de la barre. Il est blême de peur. L'Impératrice lui prend la main, assez penaude :

— Nous n'avons pas eu de chance, dit-elle, avec notre course en mer.

Napoléon, hors de soi, répond tout haut :

— C'est aussi la dernière fois que tu fais de ces escapades!

La pauvre, dolente compagnie, vêtements trempés, figures vertes, emplît les landaus. Arrivé à la villa, tous voudraient monter à leurs chambres.

— Non, non, venez souper! dit Eugénie.

Souper qui semble un banquet de déterrés. Les messieurs, monstrueux dans leurs redingotes roidies par l'eau de mer, les dames pareilles à des mannequins tirés d'un incendie. Par instants, à leur vue, un fou rire secouait l'Impératrice. L'Empereur souriait, quoique encore mécontent. A quatre heures seulement la fête prit fin.

Mésaventures à part, ce sont des journées de détente, où le corps s'allège, l'esprit repose et se déplie. Les meilleures que de tout son règne connaîtra Eugénie. Elle le sait bien. Quand elle doit quitter Biarritz pour remonter vers Compiègne, vers Paris, vers le harnois de cour, vers les tracas du pouvoir, elle soupire :

— Il faut rentrer : adieu le bon temps!

## VII

### LES TEMPS DIFFICILES

Ils sont venus, après tant de belles années... Une chance incomparable a favorisé Napoléon III depuis 1848. Pendant quinze ans tout lui succède. Les deux guerres, Crimée et Italie, bien qu'elles aient coûté cher, replacent à un rang insigne la France accrue de la Savoie et de Nice. Le pays florissant se renouvelle par d'immenses travaux. L'argent afflue. Matée, l'opposition se tait... Et puis, par degrés, sans qu'au début le changement se décelé, le beau spectacle perd sa lumière. Plus de succès; des déceptions, des fléchissements. La chance hésite. Et la voilà qui tourne. L'expédition du Mexique, d'abord petite, creuse le trésor, mange les troupes et vide les arsenaux. Une crise économique naît. Le prestige de l'Empereur baisse. Moins heureux, il apparaît moins intelligent.

Au vrai, sa diplomatie tortueuse lui a fait commettre un terrible impair. Il a cru qu'en favorisant les desseins de la Prusse sur l'Allemagne, il obtiendrait pour la France une compensation rhénane, pour l'Italie la Vénitie. Comme toujours cheminant sous

terre, il se fait le courtier de Bismarck et lui assure la coopération militaire de Victor-Emmanuel. Eugénie proteste contre cette politique. Quand Thiers, au Corps législatif, montre le danger de l'unification allemande, elle lit à Napoléon son discours et le commente avec énergie :

— Je n'aime pas M. Thiers, conclut-elle, mais il a mille fois raison.

Drouyn de Lhuys, à l'insu de qui l'Empereur a négocié, se joint à Eugénie. Napoléon est ébranlé par leurs remontrances. Que faire? Convoquer un Congrès? On l'essaie. Tous les Etats s'esquivent. Et Bismarck lance sa foudre. Le 3 juillet, les Autrichiens sont vaincus à Sadowa. Paris s'effraie, s'indigne. L'Empereur, en plein retour de sa maladie de vessie, semble désarmé. Eugénie, au Conseil réuni le 5 juillet, à Saint-Cloud, propose, avec Drouyn, de masser quelques divisions en Alsace pour inquiéter la Prusse et l'obliger aux concessions.

— Le pouvons-nous? demande-t-elle au ministre de la guerre, le maréchal Randon.

Il répond :

— Oui, madame; nous pouvons concentrer immédiatement 80.000 hommes sur le Rhin et 250.000 dans une vingtaine de jours.

L'Empereur se tait.

Eugénie alors déclare que « le sort de la France se joue ». Elle n'ose pas dire « le sort de l'Empire ». Mais elle le pense. La Valette, trop sûr de soi, déclare qu'à menacer la Prusse, l'Empereur en viendrait au renversement total de sa politique. Bismarck, si on l'y invite, ne se refusera pas à une concession en Rhénanie...

L'Empereur reste inerte. Eugénie dit :

— Quand les armées prussiennes ne seront plus engagées au fond de la Bohême, et pourront se retourner contre nous, Bismarck se moquera de vos réclamations!

Puis, s'adressant à Napoléon qui, les yeux baissés, croise et décroise ses mains, elle s'écrie :

— La Prusse ne s'est pas fait scrupule de vous arrêter après Solférino. Pourquoi vous gêneriez-vous de l'arrêter après Sadowa? En 1859, nous avons dû céder parce que nous n'aurions pas eu 50.000 hommes pour barrer la route de Paris. Aujourd'hui, c'est la route de Berlin qui est ouverte. Et nous n'en profiterions pas!

Le prince Napoléon, hostile à l'Autriche et soucieux de ménager les intérêts du beau-père italien, répond « qu'il faut savoir ce qu'on veut, et puisqu'on a pris le parti de la neutralité, s'y tenir. Sinon, l'Europe méprisera une politique si versatile ».

— Mais si l'on s'est trompé, pourtant! réplique Eugénie.

Rouher est pour l'expectative, lui aussi. Il craint qu'une démonstration sur le Rhin ne mène droit à la guerre. Or nous ne sommes pas prêts. Le mieux est de voir venir.

Eugénie hausse les épaules. Elle est sûre que la seule perspective de l'intervention française fera mollir la Prusse. Elle insiste, et avec elle Randon et Drouyn.

Epuisé, la volonté abolie, Napoléon cède enfin. Le Conseil alors, en dix minutes, décide de convoquer les Chambres pour voter les crédits nécessaires à la mobilisation. 50.000 hommes seront jetés sur la frontière. Une note sera adressée à la Prusse pour l'aver-

tir que nous ne tolérerons aucune modification territoriale en Europe qui n'aura pas eu d'abord notre assentiment. *Le Moniteur Officiel* du lendemain publiera ces décisions.

Eugénie exulte. Enfin, la France va retrouver son prestige. Le succès extérieur permettra de brider l'opposition...

Mais, dans la soirée, le prince Napoléon voit l'Empereur. Il lui montre le péril où il se jette, désarmé. Le désastre mexicain ne suffit donc pas? Sur un coup de dés va-t-il jouer le sort du pays? Subira-t-il jusqu'à la catastrophe l'influence néfaste de l'Impératrice? Que la guerre éclate, le régime est perdu...

Morne, las, glissant d'un parti à l'autre, l'Empereur suit le conseil de sa crainte. Il ne se fie plus à l'intuition d'Eugénie. Il fait appeler Conti, son chef de cabinet depuis la mort de Mocquard, et révoque les ordres donnés. *Le Moniteur* du 6 reste muet.

Eugénie, l'ayant lu, court chez l'Empereur, l'interroge. Il est si défait qu'au fond elle a pitié. Mais il s'agit de la France, de l'Empire, de leur fils. Ils ne s'appartiennent pas. Ils règnent. Il répond, avec patience. L'armée vraiment est trop faible. Il n'ose courir un tel risque. Elle s'emporte, lui prédit l'assaut de l'opinion, où déjà les éléments hostiles multiplient. Il la quitte, sans paroles, va se perdre dans la nuit de sa chambre où, lanciné par son mal, il gémira seul.

Si Morny était là, songe Eugénie, elle s'appuierait sur lui. Avec lui elle gouvernerait puisque Napoléon s'abandonne. Mais le meilleur cerveau de l'Empire, l'intelligence la plus souple, la seule volonté capable de s'opposer aux empiètements du prince Napoléon, ont

disparu depuis un an. Rouher n'est qu'un procureur éloquent. Ce ne sera jamais un homme d'Etat. Pendant ces jours critiques dont elle éprouve toute l'angoisse, elle réfléchit, médite, se concentre comme peut-être jamais encore elle ne l'a fait. Elle voit l'Empereur si abattu qu'une idée audacieuse la saisit. S'il abdiquait!... A sa place elle assumerait le pouvoir. Elle sauverait l'Empire, conserverait le trône à son fils... Elle se confie aux Metternich qui, sans vouloir se compromettre, ne la découragent pas.

Un soir, venue avec Napoléon seul en boggy, à Villeneuve-l'Etang, elle ose proposer à l'Empereur de renoncer au pouvoir. Il ouvre les yeux, la regarde. Avec reproche. Il semble dire :

— Quoi, celle qui me doit tout, la femme que j'ai couronnée veut m'ôter la couronne!

Sentant l'odieuse de la démarche, elle poursuit cependant, parce qu'elle croit à sa nécessité. Le régime décline. Pour le soutenir, des changements de ministères ne suffisent plus. Un changement de souverain pourrait regagner l'affection de la France. Un jeune Empereur, ce petit prince que Paris aime tant, rassemblerait autour de sa minorité toutes les forces saines de la nation. Que Napoléon s'efface, pour quelque temps du moins. Qu'il fasse ce sacrifice, si poignant qu'il paraisse : il assurera l'avenir de sa race et sauvera une seconde fois le pays du désordre où le jetterait une révolution.

Il hoche la tête. Non, il n'y aura pas de révolution. Rien n'est désespéré. Du calme, il faut du calme... Sadowa? Un échec diplomatique. On peut le réparer encore. L'Empire n'a plus

pour lui les grandes villes? Les a-t-il eues jamais? Il garde l'énorme masse paysanne, beaucoup d'ouvriers, l'industrie, une part de la bourgeoisie, tout l'organisme administratif et judiciaire, le clergé, l'armée. Abdiquer, c'est un suicide. En France la minorité d'un souverain a toujours provoqué des troubles. On s'attendrit quelques mois sur l'enfance du prince, puis on pense à en profiter. Les peuples n'ont pas de durables chevaleries. Napoléon IV ne régnerait guère, surtout avec une régente étrangère, une nouvelle Anne d'Autriche...

— Oui, une nouvelle Anne d'Autriche! Et le règne qu'elle a préparé a été celui de Louis XIV!

— Elle a trouvé Mazarin. Qui trouverais-tu? C'eut été possible, peut-être, s'il n'y avait pas eu le Mexique. Mais il y a eu le Mexique...

Elle ne répond plus. Elle laisse pendre ses bras et marche en silence, regardant le sol.

Cette réplique a de quoi l'accabler.

Eugénie a eu beau prier dans son oratoire des Tuileries, faire brûler des cierges à Notre-Dame des Victoires, de saison en saison, le désastre mexicain s'est aggravé. En vain elle a supplié l'Empereur. Il a fallu rappeler Bazaine et ses troupes. Ça été dès lors un déchaînement contre Eugénie. Vers elle ont monté tous les reproches. Paris entier répète : « C'est la faute de l'Espagnole! »

Hyrvoix, le chef de la police secrète, l'a avoué un matin à l'Empereur. Eugénie qui entraînait l'a surpris. Hyrvoix s'est en vain excusé :

— L'Espagnole! s'est écrié l'Impératrice, crispant les poings. Je suis devenue Française,

mais je montrerai à mes ennemis que je puis être Espagnole à l'occasion.

Elle l'a montré à Hyrvoix.

— Vous avez obéi à votre conscience, disait Napoléon en lui serrant la main.

Mais deux semaines plus tard, il quittait ses fonctions pour devenir receveur général dans le Jura. Eugénie l'avait exigé.

— Qu'on lui donne n'importe quel poste, je ne veux plus le voir.

Supprimer un agent est aisé. L'opinion demeure. Et ce n'est pas dans sa houle qu'une régence pourrait s'établir. Du reste, pour déprimé qu'il soit, l'Empereur garde le sens de sa dignité. Il n'est pas lâche. Régner oblige :

— Il faut, dit-il, d'abord réparer les fautes. Ce n'est pas le moment d'abdiquer, mais d'agir.

Il agit en effet. A Vichy, où il part pour faire sa cure, il confère avec Drouyn de Lhuys. Notre ambassadeur à Berlin, Benedetti, demandera Mayence et la Rhénanie. Mais ces quelques jours de retard ont tout perdu. L'Autriche dépose les armes. Benedetti presse Bismarck. Le chancelier carrément refuse. Ses régiments peuvent marcher demain contre la France. Eugénie voudrait ne pas reculer. L'Empereur sait trop l'infériorité de ses forces. Il recule. Alors Bismarck se hâte de faire connaître aux Etats allemands du Sud nos exigences et notre retraite. Tous font alliance avec lui, prêts à une guerre qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir très proche, au premier prétexte que trouvera la Prusse.

A cet instant, l'impératrice du Mexique, Charlotte, arrive à Paris. Elle vient supplier Napoléon de laisser quelques troupes et de

consentir de nouveaux crédits. L'Empereur, revenu épuisé de Vichy, cherche à éviter l'affreuse rencontre. Eugénie va trouver Charlotte au Grand-Hôtel. Elle excuse Napoléon. Charlotte ne se laisse point endormir. Elle veut voir l'Empereur, elle le verra, à tout prix. Déjà son ton monte. Perdant pied, Eugénie consent : Napoléon la recevra le lendemain à Saint-Cloud.

On sait l'affreuse scène : Charlotte, lasse de mendier, menace ; la folie, qui tourait autour d'elle, l'empoigne tout à coup.... Elle crie à Napoléon et à Eugénie qu'ils sont des aventuriers, des assassins. Et s'effondre. Napoléon, épouvanté, s'enfuit, les mains devant soi. Il n'a pas fléchi ; il ne pouvait pas fléchir. Il ne s'agit plus d'intérêts, d'engagements, même d'honneur. Le sort de son peuple est en jeu. Privé de ses vieux soldats, en pleine impasse diplomatique, il se sait à la merci de Bismarck!...

Eugénie, le cœur labouré, soigne Charlotte et se tait.

— Votre grande idée est de celles qui coûtent un Empire ! lui a jeté au visage le prince Napoléon. Elle tremble en songeant que ces mots trouvés par la haine peuvent être prophétiques. Elle se sent coupable quand elle embrasse son fils.

Angoisses politiques et dans les mêmes jours angoisses privées. Le petit prince est mis en péril par un grave accident. Il avait eu la rougeole et, ayant pris froid pendant sa convalescence, demeurerait débile. Il faisait beaucoup de gymnastique pour se fortifier.

Un après-midi de cet étouffant été, sous les ombrages du parc de Saint-Cloud, près du

bassin des Goulottes, comme il se balançait sur son trapèze, il aperçoit l'Impératrice qui vient vers lui dans sa voiture à poney.

— Maman, lui crie-t-il, maman, regardez comme je fais bien du trapèze!

Lâchant les cordes, ses pieds retenus par la barre, il se balance, la tête en bas. Eugénie, contente de son adresse, bat des mains. Soudain, les pieds de l'enfant glissent; il tombe sur le sol et y reste évanoui. L'Impératrice court à lui, le relève, l'emporte avec l'aide de M. Monnier au château et, dès qu'il est étendu sur un lit, appelle Corvisart. Le petit reprend bientôt connaissance. « Ce ne sera rien », dit le docteur. Pourtant la semaine n'est point passée qu'un abcès se forme à la hanche. On essaie d'éviter une opération. Il faut enfin y venir. Nélaton y procède. L'enfant ne voulait pas de chloroforme. On ne l'écoute pas. L'Empereur, qui perd la tête dès qu'il s'agit de son fils, demeure dans la chambre, tambourinant aux vitres. Eugénie, dans la pièce proche, prie à genoux. L'intervention réussit. Mais la convalescence est longue. Napoléon, à son chevet, dessine avec l'enfant ou fait des tours de cartes pour l'amuser. De longtemps le petit prince ne pourra remonter à cheval. Eugénie, anxieuse, épie sa mine creuse, ses gestes las. Il boite. Les adversaires du régime en profitent pour répandre qu'il est atteint d'une scrofule héréditaire et ne vivra pas.

Il se rétablit peu à peu, sans cesser de causer des alertes. En novembre 67, il doit paraître avec ses parents à l'ouverture des Chambres. Sa présence abattra les calomnies. Près de partir pour la séance, dans son costume de velours noir, barré du cordon de la Légion

d'honneur, il blêmit, va défaillir. Corvisart l'ausculte. Miss Shaw, qui a son franc-parler et en abuse, rapporte que la veille, le prince a reçu un coup violent d'un de ses camarades.

— C'est M. Corvisart, ajoute-t-elle, qui les excite.

— Est-ce vrai? demande l'Impératrice au précepteur, Augustin Filon, qui remplace depuis peu M. Monnier jugé insuffisant.

Filon, timide, mais franc, répond qu'il ne le croit pas; les jeux auxquels se livre le prince avec ses amis n'ont rien de dangereux.

— Le prince, dit-il, a une indigestion, rien de plus, rien de moins.

L'Impératrice approuve. Mais l'Empereur n'a pas entendu; lui, si calme d'ordinaire, adresse à Corvisart de vifs reproches. Eugénie alors s'oublie :

— Vous êtes stupide! lui lance-t-elle. Il faut connaître les faits avant de se fâcher. Miss Shaw ne sait ce qu'elle dit.

Par bonheur, l'enfant peut vomir, et soulagé, le désordre des habits réparé par sa mère et sa nurse, s'assied dans le fauteuil à roulettes, qui, poussé par son précepteur à travers les galeries inachevées du Louvre, le mène jusqu'à la salle des Etats où la séance va s'ouvrir.

Maintenant que son fils prend forme, qu'il raisonne, qu'elle se retrouve dans ses goûts, sa pétulance, Eugénie s'attache à lui de plus près. Bien plus que l'Empereur, il est sa raison de lutter, d'entreprendre. Quand, à Fontainebleau, de sa voiture, elle le voit passer sur son poney, la buste droit, son chapeau de toile blanche sur le nez, elle s'écrie, joyeuse :

— Qu'il est gentil, mon petit garçon!

L'enfant, comme un soldat au port d'armes, fait face à sa mère, la salue, puis prend le galop à côté du char à bancs.

Parfois, le soir, avant de paraître au dîner ou de partir pour une ambassade, dans une grande robe, ses épaules ruisselant de bijoux, elle glisse jusqu'à la salle où son fils écrit ou lit avec Louis Conneau.

Augustin Filon est près d'eux. Un jeune homme aux cheveux bruns ondulés, au visage fin. La pièce est obscure. L'abat-jour de la lampe Carcel n'éclaire que la table des enfants. Le froufrou des jupes leur fait quitter leurs livres. Ils vont se lever :

— Travaillez, dit Eugénie, ne vous dérangez pas. Elle caresse la tête de Louis Conneau, donne un baiser à son fils, puis, s'adossant aux rideaux de peluche, elle cause avec Filon. Est-il content du prince? Sa maladie l'a mis encore en retard. Le précepteur ne la flatte point. Son élève est distrait. Mais il comprend; sa mémoire est bonne. Qu'il s'applique davantage, tout ira bien.

Ce « petit prince », si aimable, la France l'aime, et Paris, où il est né, Paris pourtant de plus en plus frondeur et hostile. Cependant l'impopularité de sa mère rejaillit sur lui, le compromet à son tour. Malgré son jeune âge, Eugénie veut trop l'exposer en pleine vue. Il n'y récolte pas toujours des bravos.

On lui a fait ainsi présider la distribution des prix du Concours général. Le fils du général Cavaignac était des premiers lauréats. Quand son nom fut appelé, il refusa de se lever pour venir sur l'estrade recevoir son prix des mains du prince. Sur un signe de sa mère, belle et sévère, que le souvenir du Deux-

Décembre n'avait pas quittée, il croisa ses bras et, le front haut, parut défier l'enfant du rival heureux. Ses camarades du lycée Bonaparte l'applaudirent. Aux cris de « Vive Cavaignac ! » se mêlèrent même quelques cris de « Vive la République ! »

Le prince ne dit mot. Le général Frossard, placé derrière lui, crut qu'il n'avait rien remarqué. Mais comme il revenait avec lui à Fontainebleau où la cour était réunie, dans le wagon qu'ils occupaient seuls, il le vit tout à coup éclater en sanglots.

A leur arrivée au palais, le général informa les souverains de l'incident. Eugénie serra son fils dans ses bras.

L'Empereur, triste, leva les épaules :

— Que veux-tu ? Tôt ou tard, il faut bien que Louis connaisse l'opposition.

L'Impératrice suffoquait de chagrin et de colère. Elle répétait :

— Maintenant on ne nous passe plus rien !...

Le prince ne voulut pas assister au dîner.

— Si je le pouvais, dit Eugénie, j'en ferais bien autant !

Elle se maîtrisa, mais sa préoccupation perçait. Napoléon gardait le silence. On prit le café comme d'ordinaire dans le salon de Saint-Louis, puis, pour profiter de la belle soirée, la plupart des convives descendirent aux jardins. Conti et Octave Feuillet restèrent à deviser dans le salon. Assis dans l'embrasure d'une croisée, ils entendirent bientôt dans la pièce voisine s'élever un rire perçant, déroulé par saccades et qui n'arrêtait point.

— C'est l'Impératrice, murmura Conti.

Elle venait d'être prise d'une attaque de

nerfs. Son rire, emplissant les appartements, tombait dans la cour de la Fontaine, où les gens s'amassaient.

Pendant plusieurs heures les calmants parurent inutiles. Soutenue par Pepa, elle pleurerait, criait des mots indistincts, puis reprenait son rire. Dans la nuit seulement elle s'assoupit.



Certains pensaient que pour désarmer l'opposition, l'Impératrice eut dû renoncer à s'occuper des affaires. Mais nul n'osait le lui conseiller, trop sûr d'être mal reçu. Eugénie n'était pas femme à mollir devant l'orage. Que ce soit adroit ou non, elle va continuer de lutter à front découvert pour son fils, pour la politique qu'elle croit propre à consolider l'Empire. Hostile aux idées libérales où elle ne voit qu'anarchie, elle essaie de détourner Napoléon de ce retour gradué aux pratiques constitutionnelles vers lequel il tend depuis 1863 et où Morny, d'une voix déjà glacée, montrait le port.

Persigny, écarté des affaires et qui gronde dans sa niche dorée de Chamarande, tente seul, d'un brutal aboi, d'ouvrir les yeux de l'Empereur.

Napoléon était couché, souffrant du corps et de l'âme. Eugénie lui lisait les passages importants des journaux qu'elle avait, comme chaque matin, parcourus et encadrés de crayon bleu.

Félix, l'huissier du cabinet, apporta une lourde lettre cachetée de cire, et qui portait :  
« Pour l'Empereur seul, de la part du duc de Persigny. »

— Allons, dit Napoléon, je suis sûr que voilà encore une récrimination de Persigny. Ah, qu'il est fatigant ! Tiens, lis-moi cette lettre, je n'en ai pas la force aujourd'hui.

L'Impératrice rompit les cachets, tira une douzaine de feuilles.

Une récrimination ? C'était un long, un dur acte d'accusation contre Eugénie. Sa présence au Conseil, le parti qu'elle avait laissé se former autour d'elle avaient peu à peu affaibli l'autorité de Napoléon. L'Etat à présent avait deux maîtres. Dualité qui facilitait les intrigues, faussait le contrôle et, encourageant l'opposition, conduisait l'Empire à l'abîme. Le duc n'y voyait qu'un remède : Napoléon devait reprendre la France en mains, tandis que l'Impératrice se contenterait de briller aux fêtes de cour.

En lisant, Eugénie tremblait de rage. Elle se trompait, les mots courant trop vite devant ses yeux. Sa main froissait le papier. Elle le jeta par terre quand elle fut aux dernières lignes. Napoléon semblait impassible. Elle éclata :

— Jamais plus je ne mettrai les pieds au Conseil, non, jamais ! Je ne veux plus m'exposer à de pareilles avanies. C'est trop injuste, trop humiliant !

La colère montant par vagues, submergeait tout en elle ; elle piétinait. Persigny ! Un enfant perdu, que le pouvoir, la richesse n'avaient pu changer ! Il l'avait toujours poursuivie de sa haine. A présent que les difficultés s'amoncelaient autour d'eux, il l'accablait. Oh ! elle se défendrait ! Tout à l'heure elle écrirait au duc, lui dirait ce qu'elle pensait d'une attaque si perfide !...

L'Empereur essayait de la raisonner :

— Calme-toi. Cette nouvelle sottise de Persigny n'a aucune importance. J'estime que ta place est au Conseil et tu ne cesseras pas d'y siéger. C'est moi le maître...

Il voulut excuser Persigny, rappela ses services passés. Elle s'emporta encore. Il lui répondit sans sortir de sa patience. Elle finit par s'apaiser; aussi bien avait-elle gagné la partie. Mais, selon sa promesse, le jour même elle envoya à Chamarande huit pages si dures que Persigny évita dès lors de venir à la cour.

\*\*

Trêve aux soucis, domestiques ou d'Etat : l'Exposition Universelle de 1867 s'est ouverte. Ce ne sont plus que fêtes, et sur l'Empire fissuré dans ses bases un apparent renouveau, un rejaillissement d'éclat qui rassure les esprits légers.

Le Palais de l'Industrie, un matin d'avril, ruisselle de drapeaux. L'Impératrice, vêtue de soie gorge-de-pigeon, avec un manteau de dentelle et un léger chapeau violet, où tremble une aigrette, sourit, très belle, rendue à l'espoir par les acclamations dont Napoléon, à son passage, a été couvert. L'Exposition inaugurée est encore à demi vide. Le bruit des marteaux succède au discours de l'Empereur. Autour des souverains ne sont que leurs familiers et une poussière de princes. Mais qu'un mois passe et l'Europe afflue, joyeuse et jalouse, dans la Ville élargie, rebâtie, parée du printemps. Le roi des Belges, la reine du Portugal, le prince-héritier de Suède, le Czar avec ses fils, le roi de Prusse avec Bismarck...

Ces derniers, Napoléon ni Eugénie ne souhaitaient leur visite. Ils redoutaient pour eux l'accueil de Paris, qui n'oubliait pas Sadowa, et que le récent échec des négociations engagées sur le Luxembourg avait hérissé contre la Prusse. Paris n'applaudit point Bismarck, en cuirassier blanc, mais il ne le siffle pas. Il regarde, curieux, flatté, ce défilé de rois avides de plaisir, et qui sortent d'une réception à l'Hôtel de Ville ou d'un gala à l'Opéra, pour courir chez Cora Pearl ou chez Hortense Schneider.

Chaque jour dîner, concert ou bal. Les ambassades rivalisent avec les Tuileries. Celle de Prusse, un beau soir de juin, s'ouvre pour une fête de nuit. Eugénie, sur un trône, regarde les danses, le roi Guillaume à son côté. Le roi a éveillé sa sympathie par ses attentions pour le prince impérial qu'il prend souvent dans ses bras. Repris d'illusions, Napoléon cause avec Bismarck. Dans le jardin, une Bierhalle a été disposée où les officiers boivent et fument jusqu'au matin.

Il y a eu revue à Longchamp. Ont défilé des hommes magnifiques, vétérans de Malakoff, de Solférino, de Puebla, des drapeaux déchirés et pesants de gloire. La France, derrière eux, se dresse avec orgueil au regard des maîtres de l'Europe.

Cependant Bismarck, dans un coin de la tribune, suppute les régiments, examine les armes. Il se renseigne sur tout. Piètres canons, mauvais fusils, murmure-t-il à son roi.

Au retour de la revue, un ouvrier tire sur le Czar et le manque. Dans la voiture, Napoléon se lève et dit à Alexandre :

— Sire, nous avons été au feu ensemble. Nous voilà frères d'armes!

— Nos jours sont entre les mains de la Providence, répond le Czar.

Il est plein de rancune. Déjà son oreille, comme il visitait la Sainte-Chapelle, a été frappée du stupide cri de Floquet : « Vive la Pologne, monsieur! ». L'opinion française lui reproche, il le sait, l'odieux martyre de Varsovie. Dès qu'elle apprend l'attentat, Eugénie court à l'Elysée où loge Alexandre, l'embrasse et pleure sur sa poitrine. En vain. L'homme est touché, l'autocrate se roidit. Il repousse l'alliance que souhaitaient Napoléon et Eugénie, que Morny avait cru préparer, et il se rapproche de la Prusse. Peu avant son départ, toutefois, un entretien s'amorce entre Napoléon et lui. Eugénie entre à l'étourdie dans la pièce et les interrompt en parlant de frivolités.

Grisée par les adulations souveraines, elle oublie les périls mal cachés, la France seule entre des Etats carnassiers, et là-bas, derrière le rideau des vagues, le faible Habsbourg, qui attend à Queretaro la sentence de Juarez. Jusqu'au dernier moment, Eugénie avait espéré que la vie de Maximilien serait épargnée. Mais l'Indien, vainqueur de l'arrière-neveu de Charles-Quint, bourreau de la race aztèque, triomphait en sauvage. Maximilien pris était mort. Les Etats-Unis, le roi de Prusse, Garibaldi avaient beau invoquer sa clémence : Juarez, yeux luisants, dents serrées, commandait le peloton qui allait coucher l'archiduc dans les agaves de Queretaro.

La nouvelle arrive à Paris le matin de la distribution des récompenses de l'Exposition. Eugénie la lit dans un journal belge. Elle se

précipite chez l'Empereur. La cérémonie sera-t-elle remise ou feindra-t-on d'ignorer quelques heures de plus?

— Ignorer, répond Napoléon. La dépêche est peut-être fausse.

Il sait, lui qu'elle est vraie.

Elle s'habille, secouée de sanglots. Ils partent, frissonnants, serrés l'un contre l'autre dans la voiture que salue la foule. Sur l'estrade pavoisée, entourés des illustrations de la France, ils savent se contenir. L'Empereur prononce sa harangue sans que sa voix faiblisse. Eugénie distribue médailles et diplômes. Quand elle rentre aux Tuileries, elle s'affaisse. Durant plusieurs jours, Napoléon, son fils, quelques intimes seuls la voient. Elle se traîne d'un siège à l'autre, dans le demi-jour, anéantie. L'idée qu'elle a envoyé Maximilien à la mort, Charlotte à la folie, ne la quitte plus. Elle repousse les consolations, rejette les excuses. Elle confesse hautement son erreur, son imprudence, l'aveuglement qui lui a fait écarter tant de sages conseils :

— Sans moi, dit-elle, ils seraient heureux ensemble à Miramar... On va me haïr, on aura raison!...

Elle ne cherche secours qu'en Dieu, prie, farouche, pendant des heures, genoux à terre dans son petit oratoire. A la manière d'Espagne, on la voit s'étendre le front sur le parquet et rester là, immobile, comme assassinée.

Quand elle reparait en public, elle a pris le deuil. Elle est amaigrie et pâle. A certains moments, sur une parole indifférente, elle penche la tête, ses yeux soudain noyés d'une eau qui tombe en larges gouttes.

Elle sort pourtant de cette stupeur. Pour se

rapprocher de l'Autriche, dont elle se grossit l'amertume, après avoir tenu conseil avec les Metternich, elle décide l'Empereur à rendre visite à François-Joseph à Salzbourg. La traversée de l'Allemagne ranime chez elle les fumées d'orgueil. Des rois, aux gares, s'empres-sent. Les premiers contacts entre les deux Em-pereurs sont contraints. On parle de Maximilien avec tristesse, puis d'autres affaires, de l'Allemagne, de l'Orient. Les vues s'appro-chent. Le chancelier Beust pousse à l'alliance française. Pourtant son maître hésite encore. Napoléon ne veut point le trop presser. Il est d'ailleurs gêné par la question romaine. On se sépare, les bases d'un accord tracées, mais sans avoir conclu.



L'Empereur allait mieux, recouvrait pen-dant quelques semaines un semblant de santé qui trompait son entourage et même l'Impé-ratrice sur la gravité réelle de son mal.

— Vous vous écoutez trop, répétait-elle.

D'une vitalité exceptionnelle, toujours prête à s'élancer, elle ne pouvait croire à l'usure de Napoléon, de vingt ans son aîné. Tandis que, se traînant dans ses petites pièces moites et dorées des Tuileries, il reprenait son souffle après une crise aiguë, elle redoublait d'acti-vité, lisant, écrivant, sortant, donnant des au-diENCES, voyant les ministres, suppléant l'Em-pereur dans tous les devoirs du rang qu'il ne pouvait remplir. Malgré les fatigues et les tris-tesses, elle ne s'était jamais mieux portée. D'esprit, de corps, elle restait alerte, débor-dante d'énergie.

Au début de 1869, l'Empereur, torturé de nouveau par la gravelle, la chargea de le remplacer en Corse, où se célébrait le centenaire de Napoléon. A Toulon, sous les hourras de commande, elle entendit des sifflets et dans l'île, berceau dynastique, où l'Empereur était adoré, le silence enveloppa son cortège. Elle avait compté marcher sur les fleurs, elle n'eut que les bouquets ronds des maires. Mordant ses lèvres, elle mesura sa disgrâce, qu'à Paris les journaux adverses soulignaient.

Une immense désaffection minait l'Empire. Edifice sans assises, il s'enfonçait lentement dans une espèce de marécage qui fermentait, crevait en bulles. Comme le disait Feuillet, si fidèle, on accordait au régime à peine un lendemain. Ceux qui pensaient à l'avenir l'arrangeaient sans lui. Mais la plupart vivaient au jour le jour, dans une aigreur craintive. Toutes les classes se plaignaient. Une mauvaise récolte avait fait renchérir le pain. Les grands travaux publics, faute d'argent, étaient suspendus. Le commerce, florissant encore à la veille de l'Exposition, languissait.

On sentait venir la guerre. A chaque printemps le pays l'attendait. Napoléon et Eugénie avaient été avertis par M<sup>me</sup> de Pourtalès qu'à Berlin on espérait, on préparait le conflit. Le ministre Schleinitz lui avait dit à un dîner, faisant allusion à son domaine alsacien de la Robertsau :

— Belle comtesse, vous serez bientôt des nôtres. L'Alsace va rentrer dans la patrie allemande.

M<sup>me</sup> de Pourtalès leur dit le travail qui se poursuivait en Prusse pour équiper l'armée, les liens resserrés entre Berlin, Munich,

Dresde, Carlsruhe, et qui faisaient maintenant de l'Allemagne un corps uni et puissant.

— Oui, répondait Napoléon, Bismarck pense à la guerre. Mais, moi, je ne la veux pas. Et pour se battre, il faut être deux.

Seule une alliance étroite avec l'Autriche et l'Italie eut pu faire reculer la Prusse. Mais les projets de Salzbourg n'avaient pas reçu de sanction, et pour s'unir à la France, Victor-Emmanuel demandait Rome. Rome! Eugénie ne pouvait consentir à laisser dépouiller le pape de son dernier lambeau temporel. Rouher, pour lui plaire, avait lancé au Corps législatif son cri fameux :

— Jamais l'Italie n'entrera à Rome. Jamais!

A quoi Victor-Emmanuel avait répondu, dans un rire lourd :

— Nous lui ferons voir son « Jamais! »

Napoléon et Eugénie essaient de parer au danger. Cinq mois après Sadowa, l'Empereur demande au Corps législatif de porter les effectifs de guerre à 1.200.000 hommes, le même chiffre qu'en Prusse. L'opposition, tant modérée que républicaine, combat ardemment le projet. Jules Favre dit :

— Au lieu d'être un atelier, la France ne sera plus qu'une caserne!

Garnier-Pagès s'écrie :

— La vraie frontière, c'est le patriotisme!

Et M. Thiers, le sagace M. Thiers :

— Notre armée suffira pour arrêter l'invasion. Derrière elle le pays aura le temps de respirer et d'organiser tranquillement des réserves. Les volontaires afflueront. Vous vous défiez beaucoup de votre pays!...

Le ministère insiste en vain. Il doit retirer

le projet. Maintenant qu'il prend figure de souverain parlementaire, Napoléon ne peut paraître forcer les volontés de son Parlement.

De concessions en concessions, on aboutit à un statut bâtard. Le tirage au sort et le remplacement sont maintenus. Le « service universel » ne s'appliquera qu'à la garde mobile.

Partisan d'une réforme militaire complète, Eugénie a désapprouvé l'esprit de conciliation de l'Empereur. « Il devrait imposer sa volonté », répète-t-elle. Mais Napoléon ne croit plus à la durée du système autoritaire. Il désire rajeunir l'Empire, « couronner l'édifice » d'un fronton libéral. Son fils, croit-il, en régnera plus aisément. De toutes ses forces, Eugénie tente de le retenir sur cette glissière.

Il ne l'écoute pas. Maintenant il ne l'écoute plus guère. Il suit son idée, recherche Emile Ollivier, l'éloquence faite homme, qui l'attire vers les beaux mirages de la liberté. Eugénie combat en vain son emprise. Ollivier est le plus fort. Le 2 janvier 1870, Napoléon l'appelle au gouvernement.

L'Empire Libéral évince presque aussitôt Eugénie du pouvoir. A la prière d'Ollivier, elle ne paraît plus au Conseil. Elle en éprouve une irritation profonde. Avoir tant fait, s'être prodiguée, pour disparaître ainsi de la scène politique, à la requête d'un républicain d'hier ! Elle affecte de ne plus s'occuper d'aucune affaire. Quand on sollicite sa recommandation, elle répond :

— Adressez-vous aux ministres, je n'ai plus de crédit.

Elle dit aussi :

— Le président du Conseil est tout mainte-

nant. L'Empereur compte pour rien. Ce n'est qu'une machine à signer.

Toutefois, par loyauté orgueilleuse, elle laisse le champ libre, sûre du reste que Napoléon ne réussira pas, qu'il lui faudra tôt ou tard revenir à l'autorité. Elle attend ce jour-là. Peut-être ne l'attendra-t-elle pas si longtemps...

— Cela ne durera pas, se répète-t-elle, pour garder patience.

En effet, cela ne semble pouvoir durer. Le retour au système constitutionnel a affaibli le gouvernement sans amener la détente que Napoléon espérait. Le meurtre de Victor Noir, ses obsèques, déchaînent la colère de Paris. Des grèves éclatent. Le ministère empêtré tâtonne. La presse démuselée mord : Rochefort insulte grassement Badinguet, la Badinguette et le petit Badinguet. Gambetta prédit leur chute, en plein Corps législatif.

Eugénie, moins puissante, a moins de courtisans. Elle vit plus seule, demeure davantage chez elle. Sa bouche a pris un pli grave. Devant des familiers, il lui arrive de lâcher des mots amers :

— Un coup d'Etat, c'est un boulet qu'on traîne, et qui finit par vous paralyser la jambe !  
Ou bien :

— En France, au commencement on peut tout faire ; au bout d'un certain temps on ne peut même plus se moucher !

Clairvoyante, elle regarde Napoléon glisser comme un nageur sur une eau rapide, avec par moments un effort qui le redresse, le campe de nouveau en chef. Puis il s'abandonne au courant. Elle pressent le pire : la mort de l'Empereur, la Révolution, la fin ef-

frovable de tout. Mais l'hyène populaire pourrait la dévorer, elle ne la ferait pas fuir. Eugénie tomberait avec son trône. Elle mourrait en couvrant le corps de son fils...

La représentation oblige encore à des fêtes. La plupart ont un arrière-goût d'angoisse. Après les élections de 1869, pendant les émeutes des *blouses blanches*, une soirée de gala est offerte à la reine Sophie de Hollande et à la grande-duchesse Marie de Russie. Durant le spectacle, des télégrammes ne cessent de parvenir à l'Empereur. Il ne les ouvre pas, les pose près de lui, applaudit les acteurs. Chacun le regarde à la dérobée, anxieux des événements. Au bal qui suit, par les fenêtres qui donnent sur le Carrousel, monte la rumeur irritée du peuple. Pour quelques couples à peine, l'orchestre joue les valse de Strauss et de Waldteufel. On écoute, on attend. Quand les violons s'arrêtent, on perçoit les cris de la foule, que cherchent à disperser les agents. Eugénie est bien pâle, sous ses pierreries. Elle va vers une croisée, puis s'écarte, à l'idée que son apparition ferait redoubler les clameurs. Au souper, beaucoup de tables restent vides. Avec leurs hôtes royaux, les membres de leur maison, Napoléon et Eugénie sont presque seuls...

« Tout le monde a peur sans trop savoir pourquoi, écrit Mérimée. C'est une sensation comme celle que fait éprouver la musique de Mozart, lorsque le Commandeur va paraître. »



Dans ces jours opprimés, une halte suprême

s'offre à Eugénie, pour sourire encore, déployer grâces et panaches : l'inauguration du canal de Suez. Pendant dix ans, sans se rebuter, elle a soutenu avec vigueur son cousin Ferdinand de Lesseps. Beaucoup le croyaient un visionnaire. Eugénie lui a gardé sa foi. A sa requête, le gouvernement français a souscrit une grande partie des actions. Le Canal ainsi est un peu son œuvre. Elle est fière d'en devenir la marraine. Quand le Khédive vient à Paris l'inviter, elle accepte avec joie. Reprise par son envie d'errance, elle quitte volontiers pour six semaines la cour devenue morne, et aussi l'Empereur, avec qui elle a eu une dernière pique, à propos de M<sup>me</sup> de Mercy-Argenteau. Entourée d'une suite d'intimes, son neveu, ses nièces, Joachim Murat, Clary, Cossé-Brissac, ses amies de toujours M<sup>mes</sup> de Nadaillac et de la Poëze, ses demoiselles d'honneurs, M<sup>lles</sup> Marion et de Larminat, elle prend la mer à Venise, où elle reçoit les hommages de Victor-Emmanuel. Sur le yacht impérial l'*Aigle*, après une escale à Athènes, elle gagne Constantinople. Le Sultan lui ménage un splendide accueil à Yildiz-Kiosk.

Au Caire, l'Impératrice se repose quelques jours dans un palais que le galant Khédive a fait élever pour elle sur le bord du Nil. Mariette-Pacha, y parlant de l'Egypte ancienne, évoque devant elles les fantômes de la Vallée des Rois.

Elle s'installe alors sur une grande dahabieh, traînée par un remorqueur, et remonte le Nil. Lent voyage, sur l'immense route de limon, bordée par deux déserts. On s'arrête à Louqsor, à Thèbes, à Assouan pour visiter les temples. La chaleur écrase les courages. Eu-

génie, vaillante, ne se plaint ni des moustiques, ni du khamsin. Cependant ses pensées retournent vers la France. Presque chaque jour elle écrit à l'Empereur. Elle le sait embarqué dans une navigation autrement périlleuse que celle de l'*Aigle*, et voudrait qu'en son absence il n'ait point à supporter de trop brusque orage.

Etendue dans sa cabine étouffante, sans se reprendre, elle trace de longues lettres où s'épanche son âme mobile et sincère, adoucie par l'éloignement.

« Mon bien cher Louis,

» Je t'écris en route sur le Nil... J'ai de tes nouvelles et de celles de Louis tous les jours par le télégraphe. C'est merveilleux et bien doux pour moi, car je suis tenue à la rive amie par ce fil qui me rattache à toutes mes affections... J'étais bien tourmentée de la journée d'hier et de te savoir à Paris sans moi, mais tout s'est bien passé à ce que je vois par ta dépêche. Je pense qu'il faut ne pas se décourager. Je suis bien loin et bien ignorante des choses pour parler ainsi, mais je suis intimement convaincue que la suite dans les idées, c'est la véritable force. Je n'aime pas les à-coups et je suis persuadée qu'on ne fait pas deux fois dans le même règne des coups d'Etat...

» Loin des hommes et des choses, on respire un calme qui fait du bien, et je me figure que tout est bien, parce que je ne sais rien... Il faut se refaire un moral comme on se refait une constitution affaiblie, et une idée constante finit par user le cerveau le mieux organisé. J'en ai fait l'expérience, et de tout ce qui dans ma vie a terni les belles couleurs de

*mes illusions, je ne veux plus garder le souvenir; ma vie est finie, mais je revis dans mon fils, et je crois que ce sont les vraies joies, celles qui traverseront son cœur pour venir au mien... »*

Après avoir visité les Pyramides et le Sphinx sous la conduite du Khédive, revenant à Port-Saïd où François-Joseph, le prince Frédéric de Prusse, le prince des Pays-Bas, l'émir Abd-el-Kader grossirent son cortège, suivie d'une flotte au pavois de fête, Eugénie triomphante ouvrit le Canal dans le fracas des salves et des fanfares, les vivats des foules hariolées, l'éblouissement du ciel.

— 16 novembre 1869, mon dernier beau souvenir! dira-t-elle plus tard...

TROISIEME PARTIE

LA CHUTE

# I

## LA GUERRE

28 juillet 1870, neuf heures du matin, à Saint-Cloud. Napoléon, Eugénie et le prince impérial entrent dans les salons où une foule muette les attend. Sont là tous les ministres, Ollivier en tête, les membres des deux maisons impériales, les habitués du palais. L'Empereur va de l'un à l'autre, serre les mains avec chaque fois un mot attentif. Sa voix paraît plus sourde qu'à l'ordinaire. Quelqu'un lui a dit :

— Dans quinze jours Votre Majesté sera à Berlin.

Il répond gravement :

— Non, n'espérez pas cela, même si nous sommes heureux.

L'Impératrice, vêtue d'une robe de soie grise, le suit, serrant la main du petit prince, pimpant dans sa nouvelle tenue de sous-lieutenant, avec de hautes bottes, la plaque de la Légion d'honneur au côté. Il semble bien fluet, mais son teint est clair, ses yeux brillent. Il parle, plaisante, comme légèrement grisé. L'Empereur, en petite tenue de général, le képi à la main, passe de groupe en groupe. Il

est si blême qu'il a dû aviver ses joues d'un peu de rouge.

Depuis un mois il souffre de nouveau, et plus durement que jamais, de la vessie. Il a eu plusieurs hématuries que le D<sup>r</sup> Conneau, sur son ordre, a cachées. Le 1<sup>er</sup> juillet, à l'insu d'Eugénie, une consultation a réuni à Saint-Cloud les plus renommés spécialistes. Le procès-verbal, rédigé par le docteur Sée, a conclu « à une cystite purulente nécessitant une intervention chirurgicale pour débarrasser la vessie de la pierre qui s'y est formée ». Mais Napoléon a toujours redouté une opération, cette même opération qui, un an plus tôt, a tué le maréchal Niel. Il veut attendre encore, du moins jusqu'au moment où le conflit provoqué entre la France et la Prusse par la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne se sera dénoué. L'Impératrice sait qu'il souffre, qu'on doit le sonder. Pourtant elle n'a jamais pris ce mal assez au sérieux. Tant de fois déjà Napoléon a subi des crises qui ont passé ! A vivre si près de l'Empereur, elle s'habitue à cette décadence, ne remarque pas l'affaissement du visage, l'atonie de l'œil, l'extrême lassitude du maintien.

Toutefois, par précaution, elle a fait placer dans ses bagages remèdes, calmants, appareils capables d'adoucir son mal. Le docteur Conneau ne le quittera pas. Il doit adresser à Eugénie un journal de sa santé.

L'Empereur a terminé ses adieux. Il tire sa montre :

— Allons, dit-il, c'est l'heure.

Avec sa femme et son fils, suivi de tous les assistants, il se dirige vers la cour du palais, et s'assied dans la voiture à poneys de l'Impé-

ratrice. Eugénie prend les guides; elle veut le conduire elle-même. Dans des landaus montent quelques dames, les ministres, les dignitaires, des officiers.

Eugénie lève son fouet. Napoléon, tête nue, s'incline à l'adresse des personnes demeurées dans la cour. Puis la légère voiture partie au trot, il regarde droit devant soi, sans parler.

La guerre à la Prusse a été déclarée le 15 juillet. Lasse des affronts de Bismarck, la nation entière la voulait. Qu'un Prussien osât s'asseoir sur le trône d'Espagne paraissait à tous insupportable. La France prise entre deux feux, comme au temps de Charles Quint!. L'Empereur, seul, désirait la paix. Les rapports qu'il recevait de l'attaché militaire à Berlin, le colonel Stoffel, lui faisaient redouter une rencontre. Mais quand il en parlait au ministre de la Guerre, Lebœuf éclatait de rire : Stoffel était un esprit faux, en extase devant les Allemands. Cette guerre, le vieux soldat la souhaitait de toutes ses forces, au point qu'il jurait que si on ne s'y lançait pas, il rendrait son bâton de maréchal. Comme lui, tous les généraux, avec fougue, avec insolence, y poussaient, et aussi le Corps législatif, les journaux, qu'ils fussent impérialistes ou républicains.

L'Impératrice aussi voulait la guerre.

Pour des motifs d'honneur et de politique mêlés.

Elle ne croyait pas que l'Empire pût se permettre de résister à « l'emballement » du pays. Le plébiscite de mai 70, qui avait donné 7.300.000 *oui* à l'Empire libéral avait paru satisfaire Napoléon III. Eugénie, elle, avait été

épouvantée des 1.570.000 *non*. Au fond, pensait-elle, il n'y a plus que les intérêts qui nous soutiennent. L'amour de la France, sa foi nous ont quittés.

Après le Mexique, après Sadowa, s'incliner devant l'intrigue prussienne, c'était courir à la révolution. Par contre une guerre heureuse devait consolider la dynastie, permettre à l'Empereur de ressaisir la pleine autorité sans laquelle elle ne pouvait concevoir le gouvernement. Elle croyait l'armée renforcée par les dernières réformes. Tous les officiers prédisaient une foudroyante campagne qui, devançant de quinze jours la mobilisation prussienne, couperait en deux l'Allemagne et jetterait les Etats du Sud dans nos bras. Jamais, répétaient-ils, pareille occasion ne se retrouverait.

Eugénie d'ailleurs comptait sur l'alliance de l'Autriche et de l'Italie. Elle était persuadée que l'entrée en campagne de la France les obligerait de se ranger à ses côtés. Metternich et Nigra, par leurs flatteries, l'enfonçaient dans son erreur. Aussi, quand, l'après-midi du 12 juillet, à Saint-Cloud, elle vit revenir Napoléon joyeux de la renonciation du prince de Hohenzollern, et criant d'une voix délivrée : « C'est la paix ! » elle fut profondément déçue. La France ne recevait qu'une satisfaction précaire. Bismarck demain pouvait de nouveau la menacer. Qui savait même si, revenant sur sa parole, le Hohenzollern, comme avait déjà fait son frère en Roumanie, n'allait pas se rendre à Madrid, et feignant de céder aux instances de Prim, accepter la couronne d'Espagne ? Alors, une fois de plus, Napoléon paraîtrait bafoué. Dans tous les cœurs français

se lèverait une colère irrésistible. Et, dans la honte, l'Empire sombrerait.

Elle ne voit qu'un moyen de parer à cette catastrophe. C'est, reprenant une proposition lancée par Clément Duvernois, exiger de la Prusse la *garantie* qu'elle ne permettra jamais à son vassal de régner à Madrid. Si le roi Guillaume cède, la face est sauvée; au lieu d'un triomphe militaire, la France s'assure du moins un éclatant succès diplomatique. Ce sera la paix, oui, mais la paix dans l'honneur. S'il refuse, eh bien, ce sera la guerre.

La guerre, elle ne la craint pas. Ou plutôt elle la craint moins que la révolution.

Un long conciliabule avec Napoléon et le ministre des Affaires Etrangères, Gramont, se tient ce même jour à Saint-Cloud. Avec sa passion, son éloquence ordinaires, Eugénie arrache le consentement de l'Empereur. Gramont l'a secondée par esprit chevaleresque. La demande de garantie part. (Ollivier, ministre responsable, n'en sera informé qu'ensuite.) Benedetti la porte au roi de Prusse, insiste trop, est éconduit, mais courtoisement. A Ems, Bismarck, que la paix désespère et qui, ses plans gâchés, songe à quitter le pouvoir, saisit soudain le prétexte, invente la manœuvre « qui fera l'effet d'une étoffe rouge sur le taureau français ». Par un faux moral plus que matériel, l'interprétation injurieuse de l'attitude du Roi, il informe les chancelleries d'Europe que son souverain a refusé de recevoir l'ambassadeur français.

Cette fois, c'est bien la guerre. Chaud du soufflet, Paris se soulève, promène des drapeaux sur le boulevard, crie : « A Berlin ! » Les voyous des barrières comme les messieurs

du Jockey chantent la *Marseillaise*. Irrésistible entraînement. Qu'Ollivier, que l'Empereur veuillent patienter, accepter la médiation anglaise, faire appel à un Congrès, ils seraient balayés comme des fétus.

Mais ils ne résistent pas. L'engouement national les baigne d'effluves si forts qu'eux-mêmes, un instant, oublient leurs craintes. Le premier, Napoléon les retrouve. Ces deux dernières semaines de Saint-Cloud, il les a vécues dans le frisson de l'esprit. Comme toujours il a gardé pour soi ses angoisses. Mais Eugénie, à présent que sa fièvre est tombée, elle aussi ne dort plus.

— Une guerre, dit-elle un soir à ses nièces d'Albe, c'est toujours un saut dans l'inconnu.

A d'autres moments toutefois, quand, de la terrasse de Saint-Cloud, ses yeux tombant sur Paris rencontrent l'Arc de Triomphe, il lui semble qu'elle y voit passer dans l'applaudissement du peuple, Napoléon et son fils, vainqueurs...



Maintenant, sourcils froncés, elle conduit ses poneys. Leurs grelots sonnent dans l'air gris. Sous les futaies du parc, derrière eux, les landaus filent vers la petite gare couverte de chaume où Napoléon va s'embarquer pour Metz, siège de son quartier général. Sur le quai s'allonge le train impérial. Quelques amis reçoivent l'Empereur. Il veut brusquer les adieux. Il dit à Ollivier : — Je compte sur vous.

Il étreint longuement Eugénie; elle embrasse son fils. L'enfant tout à l'heure si fier, mainte-

nant bouleversé, pleure. Elle essuie son visage. Napoléon, prenant le petit par la main, le fait monter en wagon.

— Adieu, Louis, dit-elle, fais ton devoir.

— Nous le ferons tous, répond l'Empereur.

Un instant après Eugénie crie :

— Je veux encore embrasser Louis !

Le prince descend du wagon. Sa mère l'embrasse avec emportement. Elle le bénit, trace une croix sur son front.

— Je serai brave, maman, vous verrez, dit l'enfant.

Elle le croit bien qu'il sera brave... Elle se sent plus mère en ces instants qu'elle ne l'a jamais été. Cette nuit, de ses mains, elle a fait la cantine du petit officier. Le reverrait-elle ? Reverrait-elle l'Empereur ? Lui les regardait en silence. Partant pour rencontrer l'ennemi, il songeait sans doute qu'il n'emportait pas tout le danger, qu'il en laissait une lourde part à cette femme qu'il avait tant aimée, et que tant de haines, dans Paris orageux, assailleraient au cas d'un revers.

Il serra les lèvres, baissa encore les paupières sur ses mornes yeux. L'heure était venue pour tous deux de payer leur bonheur. Peut-être ce dur moment suffirait-il ? Peut-être la victoire, amie des Bonaparte, l'attendait-elle sur le Rhin, la victoire qui couvrirait de son or les erreurs du règne ? Mais il y avait en lui, dans ses os, une peur qui le glaçait.

Sur un signe de sa mère, l'enfant était remonté près de lui. Aveuglée par les larmes, Eugénie les cachait de ses mains. Un sifflet. Le train glissa sur les rails. Un grand cri s'éleva : « Vive l'Empereur » ! A la portière, Napoléon

et le petit prince, tâchant de sourire, agitaient leurs képis.

Rentrée au palais avec la princesse Clotilde, Eugénie alla s'agenouiller dans la chapelle. Elle y pria longtemps pour un retour heureux. Puis, ayant lavé ses yeux, elle fut dans son cabinet où l'attendait Emile Ollivier.

Une fois de plus elle était Régente.

Depuis le 14 au soir, elle avait assisté de nouveau au Conseil. Dans une période si critique, lui déférer le pouvoir était une faute. Eugénie, malgré tant de charité vraie, d'avances à l'opinion et à la presse, était plus impopulaire que jamais. Une femme, supérieure, certes, à beaucoup, du moins par le courage, ne pouvait donner à un peuple nerveux l'impression de sécurité qu'eût su dégager un homme tel que le prince Napoléon. Mais l'Empereur se défiait de son cousin dont il redoutait l'esprit violent à la fois et démagogue. Et d'ailleurs l'Impératrice n'eût pas supporté qu'il nommât à une place qu'elle estimait lui revenir, celui qu'elle avait toujours trouvé dressé contre elle en ennemi.

Les pouvoirs de la Régente étaient limités. Les lettres patentes du 22 juillet bridaient son initiative. Ollivier comptait tenir serrées ces bandelettes. Eugénie les souleva peu à peu.

Le président du Conseil travaillait à Paris, loin d'elle, et dans les premiers jours se bornait à l'informer des décisions prises par le cabinet. Puisqu'on ne lui laissait point de rôle, elle s'en tailla un. Par plusieurs interventions, lettres d'elle, démarches d'Augustin Filon devenu son secrétaire, elle essaya de calmer les rodомonts de la presse, et de désarmer l'opposition. Elle s'occupa aussi de politique étran-

gère. Elle écrivit au général Fleury, qu'elle avait fait reléguer à l'ambassade de Pétersbourg, son influence sur l'Empereur lui ayant porté ombrage. Elle fit appel à son patriotisme et à son tact, pour ménager à la France, s'il en était besoin, l'appui au moins moral du Tzar. Dans le même temps, elle conjurait Metternich de mettre tout en œuvre pour obtenir la coopération autrichienne, L'ambassadeur lui avoua que, malgré les assurances de Beust, Vienne ne préparait rien en vue d'une entrée en campagne. Elle se récria, effarée, et dit qu'elle allait partir pour Metz afin d'avertir l'Empereur.

Elle ne partit point. Alors que les journaux célébraient quelques succès d'avant-postes, elle reçut de Metz, le 30 juillet, une lettre de l'Empereur qui, dit-elle, «lui cassa bras et jambes». Elle eut le tort, dans un excès de confiance, de la montrer aux Metternich.

L'Empereur, à son arrivée au quartier général, n'avait trouvé que rivalités chez les chefs, indiscipline dans les troupes, déficit dans l'armement. La moitié des effectifs manquait. L'offensive immédiate sur laquelle Eugénie et les partisans de la guerre avaient tout basé pour surprendre la Prusse, rallier à nous Bavière, Wurtemberg et Bade, décider l'Autriche, devenait impossible. Il fallait attendre, organiser les transports et les approvisionnements, au risque de voir l'ennemi, prêt plus tôt que nous, franchir le Rhin.

— Mon Dieu, murmura l'Impératrice, où allons-nous ?

Elle convoqua le Conseil, lut la lettre navrée de Napoléon. Puisque la situation stratégique était renversée et que l'Allemagne, à

n'en plus douter, allait faire masse. la France ne pouvait se passer d'alliances. La Régente déclara que, pour obtenir le concours de l'Autriche et de l'Italie, elle était d'avis de montrer un esprit de conciliation extrême. Allait-elle revenir sur la question romaine? Les ministres la regardaient avec anxiété.

— La guerre s'annonce très rude, très périlleuse. Demain, notre indépendance nationale peut être menacée. La coopération de l'Autriche et de l'Italie nous garantirait la victoire. Mais l'Autriche ne marchera pas si l'Italie refuse de marcher. Quel est donc le maximum de concessions honorables que nous puissions faire à l'Italie? Selon moi, ce maximum, c'est que nous retirions nos troupes de Civita-Vecchia. Je ne vous parle même pas d'abandonner Rome aux Italiens. Ce serait une félonie!...

Les ministres se rallièrent à cette proposition. Elle était inutile. Victor-Emmanuel voulait Rome, et même lui eut-on permis de la prendre maintenant, il ne fût pas entré en guerre. Il voyait venir la défaite française et n'était pas homme à s'allier au malheur...

Le 2 août, Eugénie eut une joie, la dépêche de Sarrebruck.

*« Louis vient de recevoir le baptême du feu, télégraphiait l'Empereur. Il a été admirable de sang-froid... Nous étions en première ligne; les balles et boulets tombaient à nos pieds. Louis a conservé une balle qui était tombée à ses pieds. Il y a des hommes qui pleuraient en le voyant si calme. »*

Elle oublia ses angoisses. Son fils, qu'elle était fière de lui! Au même instant Ollivier se fit annoncer.

Eugénie lui tendit le télégramme.

— Il faut publier cela, s'écria Ollivier, l'effet sur l'opinion sera prodigieux!

L'Impératrice hésita. La dépêche était adressée à la mère plus qu'à la Régente. Le ministre insista. Elle se rendit.

Le lendemain, en lisant les journaux contraires, elle serra les poings. L'incident de Sarrebruck y soulevait un immense éclat de rire. On appelait le prince « l'enfant de la balle ».

— Quelle indignité! grondait Eugénie, marchant comme une lionne. Qu'ont-ils donc dans le cœur pour railler le courage d'un petit Français de quatorze ans!

## II

### DÉSASTRES

Eugénie se tenait dans le grand salon de Saint-Cloud, au premier étage. Le dîner venait de finir; il était neuf heures et demie. Entrèrent MM. de Piennes et Filon qui dans l'après-midi étaient allés à Paris pour distribuer divers messages de la Régente aux ministres. Ils en rapportaient la nouvelle d'une effervescence. La ville, consternée la veille par la défaite de Wissembourg, avait pavoisé à l'annonce d'une grande victoire de Mac-Mahon. Mais, sur le démenti officiel, la foule soudain furieuse arrachait les drapeaux, saccageait des boutiques de changeurs à noms allemands. La Bourse était bouleversée par une spéculation folle. Les journalistes assiégeaient le ministère de l'Intérieur. Le haut personnel politique semblait désespéré. Le préfet de police Piétri avait dit : « Ce sera chaud, ce soir. »

Eugénie les écouta avec calme. Peu après parut le général Lepic, chargé d'une lettre d'Ollivier qui conjurait l'Impératrice de l'autoriser à placer la capitale en état de siège et lui demandait d'y rentrer sans délai, « avec les troupes dont elle disposait ».

La Régente haussa les épaules; il y avait

cent soixante hommes à Saint-Cloud. Elle signa le décret, dit au général qu'elle reviendrait le lendemain aux Tuileries. Puis, brisée de fatigue, elle salua les personnes présentes et se retira.

Le salon demeura à peine éclairé. Les fenêtres étaient ouvertes; il faisait chaud. Quelques femmes allaient et venaient, ne pouvant se résigner à dormir. Elles virent tout à coup dans la bibliothèque voisine Piennes, Cossé-Brissac et Filon qui, à genoux sur des chaises, regardaient une grande carte avec un air de désespoir. La princesse d'Essling les rejoignit. Suants et pâles, les trois hommes déchiffraient deux dépêches arrivées du Quartier Général, à quelques minutes de distance. Elles annonçaient la défaite de Frossard à Forbach et celle de Mac-Mahon à Froeschwiller : les troupes françaises en pleine retraite, l'Alsace envahie, la Lorraine ouverte, la route de Paris menacée.

Terrifiés, les hommes se regardaient :

— Qui est-ce qui va porter cela à l'Impératrice? demanda Piennes.

Cossé-Brissac et Augustin Filon baissèrent la tête. Piennes, plus gentleman-farmer que chambellan, mais énergique, dit :

— C'est bien; j'y vais.

Eugénie allait se mettre au lit. Pepa lui annonça M. de Piennes.

Elle se vêtit en un instant.

Piennes introduit n'eut pas un mot à dire; elle lui arracha le papier des mains. Elle lut, « vit l'abîme », chancela. Mais presque aussitôt, se roidissant, elle regarda le chambellan dans les yeux :

— La dynastie est condamnée, monsieur, nous ne devons plus penser qu'à la France.

Avec précision, elle donna ses ordres. Tous les ministres et les membres du Conseil privé furent convoqués aux Tuileries pour deux heures du matin. Le service de Saint-Cloud eut à préparer son départ immédiat. En même temps elle envoyait chercher l'ambassadeur d'Autriche à la Jonchère, où il était installé pour l'été.

Elle reparut alors dans le salon. Les femmes se turent. La princesse d'Essling s'avança vers elle en pleurant :

— Ah! madame...

— Ne m'attendrissez pas, fit Eugénie, j'ai besoin de tout mon courage.

Craignant qu'on n'allât chercher ses nièces, elle défendit de les réveiller. Elle alla s'asseoir près d'une croisée donnant sur le parc. Nul autour d'elle n'osait bouger. On n'entendait que le froissis des feuillages, dans la nuit d'argent.

Sans doute habitée depuis tant d'années par la mémoire de Marie-Antoinette, Eugénie pensait-elle que cette nuit du 6 août qui l'obligeait de revenir à Paris ressemblait à la journée du 6 octobre où la Reine avait pour toujours quitté Versailles. Le même destin ne l'attendait-il pas? L'Espagnole allait, comme jadis l'Autrichienne, rentrer dans ces Tuileries indéfendables, où elle serait à la merci du même peuple déçu, prêt aux folies sanglantes. La mort, — maintenant surtout que le malheur montait vers elle, — la mort avec dignité, sur l'échafaud, en souveraine, non, elle n'en avait pas peur. Elle ne craignait que la bassesse des révolutions et leur injure... Elle regarda les allées du parc, baignées d'une froide lumière. Elle n'avait guère aimé Saint-Cloud. Mais elle

y était venue jeune femme, son fils y avait essayé ses premiers pas; quelques semaines plus tôt, il y jouait encore avec ses camarades. Tristement, du fond de l'âme, elle lui dit adieu...

Cette attente à tous paraissait sans mesure. Enfin, on entendit un roulement de voiture sur le gravier. L'Impératrice se leva aussitôt et quitta le salon. Dans l'escalier, elle rencontra Richard de Metternich.

— Je pars, dit-elle; accompagnez-moi.

Elle se jeta dans la calèche qui avait amené le prince. Metternich monta près d'elle.

— Aux Tuileries, dit-il au cocher.



A trois heures du matin, la Régente ouvrit la séance du Conseil avec une autorité que nul ne lui connaissait encore. Les présidents des deux Chambres, Rouher et Schneider étaient là et aussi le général Trochu, appelé par Ollivier. Il était populaire, pour avoir combattu les vues de l'Empereur sur la réorganisation de l'armée. Ollivier croyait habile de l'annexer au gouvernement.

Le général se mit à la disposition de l'Impératrice, « en Breton, catholique et soldat ». Eugénie le remercia, d'une phrase trop brève.

Elle proposa de convoquer les Chambres. Le danger national lui commandait, dit-elle, de s'appuyer sur la nation.

Emile Ollivier, les yeux fins sous ses lunettes, protesta. Les pouvoirs de la Régente ne lui permettaient pas de réunir le Parlement. Eugénie fit un geste impatient. Pourquoi s'em-

barrasser de formes? Ne les avait-on pas déjà enfreintes en décrétant l'état de siège?

Ollivier dit alors — et sa vue était prophétique — qu'il serait dangereux de donner licence aux harangueurs de l'opposition dans une heure si troublée. Le gouvernement n'avait qu'un devoir : rassurer la France et la rassembler autour de lui.

Eugénie insista, disant que l'Empereur ayant promis avant son départ de convoquer les Chambres en cas de nécessité, le moment de tenir cette promesse était venu. Ollivier demanda que l'Empereur au moins fût consulté. La Régente répondit qu'il manquait d'éléments d'appréciation et qu'il approuverait sûrement la décision prise. Alors le premier ministre proposa d'inviter l'Empereur à revenir à Paris prendre en mains le pouvoir.

— Nous suffisons ici, répliqua Eugénie. La place de l'Empereur en ce moment est à l'armée. Il ne peut reparaître à Paris que vainqueur.

Le Conseil, d'abord flottant, se rangea à son avis. Il fût arrêté que les Chambres se réuniraient le surlendemain.

La séance levée, l'Impératrice passa dans ses appartements. L'énorme palais était vide, sans serviteurs ni factionnaires. Les meubles restaient couverts de leurs housses grises. Eugénie ne voulut point qu'on les enlevât.

— A quoi bon? dit-elle.

Elle se coucha, dormit quelques heures.

Au matin, comme elle se promenait, absorbée, dans son cabinet, attendant de nouveau les ministres, elle entendit du bruit au-dessous de ses fenêtres. Elle regarda, vit une foule agitée qui grossissait contre les grilles. A son ré-

veil Paris venait d'apprendre les défaites. Par-dessus les piques dorées, une huée s'éleva quand on aperçut la silhouette d'Eugénie. Des poings se dressèrent. On criait : « Déchéance ! » Elle baissa les épaules et alla s'agenouiller dans son oratoire obscur où pour quelques minutes elle savait trouver la paix.

Elle rentra, résolue. A ceux qui, sachant son retour, vinrent lui offrir leurs services, aux quêteurs de nouvelles, plus nombreux encore, et qui entraient aux Tuileries comme au moulin, elle répétait :

— Tout peut encore être sauvé, si les Français font l'union. Et elle ajoutait, quand on lui parlait de sa sûreté :

— Je n'ai pas besoin de troupes pour me défendre. Envoyons à la guerre nos derniers bataillons.

« Elle est ferme comme un roc », écrivait Mérimée à Panizzi.

Et Trochu disait :

— Cette femme est une Romaine.

Par son orgueil, sa bravoure, l'ambition de servir, elle était devenue le pivot du gouvernement.

Elle télégraphia à l'Empereur, à Metz :

*« Je suis très satisfaite des résolutions prises au Conseil des ministres... Je suis persuadée que nous mènerons les Prussiens l'épée dans les reins jusqu'à la frontière. Courage donc ; avec de l'énergie, nous dominerons la situation. Je réponds de Paris et je vous embrasse de tout cœur tous les deux. »*

A midi, elle fit afficher sur tous les murs une proclamation qu'elle avait dictée à M. de Lezay-Marnesia, son premier chambellan :

*« Français, le début de la guerre ne nous est pas favorable, nous avons subi un échec. Soyons fermes dans ce revers et hâtons-nous de le réparer. Qu'il n'y ait parmi vous qu'un seul parti, celui de la France, qu'un seul drapeau, celui de l'honneur national. »*

Le soir, elle reçut le préfet de police Piétri, qui l'avertit qu'Ollivier se proposait, pour éviter des troubles, de faire arrêter les chefs républicains, Gambetta, Jules Favre, Jules Ferry, Arago.

— Il est fou ! s'écria Eugénie. S'imaginer-t-il que l'opposition va laisser faire, que les faubourgs ne vont pas se soulever, que Lyon, Marseille, Bordeaux, Saint-Etienne, Limoges, resteront calmes ? Il ne voit pas qu'il va déchaîner la guerre civile sous le feu de l'ennemi ! Moi régente cela ne se fera pas. Prévenez-le.

Elle avait mille fois raison. Ollivier le comprit et abandonna l'idée.

Le cabinet était condamné par l'opinion. Sans répit le répétaient à l'Impératrice les anciens tenants de l'Empire autoritaire, que l'avènement d'Ollivier avait éloignés du pouvoir et qui se groupaient autour d'Eugénie : Baroche, Persigny, Vaillant, Rouher. Elle pensait comme eux. Aussi ne le défendit-elle pas lorsque les trois groupes dynastiques du Corps législatif, dès sa réunion, lui adressèrent des délégués pour la prier de former un nouveau ministère, plus capable de faire face aux événements.

— Je ne puis renvoyer le cabinet, répondit la Régente, mais, vu l'urgence, je crois que

j'aurai le devoir de le remplacer si vous le renversez.

Le Corps législatif le renversa dès le premier jour.

Déjà l'Impératrice avait fait appel au général Cousin-Montauban, comte de Palikao, et l'avait persuadé de prendre la présidence du Conseil. Augustin Filon la mit en garde contre cette usurpation d'un droit qui n'appartenait qu'à Napoléon. Elle allait signer les décrets nommant les ministres :

— Votre Majesté, dit-il, agit de façon révolutionnaire.

Elle répondit :

— Il le faut bien. Ma conscience m'ordonne de signer, je signe. Je m'en expliquerai plus tard avec l'Empereur.

Régente, elle veut concentrer dans ses mains tous les pouvoirs civils du souverain, quitte le jour venu à en rendre compte. Qu'un texte limite son autorité? Il n'a pas prévu les événements. C'est d'eux seuls qu'elle doit s'inspirer. Elle signe les décrets. Fait dans la pénurie, le choix des nouveaux ministres est médiocre. Qui les connaît? Quel poids ont-ils? A la guerre, Palikao, le vainqueur de Pékin, est intelligent, mais recruté par l'âge. Brame, Grandperret sont obscurs. Clément Duvernois est léger. Magne aux Finances paraît à sa place, mais aux Affaires étrangères, le prince de la Tour d'Auvergne manque d'autorité. Seulement elle est là, elle, et elle s'imagine de taille à tout prendre sur soi. De grands ministres la gêneraient peut-être. Elle insufflera mieux sa volonté, sa flamme à des hommes de second plan, pourvu qu'ils aient du cœur...



Mérimée, le 9, vint aux Tuileries. Pesant sur sa canne, il traversa les antichambres désertes et se fit annoncer à Eugénie. Si absorbée qu'elle pût être, elle fut saisie par sa mine. Encore droit, fidèle à son élégance désuète, il ne parlait plus qu'avec effort. Par moments, secoué d'une toux profonde, il portait sa main à sa bouche et cette main grise tremblait.

— Ah, monsieur Mérimée, dit-elle, que faites-vous ici? Vous devriez partir pour Cannes!

Il essaya de sourire :

— Ma santé n'a plus d'importance. Il y a tant d'années que je suis malade! J'y suis habitué. Je resterai ici tant que je croirai pouvoir vous servir.

Elle détourna les yeux, parla avec une confiance factice. Si Paris demeurerait sage et patient, la situation s'améliorerait vite. Ce qui l'inquiétait le plus, c'étaient les rancunes, les ambitions des députés républicains. Elle avait fait agir près d'eux, leur demandant une manière de trêve, pour ne songer ensemble qu'au péril du pays. Elle avait trouvé sourds Gambetta et Ferry. Mais Jules Grévy avait accueilli ses ouvertures; il recommanderait l'union à ses amis.

Il l'écoutait, les mains sur sa canne, serrée entre les maigres genoux. Il la regardait avec humilité, avec tristesse. Elle n'était plus belle. En quelques jours elle avait vieilli de beaucoup d'années. Ses cheveux, qu'on ne redorait plus, tournaient à l'argent. Son teint avait passé. Deux grandes rides durcissaient sa bouche. Ses paupières étaient rougies par le dé-

faut de sommeil. Elle semblait flotter dans sa robe de lainage beige. Elle avait froid sans doute, dans ces hautes pièces sombres, malgré l'été si lourd, car elle portait une pèlerine de drap noir ornée de quelques soutaches.

Elle lui dit les efforts que son impulsion avait multipliés. Un emprunt de cinq cents millions, le cours forcé des billets de banque avaient paré au vide du Trésor. Deux corps d'armée nouvellement constitués allaient partir pour l'Est, avec à leur tête Trochu et Vinoy. La garde mobile et la garde nationale renforcées et armées, au total 270.000 hommes, défendraient Paris s'il était investi. Les forts et l'enceinte avaient reçu 1.800 canons empruntés à la marine. Dans la banlieue, ponts, écluses, tunnels sautaient afin de retarder la marche éventuelle de l'ennemi. 3.500 bœufs et 280.000 moutons, parqués dans le Luxembourg et le bois de Boulogne, assureraient l'approvisionnement de la ville.

Elle quitta son fauteuil. Les mains derrière le dos, un peu courbée en avant, elle parlait, intarissable. Elle dit qu'au cas d'un siège, elle s'enfermerait dans Paris, mais qu'un gouvernement double, qui comprendrait cinq ou six ministres, irait s'installer à Tours pour organiser la défense au sud de la Loire.

— Nous lutterons pied à pied. Les Prussiens ne savent pas où ils s'engagent. Plutôt que d'accepter des conditions humiliantes, nous ferons la guerre dix ans!

Elle ajouta plus bas :

— A moins qu'on ne nous tire dans le dos!

Mérimée lui demanda si elle avait songé à rechercher les conseils, peut-être l'appui de Thiers. Son opposition à la déclaration de

guerre lui valait une croissante autorité au Palais-Bourbon, où il discourait sans relâche. Cette influence, son indéniable expérience politique, son envie du pouvoir pourraient sans doute être mises à profit. A défaut de patriotisme, si l'on tentait son ambition?

Elle s'arrêta dans sa marche, fronçant le sourcil pour réfléchir.

— Oui, M. Thiers, s'il voulait... Mais vous le savez, en juillet, l'Empereur n'a pas accepté ses offres de service. Il ne nous le pardonne pas.

Mérimée insista. Il avait gardé avec Thiers des relations amicales. Si l'Impératrice l'y autorisait, il pourrait sonder ses intentions.

— Il ne voudra rien entendre... Mais après tout, faites, cher monsieur Mérimée. Je ne puis dédaigner son concours. S'il me l'accordait même, je serais bien heureuse. Agissez pour le mieux. Seulement, ne me nommez pas.



L'Empereur, à la demande d'Eugénie et du ministère, avait dû retirer les fonctions de major-général au maréchal Leboeuf. Presque aussitôt, comprenant que lui-même n'inspirait plus confiance comme commandant en chef, il se démit en faveur de Bazaine.

— Je vous remets, dit-il, la dernière armée de la France. Songez au Prince impérial.

Le changement fut bien accueilli au Corps législatif, Jules Ferry déclara que la nomination de Bazaine serait approuvée par le pays tout entier. Gambetta l'appela « notre glo-

rieux Bazaine ». Paris applaudissait. La Régente, oubliant le Mexique, partageait cet engouement.

De Metz, Napoléon III et son fils s'étaient dirigés sur Châlons où une nouvelle armée se reformait sous le commandement de Mac-Mahon. Si malade qu'il fût, la volonté embuée par la souffrance, il n'avait pas vu sans chagrin les derniers actes de la Régence. Le prince Napoléon, qui ne l'avait pas quitté, exaspéré par le rôle grandissant d'Eugénie, se répandait en reproches. Il alla jusqu'à dire à l'Empereur dans un conseil tenu à Châlons :

— Vous ne commandez plus l'armée, vous ne gouvernez plus. Alors que faites vous ici ? N'êtes-vous plus que le correspondant du *Times* ?

Il préconisait le retour immédiat de l'Empereur à Paris. L'armée de Mac-Mahon se reconstituerait sous les murs de la ville. Non seulement sa défense ainsi serait renforcée, mais toute insurrection devenait impossible. Or, il fallait toujours craindre un mouvement révolutionnaire. Le 14 août, à la Villette, une échauffourée s'était produite, à l'instigation d'Eudes et de Blanqui. L'incident devait servir de leçon.

Trochu, arrivant à Châlons, appuya l'avis du prince. Mac-Mahon acquiesçait. L'Empereur comprit que, du double point de vue stratégique et politique, ce plan était le meilleur qu'il pût adopter. Rouher, venu de la part d'Eugénie pour combattre le projet de retour, ne le dissuada point. Lui-même au contraire fut gagné. Il repartit pour les Tuileries porteur de la nouvelle que Trochu, sur les instances du prince Napoléon, était nommé gou-

verneur de Paris et que l'Empereur, à peu d'intervalle, le suivrait.

Eugénie l'accueillit avec colère :

— L'Empereur à Paris ! Mais sa voiture n'arrivera pas jusqu'au Louvre ! Il ne reviendra pas vivant !

Elle saurait empêcher qu'il revint.

Il lui avait délégué le pouvoir. Elle se jugeait plus apte que lui à l'exercer. Elle s'imaginait intéresser davantage la nation parce qu'elle était femme, mère, et qu'elle croyait encore, tout en s'en défendant, à la générosité du peuple. Elle sacrifiait donc Napoléon. Elle qui tenait tout de lui ! N'était-ce pas une trahison atroce ? Elle l'aimait pourtant de vraie amitié, le plaignait, pleurait sur son désastre. Mais elle estimait son rôle politique terminé. L'Empereur à ses yeux, comme aux yeux du pays, ne comptait plus. *L'Imperator* ne se conçoit que victorieux. Vaincu, il doit disparaître... Elle l'abandonnait à son destin, pour maintenir l'Empire. Perdue, la dynastie, elle l'avait cru, elle l'avait crié, et sans détour de pensée, à la nouvelle de Forbach. Et cependant, pas un reflux trop humain, depuis, elle faisait l'impossible pour la sauver. Dieu qu'elle invoquait avec tant de ferveur, ne pouvait pas l'abandonner tout à fait ! Une lueur jaillirait de tant de nuées, un succès raffermirait nos armes. Bazaine ou Mac-Mahon, plus heureux enfin, arrêteraient l'ennemi, permettraient de traiter sans trop de pertes. Si alors elle devait — et c'était probable — elle aussi s'effacer, elle se sacrifierait à son tour, et avec joie, si le trône était conservé à son fils...

Elle reçut le général Trochu, venant de Châlons. Palikao, Chevreau, Piétri, l'amiral Ju-

rien, Filon assistaient à la conférence. Elle fut longue, orageuse et par endroits incohérente. L'Impératrice détestait Trochu. Elle lui reprochait son emphase, ses menées, une ambition qu'elle croyait au service des princes d'Orléans, et qui ne visait sans doute qu'à se façonner un grand nom. Trochu ne se méprenait pas sur ces sentiments. Maladroit, Jurien, ancien camarade du général, voulut les réconcilier. A l'entrée de Trochu, il s'écria :

— Donnez votre confiance au général, madame ! Il la mérite. Vous êtes faits tous deux pour vous entendre. Embrassez-le : c'est un brave homme !

Trochu, gêné, pétrissait son képi. La Régente feignit de n'avoir pas entendu. Elle était fiévreuse, les yeux brûlants, les joues rouges :

— Asseyez-vous, messieurs, dit-elle. Nous avons des décisions capitales à prendre.

Elle ajouta toutefois quelques paroles courtoises à l'adresse du nouveau gouverneur de Paris.

Tout de suite elle parla du retour de l'Empereur, et s'y opposa. Il provoquerait des catastrophes. C'est au secours de Bazaine, qui venait de subir un sanglant échec à Gravelotte et que menaçaient des forces supérieures, que la nouvelle armée devait se porter. Sinon le peuple accuserait Napoléon de ne songer qu'à soi et de trahir le pays.

Comme Trochu protestait :

— Savez-vous, général, dit-elle, que cinquante hommes armés pourraient arriver sans peine jusqu'à cette chambre et me massacrer ? On ne m'attaque pas, pourquoi ? Parce que l'on sait bien, que, moi disparue, l'Empire resterait debout. Mais supposez l'Empereur dans

ce palais. Qu'arriverait-il? Imaginez l'assaut de toutes les haines coalisées contre lui. De deux choses l'une : ou l'armée prendrait son parti, et alors ce serait une guerre civile entre elle et les Parisiens armés, ou elle l'abandonnerait, et ce serait l'émeute, le massacre. Dans les deux cas, qui gagnerait? Les Prussiens.

Avec les nouvelles levées d'hommes, expliqua-t-elle, Paris actif, plein d'enthousiasme, saurait se défendre. Il ne comprendrait pas qu'on ne s'occupât que de lui. Il réclamait au contraire, et à grands cris, que Mac-Mahon remontât vers le nord, à la rencontre de Bazaine et le dégagât, par une bataille où sans doute les deux maréchaux, disposant d'une lourde masse, porteraient, unis, des coups meilleurs qu'ils n'avaient fait, séparés. Le ministre de la guerre, Palikao, y voyait d'ailleurs le seul moyen de salut.

Trochu, sanglé dans son uniforme, dressait vers l'Impératrice sa tête d'oiseau, à l'œil agité. Après une heure de discussion, il finit par céder sur le retour de Napoléon. Mais il tenait encore pour le retour de l'armée. Profitant de ce premier avantage, et sans attendre, comme elle l'eût dû, le Conseil du lendemain, Eugénie dicta un télégramme à Filon. Presque sans formes, elle invitait l'Empereur à demeurer à Châlons. S'il revenait vers Paris, il y déclencherait la révolution.

Quand Trochu et les autres l'eurent quittée, devant Filon, Eugénie écrivit rapidement à l'Empereur une lettre pour expliquer ses raisons. Filon lui demanda d'en adoucir les termes. Encore emportée par le mouvement de l'entretien, l'Impératrice n'avait pas mâché son opinion. Elle risquait de blesser gravement

l'Empereur, lui dit Filon. Il eut voulu qu'elle se bornât à exposer la situation matérielle et morale de Paris, avec son avis motivé, en laissant toutefois à Napoléon le soin de décider. Autrement la posture de l'Empereur deviendrait trop humiliante. Il avait quitté Metz pour ne pas gêner les mouvements de Bazaine; Mac-Mahon le renvoyait à Paris, et maintenant Paris le rejetait vers Mac-Mahon. Et c'était l'homme qui, souverain absolu de la France, avait vaincu la Russie et l'Autriche, libéré l'Italie!...

— Croyez-vous, dit l'Impératrice émue, que je ne sois pas la première à sentir ce qu'il y a d'horrible dans sa situation? Mais le message que vous proposez ne l'arrêterait pas, et il est perdu si on ne l'arrête!

Il rédigea un texte plus modéré; elle le signa. Jamais, au cours d'une vie déjà longue et d'extraordinaire aventure, Napoléon n'avait reçu un coup si poignant. Torturé dans la chair, il recevait dans l'âme une atteinte inattendue que rien ne devait effacer. Persister dans son projet malgré l'Impératrice? Il ne le pouvait pas. Il était sans autorité. Il n'était plus bon qu'à souffrir, qu'à mourir. Près de lui point de soutien. Mac-Mahon, bon second à la guerre, gardait l'esprit subalterne. Le prince Napoléon était parti pour Florence afin d'obtenir, faute de mieux, la médiation de Victor-Emmanuel. Seul, après quelques heures d'agonie, comme on rend le souffle, Napoléon se résigna. Mac-Mahon, sur un ordre formel de Palikao, s'achemina vers la Meuse. Vers Sedan. L'Empereur partit à sa suite, en calèche, confondu avec les bagages. Brisé par les cahots, perdant parfois l'haleine dans ses affres, il

avait dû déboutonner sa tunique. Quand il souffrait trop, il serrait la main de son fils, assis près de lui, qui le regardait avec des yeux tristes, et se taisait.

\*  
\*\*

Sans se soucier de l'ennemi approchant à longues marches, l'opposition attaquait tour à tour le régime et le cabinet. A chaque revers, son audace croissait. Jules Favre avait demandé l'institution d'un Comité de salut public. L'Impératrice disait :

— Nous avons trois armées prussiennes contre nous, mais il y en a une quatrième, l'armée que M. de Bismarck a dans Paris, et de toutes, c'est la plus redoutable.

Thiers parlait en maître au Comité de défense. Les ministres, trop minces pour leur faix et divisés, flottaient dès qu'ils n'étaient plus sous l'œil de la Régente.

Elle, bourrelée, lourde de regrets, de remords, continuait sa tâche avec intelligence. Elle faisait évacuer sur Brest les trésors des musées. Elle recevait les députés, les journalistes, tous ceux qui demandaient son audience. Elle voyait les ambassadeurs. L'idée d'une médiation russe succédait chez elle au mirage d'une intervention autrichienne. Le prince de Metternich l'avait enfin prévenue qu'elle y devait renoncer :

— Même avec l'appui de l'Autriche, la France serait vaincue. La Prusse est trop forte...

— Vous ne le saviez donc pas ? fit l'Impératrice avec reproche. Vous pouviez m'avertir plus tôt. Bien des choses auraient changé !

Chaque jour elle visitait les ambulances. Elle en avait organisé une sur la terrasse des Tuileries et une seconde au palais même, dans la salle où jadis la Convention avait siégé. Elle allait de lit en lit, escortée de cornettes blanches. De jeunes soldats pleuraient en la voyant. Elle en aida plusieurs à mourir.

Placée dans une situation surhumaine, dont toutes les issues sont terribles, elle en éprouve l'exaltation et le vertige. Le malheur, le danger l'enivrent, comme jadis le bonheur la grisait. Le rôle immense qu'elle a assumé de diriger la défense d'un peuple, quand tout autour d'elle vacille, l'Empereur, les généraux, les armées, quand les dévouements reculent et que les gratitudes hésitent, ce rôle ne l'écrase pas, il la surélève, lui prête un ordre nouveau de grandeur. Elle l'aime, elle en remplit avidement le contour. Elle eût voulu monter à cheval et parcourir les rues de Paris. Elle croyait que la foule l'acclamerait. On l'en dissuada. Mais elle ne renonça à ce projet que parce qu'elle n'avait point d'amazone noire aux Tuileries.

Elle ne se fait plus guère d'illusions. Du moins ses illusions retombent vite, comme ces oiseaux atteints qui s'envolent et presque aussitôt s'abattent lourdement. La chute probable du régime, tout l'annonce : désarroi des familiers, lâchage des fonctionnaires, incurie des domestiques. Un souffle de panique rôde dans les salons sans tapis, sans rideaux. Les derniers fidèles n'y parlent plus qu'à voix basse comme autour d'un blessé. Chaque assemblément, chaque murmure du peuple atterre les visages. Les âmes paraissent à nu. Certaines, plus nobles à mesure qu'avance le péril; mais chez d'autres

les égoïsmes, les intrigues sont plus bas que jadis, de se développer dans la peur. Beaucoup pensent à leur sécurité, anxieux de n'être pas ensevelis sous cette grande tente impériale qui claque aux vents et qu'une bourrasque plus forte va emporter.

Eugénie mange à peine, dort seulement quelques heures grâce à des doses croissantes de chloral. Au long du jour, vêtue de la même robe de cachemire noir, avec un col et des manchettes de lingerie, elle reçoit dans le salon décoré des fantaisies florales de Chaplin. Elle n'avoue jamais sa fatigue. Peut-être ne la sent-elle pas. La conscience de son devoir la soutient comme un squelette de fer, et aussi sans doute sa foi. Elle a fait demander par le cardinal Bonaparte la bénédiction de Pie IX pour les siens, pour l'armée et pour la France. Chaque soir, dévotement, en face de Pepa, elle s'agenouille au pied de son lit.

Maints conseils de prudence lui ont été déjà adressés pour placer à l'abri biens personnels et objets précieux. Elle les a d'abord repoussés.

— Distraire en ce moment la moindre parcelle de la fortune nationale ou de la mienne, je n'y consentirai jamais!

Les jours passent, l'orgueil s'amortit, elle se ravise. Les papiers qu'Eugénie depuis dix-huit ans a sauvés de la négligence de l'Empereur et classés avec minutie dans deux énormes armoires sont en hâte triés par elle, Filon et Conti. Les plus importants confiés à l'ambassade d'Autriche, les autres — puisque les brûler attirerait l'attention — déchirés, noyés dans des baignoires remplies d'eau chaude et jetés par brassées aux garde-robes. Puis, cédant aux instances de Pepa et de la duchesse

de Malakoff, elle leur laisse prendre ses bijoux. Les deux femmes les portent dans une valise sans écrins, mal enveloppés dans du papier de journal, chez M<sup>me</sup> de Metternich, à la Jonchère. La princesse se fait prier pour en accepter la garde. Pepa lui baise les mains, la supplie dans son jargon. Elle consent enfin, range avec ordre ces parures admirées de toutes les reines d'Europe, en dresse l'inventaire et les remet au comte de Montgelas qui, peu après, les dépose à Londres, à la Banque d'Angleterre.

\*\*

Le buvard posé sur ses genoux, Eugénie écrivait à sa mère. Quelques jours plus tôt, elle lui avait télégraphié, comme M<sup>me</sup> de Montijo annonçait sa prochaine arrivée à Paris :

*« Ne venez pas. Vous ne pourriez que compliquer les affaires. »*

Maintenant, craignant un coup de tête de la comtesse, elle lui expliquait la situation. Tout était compromis, rien n'était perdu, il fallait attendre. Quatre grandes pages, sans une hésitation, une rature. Elle cacheta sa lettre.

Jetant les yeux sur la pendule, elle vit qu'il lui restait une heure avant de présider le Conseil que maintenant elle réunissait chaque jour. Elle prit une autre feuille et écrivit au commandant Duperré, premier aide-de-camp du prince impérial. Depuis qu'entrant dans les Ardennes, l'Empereur, par prudence, s'était séparé de son fils, le petit prince, avec une faible escorte, errait de ville en ville dans le Nord. L'Impératrice avait appris qu'il allait

être conduit à Amiens. Rien n'était plus maladroit, pensait-elle. Le renom du futur souverain en serait entaché. Elle entendait que son fils, même s'il devait courir des risques, demeurât sur le théâtre de la guerre. Déjà, et avec véhémence, elle s'était refusée à le rappeler près d'elle. A lui aussi, malgré ses quatorze ans, son rang, son nom, son avenir imposaient le danger.

*« Vous avez, écrivait-elle à Duperré, un soin plus pressant que celui de la sécurité, c'est celui de l'honneur et je trouve que cette retraite sur Amiens est indigne du prince et de nous... »*

*« J'ai le cœur déchiré, mais résolu. Je n'ai pas de nouvelles de mon mari ni de vous depuis hier. J'ai des angoisses terribles, mais je veux, avant tout, que chacun de vous fasse son devoir. Songez à une chose : je puis pleurer mon fils mort, blessé, mais en fuite ! je ne vous le pardonnerais jamais. Faites pour le mieux, mais agissez en soldat. Nous tiendrons à Paris, si nous sommes assiégés, et hors de Paris, encore et toujours. Pas de paix possible ! »*

Elle posait sa plume quand M<sup>me</sup> Lebreton entra :

— Voici M. Mérimée, dit-elle à mi-voix. Il se soutient à peine.

Eugénie courut vers son vieil ami.

La mort était sur son visage. D'avoir monté les degrés, si lentement, il haletait. L'Impératrice le fit placer sur un canapé, à côté d'elle, lui prit les mains.

Il murmura :

— J'ai vu Thiers. Votre Majesté avait raison. Il se dérobe.

Chaque mot lui valait une souffrance. Il se maîtrisa pourtant, s'engagea dans son récit :

— J'ai dit à Thiers : « Vous pouvez nous rendre un grand service. Il ne reste qu'une France, une Impératrice, un enfant. Voilà une belle occasion de fonder le gouvernement représentatif... »

D'habitude si remuant, Thiers s'était fait de glace :

« Je ne puis vous rendre aucun service, et après les revers que nous avons subis, il n'y a plus rien à faire, absolument rien. »

— Je l'ai prié du moins de ne pas vous refuser ses conseils :

« Des conseils ? a-t-il répondu. On ne croirait pas à leur sincérité. Je ne les donnerais pas moi-même d'un esprit tranquille. »

Enfin, radouci par le muet reproche de Mérimée, il avait ajouté qu'il ne pouvait ni soutenir ni remplacer le ministère. S'il était à la place de ceux qui dirigeaient les affaires militaires, il tâcherait de se mettre en rapports avec le maréchal Bazaine et suivrait ses avis.

— Il attend la République, dit l'Impératrice. Alors il ne refusera pas le pouvoir !

Elle songeait que dans une circonstance presque pareille, Marie-Antoinette avait demandé son secours à Mirabeau et que Mirabeau avait répondu : « Madame, à présent la monarchie est sauvée. » Mais Mirabeau, malgré ses tares avait l'âme haute. Thiers n'était qu'un avide et verbeux vieillard...

Elle se ressaisit pourtant, refoula le mépris :

— Monsieur Mérimée, je vous remercie. Même si cela ne doit servir à rien, écrivez-lui

que j'apprécie sa réserve, mais que je ne renonce pas à ses conseils.

Il fit signe qu'une telle lettre serait inutile. Elle insista :

— Ecrivez-lui, je vous en prie. Je suis dans une position à ne rien négliger...

— J'écirai, dit Mérimée...

Elle se pencha vers lui :

— On m'a dit que M<sup>me</sup> Delessert était partie hier pour l'Angleterre?

Il pencha la tête. M<sup>me</sup> Delessert, depuis des années, n'était plus pour lui qu'une amie, mais très chère. Son départ l'avait navré.

— Oui, je lui ai dit adieu. Je ne la reverrai plus...

— Pourquoi? Il faut aller la rejoindre.

Il ne répondit pas. Ils se regardèrent, les yeux pleins de larmes. De le voir si brisé, si près de finir, le grand courage d'Eugénie pour une minute s'affaissa. Passèrent sur elle le dégoût du pouvoir, la lassitude de l'effort. S'écœurant soudain de toutes les lâchetés qui l'assaillaient, elle qui, ces jours terribles, n'avait songé qu'à garder le trône pour son enfant, elle murmura :

— J'espère que mon fils n'aura pas d'ambition et qu'il ne pensera qu'à vivre heureux dans l'obscurité...

Il se leva, à grand'peine. L'Impératrice lui tendit la main, sans plus rien dire, car elle eut éclaté en sanglots. Ce vieil homme qui s'en allait emportait sa jeunesse, les plus belles, les plus douces images de sa vie... Il se pencha sur cette main qui avait été la main de sa petite amie, mais comme il allait la baiser, Eugénie l'attira vers elle et l'embrassa.

Il s'en alla, se redressant pour saluer quel-

ques personnes. Ses yeux s'étaient séchés. A l'adresse des curieux, un sourire mince et courtois flottait sur ses lèvres sans couleur. Il sentait tout s'abîmer en lui et autour de lui. Il ne pouvait plus rien pour *son* Eugénie. Il n'avait plus qu'à s'asseoir au Sénat et tâcher d'y mourir.

\*  
\*\*

Le samedi 3 septembre, à trois heures, dans le cabinet de l'Empereur, la Régente présida le Conseil. Les nouvelles manquaient. Depuis la veille, les communications avec Sedan étaient coupées. Palikao craignait que l'armée de Mac-Mahon ne s'y fût laissé bloquer. Le bruit d'un grand désastre s'insinuait dans Paris. On en parlait à la Chambre, à la Bourse, dans les cafés des boulevards.

Les paupières abaissées, l'Impératrice écouta. Elle semblait absente.

Laissée seule, elle demeura une demi-heure peut-être assise devant la table de l'Empereur, la tête dans ses mains, harassée, somnolente, sans pensée précise. On frappa à la porte. Avant qu'elle eut dit d'entrer, elle vit s'avancer le ministre de l'Intérieur, Henri Chevreau. Il ne prononça pas un mot; il tremblait. Il tendit à l'Impératrice un télégramme...

Le télégramme de Sedan!

« *L'armée est défaite et captive; n'ayant pu me faire tuer au milieu de mes soldats, j'ai dû me constituer prisonnier pour sauver l'armée.* NAPOLÉON. »

L'Impératrice se dressa brusquement, puis retomba sur son siège. Elle balaya la dépêche

étendue devant elle, la jeta à terre, fit vers Chevreau comme un geste de congé. Eperdu, il ramassa la feuille et courut informer ses collègues. Derrière lui Eugénie se leva et marcha vers le petit escalier qui faisait communiquer les appartements de l'Empereur avec les siens. Elle gravit les marches, s'accrochant à la rampe comme une femme ivre. Elle parlait à mots entrecoupés. Quand elle fut en haut, elle aperçut Conti et Filon qui venaient vers elle. Ils savaient déjà la nouvelle. Ils virent l'Impératrice défigurée, avec des yeux de folle, aigus et étincelants. D'une terrible voix de gorge, elle cria :

— Vous savez ce qu'ils prétendent? Que l'Empereur s'est rendu, qu'il a capitulé? Vous ne croyez pas cette infamie?

Les deux hommes se taisaient. Elle marcha sur eux, menaçante :

— Vous ne le croyez pas?

Conti balbutia :

— Madame, il y a des circonstances...

Elle l'interrompit, la face affreuse, vociférant :

— Non, l'Empereur n'a pas capitulé! Un Napoléon ne capitule pas. Il est mort... Vous m'entendez : je vous dis qu'il est mort, et qu'on veut me le cacher!

Les poings dressés au-dessus de sa tête, aveuglée par ses cheveux épars, elle suffoquait...

— Pourquoi ne s'est-il pas fait tuer? Pourquoi ne s'est-il pas enseveli sous les murs de Sedan? Il n'a donc pas senti qu'il se déshonorait? Quel nom va-t-il laisser à son fils!

Mais soudain sa fureur croûla. Les larmes

emplirent ses yeux, glissèrent sur ses joues, sa robe. De lourds sanglots délivrèrent ses nerfs. Elle se jeta à genoux, suppliant Napoléon comme s'il avait été à deux pas d'elle :

— Pardonne-moi, pardonne-moi!

Enfin elle se renversa, évanouie...

### III

#### LA FUITE

L'Impératrice, à peine remise, convoque les ministres. On s'y occupe des mesures à prendre pour arrêter la marche des Prussiens sur Paris. Quand on en vient à la défense des services publics par la troupe, au cas d'une insurrection que tous voient imminente, elle sort de son abattement pour refuser de faire protéger les Tuileries.

— Quoiqu'il arrive, dit-elle, les soldats ne doivent pas tirer sur le peuple.

Par l'amiral Jurien de la Gravière, elle a fait mander le général Trochu. Le gouverneur s'excuse, disant qu'il revient d'une visite aux forts, qu'il est fatigué et qu'il ira voir l'Impératrice après qu'il aura dîné.

— Il n'a pas dîné, s'écrie Eugénie, moi non plus ! Dans une heure comme celle-ci, pense-t-on à son dîner ?

Trochu ne vient pas. D'esprit, il a déjà fait défection. L'Impératrice se met à ouvrir les dépêches amoncelées sur sa table. Elles donnent de poignants détails sur la situation militaire, sur les manifestations hostiles qui se produisent dans Paris et en province. Elle trouve cette lettre de l'Empereur :

« Quartier impérial, 2 septembre 1870.

« Ma chère Eugénie, il m'est impossible de te dire ce que j'ai souffert et ce que je souffre. Nous avons fait une marche contraire à tous les principes et au sens commun, cela devait amener une catastrophe. Elle est complète. J'aurais préféré la mort à être témoin d'une capitulation si désastreuse, et cependant, dans les circonstances présentes, c'était le seul moyen d'éviter une boucherie de soixante mille personnes.

» Et encore si tous mes tourments étaient concentrés ici ! Je pense à toi, à notre fils, à notre malheureux pays. Que Dieu le protège ! Que va-t-il se passer à Paris ?

» Je viens de voir le Roi. Il a eu les larmes aux yeux en me parlant de la douleur que je devais éprouver. Il met à ma disposition un de ses châteaux près de Hesse-Cassel. Mais que m'importe où je vais ! Je suis au désespoir. Adieu, je t'embrasse tendrement.

NAPOLÉON. »

— Le malheureux !... murmure Eugénie.

\*\*

A minuit, le Corps législatif, malgré la promesse de son président Schneider, est réuni. On demande à l'Impératrice d'y paraître. Elle refuse, prévoyant un traquenard. Elle fait bien. Jules Favre propose la déchéance, que Pinard combat avec des accents courageux.

Elle brûle des papiers qu'elle a conservés jusque-là. Toute cette nuit si dure, elle reste seule. De ses fenêtres noires, elle voit pendant

deux heures rouler par la rue de Rivoli et la place de la Concorde une cohue qui promène des torches et des drapeaux voilés de crêpe en acclamant la République. Elle n'a pas un frisson. Une force étrange l'habite. Tout est perdu, elle le sait, mais dût-elle pour cela mourir à la peine, elle sauvera l'honneur...

A sept heures et demie, elle entend la messe dans son oratoire. M<sup>mes</sup> Aguado et Lebreton, l'amiral Jurien, Filon, les femmes de chambre s'agenouillent près d'elle. Après l'office, elle prie devant deux petites images de Notre-Dame d'Atocha et de Notre-Dame del Pilar. Elle visite ensuite l'ambulance des Tuileries pleine des blessés ramenés du front.

On lui remet un billet de Lesseps. Il a accouru de Londres pour assister dans son danger celle qui l'a tant aidé dans sa fortune. Il vient de voir son ami Emile de Girardin, le « fossoyeur des dynasties », comme dit l'Impératrice qui déjà l'a éconduit. Girardin et Lesseps proposent à Eugénie d'abdiquer en faveur du Corps législatif. Un Conseil de régence serait formé qui proclamerait Empereur le prince impérial.

— C'est impossible, dit Eugénie. La souveraineté n'est pas à moi.

Elle revient dans son cabinet pour le Conseil. On attend longtemps le général Trochu. A la fin, il paraît. En manière d'excuse, il dit à l'Impératrice :

— Madame, voilà l'heure des grands périls, nous ferons tout ce que nous devons.

La séance s'ouvre. Le vieux Palikao vient d'apprendre la mort de son fils, tué à l'ennemi. Il semble assommé. Clément-Duvernois propose de se servir de l'état de siège pour

mâter la Révolution qui gronde. Son idée est rejetée. Avec sept ou huit compagnies de soldats de toutes armes, de fidélité douteuse, le gouvernement ne peut songer à maîtriser les trois cent mille gardes nationaux ou mobiles armés par Trochu. Transférer le pouvoir exécutif en province? Il n'est plus temps. Paris se révolterait aussitôt.

— Il faut tomber, dit l'Impératrice, sans encombrer la résistance.

On décide de présenter au Corps législatif un projet de Conseil de cinq membres nommés par les députés pour assister la Régente. C'est un essai de gouvernement de Défense nationale. Mais la Chambre aura-t-elle le temps, l'énergie de s'y rallier?

La place de la Concorde est couverte de gardes nationaux, baïonnette au canon. Eugénie par instants les observe avec des jumelles de théâtre. Autour d'elle, on dit qu'ils vont sans doute attaquer le château.

Elle fait appeler le général Mellinet, commandant des Tuileries.

— Général, peut-on défendre le palais?

— J'ai peur que non, madame.

— Surtout, qu'on ne tire pas! Sous aucun prétexte. Je ne veux pas qu'une goutte de sang soit versée pour moi ou les miens.

Les salons s'emplissent. Les officiers et les dames de la maison impériale présents à Paris sont venus, et de nombreux amis personnels.

Vers midi une délégation du Corps législatif arrive, conduite par MM. Daru et Buffet. Elle a pour mission de déclarer à l'Impératrice que le projet de Conseil ne sera pas accepté par la Chambre : si elle veut éviter la dé-

chéance, elle doit remettre le pouvoir à l'Assemblée.

La Régente, ayant auprès d'elle l'amiral Jurien et M<sup>me</sup> de la Poëze, écoute avec calme M. Buffet, puis M. Daru.

Elle répond :

— Ce que vous me proposez, messieurs, réserve, dites-vous, l'avenir, mais à la condition que j'abandonne le présent, et à l'heure du plus grand péril le poste qui m'a été confié. Je ne puis, je ne dois pas y consentir... Croyez-moi, les épreuves que je viens de subir ont été si douloureuses, si horribles, que dans ce moment la pensée de conserver cette couronne à l'Empereur et à mon fils me touche très peu. Mon unique souci est de remplir dans toute son étendue les devoirs qui me sont imposés. Si vous croyez, si le Corps législatif croit que je suis un obstacle, que l'on prononce la déchéance, je ne me plaindrai pas. Je pourrai quitter mon poste avec honneur; je ne l'aurai pas déserté. Mais je suis convaincue que la seule conduite sensée, patriotique, pour les représentants du pays, serait de se serrer autour de moi, de laisser de côté, quant à présent, toutes les questions intérieures, et d'unir étroitement nos efforts pour repousser l'invasion.

Elle parle à cœur nu. Elle voit juste. Les députés le sentent. Mais ils sont poussés par une si forte vague qu'ils ne raisonnent plus. Seul, M. Buffet s'écrie :

— Je le ferais, et volontiers, s'il était encore possible...

— Pour moi, conclut-elle, je suis prête à affronter tous les dangers et à suivre le Corps législatif partout où il voudra organiser la résistance. Si cette résistance était reconnue

impossible, je crois que je serais encore utile pour obtenir des conditions de paix moins défavorables. Hier, le représentant d'une grande puissance, (c'était Metternich) m'a offert de proposer une médiation des Etats neutres sur ces deux bases : intégrité du territoire de la France et maintien de la dynastie impériale. J'ai répondu que j'étais disposée à accepter une médiation sur le premier point, mais je l'ai énergiquement repoussée sur le second. Le maintien de la dynastie est une question qui ne regarde que le pays.

En disant ces paroles viriles, elle ne croit pas que leur vertu puisse ébranler des hommes que l'ambition, l'entraînement ou la crainte dressent contre elle. Elle les dit sans espoir, n'attendant rien.

Les délégués restent une minute hésitants, puis reviennent sur l'urgence d'une décision.

Daru dit alors :

— Vous craignez, madame, qu'on ne vous accuse d'avoir déserté votre poste. Mais vous aurez donné une bien plus grande preuve de courage en vous sacrifiant au bien public et en épargnant à la France une révolution sous les yeux de l'ennemi.

Cet argument ébranle la résolution d'Eugénie. Il n'invoque plus son intérêt, mais son patriotisme. Les jambes tremblantes, mais la bouche ferme et les yeux hauts, elle dit :

— Croyez-vous qu'il me soit agréable de me cramponner au pouvoir ? Si j'y renonce, je ne demanderai, messieurs, qu'une chose : qu'on m'assigne une résidence quelconque, qu'on me permette de partager jusqu'au bout les périls et les souffrances de la capitale assiégée !

Ils se taisent, émus.

A tout moment arrivent des messages de la préfecture de Police qui informent l'Impératrice des progrès de l'émeute. Elle les tend à Daru qui les lit tout haut. Un jeune homme inconnu entre dans le salon et crie :

— Ils sont sur la place de la Concorde !

Eugénie demeure impassible. Mais les députés la pressant par de nouvelles instances, elle déclare alors :

— Vous le voulez, messieurs, ce n'était point mon sentiment, mais je laisse de côté tout ce qui m'est personnel; seulement je veux agir régulièrement, je veux que mon cabinet soit consulté. Parlez au comte de Palikao; s'il adhère, j'adhérerai.

Elle se lève, souveraine encore. Chacun des députés, avant de partir, s'incline devant elle, pénétré de respect. Le grave Buffet pleure. Près de la porte, elle leur tend à tous, amis ou hostiles, sa main à baiser.



Pendant deux heures, Eugénie reste sans nouvelles. Lesseps parti pour le Palais-Bourbon n'est pas revenu. Mais les cris de la populace, massée le long des grilles des Tuileries, montent menaçants. Les aigles des portes ont été arrachées. Déjà les insurgés tentent de pénétrer dans les jardins. M<sup>me</sup> de la Poëze conseille à l'Impératrice de quitter le palais pour éviter de tomber aux mains des insurgés.

— Je n'ai pas peur, dit-elle; comment pourrais-je m'en aller?

Elevée dans la guérilla, mariée par un coup de théâtre à un souverain issu de la conspiration et qui n'a exercé le pouvoir qu'en cons-

pirateur, elle voit, avec une sorte de fatalisme, s'abîmer presque sans lutte le Second Empire. Elle a souffert, elle s'est indignée, elle a pleuré, mais au fond d'elle-même sans doute n'a-t-elle pas été *surprise*. Depuis des années, elle l'a dit, elle s'attend à tout. Et c'est pourquoi peut-être elle saura faire face aux formes les plus variées du malheur.

Trois ministres enfin paraissent : Jérôme David, Busson-Billault et Henri Chevreau. Ils viennent du Corps législatif. La foule l'a envahi. La troupe met la crosse en l'air. Trochu, à n'en plus douter, pactise avec l'insurrection. Les Tuileries vont être d'une minute à l'autre envahies. Ils conjurent l'Impératrice de partir.

— Non, non, dit-elle en frappant du pied avec violence. C'est ici que j'ai été placée par l'Empereur, c'est ici que je resterai ! S'il n'y avait plus d'autorité reconnue, la désorganisation serait complète et la France à la merci de M. de Bismarck.

A trois heures et demie le préfet de police accourt. Il annonce que les grilles vont être forcées. Les ambassadeurs d'Autriche et d'Italie entrent alors dans le salon bleu. Metternich dit à l'Impératrice qu'elle ne peut demeurer dans le palais un instant de plus. Nigra, l'amiral Jurien, Conti la supplient.

Elle résiste toujours. Debout contre une fenêtre, le regard absent, on l'entend murmurer :

— Rêves creux !

Conti enfin lui dit :

— Vous ne voulez pas abdiquer, madame ? Eh bien dans une heure vous serez aux mains de gens qui vous feront abdiquer de force et

vous aurez sacrifié les droits dont vous êtes dépositaire. Si vous vous dérobez, où que vous alliez, vous emportez ces droits.

Cette idée la frappe. Elle dit à Filon de télégraphier à Duperré qu'il fasse passer sans retard le prince impérial en Belgique...

S'élève, énorme, une clameur. La grille de la place de la Concorde a cédé, et le peuple, avec qui les gardes nationaux fraternisent, se rue vers le jardin réservé.

— Madame, reprend Nigra, ne tardez pas davantage. Vous perdriez vos amis.

Alors elle se décide. Elle remercie les trois ministres et donne au général Mellinet l'ordre de faire retirer les troupes de garde, dès que ses serviteurs auront quitté le château. Elle embrasse la maréchale Canrobert, la duchesse de Malakoff, M<sup>mes</sup> de La Bedoyère, de la Poëze, Aguado, de Saulcy, de Bourgoing. Elles pleurent, pressent ses mains. L'Impératrice dit :

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez toutes été pour moi. Adieu, adieu !

Fébrile, Nigra la presse :

— Madame, M. de Metternich et moi vous attendons. Il faut vous hâter. Sinon la fuite sera impossible.

Elle met son chapeau et son voile, passe un léger manteau. Sur sa table, elle prend la miniature de son père, qui ne l'a jamais quittée et la glisse dans sa poche. Suivie de M<sup>me</sup> Lebretton, de Metternich, de Nigra, de Jurien, de Conti, du lieutenant Conneau (cousin du docteur), de quelques dames, elle sort de sa chambre par le « corridor noir » et descend l'escalier qui mène à la cour du palais. Elle pensait y prendre son coupé qui stationne comme

d'habitude, attendant les ordres. Mais Metternich voit la livrée du cocher et les armes peintes sur la portière. Il y a danger, dit-il, à y laisser monter l'Impératrice. Il propose sa voiture, qui attend sur le quai. Le lieutenant Conneau part pour la chercher. Il revient un instant après. On ne peut plus passer. La place du Carrousel regorge d'une foule qui pousse des cris de mort.

Eugénie ne perd pas la tête. Elle remonte l'escalier, rentre chez elle, prend la galerie de Diane qui naguère a resplendi de tant de fêtes, puis, tournant à gauche, pénètre dans la nouvelle salle des Etats, où, seulement trois mois plus tôt, le plébiscite a été proclamé... Quand elle arrive devant la porte qui donne accès à la Grande galerie du Louvre, elle la trouve fermée. Nul dans sa suite n'a de clé. Les hurlements des insurgés percent les murs épais. Le château est-il déjà envahi? Minute terrible. Soudain paraît Thélin, trésorier privé de l'Empereur. Il court après l'Impératrice pour offrir ses services. Il a sur lui un passe-partout, il ouvre la porte. Eugénie et ses amis, traversant le Salon carré et la galerie d'Apollon, débouchent dans la salle des Sept Cheminées.

— Je ne veux pas qu'on m'accompagne plus loin, dit l'Impératrice. C'est déjà trop. Mettez-vous maintenant tous en sûreté.

Devant le tableau de Géricault, le *Radeau de la Méduse* (Comme c'est étrange! dit-elle en le voyant), elle fait ses derniers adieux. Elle pense à ordonner au lieutenant Conneau de changer d'habits avant de quitter le château.

— Votre uniforme est trop voyant : c'est dangereux.

Avec M<sup>me</sup> Lebreton, suivie de Metternich et de Nigra, qui, diplomates, n'ont rien à craindre, elle parcourt les salles grecques, descend l'escalier des antiquités égyptiennes et se trouve sous la voûte ouvrant sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le pied d'Eugénie bute; après tant de fatigues, cette course l'a exténuée. Elle accepte le bras de Nigra. Des bandes d'émeutiers passent à ce moment devant elle sur la place, criant : « A bas Badinguet, mort à l'Espagne! Vive la République! »

Les fugitifs un instant s'arrêtent.

— Ne craignez rien, madame, dit Nigra.

L'Impératrice se redresse :

— Que voulez-vous dire? Mon bras repose sur le vôtre. Le sentez-vous trembler?

— Je crois que nous ferions bien d'attendre encore un peu...

— Non, non, il faut de l'audace.

Et la première elle sort. Peu de gens sur le trottoir, devant la colonnade. En face, sur la place, deux courants de foule se croisent, dans des chants, des cris étourdissants.

Metternich se détache pour chercher sur le quai sa voiture. Comme le temps s'écoule, que l'Impératrice, malgré son voile, peut être reconnue à tout instant, Nigra avise un fiacre qui cahin-caha longe la chaussée. Eugénie et M<sup>me</sup> Lebreton s'y blottissent. Un gamin alors crie à tue-tête :

— V'là l'Impératrice!

Par bonheur, dans le tumulte, on ne l'entend pas. Nigra le saisit par le bras :

— Que dites-vous? et parlements.

Pendant ce temps, la voiture s'éloigne, au pas, vers la rue de Rivoli.

M<sup>me</sup> Lebreton a donné l'adresse d'un ami, M. Besson, conseiller d'Etat, qui habite boulevard Haussmann et chez qui elle espère trouver secours. La rue de Rivoli n'est qu'un fleuve humain, secoué de remous. Des soldats de la garde impériale, aux fenêtres de la caserne du Louvre, regardent, pipe à la bouche, grouiller l'émeute. Quelques-uns même crient « Déchéance ! » L'Impératrice murmure :

— Eux aussi !

La foule en passant s'étonne de cette voiture ballottée et de ces deux femmes en deuil. Un ouvrier passe la tête par la portière et crie au nez d'Eugénie :

— Vive la nation !

Près d'arriver à la rue du 29-Juillet, M<sup>me</sup> Lebreton demande au cocher de s'y engager :

— Nous sommes un peu pressées, vous devriez prendre une route moins encombrée.

Il obéit, fouette ses chevaux.

Au coin du boulevard des Capucines, le fiacre est arrêté par un rassemblement. Des jeunes gens ont arraché d'une devanture et écrasent à coups de pied un écusson impérial.

Devant la maison de M. Besson, les fugitives paient et congédient le cocher. Elles montent au troisième étage, sonnent. Point de réponse. Elles patientent un quart d'heure, assises sur les marches. Puis M<sup>me</sup> Lebreton ayant sonné encore, l'Impératrice se lève :

— Je ne puis rester ici plus longtemps. Partons.

Dans la rue, elles marchent d'abord sans but. Le quartier est désert. Passe une voiture découverte. Elles l'arrêtent et se font conduire avenue de Wagram chez M. de Piennes. Le chambellan est sorti. Un domestique se

trouve dans l'appartement, mais il ne peut ouvrir; son maître, par inadvertance, l'a enfermé.

Dans l'escalier, M<sup>me</sup> Lebreton propose d'aller à la légation américaine, chez M. Washburne.

— Les révolutionnaires respecteront le drapeau des Etats-Unis. M. Washburne nous protégera.

— ... M. Washburne... répète l'Impératrice. Mais nous n'avons pas son adresse...

Et tout à coup, elle dit :

— J'y songe; allons chez mon dentiste, le docteur Evans. Il est Américain aussi, sans fonctions politiques. C'est un ami; il nous donnera asile.

Le cocher reçoit ordre de les mener au coin de l'avenue de l'Impératrice et de l'avenue Malakoff, chez Evans.

Elles descendent, sonnent. Un domestique les introduit dans l'hôtel. Le docteur n'est pas là, mais il va bientôt revenir. Laissées dans la bibliothèque, elles tombent sur des fauteuils. Une horloge sonne cinq heures. Il n'est encore que cinq heures!

\*  
\*\*

Arrivé à Paris en 1847, le docteur Evans est depuis l'avènement de Napoléon III dentiste de la maison impériale. Fort adroit, ce gros homme à favoris grisonnants est entré dans la familiarité d'Eugénie. Sous ce patronage il a fait fortune, est devenu le praticien le plus réputé d'Europe. Demeuré Américain d'idées et de goûts, il s'est attaché pourtant à la

France. Dès la déclaration de guerre, avec le docteur E. A. Crane, il a établi une ambulance.

Quand, vers six heures, entrant dans la bibliothèque, assez intrigué par ce que lui a dit son valet, le docteur aperçoit Eugénie assise près de la fenêtre, la faible lumière pâlisant encore son visage, il est stupéfait.

— Vous savez ce qui s'est passé aujourd'hui, lui dit l'Impératrice. Le gouvernement est aux mains des révolutionnaires. J'ai dû quitter les Tuileries sans avoir fait aucun préparatif. Je viens maintenant réclamer votre assistance. Je sais que je puis compter sur vous. Le service que je vous demande pour moi et pour M<sup>me</sup> Lebreton mettra votre amitié à une rude épreuve.

Sans hésiter, Evans assure qu'il est à l'entière disposition de l'Impératrice.

— Vous le voyez, dit Eugénie, mélancolique, je ne suis plus heureuse. Les mauvais jours sont venus et on m'abandonne.

Le docteur, pratique, lui demande si elle a quelque plan.

De plan? Non, elle n'en a point fait. Pourtant, dans cette heure d'attente, elle a pensé que le mieux pour elle serait de chercher refuge en Angleterre. Son fils pourrait l'y joindre et elle retrouverait pleine liberté de communiquer avec l'Empereur. Ce qu'elle veut surtout, c'est quitter Paris sans délai. Puisque l'Empire est tombé, elle veut fuir cette ville qui maintenant l'insulte. Elle est prête à se mettre en route ce soir même, si on lui en facilite les moyens.

Evans, sous son impatience, démêle l'extrême fatigue. L'Impératrice est allée jusqu'à la limite de ses forces. Il lui faut un peu de

repos. De nourriture aussi ; depuis la veille, elle n'a pris que du café. Très enrhumée, elle se mouche sans arrêt.

L'Américain fait servir pour elle et M<sup>me</sup> Lebreton, dans la bibliothèque, un léger repas. Puis il va retrouver son ami le docteur Crane qui l'attend devant l'hôtel et, sachant qu'il peut se fier à lui, le met brièvement au fait. Evans a pour le soir même un dîner d'hommes. Crane l'excusera près de ses hôtes, presque tous compatriotes, et fera les honneurs à sa place, tandis qu'il retournera près de l'Impératrice.

Eugénie, ayant mangé de grand appétit, paraît moins lasse. Avec M<sup>me</sup> Lebreton, Evans et bientôt Crane qui, les dîneurs partis, lui est présenté, elle délibère. Elle propose d'abord de partir dans la voiture d'Evans pour Poissy. Là elle prendrait un train de nuit qui la déposerait au Havre où elle s'embarquerait pour Southampton. Evans estime le projet dangereux. Après s'être concerté avec Crane, il développe un autre plan. Ils quitteront Paris le lendemain matin dans la voiture d'Evans, et avec des relais gagneront la côte normande. M<sup>me</sup> Evans est à Deauville, elle pourra les aider à louer un yacht pour traverser la Manche. Eugénie accepte ; le côté aventureux de l'entreprise lui plaît. Elle montre des passeports que Pietri lui a apportés et qu'au dernier moment M<sup>me</sup> Lebreton a pris avec elle. L'un est visé par l'ambassade d'Autriche, l'autre par l'ambassade d'Angleterre. Ce dernier a été dressé pour un médecin anglais conduisant à Londres une malade, anglaise aussi, accompagnée de deux personnes. On s'en servira. Crane tiendra le rôle du médecin, l'Impéra-

trice celui de la malade. Evans sera son frère, et M<sup>me</sup> Lebreton la garde-malade.

A présent les deux femmes doivent dormir, s'il se peut. Le docteur les conduit à la chambre de M<sup>me</sup> Evans. Puis avec Crane il va aux nouvelles. Crane descend dans le centre. Il trouve Paris tranquille. Des factionnaires gardent les portes des Tuileries. Sur les murs, en grandes lettres de craie, on lit : *Propriété nationale*. Peu de gens dans les rues, sauf aux terrasses des cafés. Cette nuit de révolution est étrangement calme. Evans est allé, lui, jusqu'à la Porte Maillot. Il a vu que les voitures qui entraient et sortaient n'étaient pas visitées. Il rentre et, causant avec Crane, attend.

Etendue habillée, Eugénie songe. A l'Empereur, à son fils, aux dernières scènes de sa régence. En ce qui la touche, elle se juge sans reproche. Elle a fait tout ce qui dépendait d'elle. L'orage était trop fort; il l'a emportée. Elle ne s'attarde pas aux regrets. Jetée à terre et si brutalement, déjà elle se redresse et espère. Elle se voit réunie à Napoléon et à Louis. Elle leur refera un foyer, en attendant un retour de fortune. Car pour elle la chute de l'Empire ne saurait être définitive. La République à ses yeux n'est qu'anarchie; elle ne peut durer. La déchéance n'a pas été prononcée. Bazaine à Metz garde une armée intacte, composée de vieilles troupes. Elle le croit dévoué. La province, plus réfléchie, ne suivra pas si aisément Paris. L'Empire, l'Empereur y sont aimés... Si pourtant il faut attendre la paix, en tout cas dès qu'elle sera signée, une restauration deviendra possible, sinon pour Napoléon III, du moins pour Napoléon IV...

Ainsi, dans la longue nuit de septembre,

médite, pèse et calcule cette femme, dont l'imagination toujours rebondit...

\*\*

A cinq heures du matin, Evans frappe à sa porte. Elle est déjà levée, brosse elle-même sa robe. M<sup>me</sup> Lebreton lui a proposé de se vieillir par un changement de costume. Elle refuse, s'accommode comme à l'habitude avec du rouge, de la poudre, et ce double trait de crayon dont elle souligne ses paupières et accuse ses sourcils. M<sup>me</sup> Lebreton murmure :

— La coquetterie de l'Impératrice nous perdra !

— Mais je veux qu'on me reconnaisse, si on me prend, réplique Eugénie. En restant moi-même, je puis en imposer à ceux qui voudraient m'arrêter. Ne perdons pas cette chance.

Elle accepte pourtant un chapeau rond de M<sup>me</sup> Evans et une voilette. Elle boutonne ses gants, prend son réticule où elle n'a que deux mouchoirs, aucun bijou. M<sup>me</sup> Lebreton garde sur elle la monnaie d'un billet de 500 francs changé dans la matinée du 4.

Les deux femmes s'installent dans le landau du dentiste. Crane et Evans s'asseoient sur la banquette de devant.

Le jour point.

— A Saint-Germain, dit Evans.

Dans le court trajet de l'avenue à la Porte Maillot, Eugénie observe que rien n'a changé. Les balayeurs nettoient les ruisseaux, les marchands ouvrent leurs boutiques, les voitures des laitiers passent au galop.

A la grille, le cocher arrête ses chevaux. Le

chef du poste approche de la portière. Evans, cachant l'Impératrice d'un journal déplié, dit qu'il se rend à la campagne avec ses amis, qu'il est Américain... L'officier ne lui demande même pas son nom. Il s'écarte :

— Allez!

La voiture file sur la grand'route par Bougival. Eugénie parle. Elle revient sur les événements de la veille. Ce qu'elle regrette le plus, c'est qu'il ne lui ait pas été permis de donner la mesure de son courage :

— J'aurais pu être utile de bien des manières. J'aurais pu donner l'exemple du dévouement à la patrie. J'aurais pu visiter les hôpitaux. J'aurais pu aller aux avant-postes. J'aurais pu encourager les troupes par ma présence à tous les endroits dangereux, et stimuler ainsi la défense.

Et, s'exaltant, elle s'écrie :

— Oh! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir devant les murs de Paris?

Elle se tait un moment, regarde vaguement la route, les arbres, puis reprend :

— Les Français ont de grandes et brillantes qualités, mais ils n'ont guère de convictions et ils manquent de constance... Je me suis dit parfois qu'ils mettaient leurs héros sur des piédestaux de sel, de sorte qu'à la première tempête ils tombent pour rester à jamais couchés dans la boue. Il n'y a pas de pays au monde où la distance entre le sublime et le ridicule soit aussi courte qu'en France. Et comme l'histoire s'y répète! Depuis cent ans, tous les gouvernements y ont fini par la révolution et par la fuite. Tout récemment, comme quelques personnes exprimaient la crainte qu'une nouvelle défaite ne provoquât la chute

du gouvernement impérial, je leur déclarai que je ne quitterais jamais les Tuileries en fiacre comme Louis-Philippe. Et c'est précisément ce que j'ai fait!

Elle sourit avec mélancolie. Les premières maisons de Saint-Germain paraissent. L'octroi est franchi sans encombre. Le landau s'engage dans la forêt, passe par Poissy, Triel, Meulan. Le soleil est éblouissant; la chaleur accable. A douze kilomètres de Mantes, les chevaux semblent recrues. Evans, à la vue d'un cabaret, demande à leur donner un peu de repos. Il descend avec Crane. Tous deux déjeunent. L'Impératrice, par prudence, n'a pas voulu quitter la voiture. Les deux hommes, en y remontant, apportent du pain et un morceau de saucisson de Bologne. M<sup>me</sup> Lebreton, abattue, les refuse. Au contraire, Eugénie en mange volontiers.

A Mantes, Evans loue une voiture et des chevaux pour remplacer les siens qu'il renvoie à Paris. Il tend à l'Impératrice le *Journal Officiel*, qu'il a trouvé chez un libraire : la République proclamée à l'Hôtel de Ville... Trochu président du Gouvernement de la Défense Nationale...

— Non, non, c'est impossible, dit d'abord Eugénie.

Puis, lisant, elle se convainc. Elle jette alors le journal et s'écrie :

— Comment a-t-il pu nous trahir ainsi? Après tant de serments! A qui aurais-je pu me fier, si ce n'est à lui, un soldat choisi par l'Empereur, qui avait accepté le devoir de me défendre, et qui, jusqu'à la dernière heure, jura de m'être fidèle?

Sa voix tremble. Elle pleure et se tait.

Un peu plus tard, reprenant le journal, elle lit les noms des ministres du nouveau gouvernement. A haute voix, elle répète avec dédain :

— Ministre des Affaires étrangères : Jules Favre; ministre de l'Intérieur : Gambetta!

Elle hausse les épaules.

— Je serai bientôt en Angleterre, dit-elle, et alors je saurai ce qu'il faudra faire.

A Pacy-sur-Eure, second changement de voiture. Cette fois, c'est une lamentable machine, tapissée d'un drap bleu très sale, attelée d'une grande jument grise et d'un petit cheval bai, aux harnais rattachés par des cordes. Les quatre voyageurs n'y peuvent tenir. Evans s'assied à côté du cocher.

Evreux est traversé par des gardes mobiles qui chantent la *Marseillaise*. L'Impératrice voit sur la Grand'Place le nouveau préfet, venu de Paris, qui proclame la République. Le soir vient. Tant bien que mal, après plusieurs arrêts pour réparer la guimbarde, on atteint La Rivière-Thibouville, village perdu où Evans à grand'peine découvre dans une auberge deux chambres où passer la nuit. Le docteur Crane soutient l'Impératrice qui boite et fait la malade. Elle entre dans la salle du cabaret où plusieurs buveurs sont attablés, monte un escalier tortu qui la mène à une pièce si dénuée, si pauvre, qu'elle éclate de rire en se laissant tomber sur une chaise.

— C'est vraiment trop drôle! s'écrie-t-elle.

— Ah! mon Dieu, madame, chuchote M<sup>me</sup> Lebreton, comment pouvez-vous rire de cette situation? Quand tout le monde nous épie et qu'à côté des gens peuvent vous entendre!

L'Impératrice secoue la tête sans répondre, ôte ses gants et enlève son chapeau. Elle dîne

dans sa chambre avec son amie. La nuit est troublée par un tapage de cavaliers, des coups frappés à la porte de l'auberge. Une troupe de gendarmes qui fait une ronde.. Eugénie dort profondément et n'est pas réveillée. Au matin, après avoir lavé et séché contre la vitre ses deux mouchoirs, elle tient conseil avec ses compagnons. Evans voudrait continuer le voyage en voiture. L'hôtesse consultée s'étonne. Pourquoi ne pas prendre le chemin de fer? La station n'est qu'à un kilomètre.

— Essayons du train, dit Eugénie. Nous gagnerons du temps.

Elle toujours boitant, ils vont à pied à la gare. En attendant l'heure, l'Impératrice, son voile baissé, feint de lire. Avec ses amis, elle monte dans un compartiment vide. A Serquigny, ils changent de train et prennent l'express de Paris, qui arrive dans le même temps. Aucun incident. Mais bien des alertes, quand un employé, un voyageur, sans intention les dévisage. A Lisieux, ils descendent, s'engagent dans les rues. Evans va chercher une voiture qui pourra gagner Deauville. Il pleut. Eugénie et M<sup>me</sup> Lebreton se réfugient sous la porte cochère d'une fabrique. Un jeune homme offre une chaise à l'Impératrice. Elle refuse, en le remerciant. Elle préfère demeurer debout, sur le seuil. Cette pluie qui tombe sur ses vêtements, sans qu'elle y prenne garde, l'apaise...

Arrive Evans avec un landau. Les fugitifs poursuivent leur route. Les nuages se sont dissipés. De nouveau luit le soleil. Eugénie est gaie. Elle montre ses mouchoirs. N'est-ce pas qu'ils sont blancs?

— Quand nous ne sommes pas poussés par

la nécessité, dit-elle, nous ne nous doutons pas de notre aptitude à faire certaines choses.

Vers trois heures, ils arrivent enfin à Deauville, à l'*Hôtel du Casino*, où M<sup>me</sup> Evans les reçoit. L'Impératrice se jette sur un fauteuil en disant :

— Oh, mon Dieu, je suis sauvée!

Pas encore. Tandis qu'elle se repose, Evans et Crane vont à Trouville où ils avisent dans le bassin un petit yacht de quinze mètres de long, *la Gazelle*, bien léger, mais capable après tout, de traverser la Manche. Il appartient à un officier anglais, sir John Burgoyne, qui se trouve à bord avec sa femme. Evans se présente. Sir John lui fait visiter le yacht et dit qu'il partira pour l'Angleterre le lendemain matin, à la marée. Le dentiste le prend alors à part, et se confiant à son honneur, lui demande de recevoir l'Impératrice et de la transporter sur la côte anglaise.

Sir John refuse d'abord :

— Avec un temps comme celui que nous allons sans doute avoir, cette petite goélette risque de couler.

Crane insiste. Lady Burgoyne consultée n'hésite pas :

— Je serai heureuse, dit-elle avec élan, si je peux rendre service à l'Impératrice. Qu'elle vienne ce soir, ou aussitôt qu'elle pourra le faire sans danger.

Quelques heures plus tard, par une pluie de déluge, Eugénie et ses compagnons gagnent le quai. Lady Burgoyne s'empresse, conduit l'Impératrice et M<sup>me</sup> Lebreton à l'unique cabine, leur offre des vêtements chauds et des punchs. Eugénie demande si les journaux anglais con-

tiennent des informations sur l'Empereur et le prince impérial. On ne sait rien d'eux...

Au jour, sir John donne l'ordre d'appareiller. Le docteur Crane prend congé d'Eugénie qui lui remet une liste des personnes qu'il devra voir à Paris pour leur dire ce qu'elle est devenue. A sept heures, *la Gazelle* quitte le port.

La mer est houleuse. Le temps, d'abord médiocre, devient bientôt menaçant. Les côtes normandes disparaissent à peine que la tempête s'abat. Le yacht peine, tangué, roule, embarque des lames. Il a mis le cap sur Southampton, mais ne peut plus tenir sa route. Sir J. Burgoyne se demande s'il ne vaut pas mieux revenir en arrière et chercher un refuge dans un port français. C'est la seule crainte d'Eugénie. Voiles à bas, la goélette se couche dans les profonds sillons, son pont balayé par une écume furieuse, dans un fracas étourdissant. A plusieurs reprises, l'Impératrice croit que le petit bâtiment va couler. Si c'est son destin, elle l'accepte :

« Si je disparaissais maintenant, songe-t-elle, la mort ne pourrait pas venir à un meilleur moment ni me donner un tombeau plus désirable. »

M<sup>me</sup> Lebreton, près d'elle, prie et pleure. Ayant entendu le cri d'un marin : « *We are ashore!* » (Nous échouons!)

— Que disent-ils? demande-t-elle.

Eugénie, pour ne pas l'affoler davantage, répond :

— Ils disent que nous sommes à terre.

C'est là de l'humour. Dans le crépuscule, on commence d'apercevoir l'île de Wight. Mais il faudra encore des heures pour l'atteindre.

Vers minuit, le vent s'apaise un peu. Le yacht de nouveau expose de la voile. A l'aube, il entre enfin dans la rade de Ryde.

Au *Pier Hotel*, l'Impératrice et ses compagnons sont refusés à raison de leur pauvre apparence. Ils trouvent de petites chambres, sous les combles, au *York Hotel*. Evans sort et lit dans une feuille du matin que le prince impérial est arrivé à Hastings. Il ne le dit pas à Eugénie, par crainte de trop l'agiter. Mais il lui propose de gagner Brighton. Elle en paraît enchantée. Par le steamer *Princess Alice*, puis le tramway jusqu'à Portsmouth, puis le train, ils arrivent à Brighton. Là, Evans avertit l'Impératrice du proche voisinage de son fils. Aussitôt elle exige qu'il la conduise à Hastings. Ils y parviennent dans la nuit. L'Américain, laissant les deux femmes, cherche le *Marine Hotel*, où le prince est, lui dit-on, descendu avec le commandant Duperré et le comte Clary.

L'enfant, dès qu'il l'aperçoit, l'accable de questions :

— Avez-vous des nouvelles de ma mère ? s'écrie-t-il. Où est-elle ? Personne ne peut me dire si elle est encore à Paris ou si elle a quitté la France. Voilà quatre jours que personne ne sait ce qu'elle est devenue. Et je suis si inquiet ! Je vous en prie, dites-moi si vous avez des nouvelles.

Evans répond seulement que l'Impératrice est saine et sauve, et qu'elle vient d'arriver en Angleterre. Il va, promet-il, se procurer d'autres renseignements.

Retournant alors vers Eugénie, à l'*Havelock hotel*, il la retrouve en manteau et chapeau, assise sur une chaise, son petit sac à la main, prête à repartir.

Elle se lève d'un bond :

— Dites-moi, avez-vous vu mon fils? Est-il bien portant? Quelle mine a-t-il?

Dès qu'il l'a rassurée, elle lui prend la main et l'entraîne vers la porte.

— Allons tout de suite le trouver.

Elle descend l'escalier en courant, suivie du docteur et de M<sup>me</sup> Lebreton.

Dans le bureau du *Marine Hotel*, le patron, la prenant pour une sœur de charité, parce qu'elle a mis le capuchon de son manteau sur sa tête, lui répond qu'il est trop tard pour déranger le prince :

— Il faudra revenir un autre jour.

Un autre jour! Forçant la consigne, elle monte. Evans entre chez le prince. Interrogé par lui des yeux, il lui montre la porte. Il l'ouvre et tombe dans les bras de sa mère.

#### IV

#### REMOUS

Les jours suivants, à *Marine Hôtel*, Eugénie dut garder la chambre. Toussant par longues quintes, elle pouvait à peine parler et tremblait de fièvre sous ses châles. Elle n'en reçut pas moins, étendue sur une mauvaise chaise-longue, les amis qui, ayant appris son arrivée, accouraient à Hastings : les Mouchy, M<sup>me</sup> de Metternich, La Valette, Filon et le lieutenant Conneau (qu'elle renvoya tout de suite se battre), ses nièces Louise et Marie d'Albe, enfin la nurse du prince impérial, miss Shaw, qui après la révolution avait encore passé quelques jours aux Tuileries.

M<sup>me</sup> de Metternich, saisie de voir la pauvre chambre, se jeta en pleurant dans les bras de l'Impératrice. Avant toutes choses, elle lui remit le livre d'heures de Marie-Antoinette que Metternich avait pris sur la table d'Eugénie au moment de sa fuite.

Elle a été plus malheureuse que moi ; j'ai encore mon mari et mon fils, murmura l'Impératrice en touchant cette relique, donnée jadis par Viel-Castel. Elle y tenait infiniment.

La princesse et M<sup>me</sup> de Mouchy, la trouvant

si dénuée, lui expédièrent en rentrant à Londres, où elles logeaient, une malle remplie de linge et d'objets de toilette.

Eugénie s'entretint longuement avec La Valette et Rouher, échappés aux recherches — molles d'ailleurs — de la police. Dans la pensée des deux hommes, la déchéance n'ayant pas été prononcée, le seul gouvernement légal de la France demeurait celui de l'Impératrice-Régente. Le roi de Prusse et Bismarck préféreraient, disaient-ils, traiter avec elle qu'avec l'émeute. Eugénie le croyait. Pourtant elle ne voulait en rien gêner les efforts des chefs de la Défense Nationale en vue d'une paix prompte. Pour les aider même, de son seul mouvement, elle écrivit le 13 septembre au Tzar pour le prier d'agir près de la Prusse en faveur de la France, sans se laisser influencer par le changement de régime :

« Sire, le sort nous a été contraire. L'Empereur est prisonnier et calomnié. Un autre gouvernement a entrepris la tâche que nous regardions comme notre devoir de remplir.

» Je viens supplier Votre Majesté d'user de son influence afin qu'une paix honorable et durable puisse se conclure... Que la France, quel que soit son gouvernement, trouve chez Votre Majesté les mêmes sentiments qu'Elle nous avait montrés dans ces dures épreuves...»

Elle écrivit aussi à François-Joseph qui lui répondit par une fin de non-recevoir enveloppée d'un miel laborieux. Elle ne s'adressa point à Victor-Emmanuel. Elle savait à quoi s'en tenir sur sa chevalerie. Les troupes italiennes enfonçaient à coups de canon la Porta Pia, privée de ses défenseurs français. Pie IX s'était réfugié au Vatican.

— Les lâches! grondait Eugénie, ils attendaient nos malheurs!

Le Tzar fut touché. Il insista à Berlin pour que Bismarck écoutât Jules Favre et conclut un armistice. Ainsi eut lieu l'entrevue, d'ailleurs vaine, de Ferrières...

\*  
\*\*

Dès l'arrivée de l'Impératrice à Hastings, rôdait autour d'elle un aventurier frotté de droit et de médecine, qui ayant épousé une Anglaise cossue, vivait tantôt à Paris, tantôt à Londres. On a dit Régnier payé par l'Allemagne; il devait être plus encore un intrigant qu'un espion. Le 12 septembre, il soumit à Eugénie un plan de restauration impériale sous le couvert de l'armée de Metz. Il s'offrait comme intermédiaire pour négocier avec la Prusse. L'Impératrice, méfiante, répondit qu'elle ne pouvait rien faire. Ayant insisté sans succès pour une audience, il guetta le jeune prince et Filon et les aborda au cours d'une promenade. Il dit qu'il partait pour Wilhelmshöhe, où Napoléon III avait été interné après Sedan, et demanda au prince d'écrire son nom et quelques lignes sur trois photographies de Hastings, qu'il porterait de sa part à l'Empereur. Filon se laissa circonvenir. Malgré la défense expresse de l'Impératrice, il remit ces photographies signées à Régnier qui s'en servit afin de s'accréditer chez Bismarck. Le chancelier, pour l'engager à rendre Metz, l'adressa à Bazaine. Déjà Filon regrettait son imprudence. Il l'avoua à l'Impératrice qui le tança rudement :

— Vous avez eu grand tort. Cet homme est

un émissaire de Bismarck ou un agent du gouvernement de Paris, qui veut nous déshonorer aux yeux de la nation en faisant croire que nous intriguons avec la Prusse!

Elle lui pardonna ensuite. Mais elle attendit avec inquiétude ce qui proviendrait de ces louches pratiques.

Elle ne pouvait demeurer davantage à l'hôtel d'Hastings, entourée de curieux. Evans et M<sup>me</sup> Lebreton se mirent en campagne pour l'installer de façon plus décente. Ils trouvèrent à Chislehurst, à vingt minutes de Charing-Cross, une grande bâtisse de briques rouges qui datait du début du siècle et qui appartenait à un M. Nathaniel Ströde, jadis en relations avec l'Empereur. Un beau parc entourait Camden place. Deux cèdres noirs sur la pelouse donnaient du rehaut à la maison. Eugénie la loua pour six mille francs, prix d'une modicité singulière, car elle était meublée avec luxe, même avec goût. Le 24 septembre, elle s'y installa avec son fils et les personnes de leur suite.

Quand elle y arriva, elle vit sur la façade une horloge de mairie avec cette inscription :

« *Malo mori quam foedari.* »

— C'est une devise faite pour moi, dit-elle.

Le lendemain, dimanche, elle assista à la messe dans la petite église catholique de Saint-Mary. Elle n'y trouva point de place et resta près de la porte confondue avec les pauvres de la paroisse. Cela ne lui déplut pas. Orgueilleuse devant les hommes, elle se faisait volontiers petite devant Dieu.

Ce même jour, après le dîner, lisant le *Times*, dans le grand salon, elle trouva cette sèche ligne :

« *M. P. Mérimée, the celebrated french novelist, died yesterday at Cannes.* »

Ainsi il était mort... Avec lui s'écroulait un énorme pan du passé. Quarante ans ! Il n'avait pu survivre au désastre de « ses pauvres amis de Biarritz ». Il avait quitté Paris dès qu'il avait su Eugénie en sûreté et s'en était allé agoniser sans bruit sur cette côte de Provence où, depuis maints hivers, il soignait son asthme entre ses deux vieilles Anglaises.

— Monsieur Mérimée ! soupira Eugénie.

Elle n'eut pas de larmes. Elle en avait trop versé déjà... Cette mort lui apportait plutôt comme un allègement... Il était condamné. Il valait mieux qu'il ne vît pas l'horrible déroulement de la guerre, l'invasion de cette France qu'il persiflait, mais qu'au fond il avait bien aimée. Il était en paix maintenant, dans l'arome des pins, sous le soleil...

Elle se signa et pria pour ce sceptique qui, sous sa sèche enveloppe, avait enfermé un tendre, un fidèle cœur...

\*\*

Le mercredi matin, elle était au premier étage, dans sa chambre, quand M<sup>me</sup> Lebreton entra chez elle en coup de vent, criant :

— Madame, mon frère est ici !

— Allons, ma pauvre amie, calmez-vous. Le général Bourbaki est à Metz, avec ses soldats.

— Tenez, madame, le voilà...

Affublé de vêtements civils dans lesquels il flottait, (Bazaine les lui avait prêtés), le général parut devant Eugénie pétrifiée.

— Que venez-vous faire ici ? Metz est donc tombée ?

Le général, qui se croyait attendu, balbutia :

— Non, madame; voici une lettre du maréchal Bazaine qui me prescrit de me rendre auprès de Votre Majesté pour prendre ses ordres.

— Mes ordres? Quels ordres? Je n'en ai pas à vous donner. Je ne sais rien. Que m'apportez-vous? Que veut le maréchal? Que demande-t-il?

— Je ne sais rien, madame, dit Bourbaki, voici l'écrit.

Perdant pied dans l'imbroglia, brave, mais de cervelle courte, il se mit à pleurer :

— Tout ce que je sais, c'est que je suis déshonoré aux yeux de l'armée, car j'ai quitté mes soldats devant l'ennemi!

L'Impératrice le consola de son mieux et le conduisit dans son cabinet.

« C'est un coup de ce Régnier, » pensait-elle.

Elle ne se trompait pas. Régnier avait persuadé Bazaine qu'uni à l'Impératrice, il pouvait faire la paix et rétablir l'ancien gouvernement. Le maréchal envoyait Bourbaki à Camden Place pour s'entendre avec Eugénie afin de négocier avec la Prusse.

Bourbaki s'expliqua là-dessus sans clarté. Eugénie le pressait en vain de questions. Il n'était occupé que de soi, se croyait le jouet d'une conspiration. Pour l'apaiser, par l'intermédiaire de lord Granville, elle demanda pour Bourbaki la permission de traverser les lignes prussiennes pour rentrer dans Metz. Le général partit aussitôt pour Bruxelles et, n'ayant pas reçu l'autorisation sollicitée, alla offrir son épée à la délégation de Tours. Eugénie ne le désapprouva pas.

Régnier sur ces entrefaites repassa la Man-

che et osa demander audience à l'Impératrice. Cette fois, elle le reçut. Elle vit une espèce de vieux sous-officier à mine vulgaire, au regard aigu, qui parlait d'abondance et sur un ton d'autorité. Elle lui reprocha d'être allé trouver Bismarck quand il devait se rendre auprès de l'Empereur, et d'avoir trompé Bazaine en se targuant d'une mission imaginaire.

Il s'excusa avec aplomb, dit qu'il fallait qu'elle se décidât à traiter avec la Prusse, si elle voulait éviter une trop grave amputation de la France. Bismarck, assurait-il, ne lui demanderait que de l'argent, beaucoup d'argent, le désarmement de la frontière, et quelques districts d'Alsace. Si elle refusait, c'est la République qui signerait la paix. Et cette paix — paix d'écrasement — prendrait toute l'Alsace, peut-être même la Lorraine. Il finit en s'écriant d'un ton dramatique :

— Il est temps encore, mais hâtez-vous ! Chaque jour qui s'écoule coûte des millions à la France, lui arrache un lambeau de sa chair. Madame, sauvez l'armée de Metz et sauvez la France !

L'Impératrice était impressionnée. Mais sa défiance persistait. Elle répondit à l'aventurier :

— Monsieur, je blâme votre conduite, mais je rends justice à vos intentions. Il y a beaucoup de choses vraies dans ce que vous avez dit ; par malheur vous ne paraîsez pas connaître vos compatriotes. Ils ne pardonneront pas à celui qui cèdera une parcelle de la France ; ils diront toujours, — et leurs fils diront après eux — que si l'on avait lutté jusqu'au bout, on aurait vaincu. Il y a plus : la

paix ne serait pas reconnue, et après la guerre étrangère, ce serait la guerre civile...

Régnier se retira et ne reparut plus.

\*\*

Eugénie envoya Clary, puis Evans à Wilhelmshöhe pour se mettre mieux que par lettres et télégrammes en contact avec l'Empereur. Elle eût voulu partager sa captivité. Napoléon s'y refusa, disant que la place d'Eugénie était auprès de son fils. D'ailleurs, restée maîtresse nominale de l'armée de Metz, elle ne pouvait se rendre chez l'ennemi. Elle obéit, rongea son frein... De nombreuses visites des Français réfugiés à Londres ou aux environs l'aidaient à passer les heures. Elle épousait leurs illusions. Elle pouvait détester Gambetta, elle vibrait d'enthousiasme à lire ses bulletins, ses proclamations verbeuses. Le moindre succès la faisait haleter d'espoir. Elle croyait que l'armée de la Loire allait refouler les Prussiens, qu'une sortie en masse des mobiles de Paris jetterait le désarroi chez les assiégeants, tandis que l'armée de Metz, par un effort soudain, arriverait enfin à briser l'étau qui la serrait. Elle imaginait la ligue des neutres pesant sur la Prusse pour l'obliger à une paix généreuse.

Dans la négociation de cette paix, de plus en plus, elle comptait qu'une part décisive allait lui revenir. Tous ceux qui l'entouraient répétaient, après Régnier, que la Prusse ne demandait qu'à traiter et que les conditions qu'elle lui réservait, à elle, seraient infiniment plus douces que celles qu'elle imposerait à Favre, Gambetta ou Thiers qui n'inspiraient à Berlin

que mépris. C'était vrai. Bismarck, depuis, a avoué qu'il se fut contenté peu après Sedan, de la cession de Strasbourg et de 250.000 âmes dans le Bas-Rhin, plus 2 milliards. Flattée dans la haute idée qu'elle avait de soi, heureuse de rentrer en scène et de ressaisir l'action, sans oublier la pensée (démentie, mais toujours présente) qu'elle pourrait travailler pour son fils, elle espérait, par un éclatant service, forcer l'estime, la gratitude de la France.

Elle en guettait l'occasion.

Le général Boyer, envoyé par Bazaine, inquiet du silence de Bourbaki, arriva alors à Chislehurst. C'était un homme probe, modeste et grave. Quand il entra chez Eugénie, elle crut, tant il était pâle et émacié, voir en lui le fantôme de l'armée de Metz.

Il avait eu un entretien à Versailles avec Bismarck, et apportait ses conditions, auxquelles Bazaine souscrivait :

L'armée de Metz se déclarerait en faveur de la dynastie napoléonienne. Elle rendrait la ville aux Prussiens et, avec armes et bagages, viendrait dans un port, Le Havre ou Calais, se placer sous l'autorité de la Régente. Celle-ci, rentrant aussitôt en France, signerait sans discussion, les yeux fermés, des préliminaires de paix, puis elle convoquerait les Chambres pour les leur faire ratifier.

A la prière d'Eugénie, Boyer télégraphia à Bismarck. L'Impératrice, avant de prendre aucune décision, demandait le ravitaillement de Metz pour quinze jours.

Elle réunit à Camden un conseil où Rouher, Persigny, Chevreau, La Valette, le prince Napoléon furent mis au courant du projet de pronunciamiento. Ils étaient d'avis d'y prêter

les mains. Boyer répéta que, faute d'une solution rapide, Metz devrait sous peu capituler. Comme Rouher reprenait, avec sa faconde d'avocat, l'argument des exigences moins rigoureuses que subirait l'Impératrice, elle l'interrompit :

— Ces exigences, encore faut-il que je les connaisse, avant de les accepter!

Jusqu'alors, Bismarck s'était refusé à indiquer nettement les indemnités et cessions qu'il avait en vue.

— Si l'on veut sauver l'armée, dit Boyer, *tout exorbitantes qu'elles paraissent*, il faudra bien les accepter.

Eugénie s'écria, indignée :

— Ce qu'on veut m'arracher, c'est un blanc-seing. Comment les généraux de Metz ont-ils pu penser que je le donnerais?

Elle foudroya des yeux Boyer qui ne parla plus.

Elle demanda une entrevue au comte Bernstorff, ministre de Prusse à Londres, et le reçut dans Albemarle Street, chez lady Cowley. Il ne voulut pas lui communiquer les intentions de son souverain touchant les bases de la paix sans l'autorisation du chancelier. Il promit ses bons offices, s'efforça d'encourager, de rassurer Eugénie, l'assura même, mentant avec audace, qu'il n'était question que d'une cession minime de territoire.

— C'est impossible, dit l'Impératrice. Une cession de territoire, je n'y consentirai jamais!

Elle avait mis du rouge pour ne point paraître trop défaite, mais ne pouvait cacher ses larmes. Elle déclara qu'elle envisageait un traité qui ferait de Strasbourg une ville libre, et qui donnerait à l'Allemagne une indemnité

et une colonie, telle que la Cochinchine. Bernstorff lui laissa entendre que ces sacrifices ne suffiraient pas...

Elle rentra désemparée à Camden. Après avoir hésité longtemps, prenant, comme elle disait, son courage à deux mains, elle se décida à écrire directement au roi Guillaume pour le conjurer de ne pas exiger le démembrement de la France. Inflexible, sous des formes courtoises, le roi répondit qu'il était obligé de réclamer une annexion, *à titre de garantie* contre l'esprit de revanche de la France. Bismarck voulait un glacis...

\*\*

Le 27 octobre, Metz capitula. Le général Boyer l'apprit à Eugénie. Elle s'y attendait, mais le fait l'écrasa. Elle s'enferma, refusa de recevoir personne, même M. Tissot, chargé d'affaires du gouvernement de la Défense nationale à Londres, qui venait la remercier de ses bons offices près du Tzar.

Quand elle reparut devant ses intimes, elle annonça son départ pour Wilhemshöhe. Elle voulait sans délai voir l'Empereur. Ses défenses antérieures étaient, disait-elle, tombées avec Metz. Il lui fallait maintenant décider avec Napoléon de la conduite à tenir devant une situation nouvelle. La reddition de Bazaine enlevait tout gage au régime impérial. Pour négocier avec la Prusse, s'il en restait encore quelques chances, plus un moment n'était à perdre.

Elle avertit Clary qu'il l'accompagnerait.

Depuis plusieurs semaines, l'état d'esprit de Napoléon l'inquiétait. Ses lettres étaient ten-

dres, mais elle y trouvait des réticences. Elle le savait entouré, à Wilhelmshöhe, d'hommes qui ne lui étaient pas favorables. D'ailleurs elle n'avait pas qu'à expliquer ses actes, justifier ses intentions passées. L'Empereur, échappé à son influence, n'avait encore pu aboutir à aucune résolution. Elle voulait regagner sa confiance et, réunie à lui dans un accord public, rassembler pour une action commune les forces dissipées du parti impérialiste.

Elle passe la mer et arrive à Cassel le 30 octobre dans l'après-midi. Clary prend les devants et vient l'annoncer à Napoléon. Enveloppée d'un waterproof, la tête couverte d'un voile, elle paraît au bas des degrés. Elle s'élance vers l'Empereur, veut l'étreindre. Il se contient, lui serre les mains, tandis qu'elle sanglote, puis, lui donnant le bras, la conduit à son cabinet. Au passage les officiers français de la suite la saluent. Elle leur tend sa main à baiser. Napoléon lui présente le gouverneur de Cassel, le général de Monts. Quand ils sont seuls, elle pleure longtemps sur son épaule. Minutes poignantes. Se retrouver ainsi, après à peine trois mois, pendant lesquels l'abîme s'est ouvert, a englouti leur fortune et celle de la France!... Napoléon pleure aussi... Elle l'interroge sur sa santé. Il va mieux. Le repos, les soins, ont amorti ses souffrances. Il lui parle de leur fils. N'a-t-il pas été trop éprouvé par les événements? A-t-il repris ses études avec Filon? Il lui a écrit de charmantes lettres...

« Comme il l'aime! se dit-elle. Il ne pense qu'à lui!

Envieuse à la fois et contente, elle lui répond. Ils ne sont plus des souverains détrônés qui confrontent leur malheur, mais un père,

une mère, qui se penchent vers leur enfant. Ils se regardent par instants, sans oser l'un ni l'autre prolonger leur regard. Qu'il a vieilli ! Ses yeux sont troubles, ses joues flasques, un poids terrible l'écrase. Elle, dans ses vêtements noirs, si modestes, les paupières creuses, n'a plus rien de sa beauté. Ainsi dépouillés, plus humains, tous deux se sentent plus proches. Chacun d'eux a pitié de l'autre.

Eugénie, la première, sort de cette triste douceur. Il lui semble qu'elle a un compte à rendre, qu'elle doit décharger son faix. Elle évite pourtant de parler de ce qui les sépare trop encore, des actes de la Régence qui ont dépossédé, rejeté l'Empereur. Elle revient sur les événements du 4 Septembre. Il l'écoute sans l'interrompre en tordant sa moustache. Il a su beaucoup de choses, par Evans, mais les détails de cette journée, elle seule les sait tous. Quand, après deux heures peut-être, elle s'est tue, harassée, il parle à son tour, d'une voix sans accent, monotone. Il ne lui fait pas de reproches. Sa bonté le rend incapable d'une longue rancune ou plutôt le garde de l'exprimer. Elle l'a sacrifié après ses revers, et par là a précipité la catastrophe. Il ne cessera jamais d'en juger ainsi. Mais elle pensait à son fils ; ses erreurs, elle ne les a commises que pour son fils, et ce fils, il l'aime trop pour ne pas incliner au pardon.

Il se garde donc, lui aussi, ce premier jour, d'aborder la politique. Il parle de la guerre, des privations de ses soldats, de leur bravoure... Il n'ose pas prononcer le nom de Sedan...

Malgré le déclin physique de Napoléon, Eugénie devant lui se sent diminuée. Depuis

trois mois, elle a agi seule, et du plus haut, en vrai dynaste. A présent, elle se trouve sur un plan second. Cette autorité douce qui émane de l'Empereur de nouveau agit sur elle, la domine comme autrefois, au début de leur mariage. Et dans le même temps, de le voir si mélancolique, si calme, une tendresse inconnue se glisse en elle. Elle oublie, et pour toujours, ses déceptions d'épouse. Elle aime son mari d'un cœur plus chaud qu'elle ne l'a aimé jamais.

\*\*

Le lendemain matin, elle a avec lui un long entretien. Elle aborde le projet de Bazaine, agréé par Bismarck. Napoléon n'y voit qu'un piège : Bismarck a voulu s'assurer de Metz. Elle lui révèle alors les négociations engagées dans les derniers jours, lui montre la lettre de Guillaume. Napoléon dit qu'elle n'aurait pas dû écrire au roi.

— Du reste, poursuit-il, maintenant que Metz s'est rendue, ce n'est plus avec nous que la Prusse voudra traiter.

Eugénie est d'un avis contraire. Elle demeure persuadée que Bismarck, qui craint l'établissement d'une République en France, préférera négocier avec le régime impérial.

— Il me faudrait consentir à trop de sacrifices. J'ai agrandi la France; comment pourrais-je signer son démembrement?

L'Impératrice s'emporte. C'est l'intérêt de la France, dit-elle, qui seul l'inspire. Oui, la paix, conclue maintenant, et par eux, coûtera sans doute l'Alsace. Mais conclue plus tard et par un gouvernement d'insurgés, elle coûtera

encore la Lorraine. Avec des hommes comme Jules Favre et Gambetta, la Prusse se montrera sans pitié. Avec eux, qui ont fait des Tuileries l'hôtellerie des rois, Guillaume reste tenu à des égards. Il y a une solidarité des souverains... Elle aussi, et avant Napoléon, s'est révoltée. Pourtant elle a réfléchi, durant son voyage... Si amer que soit le calice, elle se résigne à le boire, si l'Empereur veut l'y autoriser.

Napoléon fait signe de la tête qu'il ne veut pas.

Pourtant, elle a raison. Négocier à présent, après une courte guerre, et avant que Paris soit tombé, allégerait les sacrifices. Mais Napoléon se pîète dans son scrupule. La France a pu se montrer ingrate et infidèle, il ne la ressaisira pas avec l'aide de l'étranger. Si la paix doit être payée de l'abandon d'une province, il en laissera la responsabilité aux hommes du 4 Septembre. Plus tard, on verra. Il a foi dans l'avenir...

Elle réplique, elle lutte, opiniâtre et désespérée. L'obstination de l'Empereur, pense-t-elle, condamne leur fils. Il ne régnera pas ! Cette idée la torture, la jette hors d'elle. S'oubliant, elle lance des paroles injustes. L'Empereur les laisse tomber. Elle n'obtient rien. Le « doux entêté » reste inflexible... C'est elle qui cède. En face de l'Empereur, elle mesure leur distance et rentre dans le rang...

Revenue à Camden, elle se tiendra dès lors à l'écart de toute négociation. Elle désapprouvera même quand elle les connaîtra, estimant qu'elles viennent trop tard, et n'ont plus chance d'aboutir, les tentatives maladroites que Napoléon, les yeux enfin dessillés, hasar-

dera près de Bismarck. Elle ne pensera qu'à la guerre, à Paris agonisant, priera sans se lasser pour un retour miraculeux de fortune :

— Que Dieu donne une victoire à l'armée des Vosges, et je serai consolée de tous nos malheurs!

Mais point de victoire. Partout la défaite. Et la lassitude... Et à la fin, la paix atroce, bâclée par Thiers, qui la soulève une fois encore de colère et de mépris. Puis la Commune, qui lui fait horreur et que pourtant elle excuse :

— Les malheureux! Ils n'ont pu supporter tant de honte!

Puis le nouveau siège, la semaine de sang et de feu, la répression sauvage à la lueur des brasiers où se consume la France impériale...

Napoléon III, libéré par la signature des préliminaires, était à Chislehurst depuis le 20 mars.

QUATRIÈME PARTIE

CINQUANTE ANNÉES...

# I

## CHISLEHURST

A Camden Place s'étaient installés M<sup>mo</sup> Lebreton, M<sup>mo</sup> de Saulcy, M<sup>no</sup> de Larminat, les Conneau, le docteur Corvisart, Pietri, Filon. Au bourg de Chislehurst avaient pris quartier les Bassano, les Aguado, les Clary, les Davillier. La duchesse de Mouchy, les Murat, la duchesse de Talleyrand, Clément Duvernois, Jérôme David, étaient à Londres; Chevreau et Rouher à Richmond. Presque tous venaient chaque jour à Camden. Service d'honneur, petite cour, barrières contre l'étranger qui faisaient vivre Napoléon, Eugénie dans cet air de respect qui attriste et soulage à la fois les vaincus.

Venaient de nombreux visiteurs anglais : lord Malmesbury, ami éprouvé d'autrefois, lord Sydney, lord Buckhurst, les deux Cavenish, lord Henry Lennox, lord Russell, le primat d'Angleterre Tait, Blanchard Jerrold, la marquise d'Ely, M<sup>mo</sup> Arcos et sa sœur miss Vaughan. Enfin la reine Victoria, quoique Gladstone eut voulu l'en dissuader, parut à plusieurs reprises à Chislehurst. Depuis son veuvage, s'accroissait son caractère formaliste. Elle ne

pouvait comprendre les utopies de Napoléon ni les élans d'Eugénie. Mais elle leur gardait une sympathie sincère, et jugeait de son devoir de montrer à l'Europe que les souverains tombés restent des souverains.

Ces témoignages fortifiaient les déçus, leur faisaient mieux supporter les calomnies qui, les brasiers de la Commune à peine refroidis, roulaient, déchaînées contre eux dans toute la France, et dont l'écho, à peine atténué par l'espace, venait les souffleter à Camden. Jamais si cruels outrages n'accablèrent un régime aboli. La France avait trop souffert sans doute pour se montrer juste. Mais les injures étaient trop basses, et l'Empereur, si patient, ne pouvait s'empêcher de crisper ses poings quand il lisait qu'il avait fui à Sedan, après avoir fait diriger sur l'Allemagne des wagons pleins d'or.

Les journaux de Paris supputaient gravement l'énorme fortune amassée depuis des années par Napoléon et Eugénie et mise en lieu sûr dans des banques anglaises. Au vrai, les premiers temps de leur résidence à Camden connurent les embarras d'argent. L'Empereur, à Wilhelmshöhe, avait vendu le palais des Césars qu'il possédait à Rome, et, sur la demande de l'Impératrice, lui en avait fait parvenir le prix : six cent mille francs. A son arrivée à Chislehurst, sollicité par des quémandeurs pressants — car l'Empire, dont la prospérité n'avait guère fondé de fortunes, avait, par sa chute, jeté nombre de gens dans la misère, — il pria Eugénie de lui rendre cette somme. Elle répondit qu'elle n'avait plus rien, que tout était dépensé. Il se tut, étonné, n'étant pas homme à réclamer des comptes. Plus tard, elle devait

d'elle-même lui avouer qu'elle avait gardé cet argent pour constituer, avec les sommes retrouvées chez Baring, un fonds capable de soutenir leur rang et leurs espérances. Elle connaissait la bonté prodigue de l'Empereur. Elle s'institua son trésorier et tint sa cassette à mains serrées. Par l'obligeance du comte Clary, elle avait vendu la plupart des bijoux sauvés : ils allèrent parer des princes indiens. Des prêts importants en outre lui avaient été offerts, en attendant que le séquestre mis sur les biens de France pût être levé.

Si l'Empereur paraissait résigné, Eugénie ne cachait point sa rancœur. Elle pouvait admettre la perte du trône, non supporter l'ingratitude. Sa colère s'en prenait moins aux républicains qu'à ceux qui, comblés par l'Empire de titres et de faveurs, se ralliaient ouvertement à Thiers. Trochu, sur tous, excitait sa haine. C'était une âme vile, un Iscariote... Mais dans cet écroulement, combien d'autres affichaient la palinodie : Drouyn de Lhuys, Viollet le Duc, Edmond About, même Galliffet. Galliffet qu'elle avait traité en véritable ami ! Sa femme, elle, demeurait fidèle. Mais lui n'était qu'une tête brûlée, un reître, capable de tout, héros à Puebla, bourreau à la Commune !... Et cet autre, encore plus comblé par l'Empereur, brodé sur toutes les tailles, fait duc, fait maréchal, Mac-Mahon, niais ambitieux qui, portant en écharpe ses défaites, se laissait pousser à la dictature ! Caro, philosophe de cour, qui levait sur elle à Compiègne des yeux extasiés, les dirigeait déjà vers des beautés plus utiles ; Zorn de Bulach, hier chambellan aux Tuileries, offrait ses services à l'empereur Guillaume ; Nieuwerkerke, cy-

nique, dès le début de la catastrophe, avait filé jusqu'en Italie, s'y était installé avec son magot, sans une lettre, sans un adieu à Mathilde, de qui il tenait jusqu'à ses chemises, et qu'il lâchait comme une fille, après un ménage de vingt ans. A ces bassesses, elle comparait l'attitude d'Abd-el-Kader. L'Emir lui avait adressé de Damas une lettre noble et fleurie : « Le soleil et la lune ont seuls des éclipses ! » Elle disait :

— C'est un Arabe, un ancien adversaire qui m'écrit cela ! Quelle leçon pour les Français !

Les caisses de papiers échappés au pillage étaient arrivées à Camden Place, par les soins de Metternich. L'Impératrice, Clary et Filon les dépouillaient, classant l'utile, mettant au panier tout ce qui paraissait sans valeur. L'Empereur était là, qui parcourait par instants une lettre, puis la rejetait. Tout à coup Eugénie se redressa et lui tendit une feuille, en criant :

— Enfin ! Je l'ai cherchée si longtemps ! Lisez cela, lisez donc !

C'était une lettre de Guizot. Pendant l'Empire, bien qu'il fut resté l'adversaire du régime, il était venu aux Tuileries demander le secours de Napoléon. Les dettes d'un proche l'avaient enfoncé dans une impasse affreuse. L'Empereur, après qu'il eût parlé, avait ouvert devant lui un tiroir plein de billets de banque, et lui avait dit, en marchant vers la fenêtre le dos tourné :

— Prenez tout ce qu'il vous faut...

Après le 4 Septembre, Guizot, écrivant contre l'Empire, s'était montré des plus felleux.

Napoléon prit sa lettre, elle remerciait l'Em-

pereur, disait : « Sire, vous m'avez sauvé plus que la vie, vous m'avez sauvé l'honneur. »

Il murmura :

— J'avais oublié cela.

Il allait froisser le papier, le lancer au feu. L'Impératrice le lui saisit dans les mains :

— Laissez-moi cela : c'est ma vengeance!

Napoléon, la regardant avec reproche, dit, sur un ton d'autorité qu'il prenait rarement :

— Non, Eugénie, je ne le permettrai pas. On ne se venge pas ainsi...



En septembre 1871, Eugénie partit pour l'Espagne. L'Empereur et le prince impérial l'accompagnèrent jusqu'à Waterloo Station. Elle ne séjourna guère à Madrid, voulut gagner aussitôt Carabanchel. Sa mère et elle s'embrasèrent sans trop marquer d'émotion. La comtesse était à peu près aveugle, mais n'en voulait pas convenir. Fardée au juger, mantille en tête, éventail aux mains, elle se heurtait aux meubles, et l'on se taisait pour ne la point colérer. Elle parlait avec la même activité, la tête pleine de projets. Elle donnait des *tertulias* et mariait encore. Miss Flower, qui ne l'avait quittée, vieux caniche sous ses frisettes blondes, l'aidait à faire les honneurs de sa maison. Les repas, comme jadis, étaient médiocres et le domestique négligé. Eugénie, retrouvant à chaque pas des souvenirs de sa jeunesse, reprenait vigueur sur ce sol aride, aux suc secrets, à quoi elle tenait par tant de liens. En novembre, elle repassa par Madrid, puis, reprenant la mer, rejoignit l'Empereur à Torquay où il avait passé quelques semaines.

En rentrant à Chislehurst, elle fit décider que le prince irait chaque matin à Londres suivre les cours du King's College, sur le Strand. Napoléon sentait qu'une éducation normale devenait nécessaire. Il savait qu'il gâtait trop son fils. L'Impératrice le lui reprochait encore, mais avec plus d'aménité qu'autrefois.

La bonne entente entre eux était restaurée. L'Empereur, affaibli, ne songeait plus aux *distractions* qui avaient soulevé tant d'orages. Eugénie lui témoignait de constants égards. Par compassion pour son malheur, par respect pour son courage, par remords d'avoir jeté contre lui, au lendemain de Sedan, ces cris sauvages, qu'il ignorerait toujours, mais qu'elle ne pouvait oublier. Elle se forçait à la douceur, l'entourait d'attentions, parfois excessives, au point qu'il en paraissait gêné. De son côté, il s'ingéniait à alléger un exil qui devait tant lui peser. Tandis qu'elle était en Espagne, il lui avait préparé une surprise. Elle regrettait toujours sa petite bibliothèque des Tuileries. Il l'avait fait reconstituer, identique. Dans des casiers à hauteur d'appui placés contre les murs du salon, il avait de sa main rangé les volumes frappés d'un E couronné qu'il avait commandés en cachette à son ancien relieur de Paris.

Souvent levé avant le jour, il travaillait dans l'étroit cabinet qu'il s'était réservé près de sa chambre. Il n'y avait de place que pour son bureau, deux fauteuils, la grosse armoire où il serrait ses papiers, ses lettres, des souvenirs, le volume de cuir rouge où dormaient les mémoires de la reine Hortense.

Là, fumant sans repos, il revoyait ses anciens essais sur l'artillerie, réunissait les matériaux

d'un ouvrage sur les opérations militaires de 1870. Pour ses copies, sa correspondance, Franceschini Pietri l'aidait, ou le docteur Conneau, ou Clary.

A côté, l'Impératrice s'était ménagé ce qu'elle appelait « son coin ». Une grande chambre et un cabinet octogone qu'avec des disparates, elle meubla de façon à lui rappeler les Tuileries. Dans une armoire vitrée aux rayons couverts de velours bleu reposaient les reliques que des amis avaient pu sauver des anciennes demeures impériales et lui faire parvenir.

Elle passait là presque toute la matinée. Sitôt habillée et coiffée, elle voyait ses comptes, lisait son courrier, écrivait de nombreuses lettres. Elle descendait pour le lunch. Presque toujours avec les commensaux habituels s'y asseyaient quelques invités, venus de Londres ou du continent. L'Empereur à son ordinaire parlait peu. L'Impératrice discutait les nouvelles, posait de brusques questions. Napoléon passait ensuite dans la galerie où il causait avec ses visiteurs, en marchant. Le prince impérial sortait, comme en France, de deux heures à quatre, à cheval, avec Louis Conneau et ses cousines d'Albe. L'Impératrice, avec M<sup>me</sup> Clary ou M<sup>me</sup> Lebreton, prenait le train et allait à Londres. Elle y faisait des achats, passait chez ses banquiers, visitait ses amis, surtout Anna de Mouchy, avec qui elle pouvait parler d'abondance, et qui, sans l'esprit du monde, avait l'esprit du cœur. Elle entraînait faire une prière à l'église des Jésuites, dans Farm Street. Un jour qu'elle y était venue avec Augustin Filon, pendant qu'elle s'agenouillait dans le confessionnal, jaillit de l'orgue un

chant noble et triste. Eugénie sut plus tard le nom du musicien : Gounod, naguère hôte de Compiègne, qui passait quelque temps à Londres. Il avait reconnu l'Impératrice, à sa démarche et discrètement lui avait adressé cet hommage.

Elle revenait à Camden vers cinq heures, faisait servir le thé dans le hall. Nouvelles causeries. « On n'imagine pas combien l'exil fait parler », disait M<sup>me</sup> Lebreton. Quelqu'un avertissait que sept heures allaient sonner. Alors elle s'enfuyait et tous après elle, pour s'habiller.

Après dîner, les hommes passaient un moment au fumoir ou dans la salle de billard; les femmes assises au salon, s'occupaient à de menus ouvrages. L'Impératrice entamait une réussite, le duc de Bassano et Conneau debout près d'elle. L'Empereur, enfoncé dans un fauteuil de peluche, près de la cheminée, fumait, les yeux fermés sur on ne savait quel songe. On entendait venir du hall les rires du prince impérial, de ses cousines, de Madeleine Davillier, les sons médiocres du vieux piano à queue où Jacqueline de Saulcy esquissait un air d'Offenbach.

A neuf heures et demie, le prince montait à sa chambre après avoir embrassé ses parents. L'Empereur se retirait peu après. Puis Eugénie se levait à son tour et devant les courtisans de l'exil, inclinée, faisait sa longue, sa merveilleuse révérence des Tuileries, évocation si poignante que Filon, jeune et sensible, en avait le cœur serré.

Le dimanche, le couple impérial traversait à pied le Common pour assister à la messe dite

par le R. P. Goddard à la petite église Saint-Mary. De nombreux amis paraissaient au déjeuner. Par le train de trois heures affluaient les visiteurs. Certains jours, M<sup>me</sup> Conneau, dont la voix était ample et pure, chantait. Sullivan au piano improvisait des mélodies. Dans la belle saison, on prenait le thé sur la pelouse. Les femmes babillaient. Les hommes faisaient cercle autour de l'Empereur, ou, dans des apartés, chuchotaient. Le soleil anglais luisait sur les verdure, les robes claires. On n'était plus triste, on espérait.

Dans l'été de 1872, l'Empereur, que son mal éprouvait de nouveau, était parti pour Cowes sur le conseil de ses médecins. Eugénie voulut montrer l'Ecosse à son fils. C'était l'un des pays qui lui plaisaient le plus. Elle aimait son ciel transparent, ses landes vertes, l'éparpillement de ses coupes d'eau. Le duc de Tamamès, qui devait épouser Marie d'Albe, les accompagnait. « Véritable course au clocher », disait plus tard M<sup>lle</sup> de Larminat en songeant à l'expédition. L'Impératrice, infatigable, mettait sa suite sur les dents. Le jeune prince en eut vite assez :

— Tout cela, disait-il, est bon pour les albums des vieilles Anglaises. J'ai toujours l'impression du déjà vu...

Mais, très déférent pour sa mère, qu'il admirait sans partager ses goûts, pour écourter le voyage, il montra le désir d'aller rejoindre l'Empereur, demeuré seul et qu'il trouvait si fatigué. Elle y consentit; il partit pour Cowes, et Eugénie continua sa randonnée. Le déplacement, depuis son enfance passée entre des malles, demeurait son plus grand plaisir. Rien ne la rebutait : mauvais repas, dures couchées, saleté des auberges.

— J'en ai vu d'autres en Espagne, répétait-elle.

Elle gardait appétit et sommeil; les incidents de la route ranimaient sa gaieté. Mais, pour la suivre, l'endurance était requise et la bonne humeur. Elle partait à l'improviste, sans daigner se renseigner, se fiant au hasard, à son instinct, désireuse de découvrir par ses yeux le pays et les gens. Sur les registres des hôteliers, elle inscrivait le nom qu'elle avait pris déjà du temps de l'Empire, qui ne paraissait alors qu'une coquetterie et qui maintenant était lourd de souvenirs : « Comtesse de Pierrefonds ».

\*\*

Louis avait seize ans. Il piétinait à King's College. L'Impératrice proposa de le faire entrer à l'Académie de Woolwich, d'où il pourrait sortir officier d'artillerie. C'était, disait-elle, rester dans la tradition des Bonaparte. La reine Victoria avait promis de faciliter son admission ainsi que celle de Louis Conneau. Filon, installé dans une petite maison, veillerait sur eux. L'Empereur une fois encore se résigna. Il attendait avec impatience le samedi qui ramènerait à Camden le cadet vêtu de la tunique rouge. Les années de plus en plus rapprochaient le père et le fils. Pour satisfaire l'Empereur, Louis travailla avec un zèle qu'il n'avait jamais montré. Des derniers en entrant à l'Académie, il gagna bientôt des rangs.

Cependant l'action politique de nouveau absorbait les hôtes de Camden. Ils pensaient moins aux événements d'hier qu'à ceux de demain, que leurs discussions, leurs lettres, leurs démarches croyaient préparer. Avant peu de

mois, ils se voyaient revenus en France. Les impérialistes demeurés sur le continent prédisaient la restauration de l'Empereur ou de son fils. Eugénie penchait pour cette dernière forme. Napoléon abdiquerait, et, pendant la minorité de Louis, elle reprendrait la régence. L'Empereur n'y consentit pas. A lui, puisqu'il était tombé par sa faute, incombait de relever l'Empire. Plus tard, quand le prince pourrait régner seul, sans hypothèque, Napoléon s'effacera et offrirait à la France réconciliée la jeunesse de son fils.

Au vrai, dans le pays, aucun régime stable ne paraissait pouvoir se fonder. Les royalistes tiraient à eux, desservis par un prétendant dédaigneux du trône. Les républicains leur résistaient, avec un éclat de doctrine qui déplaisait aux provinces. Les bonapartistes, d'abord furtifs, peu à peu relevaient les épaules. Aux élections de février 1872, Rouher, malgré la pression des agents de Thiers, avait été élu député de la Corse. Rouher, avec la légende attachée à son nom, Rouher, le vice-Empereur, à l'Assemblée nationale ! N'était-ce pas un présage ? L'Empire avait laissé, dans l'administration et l'armée, des cadres presque intacts. Les gens d'affaires, sevrés de l'énorme prospérité du règne, en souhaitaient le retour. Entre la France et Chislehurst, une navette constante de partisans assurait la liaison, signalait les voies.

Le plan de Napoléon était mûr. Le retour d'Angleterre ferait pendant au retour de l'île d'Elbe. Les puissances verraient l'événement avec faveur. Même, Napoléon se flattait d'obtenir de l'Allemagne une atténuation du traité de Francfort. Il n'y aurait point de résistance,

point de combats. L'Empire se relèverait de soi-même, sans qu'il en coûtât une goutte de sang à la France endolorie. De Châlons à Paris, chevauchant à la tête de l'armée, Napoléon III recueillerait les mêmes adhésions que Napoléon I<sup>er</sup> dans sa marche sur Notre-Dame.

Eugénie connaissait le projet, savait l'état des pourparlers. L'Empereur lui avait caché une part importante de l'exécution. Il se défiait de ses foucades; il repoussait sans y paraître la tutelle qu'elle avait exercée dans les derniers temps du règne et qui, pensait-il, avait porté de mauvais fruits.

Eugénie n'osait se plaindre. Rappelant l'espérance qui jamais n'était loin, elle confiait déjà à ses intimes les idées qui devaient dominer le nouvel Empire. Les souverains s'installeraient au Louvre. Il n'y aurait plus de « Compiègnes ». L'été passerait à Trianon. La cour serait sérieuse, économe de fêtes. L'Impératrice voulait rassembler autour du trône, en vue du règne proche de son fils, les meilleurs éléments du pays. Elle croyait qu'aux tristesses de l'invasion, aux démences de la Commune, devait succéder une ère de recueillement patriotique qui en imposerait à l'Europe.

Tout dans ces plans reposait sur l'Empereur. Cependant elle le voyait s'affaiblir. En novembre, il avait monté à cheval dans le parc de Camden et fait l'essai d'un voyage en chemin de fer avec son cousin Charles Bonaparte. Chaque fois, il avait mal supporté l'épreuve. Sa maladie de vessie, après quelque relâche, le rejetait maintenant aux pires angoisses. Pour reparaitre en France avec bon visage, à la tête de ses troupes, il se décida, sur l'avis de spécialistes anglais, à subir une opération qui, par

broyages successifs, le délivrerait de la pierre. A l'Impératrice, les chirurgiens répondaient du succès. Il se remit en leurs mains. Son organisme était trop usé pour supporter si dure épreuve. L'urémie l'envahit. Il glissa du sommeil à la mort au matin du 9 janvier. Eugénie, Conneau, Corvisart, essayèrent en vain de le ranimer. Clary avait couru à Woolwich chercher le prince impérial. Quand il arriva, éperdu et pâle, à la porte de la chambre, l'Impératrice se jeta à son cou et lui dit en pleurant :

— Je n'ai plus que toi, Louis!

\*  
\*\*

Dans le hall drapé de noir, entre les flambeaux, allongé dans la caisse de plomb doublée de soie blanche, Napoléon III embaumé, la moustache cirée, vêtu de l'habit de général, reçut l'hommage de milliers de Français qui avaient passé la mer pour le saluer encore une fois. Il avait été très aimé. Sa bonté, sa générosité, jusqu'à sa faiblesse lui avaient attaché d'innombrables cœurs. Etaient venus de pauvres gens, des ouvriers; beaucoup pleuraient...

Le cercueil fut soudé et Eugénie, entourée des amies de son bonheur, vint passer la dernière veillée.

Il y avait vingt ans que Napoléon l'avait conduite à Notre-Dame, quatorze ans qu'ils avaient échappé tous deux aux bombes d'Orsini. Près du mort, elle priait de toute sa foi. Puis, sur son fauteuil drapé, elle s'assit et demeura, durant la nuit, les yeux clos, sans larmes.

Triste, elle n'était pas découragée. Tant

d'années d'éclat et de pouvoir, surtout le malheur l'avaient liée à Napoléon. Pourtant elle n'avait jamais éprouvé pour lui qu'une tendresse coutumière et son cœur ne s'était pas brisé quand celui de l'Empereur avait achevé de battre. Elle était jeune encore et habitée d'une volonté tenace. Sa part faite au chagrin, elle ne pouvait empêcher son esprit de retourner vers la politique. Ce souci n'était point égoïste ni vaniteux; il était noble, elle y voyait son premier devoir envers l'Empereur. Il lui léguait la tâche qu'il n'avait pu finir. La restauration de l'Empire, c'est elle, avec son fils et pour lui, qui l'assurerait. Elle mènerait leur enfant vers son destin. Il serait la revanche du leur. Si lourd devoir ne l'effrayait pas. Dans cette lente nuit, où elle n'entendait que le grésillement des cierges, le bourdon sourd des religieuses, elle se disait qu'elle saurait manier l'avenir et venger de trop d'injustice celui qu'elle n'appellerait plus maintenant, pour beaucoup d'années, que « le pauvre Empereur ».

Soumise au protocole, elle n'assista pas au service funèbre. Debout derrière le volet de sa chambre, elle vit revenir son fils, dans l'habit noir barré du cordon de la Légion d'honneur, accompagné des princes et des anciens serviteurs de son père. Une foule le suivait, tête nue. Quand il franchit la grille, cette foule s'arrêta et cria : « Vive l'Empereur ! Vive Napoléon IV ! »

Le jeune homme se retourna, et, d'un geste de la main, imposa le silence. Sa voix, qui n'était pas assourdie par l'émotion, au contraire semblait plus pénétrante, s'éleva dans le brouillard :

— Ne criez pas : Vive l'Empereur ! Criez : Vive la France !

Ils lui obéirent. Mais, comme emportée par leur espérance, quand il atteignit le seuil, d'une seule voix ils crièrent encore une fois :

— Vive Napoléon IV !

L'Impératrice, croisant les mains sur sa poitrine, tressaillit de joie.

Le lendemain, Eugénie tint à donner audience aux Français venus pour les funérailles et qui allaient repartir. Appuyée sur le bras de son fils, elle passa lentement devant les femmes, rangées dans la salle à manger. Puis elle entra dans la galerie où les hommes se tenaient. A tous elle tendit la main qu'ils baissaient à genoux. On n'entendait que le bruit lent de sa robe, des paroles entrecoupées, des sanglots. Elle allait de l'un à l'autre, pleurant sous son voile, brisée, mais satisfaite de remplir son rôle de chef près de ces inconnus frémissants de foi.



Le prince Napoléon était arrivé à Chislehurst dès la mort de l'Empereur. Eugénie le reçut, et le pria, en sa qualité de premier agnat, de monter dans le cabinet de son cousin et d'y procéder avec Pietri à l'inventaire de ses papiers. Il refusa d'abord, puis, l'Impératrice insistant, se rendit à son désir. Les scellés avaient été apposés sur les meubles. Le prince remarqua avec aigreur que la cire ne portait que l'empreinte d'une bague de Pietri. Interrogé, celui-ci répondit qu'il avait agi ainsi sur l'ordre même de l'Empereur, avant la pre-

mière opération. Les cachets brisés, le prince Napoléon examina le contenu des tiroirs du bureau et de la grande armoire. Il vit un amas de pièces d'importance médiocre, des demandes de secours, des projets d'articles et de brochures de propagande, une correspondance copieuse, enfin des papiers diplomatiques. Il les feuilleta longuement, soucieux de mettre en lieu sûr les projets d'alliance avec l'Italie et l'Autriche, établis à la veille de la guerre, et que Napoléon III lui avait fait lire la dernière fois qu'il était venu à Camden. Il ne trouva que les protocoles italiens. Il chercha de nouveau. L'ébauche du traité avec Vienne, portant les corrections manuscrites de François-Joseph et accompagnée d'une lettre de Beust, qui promettait le concours de l'armée autrichienne, avait disparu.

— Ces tiroirs ont déjà été fouillés, dit le prince. Le désordre des papiers montre qu'on en a fait le tri. Je sais bien par quel ordre...

A la vérité, Pietri eut pu le dire, un valet avait été récemment congédié, convaincu d'espionner pour Thiers. Il pouvait avoir volé des documents. Peut-être aussi la princesse de Metternich n'était-elle passée récemment à Chislehurst que pour reprendre le projet d'alliance, qui gênait son souverain. Ce n'était pas toutefois une pièce dont on dût se dessaisir... Ensuite le prince Napoléon demanda le testament de l'Empereur. Pietri le lui présenta. Il avait été ouvert la veille par l'Impératrice. Ecrit aux Tuileries, *daté du 24 avril 1865*, malgré le changement de fortune il ne portait aucun codicille. L'Empereur y recommandait sa femme et son fils aux grands corps de l'Etat, déférait la régence à l'Impératrice et lui lé-

guait tout son domaine privé. Le visage contracté, le prince dit brusquement à Pietri :

— Il est inutile d'aller plus loin. Je vois ce qu'il en est. Je n'ai rien à faire ici.

Il quitta sur-le-champ Camden Place pour n'y revenir que le jour des funérailles.

Il pensait, et ne craignit pas de le publier, que l'Empereur avait fait un autre testament depuis la guerre, et que l'Impératrice, avec la complicité de Pietri et de Rouher, l'avait détruit pour garder avec la fortune de Napoléon III une tutelle absolue sur son fils.

Au premier examen, il semblait en effet étrange que l'Empereur, près de subir une opération grave, n'eut pas pris de dispositions pour régler l'avenir de son fils. Ce testament tracé en pleine puissance correspondait si mal à la situation des exilés ! Mais l'Impératrice n'était pas femme à faire disparaître les volontés suprêmes de son mari. Elle avait ses défauts, ses torts ; son caractère la gardait des bassesses. Pietri lui-même ne se fut jamais rendu complice d'une telle félonie. Napoléon avait conservé jusqu'au dernier jour des illusions sur son retour au trône. Il ne s'était point vu mourir. Il n'avait jamais, au surplus, mis d'ordre en ses affaires. Il avait pu répugner à écrire un nouveau testament dont il n'avait pas aperçu la nécessité. Ou bien, en ayant établi un, dont à réfléchir il n'était pas satisfait, avait-il donné de son lit, aux derniers jours, l'ordre à Pietri de l'annuler?... Eugénie dédaigna de se défendre.

Elle comprenait pourtant qu'une scission dans le parti bonapartiste, au lendemain de la mort de l'Empereur, devait emporter de graves conséquences. Ayant rencontré le prince

Napoléon à Londres, chez les Murat, quelques mois plus tard, elle essaya de désarmer son hostilité. Elle lui tendit la main en disant :

— Voyons, vous savez que je ne suis pas une femme à rancunes. Oublions tous nos dissentiments, mettez votre main dans la mienne, et qu'entre nous il ne soit plus question du passé.

Franc appel qui ne pouvait sortir d'un cœur coupable. Le prince répondit rudement :

— Madame, je vous ferai sous peu connaître mes résolutions.

En effet, il lui envoya le colonel Stoffel qui dit à l'Impératrice qu'une réconciliation était possible, mais à deux conditions sur lesquelles le prince ne transigerait pas. D'abord il serait reconnu comme chef du parti impérialiste. Dure abdication pour Eugénie. Elle s'y fut pourtant résigné. Mais le prince lui notifiait une bien autre exigence : le prince impérial devait lui être remis. L'injure était odieuse. L'Impératrice s'écria :

— Le prince veut donc que je me reconnaisse indigne d'élever mon fils ? Qu'ai-je fait pour mériter pareil outrage ?

Dès lors, entre eux, la rupture fut complète.

\*\*

L'Empereur disparu, le prince impérial retourné avec Louis Conneau à Woolwich, la vie s'allongea morne à Chielehurst. L'autorité de Napoléon, sa douceur avaient contenu les caractères ; après lui, froissements, rivalités, aigreurs marquèrent le temps, dans cette maison étroite où chacun vivait sur ses craintes ou ses peines.

Le brouillard anglais, avec le spleen, entraînait

dans les cervelles. Ernest Lavisse marchait un jour dans la galerie de Camden, aux côtés de l'Impératrice, qui, souvent, après le déjeuner, s'y promenait. Appuyant son front à une vitre, elle lui dit tout à coup :

— Ne trouvez-vous pas que nous avons l'air de poissons qui évoluent dans un aquarium?

Ces réunions obligées, à heures fixes, des mêmes personnes, soumises aux mêmes gestes, cette vie à l'écart du monde, où le présent ne comptait pas, l'accablaient parfois de leur ennui :

— Nous sommes ici, disait-elle, sur le radeau de la *Méduse*. Il y a des moments où nous avons envie de nous manger les uns les autres.

Elle souffrait — car l'orgueil peut bien faire nier la douleur, il ne l'apaise pas — d'être jugée sans merci non seulement par les Français hostiles à l'Empire, mais aussi par un grand nombre de bonapartistes qui avaient pris pour enseignes les rancœurs du prince Napoléon.

Les passions contre elle étaient encore trop chaudes. Et elle-même se montrait à son tour injuste envers la nation sur qui elle avait régné. Oui, l'Empire avait commis des erreurs, tout gouvernement en commet, mais elles n'excusaient pas la trahison devant l'ennemi, le reniement d'un peuple qui, huit mois plus tôt, — huit mois seulement! — avait encore remis à l'Empereur la garde de ses destinées...

Si entière qu'elle fut, elle avait eu pourtant la sagesse de laisser passer la direction du parti impérialiste aux mains de Rouher. Elle s'était effacée devant cet homme à grosse carrure, plein d'expérience, qui seul pouvait

imposer une bride au prince Napoléon. Il dirigeait avec souplesse à l'Assemblée une trentaine de députés qui tiraillaient le plus souvent en enfants perdus. Ils eurent toutefois le plaisir d'aider à la chute de Thiers.

Au malaise de Camden, à ses soucis politiques, Eugénie trouva, comme toujours, une diversion par le voyage. Aux vacances de son fils, elle partit avec lui pour Arenenberg. La demeure d'Hortense n'avait point changé; la jeunesse de Napoléon III y souriait encore, dans un grand tableau où son frère et lui, en habit noir et cravate blanche, gravissaient les pentes de l'Oberland bernois.



Le 16 mars 1874, le prince impérial eut dix-huit ans. Pour fêter sa majorité, les tenants de l'Empire reparurent à Chislehurst : douze anciens ministres de Napoléon III, tous les députés bonapartistes, suivis de huit mille partisans. L'Impératrice était d'abord opposée à cet éclat, et le prince. Ils craignaient que Woolwich ne se fermât devant lui sur des représentations du gouvernement français. Mais Rouher avait insisté. Il montrait que le prince Napoléon s'affichant sans droit comme chef du parti, il importait au fils d'Eugénie de renouer la tradition impérialiste et de s'affirmer en prétendant. Le jeune homme le fit en termes hardis qui soulevèrent l'enthousiasme. Des gens s'essuyaient les yeux et disaient : « Avez-vous entendu? Comme il parle, le petit prince! » Il nomma sa mère avec tendresse, et l'Impératrice fut saluée d'une longue ovation.

*Le Times* avait annoncé qu'après cette jour-

née, il retournerait en France, dont l'accès du reste ne lui était pas défendu. L'Impératrice démentit avec force cette nouvelle.

— Il ne fera pas cette sottise, dit-elle. Le prestige se perd à l'intérieur; l'exil ou le trône.

Le prince sortit de Woolwich un an plus tard. Louis Conneau étant parti pour entrer à Saint-Cyr, afin de ne pas quitter ses camarades Woodhouse, Slade et Bigge, il se fit attacher comme lieutenant à une batterie d'Aldershot. La vie du camp lui plaisait. Il couchait sous la tente, mangeait à la popote, soucieux d'éviter tout passe-droit. Il lui arrivait parfois de faire la soupe pour ses canoniers. Cette existence réglée acheva de faire de lui un homme. Si longtemps délicat, il s'était bien découlé, paraissait robuste. Un peu court de jambes comme son père, il portait haut la tête avec une allure élégante et souple de soldat. Il ressemblait à sa mère surtout par les yeux, si pâles dès qu'il éprouvait une émotion, un ennui. Ses traits étaient accentués et mobiles, dans un teint mat. Il y avait en lui beaucoup de gaieté; il riait comme un enfant, aimait les plaisanteries et les jeux. Cependant il gardait un fond mystique, qui chez un si jeune homme surprenait. Sa foi était plus stricte même que celle de l'Impératrice. Il entourait Eugénie d'une affection vive, encore qu'il se trouvât souvent en désaccord avec elle, car il avait hérité de sa volonté. Esprit chevaleresque, cœur chaud, quoique discret, si l'Empereur avait vécu, il eût été fier de lui...

L'Impératrice s'en montrait fière. Mais il la quittait souvent. Et dans le triste Camden, seule et machant ses pensées, elle usait les jours comme elle pouvait.

Parfois elle était déprimée, au point d'écrire à Marie de Larminat, alors en France :

*« Il y a des jours où j'ai envie de me sauver et de marcher droit devant moi, ou bien je rêve comme Ophélie de me coucher dans l'eau et de suivre un sillon lumineux, mais tant qu'il me semblera pouvoir être utile, je patienterai. Le jour que je croirai ma tâche finie, je suivrai l'instinct du moment, et il en sera ce que Dieu voudra, car il faut l'avouer, tout est usé, foi, courage. Je suis par-dessus tout fatiguée comme ceux qui ont fait une longue route, et je crains tout ce qui me blesse... »*

Elle tirait ainsi sur sa chaîne, puis se calmait...

## II

### LA MÈRE ET LE FILS

Le prince impérial, qui avait passé l'après-midi à Londres, entra à Camden Place d'humeur joyeuse. Les derniers jours il avait paru préoccupé. Ce soir, à l'issue du dîner, il allait et venait par le salon, taquinait M<sup>me</sup> Lebreton, jouait au piano une marche militaire, imitait les fifres d'Aldershot.

— Qu'as-tu donc ce soir? demanda l'Impératrice étonnée.

— Si je vous le disais, répondit-il en riant, vous ne dormiriez pas de la nuit.

Un peu plus tard, comme il souhaitait le bonsoir à sa mère :

— Crois-tu, fit-elle, que je vais dormir après ce que tu m'as dit? Je vais me figurer des choses affreuses, par exemple que tu as demandé à aller servir en Afrique contre les Zoulous!

Stupéfait, il hésita un instant, puis sa franchise l'emporta. Il dit à sa mère qu'elle avait deviné.

Une colonne anglaise venait d'être surprise et massacrée à Izandula par les Zoulous de Cettiwayo. Les camarades du prince avaient

aussitôt demandé à faire partie de l'expédition de représailles. Slade et Bigge s'étaient déjà embarqués. Lorsque Woodhouse vint lui dire adieu, le fils d'Eugénie lui annonça « qu'il tenterait tout pour le rejoindre ». Et le jour même, il avait écrit au duc de Cambridge, commandant en chef de l'armée britannique, pour lui demander la faveur de faire campagne. Il espérait voir sa requête accueillie. C'est pour quoi il était joyeux.

L'Impératrice se récria, bouleversée. Son émotion était si forte qu'elle chevrotait. Louis arrêta ses reproches, en disant :

— Attendez demain, je vous en prie, ma chère maman, je vous dirai mes raisons, et j'écouterai les vôtres, qui auront d'autant plus de poids que vous y aurez plus longtemps réfléchi.

Ils se séparèrent sur cette trêve. Avant de se heurter, tous deux avaient besoin de se recueillir. Eugénie ne se coucha pas. Etendue sur sa chaise-longue, les mains nouées derrière sa tête, elle entendit sonner toutes les heures.

Son fils avait agi sans la consulter : elle savait pourquoi. L'année d'avant, il avait désiré prendre du service dans l'armée autrichienne mobilisée pour l'annexion de la Bosnie. L'Impératrice s'y était opposée. Qu'irait faire sous l'uniforme autrichien le fils du vainqueur de Solférino ? Ressembler davantage au duc de Reichstadt ?

Il avait répondu :

— En tous cas, je ne veux pas m'étioler et mourir d'ennui comme lui !

Il ne voulait pas mourir d'ennui... Sa jeunesse se heurtait trop souvent aux murs de la

maison. Un jour qu'il dessinait à la plume devant Lavissee des grenadiers de la Garde, l'historien lui avait demandé :

— Monseigneur, à quoi pensez-vous ?

— Je pense que je donnerais beaucoup pour voir l'omnibus Grenelle-Porte Saint-Martin sortir de la rue du Bac...

Il l'avait vu passer si souvent, du pavillon de Flore où, enfant, il logeait !

Il rêvait de sortir de ce cocon où il étouffait. Il aspirait à la liberté, au plein air... Il avait vingt-trois ans ! Il enviait de tout son cœur Louis Conneau, maintenant officier dans l'armée française. Que faire ? Aller à des banquets, à des chasses, à des soirées ? Il y était convié souvent. On l'aimait en Angleterre ; on l'y regardait presque comme un membre de la famille royale. Seulement on ne vit pas de fêtes. Voyager ? Chaque été, il allait avec sa mère à Arenenberg. Il avait, en 1876, passé l'automne à Florence, poussant jusqu'à Rome où le pape Pie IX, son parrain, l'avait reçu sans l'encourager. L'été suivant, Louis avait parcouru les pays du Nord avec le comte Murat et Pietri. Il goûtait, comme sa mère, le changement d'horizons, la mer, la diversité des mœurs et des langages. Mais on ne peut voyager toujours, il faut rentrer chez soi, dans ce brumeux Camden hanté de vieillards et de femmes, se promener à cheval, prendre le thé chez des voisins, recevoir des partisans français, écouter leurs avis, parfois leurs reproches, apaiser leurs discordes, rédiger des manifestes qui seront épluchés par Rouher et que sa mère raturera...

Eugénie, maintenant que Louis est majeur, a fait un sincère effort pour s'effacer. C'est à

lui qu'elle entend que l'hommage des visiteurs soit rendu d'abord. Mais, depuis tant d'années, elle a pris l'habitude d'agir qu'à tout moment, malgré son propos, elle intervient dans la direction du parti. Etre traitée en souveraine douairière, dans cette Angleterre généreuse aux proscrits, ne lui suffit pas, ni veiller à ses intérêts privés. Il faut qu'elle voie par ses yeux, s'enquière, discute. D'où parfois des conflits. Elle craint le caractère de son fils, trop désintéressé, dont des aigrefins, comme il en erre toujours autour des princes, peuvent abuser. Aussi, sur le conseil de Rouher, par une prudence qui lui a été reprochée, l'a-t-elle longtemps peu fourni d'argent. Généreux comme son père, souvent Louis a été gêné. Elle voulait le rendre économe. Elle amasse pour lui un trésor de guerre dont il aura besoin pour reconquérir son trône, gagner des complicités, payer des services. Il ne doit pas l'écorner avec des viveurs ou des grisettes. Un si jeune homme, avec un tel nom, et trop d'or dans les poches, quelle proie il serait !

Elle lui savait une liaison, naturelle à son âge, mais tremblait à la pensée qu'il pût survenir un enfant. Louis l'eut reconnu et, peut-être, épousé la mère. L'avenir perdu... Elle ne voulait point aborder ce sujet, qui lui était odieux, et sur lequel ils n'auraient pu s'entendre. Elle eut désiré le marier. Il avait refusé la princesse Thyra de Danemark. Il semblait plaire à la princesse Béatrice, fille de la reine Victoria. Il répondit qu'il ne voulait pas se laisser couper les ailes par un mariage :

— Il est possible que je n'attende pas que les années m'aient rendu chauve comme Corvisart, ou ventru comme Rouher, avant de con-

tracter une union, mais je n'ai pas pour le moment d'intention arrêtée. Je ne puis sans doute ambitionner le bonheur de me marier selon mes affections, mais je connais assez de la vie pour ne jamais consentir à me marier à contre-cœur...

Elle n'insista pas. Déjà, craignant qu'il ne se trouvât trop dépendant d'elle, elle s'était départie de son économie. Pendant son voyage scandinave, elle lui ouvrit un crédit illimité, dont il usa largement. Elle fit plus. Puisqu'on lui reprochait de profiter du seul testament de Napoléon III qu'on eut trouvé, pour disposer en maîtresse de l'entière fortune, elle convoqua à Chislehurst trois conseillers sûrs, Pinard, Grandperret et Busson-Billault, et, sur leur avis, décida de remettre à son fils la moitié de l'héritage paternel. De plus il recevrait la jouissance des biens de la princesse Baciocchi, qui lui avait légué ses propriétés d'Italie. L'irritante question d'argent était ainsi réglée. Louis pouvait maintenant, comme il l'avait désiré, prendre une maison à Londres et y recevoir ses amis.

Donc aucun prétexte désormais à un désaccord, songe l'Impératrice. Et pourtant il veut partir... Elle l'en empêchera. Jusqu'à présent, elle est parvenue, soit en raisonnant, car il a l'esprit juste, soit en faisant appel à son cœur, car il est tendre, à l'incliner vers ce qu'elle a cru le meilleur parti. Il est si jeune!... Ah, jeunesse terrible, qui enivre les enfants! Eugénie pourra-t-elle toujours défendre le sien? Elle est seule... Si le pauvre Empereur était là, Louis ne voudrait point partir...



Au matin, ils se retrouvent face à face. Après le breakfast, laissés seuls, ils vont et viennent longuement dans la galerie, entre les cabinets d'ébène et d'écaille, sous le battement sans fin de l'horloge dorée.

— Tant qu'un seul des officiers de ma batterie restait en Angleterre, dit le jeune homme, je pouvais y demeurer moi-même sans déshonneur. Mais quand tous sont là-bas en campagne, comment pourrais-je reparaître à Aldershot?

Il parle avec une fermeté qui la blesse. Elle ne sait pas supplier, elle s'emporte :

— Mais c'est penser en officier anglais! Et la France?

— La France, je ne l'oublie pas. C'est pour elle, avant tout, que je veux partir, pour qu'elle sache enfin qui je suis. A part un petit nombre d'amis qui m'approchent, personne ne me connaît, et je puis dire qu'en France, si mon nom est un symbole, ma personne et sa valeur, quelles qu'elles soient, sont ignorées. Aux yeux même de mes partisans, je ne suis encore qu'un enfant. On ne m'écoute pas; on fait souvent le contraire de ce que j'ai conseillé. On est allé jusqu'à dire j'étais un poltron! Vous vous rappelez comment on a plaisanté la « balle de Sarrebruck »? Voulez-vous que je sois toujours, pour tout le monde, le *petit* prince? Il faut qu'on voie enfin que je suis un homme, de bon sang, et que je n'ai pas peur.

Elle lui remontre qu'il trahira son parti, ses

fidèles à partir si loin, pour courir tant de risques...

— J'en courrai moins que vous croyez. Avant d'arriver à l'Empire, mon père n'en a-t-il pas couru? Un homme ne doit pas être trop ménager de son existence. Je n'ai pas d'autre moyen de me relever devant l'opinion. Vous savez ma devise : « Passe avant le meilleur. » Un pays comme la France ne se confiera qu'à quelqu'un dont l'énergie sera éprouvée.

Elle répond, brûlée d'amertume :

— S'il t'arrive malheur, mon pauvre enfant, non seulement tes partisans ne te plaindront pas, mais ils t'en voudront!

— Peut-être... Mais pourquoi m'arriverait-il malheur? Demeurer ici, n'être qu'un prétendant, cela ne peut me suffire. Ecrire des lettres de condoléances, héberger des politiciens, des journalistes et travailler avec eux à remuer les problèmes sociaux, voilà ce que nos fortes têtes appellent « me mettre en vue ». Ce n'est pas assez pour un Napoléon. Lorsqu'on appartient à une race de soldats, ce n'est que le fer en main qu'on se fait un nom. Le désastre du Zoulouland me fournit l'occasion que je cherchais. Je ne la laisserai pas échapper...

\*  
\*\*

Joie de l'Impératrice : le vieux Cambridge, effrayé de la responsabilité, répond par un refus. Le prince insiste, fait agir près de lui ses anciens chefs de Woolwich, et le prince de Galles. Cambridge acquiesce. Eugénie aussitôt appelle à Chislehurst Rouher, le général

d'Espeuilles, Tristan Lambert, ceux qui, pense-t-elle, ont le plus de poids sur l'esprit du prince. Toute une soirée, ils donnent l'assaut, mais échouent devant sa résolution souriante. Que peut faire maintenant Eugénie? Défendre à Louis de partir? Dresser son autorité de mère contre la jeune volonté qui aspire à l'aventure, à la gloire? En vérité, elle aussi échouerait. Son fils lui désobéissant, il s'éloignerait d'elle sans l'avoir embrassée. Elle l'aimait trop, quoiqu'on dît, pour provoquer si douloureuse épreuve. Elle avait voulu en faire un homme, il l'était devenu. Dans ses veines, comme elle disait, le sang de Napoléon se mêlait au sang de Don Quichotte... Au fond, elle ne pouvait le désapprouver. Se reportant à sa vagabonde jeunesse, elle se répétait qu'à sa place, elle eut fait comme lui. Du reste, cette expédition serait-elle si dangereuse? Une petite guerre dans un pays sain, contre des sauvages armés de zagaies... Les officiers parmi lesquels serait rangé le prince auraient soin de lui...

Elle céda.

\*  
\*\*

Le 27 février, dans le matin de neige, il entendit la messe avec Tristan Lambert et communia. A l'insu de sa mère, il remit à Pietri son testament, rédigé dans la nuit. Il y exhérédait le prince Napoléon et faisait passer ses droits éventuels sur la tête de son fils aîné le prince Victor. Puis il quitta Camden, accompagné de sa mère jusqu'à Southampton. Eugénie vit son fils s'embarquer sur le *Danube*.

Sur le pont, à hauteur du quai, encore un instant, il la regarda avec tristesse. Ces ré-

centes années avaient laissé sur elle de dures marques. Ses cheveux, sans teinture, eussent été presque blancs. Son nez fin s'était accusé dans l'ovale plus gras du visage. Il eut grand' compassion d'elle, accoudée à la barrière de bois. Mais il la savait si courageuse... Elle pourrait supporter son absence. Il regrettait de la peiner, mais la joie l'emportait. Elle lui sourit encore une fois.

\*  
\*\*

Rentrée à Camden, une inquiétude incompréhensible, qu'elle n'avait point connue jusqu'aux ancrs levées, l'obséda. Des journaux avaient répandu le faux bruit que le prince était malade à Madère. Elle ne fut point rassurée par le démenti. Elle avait tué quelques jours à ranger de ses mains les livres, les papiers, les effets de son fils, même ses uniformes français qu'il avait commandés en prévision de son retour à Paris, de son règne. Hélas, régnerait-il jamais? Le 16 Mai avait apporté à Eugénie une pénible surprise. Elle était frappée de voir que la chute de Mac-Mahon n'avait amené aucun trouble, que Grévy lui succédait sans difficulté. La République allait-elle donc durer? Que réserverait alors la destinée de son fils? Elle trouva dans son paroissien une prière écrite de sa main, où deux lignes l'effrayèrent :

*« Mon Dieu, faites qu'il n'y ait plus de bonheur pour moi! Je le fais. Otez-le de ma route. »*

Sous la gaieté de Louis battait un cœur affamé de sacrifice. Il était son fils, elle l'aimait, et elle ne le connaissait pas.

Les lettres du prince, pleines d'entrain, char-

gées de croquis, ne la rassuraient pas. Maintenant elle se reprochait de n'avoir pas empêché son départ. Elle pensait à l'aller rejoindre en Afrique, où du moins elle pourrait veiller de plus près sur lui. Le duc de Cambridge avait écrit à lord Chelmsford, chef de l'armée anglaise au Natal, en lui recommandant le prince : « Ma seule crainte est qu'il ne soit trop courageux. » C'était aussi la crainte d'Eugénie, songeant au petit officier qui chevauchait dans le veldt, où parfois, dans les hautes herbes, se glissaient des ombres. Courageux, il le fut trop en effet, au milieu d'hommes qui ne le furent pas. Car si l'on a parlé d'une trahison, d'un complot, ce ne sont que fables. Il fut abattu par les zagaies des Zoulous, le 1<sup>er</sup> juin, au cours d'une reconnaissance où son chef, le capitaine Carey, imprudent et lâche, l'abandonna. Il s'était battu comme un lion, disaient les indigènes. Son corps déchiré toute une nuit demeura étendu au fond du donga pierreux. Un de ses yeux avait été arraché, l'autre, grand ouvert, regardait le ciel.



Ce premier juin (un dimanche) fut marqué à Camden Place par un violent ouragan. Le propriétaire de la maison, M. Ströde, avait rapporté de Sainte-Hélène une bouture du saule qui ombrageait le tombeau de l'Empereur. Cette bouture était devenue un arbre vigoureux. Or, le jour de la mort de Napoléon III, la moitié de l'arbre s'était brisée. Le 1<sup>er</sup> juin la tempête emporta le reste.

L'Impératrice en fut atterrée.

\*\*

Il fallut dix-huit jours pour que le cabinet britannique fut informé. La reine Victoria envoya aussitôt son grand chambellan, lord Sydney, à Chislehurst, pour prévenir l'Impératrice, lui éviter l'horrible surprise des journaux que Londres déjà se disputait. Le duc de Bassano le reçut. Il fut épouvanté. La pensée d'instruire sa souveraine lui faisait fléchir les genoux. Mais ce cruel honneur n'appartenait qu'à son âge et à sa fidèle amitié. Il monta en chancelant le degré, frappa à la porte de l'Impératrice. Elle était levée, marchait dans sa chambre, le buste droit, les mains derrière le dos, comme elle faisait souvent quand une pensée la préoccupait.

Elle voit Bassano livide, la bouche tremblante. Tout de suite, elle va vers lui, le fouillant d'un regard :

— Mon fils est malade?

Il se tait...

— Il est blessé? Parlez donc! Je pars pour l'Afrique, je pars à l'instant!

Il se tait, ferme les yeux sous le regard terrible. Elle comprend, pousse un cri et tombe dans les bras de Bassano qui n'a plus à retenir ses larmes.

Elle resta longtemps insensible. Corvisart essaya de la tirer de cet abîme où du moins elle ne pensait pas. Elle revint à elle, sortit de l'oubli, tomba dans une nouvelle syncope. Tout ce jour et la nuit qui suivit, elle fut comme morte. Ses serviteurs croyaient — espéraient presque — que la raison lui échapperait. Mais la conscience reparut. Pendant bien des jours, sans pleurer, sans bouger, sans se plaindre,

avec seulement parfois quelques mots à voix basse, elle demeura dans sa chambre, volets clos, rideaux tirés, néant où elle cherchait à retrouver son fils. Elle le revoyait enfant dans son petit uniforme de grenadier, puis partant de Saint-Cloud, la main au képi, puis, à cheval, faisant des voltes sur la pelouse de Camden. Elle entendait son rire, son pas, un air qu'il chantonnait souvent. Il était encore un peu avec elle... Pourquoi l'avoir laissé partir, si jeune, si loin?... Il revenait mort sur un lent navire. Maintenant Eugénie avait perdu trône, mari, enfant. Elle n'avait plus rien, n'était rien qu'une chair battue où seule la souffrance veillait...

Elle ne recevait personne. Pour M<sup>me</sup> de Larminat qui lui avait porté une lettre, elle traça quelques mots au crayon : *« Je ne peux vous parler, je n'ai pas le courage; je réserve mon peu de force pour son retour. Priez pour lui, pour son père et que Dieu me donne force et résignation. »*

Tous les fidèles arrivaient à Chislehurst. Piétri revenu de Corse avec Rouher, ouvrit le testament du prince. L'Impératrice en écouta la lecture avec calme, donna tous pouvoirs à Rouher pour régler les obsèques, puis se rejeta dans sa nuit. Le 11 juillet, le cercueil entra à Camden. L'Impératrice, de sa chambre, entendit les fifres de la musique anglaise qui jouaient un air funèbre. Elle descendit l'escalier comme une vieille femme et dans le hall illuminé, tomba sur la bière qu'elle entoura de ses bras. Elle resta ainsi plusieurs heures, le front appuyé sur le drap noir. Elle ne bougeait pas. Autour d'elle, debout, les amis du prince, ses parents, attendaient, glacés.

Quand le jour vint, la duchesse de Mouchy s'approcha de l'Impératrice, la souleva doucement. Sa femme de chambre, Aline Pelletier, la déshabilla, la coucha. La volonté abolie, elle prit quelques gorgées de bouillon où l'on avait mêlé un narcotique. Elle regardait autour d'elle, étonnée. Elle poussa un gémissement quand le canon annonça le dernier départ de son fils. Puis l'opium agit, ses yeux s'appesantirent.

Cent mille têtes nues s'inclinèrent autour de Camden comme le corps placé sur un affût de canon, au pas de huit chevaux, allait vers la petite église, entouré des cadets de Woolwich. La reine Victoria, honneur sans exemple, était venue déposer elle-même une couronne de lauriers sur le cercueil enveloppé de drapeaux français et anglais. La princesse Béatrice pleurait avec sa mère. Elles vinrent embrasser l'Impératrice inerte, tandis que le « petit prince » des Tuileries cheminait vers son repos...

\*\*

Elle sortit de son silence pour s'occuper du honteux Carey qui, revenu en Europe après avoir été cassé par la cour martiale de Durban, faisait appel de la sentence. Elle avait lu les lettres dégradantes qu'il avait écrites à sa femme, les rapports communiqués par le *War-Office*. Pour son fils, qui l'avait porté, elle demanda que cet uniforme ne fut point sali. Elle écrivit une note un peu décousue qui sauva Carey du châtiment, non du mépris. *« La seule source de consolation terrestre, je la puise dans l'idée que mon enfant bien-aimé est tombé en soldat, obéissant à des ordres,*

*dans un service commandé, et que ceux qui les lui ont donnés l'ont fait parce qu'ils le croyaient capable et utile. Assez de récriminations. Que le souvenir de sa mort réunisse en un commun regret tous ceux qui l'aimèrent, et que personne ne souffre ni dans sa réputation ni dans ses intérêts. Moi qui ne peux plus rien désirer sur terre, je le demande comme une dernière prière. »*

Sa prière fut exaucée. Carey, grâcié, partit pour l'armée des Indes. Il y mourut quelques années plus tard, entouré d'un dégoût que même un lâche ne pouvait supporter.



Après cet effort, l'Impératrice retomba dans l'apathie. Elle ne sortait pas, vivait repliée. Elle ne pouvait lire, ni supporter qu'on lui lût. Elle ne parlait que de son fils, surtout de son fils enfant. Souvent, le soir, elle se tenait debout à la fenêtre par où jadis elle le voyait venir. Elle remerciait des soins, mais y paraissait indifférente. Quand M<sup>me</sup> de Mouchy reparut, elle lui donna un des rares bijoux qu'elle eut gardés : le trèfle d'émeraudes que l'Empereur lui avait offert à Compiègne peu avant leurs fiançailles. Depuis 1873, elle ne portait aucune parure. Mais quand Louis était parti pour le Zouloulouland, elle l'avait piqué sur son corsage, chaque jour, comme pour conjurer les chances mauvaises. Lorsqu'elle apprit sa mort, elle l'avait arraché.

— Prenez-le, dit-elle à la duchesse. Il n'est plus fait pour moi. Qu'il soit pour vous un gage de bonheur et d'amitié.

Le désespoir la baignait. Elle remuait fai-

blement dans cet âcre flot. Elle savait qu'en France les haines s'amoncelaient contre elle. On l'accusait d'avoir rendu la vie intenable à son fils. Il était parti découragé se faire tuer en Afrique. Elle ne pouvait protester. Toute parole eut été au-dessous d'elle et de son malheur. Elle avait eu des torts peut-être. Qui n'en a ? Torts de parents qui aiment sans toujours comprendre. Mais elle avait tout fait pour élever dignement son fils, le mettre en état de reconquérir un jour la couronne, en tous cas de la mériter. Elle s'était évertuée à empêcher son départ. Il était parti, non parce qu'elle l'avait tyrannisé, mais parce qu'elle avait respecté sa volonté d'homme...

Dans son accablement, elle se fut tuée peut-être si elle n'avait eu Dieu. Elle disait, parlant de ses morts :

— Je n'ai pas la foi qui fait que tout disparaît ici-bas pour n'apercevoir que le ciel. Je ne vois qu'eux au delà de la vie; les rejoindre où ils seront, voilà mon espoir.

Ceux qui vivaient autour d'elle n'eussent pas cru qu'elle aimait son fils d'une ardeur si profonde. Elle ne le savait sans doute pas elle-même...

Ainsi brisée, elle se dévirilisait. Son chagrin dévorait son orgueil. La maréchale Canrobert lui parlant des espérances emportées par la mort du prince :

— Des espérances ? dit-elle, surprise. C'est vrai, régner. Mais non, je ne pense pas à cela. C'est mon petit que je pleure.

Beaucoup lui reprochèrent de vivre en Angleterre, quand son fils avait péri par l'abandon de soldats anglais. Son entourage souffrait, après un tel désastre, d'avoir recours à

l'hospitalité britannique. Un moment elle pensa qu'elle pourrait se retirer à Arenenberg. Mais il eut fallu y transporter ses cercueils, dont elle n'entendait pas s'éloigner. Puis cette terre, malgré qu'à la fin elle lui eût tant coûté, leur avait été amie, à elle et aux siens. Ils y avaient été entourés de sympathie et de respect. Le prince y avait grandi. Tous ils l'avaient aimée...

La reine Victoria, retournée à Balmoral, lui offrit une maison qui lui appartenait, à deux milles du château. C'était une âpre retraite, sur un plateau de roches. L'Impératrice fut tentée par la solitude d'Abergeldie Castle. Elle y partit avec M<sup>me</sup> de Larminat. L'automne approchait. Le vent venu des mers jetait leur sel sur les bruyères roussies. Tous les jours l'Impératrice, avec la jeune fille, marchait dans ces étendues où l'on n'entendait que les cris des courlis nichés dans les ajoncs ou l'appel de mouettes égarées. Par la pluie, la bourrasque, elles allaient, les pieds lourds, sans parler, le visage battu, sous la poursuite des grands nuages. Elles ne revenaient au gîte qu'à la nuit. Ces courses sans mesure rendaient à l'Impératrice un peu d'équilibre physique.

La Reine venait parfois. Elle ne cherchait point à la consoler, mais, délicate, lui parlait de choses sans rapport avec sa vie présente, d'histoire, de voyages. Peu à peu l'esprit absent se retrouvait, la machine rengrenait ses rouages...

En octobre, elle retourna à Chislehurst. Tous les jours, elle allait à pied à l'église, où reposaient l'Empereur et son fils. Elle disposait sur eux les fleurs qu'on lui envoyait de France, ou celles que la Reine avait cueillies pour elle

dans ses serres. Elle allait de l'une à l'autre tombe. Elle pleurait, priait, puis revenait à Camden en faisant de longs détours.

Peu à peu elle retrouvait des forces. Elle vivait, elle pourrait vivre. Elle recommençait de lire les journaux, d'écrire des lettres... Au reste un souci nouveau l'occupait. La comtesse de Montijo l'appelait à Madrid. Elle avait quatre-vingt-trois ans. La mort de son petit-fils lui avait été cruelle. Son étonnante activité s'affaissait. L'Impératrice partit pour l'Espagne. Sa mère était enterrée avant qu'elle arrivât. Elle resta un mois à Madrid, à démêler les affaires enchevêtrées de doña Manuela. Elle y souffrit d'ailleurs, à son aveu, du défaut d'harmonie entre l'état d'esprit de son entourage et ses propres sentiments. On voulait la distraire : on la choquait. Même miss Flower l'agaçait par ses propos. Avant de partir, elle assura largement sa vie, qui devait encore à Madrid se prolonger quelques années... Camden était bien triste, mais elle le retrouva avec une espèce de plaisir. « Ici, disait-elle, il n'y a pas de fausse note. »

\*\*

Elle avait décidé d'aller prier le jour anniversaire de sa mort sur le lieu même où était tombé son fils. On avait voulu l'en dissuader, lui représentant les fatigues, les périls d'un voyage dans un pays où la révolte s'éteignait à peine. Elle répondait à Piétri :

— Je me sens attirée vers ce lieu de pèlerinage avec la même force que devaient éprouver les disciples du Christ pour les Lieux

saints. L'idée de voir, de parcourir les dernières étapes de la vie de mon enfant bien-aimé, de me trouver sur les lieux où s'est posé son dernier regard, dans la même saison, passer la nuit du 1<sup>er</sup> juin veillant et priant sur ce souvenir, est un besoin de mon âme et un but dans ma vie. Cette idée me soutient et relève mon courage; sans elle, je n'aurais point de force pour réagir et je me laisserais aller, attendant que la douleur m'use... Je ne me fais pas d'illusion, je sais les douleurs qui m'attendent là-bas, mais tout disparaît devant Itelezi...

Victoria, déférant au désir de son amie, désigna pour la guider au Natal le général sir Evelyn Wood et deux des anciens camarades de Louis à Woolwich, maintenant capitaines, Slade et Bigge. Lady Wood, Napoléon de Bassano, fils du duc, le docteur Scott, qui avait, comme chirurgien militaire, fait la campagne de l'année précédente et embaumé le corps du prince, accompagnaient l'Impératrice.

Après vingt jours de traversée, très chauds et où elle ne put dormir, elle arriva au Cap, descendit au palais du gouvernement, où son fils s'était arrêté lui-même. M. de Bassano visita dans la citadelle où il était emprisonné le roi des Zoulous, Cettiwayo, qui, par interprète, répondit à ses questions avec une noblesse primitive. De lui-même, en hommage à la bravoure du prince, il avait restitué le sabre dont ses guerriers l'avaient dépouillé le 1<sup>er</sup> juin. L'Impératrice reprit la mer, et passa à Maritzburg, d'où elle écrivit à Piétri :

*« L'accueil que je reçois partout est touchant. Pas un mot ni un cri, mais un respectueux silence, comme celui qu'on tâche de*

*faire dans une chambre de malade, mais pas un chapeau sur la tête. Même les noirs semblent comprendre qu'il n'y a plus rien à souhaiter à celle à qui Dieu donna tant de choses et à qui il enleva, un par un, tout ce qu'il avait donné... »*

Elle quitta Maritzburg au début de mai pour le Zouloulund. Elle voyageait avec lady Wood dans une voiture conduite par le général, et suivi d'une longue file de cavaliers et de bagages. Par les mêmes étapes qu'avait suivies le prince, la colonne gravit peu à peu les terrasses étagées du Natal, passa la rivière du Buffle et la rivière du Sang. Au soir on dressait les tentes. L'Impératrice avait eu la fièvre plusieurs jours. Elle ne mangeait presque pas. Trois semaines elle avança ainsi dans ces solitudes, par des pistes couvertes d'une herbe brûlée, les yeux fixés sur les montagnes pâles. Le soir du 24 mai, sous un ciel où naissaient des étoiles qu'elle ne connaissait pas, sir Evelyn la prévint qu'elle n'était plus qu'à quelques milles du but de son voyage. On campa contre le kraal où le prince avait fait sa dernière halte.

L'Impératrice, plus tard, a avoué qu'au matin suivant, s'éveillant dans le gris de l'aube, elle s'habilla sans bruit et quitta sa tente, inaperçue :

— J'errai ainsi à l'aventure, ne sachant pas où j'allais, une volonté surnaturelle semblait diriger mes pas. Je me demande comment seule et sans guide j'ai pu marcher sans trébucher dans des routes ravinées, où j'enfonçais jusqu'à la cheville. J'arrivai après plusieurs heures de marche à un carrefour où

des sentiers s'entre-croisaient. Là je m'arrêtai, indécise. Le spectacle autour de moi était désolé; seuls quelques roseaux s'élevaient dans un coin. La fatigue m'accabla soudain, et dans cette demi-inconscience où j'étais plongée, je sentis tout à coup une bouffée d'odeur envahir mes narines, un parfum de verveine qui était le parfum préféré de mon pauvre enfant. Je crus entendre alors une voix, la voix bien-aimée qui murmurait à mon oreille : « Ma mère, c'est ici. » Je compris et je m'agenouillai...

Elle revint au camp, harassée. Le général Wood inquiet de sa disparition, avait envoyé des cavaliers à sa recherche. Elle ne lui dit rien. Mais, quelques heures plus tard, elle marcha à la tête de la colonne, front levé, yeux grands ouverts, regardant au loin. Sa suite gardait un écart respectueux. Ses lèvres remuaient; sans doute parlait-elle à son fils. Quand elle arriva au carrefour, elle se tourna vers le général :

— C'est ici, n'est-ce pas ?

Elle passa la journée du 1<sup>er</sup> juin et une partie de la nuit en prières devant le cairn de pierres sèches élevé par les soldats. Elle y avait planté un saule et un lierre apportés de Camden. On y avait amoncelé des fleurs sauvages, des bruyères, des géraniums. Fichés dans le sol, des cierges brûlaient droits dans l'air calme. L'horizon était rougi par une longue bande de feux de prairies. A genoux sur la terre crevassée, la mère joignait ses mains.

— Plus d'une fois, dit-elle par la suite à Augustin Filon, je vis apparaître au sommet des talus des têtes noires qui se glissaient, pour me regarder, dans les interstices des hautes her-

bes. Ces regards étaient curieux, mais nullement hostiles, je croirais plutôt qu'ils exprimaient la sympathie et la pitié... Et c'étaient, sans doute, les hommes qui avaient tué mon fils à cette même place...

» Vers le matin, il se passa une chose étrange. Bien qu'il n'y eut pas un souffle de vent, la flamme des bougies se coucha, comme si quelqu'un voulait les éteindre. Et je *lui* dis : « Est-ce toi qui es là ? Tu veux que je me retire ? »

Alors seulement elle rentra sous sa tente.

### III

#### ERRANCES

Elle vivra donc. Qu'on puisse survivre à ces malheurs entassés par le sort comme pour rejoindre les tragédies antiques semble impossible. Perdre l'Empire, ce n'est qu'un renversement de fortune. Perdre l'Empereur, il était âgé, malade; elle avait vu son déclin. Mais perdre son fils, à vingt-trois ans, dans la plus inutile aventure, son fils unique, aimé, plein d'espérance, et derrière lui, sans rien qui vous soutienne, (que la prière et point toujours) continuer de respirer, de se mouvoir, de parler, d'accomplir ces actes si vains, dès que l'être n'est plus porté par le désir... Ses ennemis ont-ils donc raison? A-t-elle le cœur si sec, n'est-elle qu'une égoïste qui s'arrange de tout, pourvu qu'elle garde un titre, de l'argent, des serviteurs, une atmosphère de souveraineté? Non. Elle durera, et bien longtemps encore, parce que demeure en elle une force presque indomptable, une résistance profonde des membres et du cerveau qu'il faudra beaucoup d'années pour abattre. Et comme il est humain, comme la chair infirme se rattache à un brin d'herbe ou à un caillou, à mesure qu'elle vivra, elle reprendra

goût pour les choses, intérêt pour les événements, attention (plus distraite) pour les personnes. Elle aura dans sa vieillesse sans mesure comme des ombres de plaisir...

Du moment qu'elle vivait, il lui fallait agir. Dès son retour du Natal un grand projet l'occupa : donner à ses morts une sépulture plus digne et plus durable que celle de Chislehurst, et près d'eux s'en assurer une à elle-même. Agrandir l'église n'était pas possible, l'espace manquait. L'Impératrice examina alors l'offre d'un domaine, Farnborough Hill, situé entre Aldershot et Sandhurst, qui avait appartenu à l'éditeur Longman. La maison n'était qu'un grand cottage, mais le parc s'étendait immense dans un paysage mélancolique. Elle acheta Farnborough et, sur une colline hérissée de pins, marqua elle-même de sa canne la place où devraient s'élever non seulement une chapelle, inspirée de l'abbaye de Hautecombe, mais des bâtiments pour loger les religieux Prémontrés qui garderaient les tombeaux. Les travaux durèrent quatre ans, après quoi, l'Impératrice quitta Camden, derrière son mari et son fils qui vinrent dormir à droite et à gauche de l'autel, dans la crypte, sous les sarcophages de granit d'Aberdeen offerts par Victoria. Entre eux, au-dessus de l'autel, l'Impératrice s'était réservé une place.

Pour les années qui lui restaient avant de l'occuper, et dont elle n'imaginait pas le nombre, elle agrandit sa maison terrestre, car elle était bâtitresse, en fit une vaste résidence où elle pourrait recevoir ses neveux et ses derniers amis. Elle peupla ces chambres étrangères des meubles, des tableaux, des mille objets habitués de sa vie. Des fenêtres de sa

chambre, elle voyait l'église funéraire et la vallée piquetée de chênes et d'ormes où la Blackwater glissait comme une faucille. De l'autre côté de la route de Londres qui coupait le domaine, verdoyait un parc qu'elle appelait *Compiègne*. En s'y promenant, parfois elle entendait le bruit, ténu, des cuivres d'Aldershot...

Dans le vestibule de marbre elle avait fait placer la toile apprêtée, mais gracieuse, où Winterhalter l'a peinte assise dans un coin du parc de Saint-Cloud au milieu de ses dames d'honneur, le chariot d'enfant offert par le Prince-consort à son fils, des meubles de la reine Hortense, venus d'Arenenberg. Les salons du rez-de-chaussée et la galerie qui leur donnait accès étaient parés de Gobelins, de cabinets où brillaient des Sèvres du Premier Empire, de bustes et portraits de la famille Bonaparte. L'Impératrice, vêtue de velours rouge, y souriait, tenant dans ses bras son fils tout enfant. Un autre portrait la montrait de profil, coiffée en repentirs.

La salle à manger, éclairée par deux baies ouvrant au couchant et au nord, montrait un plafond peint. Les murs étaient recouverts des tapisseries de Don Quichotte, qui jadis avaient servi de cadre aux soirées de Biarritz. L'Impératrice passait maintes heures dans son cabinet de travail, meublé comme à Camden, avec au fond la statue de son fils par Carpeaux, lumineuse sur un rideau d'herbes et de roseaux rapportés du Zouloulund. Sur le mur, à droite, le portrait de Napoléon III, par Cabanel, les réunissait sous son regard. La pièce voisine contenait de nombreuses reliques du prince, ses livres d'écoliers, ses derniers

agendas, le portrait que Cannon avait peint à Vienne, éclairé chaque soir, et, près de la cheminée, une grande photographie ornée tous les matins de fleurs.

Maison du souvenir, assemblée d'épaves. Eugénie s'y était attachée, avec le temps, parce qu'elle était son œuvre. Elle y revenait volontiers. Pourtant quand elle y avait demeuré quelques mois, une sorte d'oppression la prenait. Il lui fallait partir. Elle retournait chez la Reine, à Abergeldie-Castle, ou la visitait à Osborne, à Windsor. Elle revoyait l'Italie. Mais elle se refusa à revoir le roi Victor-Emmanuel, trop ingrat, disait-elle, envers l'Empire, et qui n'avait pas craint d'étaler devant elle, quand il l'avait reçue après la guerre à Florence, les photographies, casquées et triomphantes, des souverains allemands. Elle fit en Méditerranée plusieurs croisières sur le yacht de Gordon-Bennett. En escale, à Naples, elle reçut la visite du duc d'Aumale. Il évoqua le temps si lointain où, à Madrid, lors des « mariages espagnols », il la faisait danser chez l'ambassadeur de France.

— Comme Votre Majesté était une belle jeune fille!

Elle ne le regarda pas, elle regarda la mer.

— Et vous, monseigneur, vous étiez un beau cavalier!...

Plus tard, elle lui rendit sa visite en Sicile, à Zucco, où elle rencontra le duc d'Orléans. Ils causèrent longtemps et même gaiement. Le voyage rendait à Eugénie son animation. Elle semblait rattacher quelques fils de ses rêves...

Elle s'était risquée enfin, après maintes hésitations, à revenir à Paris. Elle avait redouté

et désiré cette heure. En mai 1882, au retour de Nice, elle s'y arrêta. Discrètement, mais sans se cacher. Elle reçut chez la duchesse de Mouchy ses amis d'autrefois. Elle alla voir l'ancien aide-de-camp de l'Empereur, Edgar Ney, couché par la maladie qui devait le tuer. L'année d'après, au lendemain de la mort inattendue de Gambetta, le prince Napoléon, croyant son heure sonnée, publia un manifeste où il réclamait le plébiscite. Il fut arrêté et détenu quelques jours à la Conciergerie. Cette fois, Eugénie descendit place Vendôme à l'Hôtel du Rhin, où elle s'était jadis arrêtée avec sa mère, à deux pas de la maison où elle avait reçu la demande officielle de l'Empereur.

Le parti bonapartiste était déchiré par une crise profonde qui faisait craindre sa complète dissolution. La plupart de ses chefs s'étaient prononcés contre le prince Napoléon. Eugénie les fit venir, et leur dit, oubliant tant d'injures :

— Je lui ai pardonné, pourquoi ne lui pardonneriez-vous pas ? C'est le seul moyen de conserver à notre parti son unité et même l'existence.

Ils ne l'entendirent pas. Mais le prince Napoléon avait été touché par cette chevalerie et, le 1<sup>er</sup> juin suivant, il passa la Manche et vint assister au service anniversaire du prince impérial.

Elle avait pardonné... Pardon de la raison, plus que pardon du cœur. Cependant, malgré tant d'années où ils n'avaient pu se mesurer sans haine, elle était capable de comprendre cette nature trop accusée pour ne pas devenir rebelle, cet esprit qui sans doute eût laissé une trace dans l'histoire si le sort ne l'eut ravalé

aux places secondes quand il était fait pour la première. Eugénie lui rendait justice. Après sa mort, en 1891, dans un hôtel de Rome, non loin du palais où sa grand'mère Letizia s'était recluse, elle disait de lui :

— J'ai pu le détester. Je ne l'ai jamais méprisé, il était franc.

Quoique maintenant elle parut écartée de la politique, le prince Victor la faisait souvent consulter. Elle suivait avec attention les événements de France. Les luttes parlementaires, Panama, le boulangisme l'avaient tour à tour passionnée. Elle restait ardente à distribuer le blâme ou l'éloge quand elle se trouvait dans un cercle assuré. Elle fut des premières à réclamer la révision du procès de Dreyfus. Devant les agitations, les incertitudes de la politique française, ces lourdes lames de fond qui venaient secouer la carène de la République, elle pensait à son fils. Elle se disait : « Il eut régné. » Nul n'en doute, parmi ceux qui ont réfléchi sur l'histoire du dernier demi-siècle. S'il n'était pas tombé au Zoulouland, Paris, dans un jour d'incertitude et d'ennui, se fût offert au *petit prince*, qu'il avait jadis tant aimé. Mais puisqu'il était mort, sa mère ne souhaitait plus avec la même ardeur un renversement du régime. S'il fallait une nouvelle révolution pour qu'un Bonaparte arrivât au trône, elle hésitait à la désirer.

\*\*

Le séquestre depuis longtemps était levé sur les biens français de l'Impératrice. Elle avait pu ramasser sa fortune éparse, liquider les dettes de la liste civile par l'abandon des

fermes des Landes et du châlet de Vichy. Pour faire face aux coûteuses constructions de Farnborough, elle vendit la villa de Biarritz et la propriété de la Jonchère. Elle donna à la ville de Marseille le domaine du Pharo. La municipalité, par souci démagogique, avait sur l'acte attribué à la donatrice le nom de *veuve Bonaparte*. Quand on le soumit à l'Impératrice, elle déclara que l'acte était à refaire, et qu'elle ne le signerait que si, chaque fois qu'elle était en cause, elle y était désignée par cette phrase : « S. M. l'impératrice Eugénie, veuve de S. M. Napoléon III, empereur des Français. » On s'inclina à Marseille, pour avoir le domaine, peut-être aussi parce que les hommes n'étant jamais tout à fait sans noblesse, cette hauteur d'une femme désarmée avait ému quelques cœurs. Elle voulait être traitée en souveraine, non pour elle, ayant éprouvé le néant des titres, mais par respect pour ce qu'elle avait été, pour le souvenir de son mari et de son fils. Elle intenta un procès à l'Etat qui refusait de lui rendre de nombreux objets d'art appartenant au domaine privé, et qui figuraient maintenant dans les musées, sans même une indication d'origine. Ce litige regrettable dura longtemps, l'obstination des deux parties épuisant tous les degrés de juridiction. L'Impératrice eut enfin gain de cause. Elle s'y montra sensible. Il lui plaisait de donner; elle n'admettait point qu'on lui prît. Elle fit de très généreuses offrandes à ce musée de Malmaison dont la première, en 1867, elle avait eu l'idée. En souvenir de l'hospitalité généreuse offerte autrefois par le canton de Thurgovie à la reine Hortense et à son fils, elle lui offrit le petit château d'Are-

nenberg, pour y établir une école d'Arts et métiers.

Sa fortune n'avait cessé de croître. Elle recevait à présent le revenu de ses immeubles de Paris. Les domaines d'Espagne lui avaient fait retour depuis la mort de la comtesse de Montijo. Très étendus, avec d'énormes espaces incultes, ils avaient été mis en valeur sous l'Empire par des ingénieurs français. Les biens légués au prince impérial par la princesse Baciocchi : les terres en Piémont, la villa Vicentina près de Trieste, la villa Mezzolara en Romagne produisaient de grosses sommes. Surtout après que l'Impératrice, que l'âge n'empêchait pas d'engager fort loin la rente pour améliorer le fonds, eût fait drainer des marécages qui devinrent fertiles. En France, ses agents maniaient pour elle un portefeuille qui n'excédait pas deux millions. A Londres, chez les Baring, de tout temps banquiers de l'Empereur, elle avait un autre dépôt en valeurs et fonds liquides.

Elle s'entendait fort bien à régler ses affaires, y veillait dans le détail. Pourtant, à cause de sa diversité même, il n'est pas sûr qu'elle se rendit un compte exact de l'importance de son patrimoine.

Elle en faisait large usage, tenant maison ouverte sur un pied princier, donnant discrètement à des œuvres, pensionnant d'anciens serviteurs, des amis tombés dans la gêne. Pourtant elle économisait chaque année. Elle n'était pas mesquine, mais ordonnée. Ce souci de l'ordre croissait chez elle avec l'âge. Dépensière en sa jeunesse, elle s'était mise à compter pour l'Empereur, pour son fils. Elle comptait encore, maintenant qu'ils n'étaient plus,

moins pour entasser que parce qu'elle avait pris cette habitude, ce pli, si l'on veut cette ride.



Sur le quai de la gare P.-L.-M., un matin de novembre, une dame âgée marche d'un pas encore alerte, ne s'appuyant qu'à peine sur sa canne. Le voile attaché au chapeau de crêpe laisse paraître des cheveux blancs et frisés, de beaux traits. Sous ses vêtements noirs, assez amples, sa tournure a de l'élégance. Quelques personnes l'escortent. Des voyageurs la croisent, sans la connaître. Nul ne se découvre. Elle va, causant vite, assez haut...

Elle monte en wagon, s'installe, demande si les deux dames qui l'accompagnent se trouvent bien. Un bouquet de violettes sur la table mobile du compartiment, cache à demi ses revues, ses journaux. Elle se tient devant la vitre ouverte, dit quelques mots, sourit. Elle est contente. Elle a revu ses amis. Elle va vers le Midi qu'elle aime, où tous les hivers à présent elle retrouve le soleil. Le train glisse. Un petit groupe s'incline. Gracieuse, la vieille dame salue. L'Impératrice Eugénie est partie pour le Cap Martin.

Elle avait, mais tardive, suivi le conseil de Mérimée, et fixé ses hivers, dès 1888, sur la côte de Provence. Elle était venue au cap Martin sur les instances de M<sup>me</sup> de Galliffet. Une première année elle résida à l'hôtel où était descendue aussi l'impératrice Elisabeth. Toutes deux, jadis si belles, maintenant femmes déclinantes, en deuil de leur unique fils, elles

se promenaient côte à côte sur la route ou dans la campagne. Elisabeth, philosophe et poète, parlait de l'âme, de la destinée. Eugénie, plus curieuse des faits, parlait d'histoire et de politique. C'étaient deux monologues. Leurs âmes ne se mêlaient point. Mais il leur était doux de marcher l'une près de l'autre, dans un paysage, de prendre le thé en regardant la mer. L'an d'après, Eugénie acheta un terrain planté de pins et y fit bâtir une villa à laquelle elle donna le nom grec de la Corse : *Cyrnos*.

— Ce sera mon Achilleion, disait-elle.

Ce fut tout autre chose que l'Achilleion, désert splendide où jouer *l'Orestie*. Cyrnos n'est qu'une maison blanche, face à la mer, avec, pour décor de fond, le rocher de Monaco, Une grande terrasse, un rez-de-chaussée, un étage, avec un pavillon en retour d'où se découvre un immense horizon marin. L'Impératrice y recevait beaucoup. Elle faisait de longues courses en voiture ou à pied. Un jour, étant allée à Cannes pour des emplettes, elle voulut voir la tombe de Mérimée. Au bras de son neveu Primoli, elle parvint au cimetière. Elle se signa devant la pierre où la réplique du buste d'Iselin n'avait pas encore été dressée, et pria, courbée, parmi le bruissement des pins, mêlé au chant stridulé des cigales. Une des deux vieilles amies anglaises de Mérimée reposait près de lui, l'autre non loin.

Il était mort depuis si longtemps que son souvenir n'avait rien de triste. Eugénie le voyait avec cet air figé, mi-professeur, mi-dandy, son pantalon à sous-pieds, sa redingote, sa haute cravate, qui venait vers elle, le chapeau de soie gris à la main, par les allées de Compiègne. Le retrouverait-elle un jour, ce

mécréant qui l'avait tant fait enrager par sa malveillance envers l'Eglise? Peut-être. La miséricorde de Dieu est sans limite. Mais alors, qu'il serait changé! M. Mérimée au paradis... M. Mérimée ne se défiant plus de rien, croyant à tout. Comme elle le taquinerait! Car au Paradis même, elle aimerait encore à taquiner.

— Voilà trente ans qu'il est là, et moi je vis toujours, dit-elle en gagnant la porte du cimetière. N'est-ce pas étrange? On dirait que Dieu m'a laissée pour attendre. Il prépare quelque chose qu'il veut que je voie...

Revenant vers Cynnos dans la calèche, devant son neveu attentif, elle parla de Mérimée, puis de son ami Stendhal, qu'elle n'appelait toujours que monsieur Beyle, avec respect. Il venait souvent les voir, elle et sa sœur, dans leur jeunesse, il leur contait l'histoire de Napoléon. Elle conservait dans sa chambre une estampe de la bataille d'Austerlitz qu'il lui avait donnée. Il aimait beaucoup les enfants. Il était très doux, très bon. Et quels beaux gilets à fleurs il portait, avec des goussets ornés de breloques! Il avait écrit des romans, disait-on. Elle ne les avait jamais lus. Que valaient-ils?

— Je doute que Votre Majesté les goûte, répondit Primoli.

Il souriait dans sa barbe, de l'idée naïve qu'elle s'était construite de Stendhal. Il n'essaya pas de l'éclairer sur son vrai caractère. Peine inutile. Quand son opinion était formée sur une personne ou sur un fait, elle n'en changeait plus.

— Les vieilles gens sont entêtées, disait-elle.

Mais elle avait toujours été ainsi.



Pour faire de courtes croisières, elle avait acheté un yacht baptisé *The Thistle*, à la vérité petit, peu commode, et redouté de ceux qui, dans l'entourage de l'Impératrice, n'étaient point bons marins. Il roulait et tanguait à la moindre frisure des vagues. Eugénie l'aimait. Plus qu'à terre, sa vieillesse errante se plaisait à bord d'une coque frêle qui ne s'arrête qu'un moment, puis repart.

— La mer est mon élément, disait-elle un jour à M. Maurice d'Ocagne. C'est le remède par excellence à tous les maux physiques et moraux. Je voudrais toujours vivre en mer. Je sais bien que pour cela on n'est pas loin de me regarder comme un peu folle. Pensez donc : s'en aller si loin à mon âge, au risque de n'en pas revenir ! Mais cela n'est pas pour m'arrêter ; quand il s'agit de quitter notre petite boule terrestre pour le définitif voyage, qu'importe le point de cette petite boule d'où l'on prend le départ ?

Chaque année, et souvent plusieurs fois dans la même année, elle s'embarquait sur le *Thistle* ou, si la croisière devait être plus longue, sur un paquebot. Elle s'accoudait au-dessus des vagues ou marchait sur le pont en causant avec quelque compagnon parti avec elle ou rencontré à bord. Elle parcourut ainsi toutes les côtes de la Méditerranée : Italie, Grèce, Asie Mineure, Afrique, Espagne ; elle connaissait anses et caps comme un marin de profession... Demeurer à la même place était pour elle s'enliser.



Un plaid sur les genoux, l'Impératrice est assise dans un salon banal, au milieu d'un groupe de visiteurs, de parents, d'amis. Près d'elle est un guéridon chargé de livres anglais et français, de photographies. Devant celles de l'Empereur et de son fils, réunies dans un cadre de maroquin, quelques roses. A côté, une petite pendule de voyage, sur laquelle parfois elle jette les yeux.

Les hautes fenêtres ouvrent sur une rue bruyante, des grilles aux pointes dorées, un jardin... Le jardin des Tuileries...

Maintenant elle fait de fréquents séjours à Paris. L'Hôtel Continental lui réserve au second étage cet appartement. Une chambre, deux salons. Les numéros 181, 182, 183. Peu d'espace — ou trop encore — pour qui a régné. Elle soulève le rideau, regarde en clignant les paupières, la bouche serrée. Elle voit les allées où elle s'est promenée avec Napoléon, où leur fils a joué enfant. Puis, tout doucement, sa main étroite laisse retomber le tulle sur le jardin, le ciel, le passé.

Ce décor qui a été le décor suprême de sa vie, ce lieu suant d'histoire qui l'a connue si belle et si puissante et d'où elle a fui, chassée, elle peut s'y retrouver sans angoisse. Apparente insensibilité qui excite bien des étonnements, parfois injurieux.

— Voyez-vous, dit-elle à M. Paléologue, rien ne me fait plus rien, j'ai trop souffert. Comme je ne vis plus qu'avec des ombres, je me fais à moi-même l'effet d'une ombre.

Mais une ombre si animée si vive droite

sur son fauteuil, la tête haute et qui, d'un joli geste, ramène sur ses épaules son écharpe de dentelle. Elle garde de la beauté, toujours. Les rides sont venues; la courbe de ses joues a fléchi. Pourtant le nez, la bouche mobile, les arcades sourcillères demeurent intacts. Ses yeux brillent encore, d'un éclat dur, pers ou bleu foncé selon le degré de lumière.

Age où le corps n'importe plus, pour mieux laisser, peut-être, saillir l'esprit. Les années n'ont point amorti celui d'Eugénie. Il semble même qu'elles l'aient enrichi, complété.

— Rien n'est mieux, disait-elle parfois, qu'un instinct qui devient intelligence à force de culture.

Elle eut pu se donner en exemple. Grâce à ses incessantes lectures, à ses rencontres avec des hommes éminents, qu'elle feuillette avec curiosité, elle s'est instruite, a peu à peu comblés les trous béants de son éducation. Sa mémoire des faits, des dates, des détails précis, surprend tous ses auditeurs. *Ingenio vir*: de plus en plus son cerveau paraît d'un homme. Elle parle toujours beaucoup, avec les mêmes voltes qu'autrefois.

D'anciens adversaires, gagnés par sa dignité, son courage, le prestige d'un malheur eschylien, sollicitaient parfois son audience. Elle les recevait volontiers. Elle avait ainsi conquis Jules Claretie revenu de l'antipathie, Joseph Reinach, l'ami de Gambetta, qui voulait écrire un livre sur elle. Certaines curiosités l'irritaient toutefois. Elle dit un jour à M<sup>me</sup> Octave Feuillet : « Je sais; on vient me voir comme un cinquième acte. » Mais si elle repoussait les indiscrets, elle attendait avec

plaisir les fidèles, surtout ceux du bon temps. Quand le duc de Sesto, qui avait été le beau marquis d'Alcanizes, venait à l'Hôtel Continental, elle l'accueillait d'un sourire où passait le reflet de leurs jeunes années. Ils parlaient espagnol, se tutoyaient, s'appelaient Pepe, Eugenia. Autour d'eux, les assistants se taisaient...

Elle se promenait souvent dans Paris avec une de ses nièces, ou Pietri, ou le comte Primoli. Ses pas étaient encore alertes. Il lui arrivait, dédaignant les voitures mises à ses ordres, de monter dans des tramways et des omnibus; souvent, sans aucune morgue, reprise de la familiarité espagnole, et comme faisait sa mère, elle y parlait à ses voisins. Elle visitait les musées, les expositions, s'attardait dans les magasins. Elle alla aux Archives pour contrôler certains faits de la vie de Marie-Antoinette, demeurée son héroïne, en suite d'une longue causerie avec M. G. Lenôtre, chez la duchesse de Mouchy.

Elle parcourait les lieux qui l'avaient vue heureuse. Elle fut à Saint-Cloud, Lucien Daudet l'a raconté dans un livre exquis. C'était peu de temps avant qu'on eut nivelé les ruines du château incendié par les Prussiens. Errant parmi les débris, elle reconnut une assise de marbre, reste de la cheminée d'un salon où bien des soirs elle avait tenu son cercle. Plus tard, avant de partir, voyant un rosier de jadis devenu buisson, elle voulut y cueillir une rose. « Sans savoir comment, elle se trouva prise de tous côtés par les branches épineuses, retenue, enlacée, comme si les plantes se souvenaient, elles, de ce que les hommes avaient si vite oublié. »

Une autre fois, dans la nuit, elle

comme elle se baissait vers un parterre pour y prendre une fleur, un garde courut vers elle. Il allait l'admonester, quand Primoli l'arrêta :

— C'est l'Impératrice, dit-il à son oreille.

Le garde, ancien soldat médaillé d'Italie, se mit au garde-à-vous et salua. Eugénie le remercia d'un mélancolique sourire et passa, serrant la fleur dans sa main.

Incognito, elle vint à Compiègne, accompagnée par la princesse de la Moskowa. Elles visitèrent le palais sous la conduite d'un gardien. Arrivée à la chambre du prince impérial, Eugénie alla tout droit au volet intérieur d'une fenêtre où elle avait, au crayon, marqué la taille de son fils. On n'y avait point touché. Les traits, les dates étaient là, nets encore. L'Impératrice s'effondra sur un siège, sanglotant. Le gardien quitta la pièce pour chercher le conservateur; il avait reconnu Eugénie.

Qu'allait-elle donc chercher ainsi? Des fantômes. Mais ses fantômes. Son univers se dépeuplait chaque jour; elle se tournait vers les figures chères d'autrefois, les évoquait dans leur cadre, pour mieux retrouver leur contour, leur couleur. Ainsi Ulysse, descendu dans le Hadès, ranimait les morts qu'il avait aimés et les interrogeait tour à tour, courbé vers la fosse emplie de sang noir.

Plus tard, elle vint, mêlée au public, visiter Malmaison. Elle fut touchée de voir de nombreux objets porter la mention : don de l'Impératrice Eugénie. (Primoli avait prévenu M. J. Ajalbert que l'impertinence montrée par certains musées à son égard l'avait froissée. A Carnavalet, un berceau du roi de Rome, offert par elle, était étiqueté : don de M. Piétri.) Dès

lors, elle destina à Malmaison le gros de ses libéralités.

Elle vint à Saint-Gratien assister aux obsèques de la princesse Mathilde. Pendant tout l'Empire, sous les dehors obligés, elles avaient gardé leurs distances. Les fantaisies de la princesse, son entourage frondeur choquaient Eugénie, et Mathilde n'avait jamais oublié que l'Espagnole était montée au trône qui eut pu devenir le sien. La chute de l'Empire les avait rapprochées, encore qu'Eugénie eut ressenti la froideur montré par Mathilde au prince impérial, à son départ pour le Zoulouland. Les années descendirent peu à peu en rideau sur les souvenirs amers. Chaque fois maintenant qu'elle passait à Paris, l'Impératrice voyait sa cousine. Elle venait, l'été, déjeuner à Saint-Gratien. Depuis longtemps la princesse déclinaît. Elle s'était brisé en tombant le col du fémur. Eugénie fut peinée de la mort de cette ancienne rivale.

Les longues vies voient glisser au gouffre tous leurs témoins, elles ne sont qu'un obituaire. Eugénie comptait les années par les cercueils. D'abord, ç'avait été Ferdinand de Lesseps, dont Panama avait pour un temps terni la gloire, et qui, sénile et caché, finit à La Chesnaye. Puis M<sup>me</sup> Lebreton, amie des jours sinistres. Eugénie passa des heures à son chevet. Mais elle ne voulut pas la voir morte. La pensée de la fin commune ne l'effrayait pas. Pourtant elle n'avait touché dans sa vie qu'un cadavre, celui de l'Empereur. L'approche d'un lit de mort l'emplissait d'horreur. Il en est ainsi, souvent, chez les êtres de vie ardente. Puis, l'impératrice d'Autriche, assassinée à Genève. Elle enferma parmi ses reliques

l'ombrelle et l'éventail qu'Elisabeth tenait dans ses mains quand le poignard de Luccheni lui piqua le cœur. Puis sa généreuse hôtesse, Victoria, éteinte à Osborne. Puis M<sup>me</sup> Arcos, la marquise d'Ely, connue dès l'enfance, le vicomte Aguado, qui l'avait aimée, et qui l'eût épousée peut-être, si Napoléon ne s'était déclaré, le duc de Bassano, conseiller droit et sûr, compagnon du pèlerinage d'Itélezi.

Elle s'habitua à voir passer hors des regards tous ceux qui avaient marché à sa hauteur sur la route. Celui-là, celle-là s'endormaient dans le fossé. Elle continuait toute seule ou n'ayant près d'elle que les descendants des amis d'autrefois, avec qui elle n'avait plus de souvenirs communs, à qui seulement elle répétait ses souvenirs. Du moins, avec eux pouvait-elle s'évader de lieux trop familiers. Elle alla ainsi au Cap Nord, accompagnée de sa nièce M<sup>me</sup> d'Attainville et de M<sup>me</sup> de Beauverger. Elle avait pris le paquebot ordinaire. Nul ne l'importuna; elle fut entourée d'un respect discret. Avec la princesse de la Moskowa et M<sup>me</sup> de Bassano, elle visita l'Egypte, remonta en dahabieh le Nil jusqu'à Ouadi-Alfa. Infatigable, à quatre-vingts ans, elle montait à âne pour faire des promenades dans le désert, sous un soleil accablant. Elle eut voulu aller jusqu'à Khartoum. On l'en dissuada : la chaleur y était torride. Elle repartit à regret vers le Nord. Plus qu'aucune autre elle goûtait le ciel d'Afrique.

— Il est étrange, disait-elle, que je sois ainsi attirée par cette terre. Peut-être est-ce parce qu'elle m'a tout pris?

Après, elle entreprit son plus long voyage qui, sur le courrier *Moolten*, la conduisit jus-

qu'à Ceylan. Passant par ce canal qu'elle avait inauguré souveraine, accoudée au bord, l'esprit chargé de visions, la vieille voyageuse demeura longtemps muette. Elle pensait visiter l'Inde et la Birmanie. Mais une fluxion de poitrine, dûe à ses imprudences, l'obligea de s'arrêter à Colombo. Sa convalescence fut longue. A Candy, elle résida au palais du gouverneur. Elle fit quelques excursions dans l'île, mais, trop faible encore, ne put passer en Hindoustan.

— Ce sera pour une autre fois, dit-elle.

Le mince squelette se courbait peu à peu; l'âme ne pliait pas.

Elle revint à Cynnos passer le printemps, puis rentra à Farnborough.

Elle se promenait maintenant à l'ombre des arbres issus des marrons qu'elle avait ramassés sur le gravier des Tuileries. Pour mieux héberger ses neveux d'Espagne, elle ajoutait une aile à sa demeure. Elle établissait dans le parc, près des anciennes écuries, entre des murs lourds de lierre un musée napoléonien. Secondée par Piétri, avec un minutieux détail, elle avait disposé dans les vitrines manteaux illustres, portrait, décorations, armes historiques, et puis les robes d'enfant du petit prince, les uniformes commandés pour son retour en France...

Saint-Michel était devenu vraiment une abbaye. Les étroits logements affectés d'abord aux quatre Prémontrés chargés du service de l'église et de la veille des tombes, abritaient maintenant quarante Bénédictins expulsés de Solesmes qui continuaient dans ce coin de Kent leurs savants travaux. L'Impératrice visitait souvent la crypte mortuaire. Sur le gra-

nit de son fils tombait en poudre la gerbe de bruyères cueillies jadis par la princesse Béatrice, aujourd'hui mère de grands enfants. Elle était marraine d'une de ses filles, Victoria-Eugénie, qui venait passer parfois un week-end à Farnborough-Hill. L'Impératrice l'aimait un peu en aïeule et pensait à la marier. Elle n'allait plus à la messe à Saint-Michel. Un Bénédictin venait la dire chez elle chaque dimanche, dans la petite chapelle ménagée au second étage. L'âge ne rendait point sa foi peureuse ou étroite. Elle avait toujours cru avec simplicité. Elle respectait la liberté des autres, comprenait la diversité des sentiments, des idées. Mais méprisait les apostats. On lui avait caché longtemps que Mgr Bauer, jadis son aumônier et sa créature, qui avait fait courir tant de belles pénitentes à ses sermons, avait jeté la soutane, s'était marié et s'habituaît au foyer de l'Opéra. Quand elle l'apprit — par hasard — elle s'en indigna.

— Qu'on puisse se renier ainsi, je ne l'admettrai jamais!

Parfois elle portait l'entretien sur le monde inconnu qui nous baigne, pénètre en nos replis, nous incite à d'étonnantes actions, monde où les morts se mêlent sans cesse à ce que nous appelons la vie.

Elle voyait dans le dimanche son jour néfaste. C'était un dimanche pourtant qu'elle avait épousé Napoléon. Mais l'Empire s'était écroulé un dimanche. Son fils avait péri un dimanche. « C'est un dimanche que je mourrai... » disait-elle parfois.

Levée tôt, elle prenait du thé en parcourant les journaux anglais et français. Elle soulignait certains articles au crayon bleu, comme

elle faisait jadis pour l'Empereur et son fils. Elle recevait son maître d'hôtel (Bristol, qui avait servi le prince à Woolwich) et décidait des menus. Puis elle lisait son courrier et travaillait avec Piétri à ses affaires privées.

Vers onze heures, elle faisait un tour dans les salons, la galerie, regardait un buste, redressait dans un vase une fleur, enfin prenant sa canne, descendait aux jardins. Accompagnée d'un ou deux chiens, descendance du fameux Néro, elle allait voir les travaux qu'elle entreprenait presque sans arrêt dans son domaine, surveillait une coupe de bois, parlait aux jardiniers; ou bien, franchissant la route, elle venait dans « Compiègne » rejoindre ses hôtes qui presque toujours y étaient rassemblés. Elle prenait intérêt aux parties de tennis, aux courses à bicyclette sur une piste que pour ses jeunes hôtes elle avait fait établir.

Elle applaudissait au progrès, se servait volontiers des inventions modernes. Des premières, elle eut une automobile, se servit du téléphone, de l'électricité.

— Si je m'écoutais, disait-elle, je partirais en avion et j'irais là-bas en Afrique, prier une heure où mon fils est tombé...

Aucune nouveauté ne la rebutait, même point celles de la mode, quoiqu'elle ne la suivît plus, portât dix ans telle robe de Worth et tel chapeau à plumes noires, qu'elle appelait d'une manière un peu enfantine : « mon beau chapeau ».

L'élégance lui plaisait, si elle ne piaffait pas. Quand de Cynnos, elle allait à Monaco ou à Nice, le spectacle de la rue l'amusait. Un jour, à Monte-Carlo, elle remarqua des femmes parées avec un luxe criant. Elle murmura :

— Dire qu'on m'a reproché mes toilettes!

Sans doute les revoyait-elle, ses toilettes, ses robes des Tuileries et de Saint-Cloud, ses grandes cloches de satin, de faille, de mousseline, avec leurs ruches, leurs volants, leurs guirlandes de fleurs artificielles, ses capotes de velours, de gros de Naples, ses *rotondes*, ses *visites*, ses châles aux vives couleurs. Tout cela avait excité la verve des pamphlétaires, et tout cela était si simple, si peu coûteux près de l'étalage de ces bourgeoises ou de ces filles à la mode, qui passaient près d'elle dans leurs autos éblouissantes, et obligeaient la vieille Impératrice, menue sous son voile, à se ranger.

Parmi les conquêtes du temps, certaines pourtant la trouvaient rebelle. Elle approuvait que la femme fût plus instruite et reçût plus de liberté. Mais elle n'était pas féministe. Le rôle de la femme pour elle était de garder le foyer, non de rivaliser au travail avec le mari. D'ailleurs ses préférences propres allaient vers l'activité masculine. On l'entendait répéter :

— J'aurais voulu être homme... Ah, si j'avais été un homme!...

Peut-être pour son malheur, en effet, la nature s'était-elle trompée.

\*  
\*\*

Après le lunch, chacun à Farnborough avait ses aises. Les uns partaient pour Londres, les autres remontaient se reposer ou lire dans leurs chambres. Inlassable, l'Impératrice écrivait. Elle examinait les demandes de

secours qui lui parvenaient, nombreuses, souvent touchantes, et presque toujours quittait son économie pour les accueillir avec libéralité. Elle rangeait un rayon de bibliothèque, classait, découpait des papiers. Ensuite, elle sortait avec les plus courageux de ses hôtes. Par tout temps, froid ou chaud, malgré les brouillards qui couraient en nappes jaunes sur le sol, même fiévreuse ou enrhumée, narguant les prières des siens, elle quittait la maison et s'en allait soit dans le parc, soit sur la route, marchant, parlant, lassant ses compagnons. Elle rentrait pour le thé, n'avouant jamais sa fatigue. Au contraire, elle assurait :

— Cet air m'a fait du bien. Je ne sens beaucoup mieux.

Indocile aux ordonnances des médecins, elle plaisantait la Faculté avec son vieil ami et voisin le docteur Scott, qui jadis l'avait accompagnée au Natal, comme avec le docteur Hugenschmidt qui venait souvent à Farnborough ou à Cynnos. Cet homme délicat et bon, récemment disparu, tenait de près, a-t-on dit, à Napoléon III. L'Impératrice n'avait pas voulu le voir avant la mort de son fils. Plus tard, elle désira de le connaître. Quand il lui fut amené, elle le regarda longtemps, puis murmura :

— Comme vous *lui* ressemblez !

Malgré son origine, à cause d'elle peut-être, elle le prit en amitié. Lui éprouvait pour elle ce respect fervent qu'ont partagé tous ceux qui l'approchèrent au déclin de sa vie et qui ne va sans doute qu'aux êtres exceptionnels. Elle lui donna maints souvenirs de l'Empereur et de sa famille. Elle avait pleine confiance en

lui et presque toujours suivait ses conseils, mais ceux de l'ami plutôt que du médecin.

Vers l'âge de quatre-vingts ans, une congestion, assez légère, la prit. Le docteur Hugenschmidt, alors à Farnborough, ordonna des ventouses. Elle se récria. Il insista. Elle refusa encore. Il menaça de s'en aller.

— Je me sou mets, lui dit-elle, pour vous faire plaisir.

Le docteur lui appliqua aussitôt des ventouses qui la soulagèrent.

Le soir, après une dernière visite à la malade, il se hasarda à dire à Aline Pelletier qu'il n'avait jamais vu chez une femme de cet âge des épaules d'un galbe si jeune et si pur. La femme de chambre le répéta à sa maîtresse, qui, lorsqu'elle revit Hugenschmidt, le lendemain, lui demanda avec malice :

— Alors, docteur, vous trouvez que j'ai encore de belles épaules ?

Le pauvre Hugenschmidt ne put que s'incliner, bien confus. Mais les yeux de l'Impératrice brillaient de plaisir. Elle avait été heureuse d'être belle. Elle ne regrettait pas sa beauté. Mais qu'on y rendit hommage la touchait.



L'heure du thé rassemblait autour d'elle dans le salon vert de Farnborough-Hill la plupart de ses hôtes. La grande pièce, encombrée de tentures, de rideaux, de fauteuils en peluche, de tables chargées de bibelots et de photographies, semblait un dernier îlot du Second Empire. A peine assise l'Impératrice reprenait l'ouvrage qu'elle avait en train : tapisserie, broderie, et, surtout quand sa vue baissa,

présence, elle ne craignait pas de recourir à de menus stratagèmes. Au contraire, elle éprouvait un franc plaisir à se retrouver parmi de clairs visages. Elle retenait longtemps auprès d'elle ses nièces, ses neveux Albe et Mora. La princesse de La Moskowa, Joachim Clary, sa sœur M<sup>me</sup> de Beauverger, M<sup>me</sup> de Bassano, M<sup>me</sup> de Castelbajac, Lucien Daudet étaient ses hôtes favoris. Elle avait pour leur confort, leur agrément, leur santé, mille prévenances. Elle ordonnait les plats qu'ils aimaient. L'un d'eux tombait-il malade, elle montait chez lui et avec autorité lui faisait avaler des remèdes. Elle tenait en dilection singulière Lucien Daudet, qu'elle traitait en membre de sa famille. Mais elle n'aimait point que lui ni les autres jeunes gens allassent trop à Londres. Elle préférait les voir dans ses entours, les rencontrer dans le parc ou dans la maison.

Huit heures. Le gong résonnait dans la grande maison. En habit ou robe du soir, les hôtes de Farnborough un à un descendaient au salon. L'Impératrice y paraissait à son tour, dans une robe de soie noire, dont le corsage, décolleté en pointe étroite, s'appliquait sur une guimpe de tulle blanc bordée de jais. Son visage était aussi pâle que ses cheveux...

Bristol annonçait le dîner. L'Impératrice passait dans la salle à manger. Sauf aux deux places près d'elle, chacun se plaçait à sa guise. La chère était abondante. Eugénie avait gardé de l'appétit. Mais depuis longtemps le soir, elle ne mangeait plus de viande, seulement du poisson ou des œufs, un légume, des fruits. La conversation ne chômaît guère, et

souvent s'animait. D'habitude l'Impératrice y prenait grande part. Toutefois, quand une nouvelle, un incident avaient excité son humeur, elle parlait à peine, répondait d'un oui ou d'un non très rauque, en tourmentant un cure-dents. La détente venait bientôt et soudaine. De nouveau elle souriait et ses attentions, le ton changé de sa voix montraient que l'orage avait passé.

Au salon, la veillée commençait ensuite. Les hommes demeuraient un moment au billard, puis revenaient. L'Impératrice avait déjà repris le dé, avec souvent des mots qui frappaient par leur netteté, leur force. La soirée d'ailleurs était courte. Quand onze heures sonnaient à l'horloge du vestibule, quels que fussent ses hôtes, princes, ministres ou diplomates, elle se levait et tandis qu'autour d'elle s'inclinaient les fronts, et que les femmes plongeaient comme aux Tuileries dans un murmure de soie, elle donnait à tous congé par un mouvement gracieux de la tête et du cou, un salut qui n'était qu'à elle, circulaire, nuancé, souverain...

Tant d'années, tant d'années... La moitié de sa vie, bientôt plus encore. Sans doute y avait-il des instants, avec un pareil recul, une ombre si lente descendue sur elle, où l'Empire, ses triomphes, sa chute, ne lui semblaient plus qu'une féerie brève et lointaine sur qui était tombée la nuit. Mais ses deuils... C'était par celui de son fils (quoique peu à peu s'en fut adoucie l'amertume) que ce demi-siècle restait dominé. Sans quoi, elle n'eut été qu'une vieille, très vieille exilée, riche, entourée, assez heureuse, et pour qui le souvenir d'un règne ainsi enfoncé dans le temps avait perdu

tout écho sensible, n'était plus vraiment qu'historique.

De ce règne, elle avait conservé force papiers : correspondance de souverains et d'hommes d'Etat, rapports confidentiels adressés à l'Empereur, documents diplomatiques. Elle y fouillait souvent. Pourtant, vers la fin du siècle, elle se décida à en détruire beaucoup, tous ceux entre autres qui, après elle, ne pouvaient plus servir la cause bonapartiste, mais gêner, inquiéter des personnes contre qui elle avait laissé tomber ses ressentiments. Aidée par Joseph Primoli, elle en brûla un grand nombre. Penchée à cette besogne, elle retrouva les cahiers où pendant tout l'Empire et même plus tard, elle avait résumé pour soi ses lectures, sur les sujets les plus divers : philosophie, histoire, science générale. Elle voulait les jeter à la cheminée. Primoli lui demanda permission de les conserver. Elle y consentit, à condition qu'il ne les montrerait pas.

— Surtout, dit-elle, n'en parle point, on croirait que ce sont mes mémoires.

Elle trahissait là une de ses préoccupations constantes. Elle n'entendait laisser de sa main derrière elle rien qui put paraître, si peu que ce fût, son apologie, l'explication de ses actes. L'Empereur avait dit noblement : « On ne plaide pas contre son peuple. » Comme lui, elle n'attendait la justice que de l'avenir, d'une génération moins meurtrie. Un journal l'ayant mise en cause à propos de la politique extérieure du Second Empire, elle dit à Primoli :

— Quand on a eu comme moi le malheur de devenir un personnage historique, on doit se

résigner à se voir discuter de son vivant de la façon la plus vive et la plus injuste par les passions politiques. Je ne répondrai jamais, je ne démentirai rien, si douloureux que cela puisse être pour moi. Une guerre de récriminations me répugne. J'ai foi que pour l'Empereur d'abord, et pour moi peut-être, le temps fera justice.

Un reproche pourtant lui demeurait amer. Quand elle tombait sur un livre ou un article qui mettait en doute ses sentiments français, elle retrouvait la fougue de sa jeunesse. Frappant avec force le sol de sa canne, les pupilles devenues soudain presque noires, les joues recolorées par une onde imprévue, elle s'écriait :

— *Pas française, moi ! Et j'aurais donné ma vie pour la France. J'ai toujours placé la France avant tout, avant l'Empereur, avant mon fils !... Et maintenant qu'on m'a tout pris, qu'on s'est montré si dur envers moi, pour que la France soit grande et glorieuse, je sacrifierais demain avec joie ce qui me reste de vie !*

» Ils ne savent donc pas, ceux qui m'appellent l'Espagnole, qu'une étrangère qui met sur son front la couronne de France à l'âme bien lâche si elle ne devient française qu'à demi. J'aime l'Espagne, je ne m'en cache pas, je l'aimerai toujours ; je vis en Angleterre où sont ensevelis les miens, mais je n'ai qu'une patrie, la France, et je mourrai avec son nom écrit dans mon cœur !

\*  
\*\*

L'âge, dès l'infortune, l'avait épurée. Ses rancunes finissaient de mourir. Elle aussi, à

tant prolonger sa carrière, sentait refroidir son âme. Vivant témoin d'une époque encore plus enfouie que méconnue, elle comprenait maintenant des faits, des événements, des hommes que naguère elle ne comprenait pas. Arrivée enfin à la sérénité, après tant de misères, clignant ses yeux faiblissants, elle souriait. Cependant son intelligence demeurait active et prompte. Elle vivait de plus en plus par l'esprit. Elle suivait de près les recherches scientifiques, l'aviation, la T. S. F. Elle facilitait à Marconi inconnu ses premiers essais en le prenant à bord du *Thistle* entre Nice et la Corse. Elle se faisait renseigner sur le radium et ses applications. Elle lisait toujours assidûment. Les questions de politique étrangère la préoccupaient avant tout. L'y portaient ses contacts fréquents avec les familles souveraines d'Angleterre et d'Espagne (elle avait marié sa filleule Ena au jeune Alphonse XIII). Elle recevait les confidences de personnages anglais du premier plan, d'ambassadeurs reçus en week-end à Farnborough; elle connaissait les dessous de maintes parties diplomatiques.

A Paris, dans son salon du Continental, à Cynos, elle donnait à M. Maurice Paléologue, qu'elle avait pris en gré, des indications propres à faciliter la tâche de M. Delcassé. Elle lui dénonçait des intrigues en chemin. Lorsque le pape Léon XIII refusa de lui donner audience, pour la raison qu'elle avait (en 1876) franchi les portes du Quirinal et rendu visite au prince Humbert d'Italie, elle prévint M. Paléologue que M. Loubet ne serait pas non plus, à sa prochaine visite à Rome, reçu au Vatican, ce qui faisait prévoir une crise sérieuse dans les rapports de l'Eglise et de la France.

Elle le disait, elle n'était pas devenue républicaine, mais avant tout sensible aux faits, elle voyait cette République, qu'elle avait détestée, maintenant enracinée au profond du pays. Par certaines faces, son anticléricalisme surtout, elle lui déplaisait toujours. Mais elle avait rétabli l'armée, assuré les finances, créé un domaine colonial seulement comparable à l'Empire anglais. Cela, elle l'admirait :

— C'est nous, disait-elle, qui les premiers, avons pensé à l'Indo-Chine. Et c'est moi qui ai voulu annexer la Cochinchine.

Une pratique constitutionnelle stable s'était instituée; le pays était prospère, la vie populaire en progrès marqué. Par une politique adroite, la République avait noué un réseau d'ententes ou d'alliances qui lui avaient peu à peu rendu en Europe une position forte et qui n'allait point sans respect.

Un jour, comme un hôte de Cynnos critiquait sans mesure certains ministres républicains, elle lui répondit, un peu de haut :

— Vous parlez de décadence? Je n'en vois pas la trace. La France est très estimée à l'étranger. Je connais à Paris des hommes politiques éminents. Nous avons de bons ambassadeurs. Quelle force il y a dans ce pays! Quel grand pays!

Elle approchait de quatre-vingt-dix ans.

## IV

### L'AUTRE GUERRE

En juillet 1914, l'Impératrice visitait la côte dalmate après avoir passé quelques jours à Venise et à Ravenne. L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie l'arrêta en chemin.

— Il faut rentrer, dit-elle à M<sup>me</sup> d'Attainville qui l'accompagnait. C'est la guerre.

Par la Suisse et Calais, elle regagna au plus vite Farnborough.

La guerre, elle la prévoyait depuis Agadir, depuis plus longtemps encore, depuis sa rencontre, l'été de 1907, dans le fjord de Bergen, avec Guillaume II. Le Kaiser, sans tact, lui avait rendu visite à bord du *Thistle*. Il lui avait parlé de la France avec dépit, de l'Angleterre avec haine.

L'Impératrice sait, bien mieux qu'en 70, la puissance de l'armée allemande. La France pourra-t-elle supporter un si terrible assaut? Comment, en cas de revers, réagira l'opinion française? La propagande socialiste va-t-elle jouer?

Si l'Angleterre entre dans le conflit, elle ne doute pas de l'issue. Elle garde pour l'inusable ténacité britannique une admiration de con-

naisseur. Cependant les affaires sont aux mains d'un cabinet libéral, peu enclin à marcher contre l'Allemagne. L'invasion de la Belgique la tire de crainte.

— Cette fois, dit-elle avec un tremblement, cette fois nous les tenons : c'est la revanche !

Tout ce que peut faire encore une femme de cet âge, elle le fait, dans une hâte qui bouscule sa vie. Voyant que toute la masse allemande tombe sur nous, elle écrit à son amie l'Impératrice douairière Marie Feodorowna pour la supplier d'user de son influence sur le Tzar pour que la mobilisation russe soit hâtée, et qu'une première armée, au besoin sacrifiée, envahisse la Prusse orientale. Ecrivant au roi Charles de Roumanie, elle le conjure, quoique Hohenzollern, de ne pas se joindre aux Empires du centre. S'il est roi, n'est-ce pas pour une part à Napoléon III, à elle-même, qu'il le doit ?

Elle voudrait créer et entretenir à ses frais une ambulance à Cynnos. Elle n'en reçoit pas l'autorisation, par une mesquinerie des autorités. Elle se résigne à organiser pour les officiers anglais un hôpital à Farnborough-Hill, dans sa maison. Et dès que des blessés la peuplent, elle les visite chaque jour, s'occupe elle-même des soins, des remèdes.

Elle donne le *Thistle* à l'amirauté britannique. Quand Bruxelles est pris, elle offre l'hospitalité au prince Victor, à la princesse Clémentine et à leurs deux enfants. Elle s'attache à ceux-ci, quoiqu'autrefois elle ait souvent répété qu'elle n'aimait pas les marmots.

Patiemment, ardemment, elle suit les péripéties de la guerre. Malgré l'ombre qui descend sur ses yeux, elle cherche à se figurer les opé-

ractions au moyen de cartes où elle épingle avec soin la position des troupes. Après Charleroi, elle est épouvantée. Elle marche presque sans arrêt, ne parle plus. Parfois on l'entend murmurer :

— Dieu ne permettra pas cela!

Elle est très exactement renseignée par la cour anglaise, mais elle tient à lire elle-même les journaux, craignant qu'on ne veuille lui cacher une défaite. La Marne la jette dans un délire de joie. Elle retrouve ses jambes de vingt ans. A tout venant elle déclare :

— Maintenant, la guerre peut durer longtemps, mais nous ne serons pas vaincus.

Elle tremble encore cependant, pour Verdun. Certaines fautes des chefs anglais et français l'exaspèrent. Elle ne peut *comprendre* que les Alliés n'en soient pas déjà venus au commandement unique. Mais elle admire l'effort obstiné de la France, l'union de toutes les classes, la trêve de tous les partis, l'épaule de l'ouvrier joignant celle du bourgeois et celle du paysan dans la tranchée mortelle, d'où lentement se lèvera la victoire.

— Ah, dit-elle, pourquoi cette union sacrée ne l'a-t-on pas faite en 70 autour de nous! Nous aussi, nous aurions fini par vaincre! Pourquoi les rancunes, les appétits, les passions se sont-ils déchaînés contre nous après Froeschwiller et Forbach, puisqu'ils se sont si bien contenus après Charleroi? Pourquoi ne m'a-t-on pas écoutée au 4 Septembre, quand je suppliais qu'on fît trêve aux querelles intérieures pour ne songer qu'au pays!

Il y a de l'envie dans sa voix.



Elle a diminué sa maison, envoyé se battre tous les Français à son service. Le bon Piétri est mort, après un demi-siècle de dévouement. Elle vérifie elle-même les comptes, regarde chaque soir le registre des visiteurs, rares à présent. Elle fait dire tous les mois dans l'église Saint-Michel une messe de Requiem pour les morts du front. Elle n'y manque pas. Elle s'agenouille un moment près de deux cercueils et revient silencieuse, bien courbée à présent sur sa canne, et réduisant peu à peu ses pas.

On l'a dite parcimonieuse — et elle le semblait souvent en effet, car elle ne se rendait plus compte du changement des valeurs et du coût des choses. — A présent elle donne, largement, à la Croix-Rouge, aux œuvres françaises, sans vouloir que son nom soit prononcé. Le 26 janvier 1915, elle écrit à la princesse de La Moskowa, infirmière au front : « *La pensée que nos pauvres soldats n'ont même pas de lit me tourmente. (Dans les hôpitaux de l'Argonne, l'affluence des typhiques forçait de coucher les moins malades par terre.) Il faut absolument que cela cesse. Si tu as besoin de plus d'argent, dis-le moi. On en dépense tant sans savoir si c'est bien donné que c'est un plaisir d'être sûr que cette fois-il sera utilement employé. Je demande seulement que ce soit anonyme. Je déteste l'idée que je cherche à me mettre en avant ou poursuive la popularité... Je ne suis plus qu'une épave d'un passé si calomnié. Je sens toujours la blessure; cela me rend plus pitoyable.* »

\*  
\*\*

Qu'arrive un Zeppelin au-dessus de la région, le policeman en faction devant la grille prévient pour qu'on éteigne toutes lumières. Mais l'Impératrice veut voir. Elle appelle sa nièce M<sup>me</sup> d'Attainville :

— Antonia, viens vite, viens!

Et avec elle, par le froid, la pluie même, souvent sans manteau, elle sort pour regarder le ciel. Si on hasarde une objection :

— Bah, dit-elle, ce n'est pas à mon âge qu'on commence d'avoir peur.

Elle ne craint qu'une chose : mourir avant la fin.

— Je ne voudrais pas m'en aller maintenant. Il y aura de grands événements que je voudrais voir. Je les sens venir. Dieu m'accordera sans doute un peu de répit!

Elle a réglé cependant ses affaires, et quoi qu'elle voie de plus en plus mal pour écrire, s'est imposé de tracer entièrement de sa main son testament. Elle en a rédigé d'autres, jadis, mais qui ne la satisfont plus. Par deux actes distincts, elle laisse ses propriétés d'Espagne à son neveu Montijo-Peñaranda; Farnborough-Hill, avec son mobilier, ses collections, au prince Victor; la villa Cynos à la princesse Lœtitia. Elle divise le gros de sa fortune par tiers entre le prince Victor, le duc d'Albe et la duchesse de Tamamès. Elle fait divers dons à des œuvres de bienfaisance, lègue 100.000 francs pour la reconstruction de la cathédrale de Reims, des rentes, des souvenirs à des parents, des amis et des serviteurs. Entre autres une toile de Greuze au colonel sir John Burgoyne, en reconnaissance « de son attitude

chevaleresque envers elle le 6 septembre 1870. »

\*  
\*\*

Si longue, si dure que soit la guerre, elle garde sa certitude :

— Il y a tant d'aurores qui n'ont pas lui, dit un sage indien. J'ai foi dans ces aurores là!...

Elle ne paraît jamais douter de la victoire. Bien avant 1918, elle discute âprement des conditions de la paix. A la princesse Bibesco qui vient la voir à Farnborough, elle explique, comme si elle occupait encore le trône :

— Vous, les Roumains, vous aurez la Transylvanie et le Banat, mais nous ne pourrons vous donner les Ruthènes.

Elle dit toujours « nous » en parlant des Français.

\*  
\*\*

En septembre 1917, causant avec l'Impératrice le docteur Hugenschmidt apprend qu'elle conserve dans ses archives la lettre alors oubliée de tous par laquelle le roi Guillaume de Prusse a, le 26 octobre 1870, répondu à Eugénie qui lui demandait de conclure la paix sans obliger la France à une cession de territoire. Déférente dans la forme, brutale dans le fond, cette lettre contenait le passage suivant :

*« Après avoir fait d'immenses sacrifices pour sa défense, l'Allemagne veut être assurée que la guerre prochaine la trouvera mieux préparée à repousser l'agression sur laquelle nous pouvons compter aussitôt que la France aura réparé ses forces ou gagné des alliés. C'est cette triste considération seule et non le*

*désir d'agrandir ma patrie, qui me force à insister sur des cessions de territoire qui n'ont d'autre but que de reculer le point de départ des armées françaises dans l'avenir. »*

C'est l'aveu qu'en 1870 l'Allemagne n'a point réclamé l'Alsace et un tiers de la Lorraine comme un territoire germanique, mais qu'elle a exigé l'annexion de provinces françaises, pour s'en faire un redan contre la revanche future. Au moment de la paix, un tel document peut donner une force singulière à nos négociateurs, quand ils revendiqueront les départements perdus par le traité de Francfort. Clemenceau arrivant au pouvoir, Hugenschmidt, lié avec lui, croit devoir l'informer. Clemenceau bondit sur l'occasion :

— Je crois bien, c'est capital !

Et charge le docteur d'obtenir de l'Impératrice la remise de la lettre et l'autorisation de la publier.

Hugenschmidt se rend à Farnborough et la demande, « au nom de la France ».

— Vous l'aurez, s'écrie l'Impératrice.

Elle fouille dans ses cartons et remet au docteur l'aveu prussien. Un mot trop franc de Hugenschmidt manque de tout gâter. Lisant la lettre devant l'Impératrice, il s'écrie :

— Ah, madame, quelle justification pour Votre Majesté !

— Comment ? dit-elle en fronçant le sourcil. Je ne veux pas de justification. Je n'en ai pas besoin !

Elle lui laisse emporter la pièce, mais, mécontente, ne lui confie pas la correspondance qu'à la même époque, sur le même objet, elle

a reçue de François-Joseph et du Tzar, et que d'abord elle pensait lui donner aussi.

Le document remis à Clemenceau est lu dans une séance solennelle à la Sorbonne, en présence des ambassadeurs alliés. On ne peut douter qu'à l'égard du président Wilson surtout, cette révélation n'ait été d'un poids majeur, et que ce ne soit pour beaucoup grâce à elle que l'Alsace nous a été rendue sans discussion et *sans plébiscite*.

— Vous avez bien travaillé, dit Clemenceau à Hugenschmidt.

Et l'insurgé de 70, président du Conseil de la revanche, écrit à l'Impératrice une lettre de remerciement. Dom Cabrol, abbé de Saint-Michel, qui l'a reçue de M. Cambon, notre ambassadeur à Londres, la lui apporte. Elle ne peut la déchiffrer. L'abbé la lui lit en détachant les mots. L'Impératrice sourit, radieuse :

— Clemenceau ! Il m'écrit, à moi !

Un homme qui a été si dur pour l'Empire ! Elle ne lui en veut plus. Elle l'admire, elle l'aime d'avoir aux heures les plus sombres redressé la barre de la France. Il incarne à ses yeux le pays. Sa signature pour elle est sacrée.

Quand l'offensive de Foch se dessine et que les Allemands lâchent pied, en octobre 1918, son imagination la porte vers l'Est où, journée par journée, le flot allié bondit à la poursuite du flot german. Elle répète :

— Si Foch pouvait les prendre à Sedan !

\*\*

Le 11 novembre, le prince et la princesse Napoléon absents de Farnborough, elle est seule avec sa nièce M<sup>me</sup> d'Attainville.

Dans la matinée plusieurs coups de téléphone de Londres se sont succédé, annonçant la conclusion de l'armistice. Mais l'Impératrice attend la confirmation officielle. Elle arrive enfin, un peu avant onze heures, de la part du roi George. Bristol reçoit le message et court prévenir l'Impératrice. La voix étranglée, elle appelle sa nièce, mais ne peut rien lui dire. Debout, elle pleure, sans mouvement. Puis elle se ressaisit, essuie ses yeux. Elles vont toutes deux à l'hôpital, passent entre les lits des officiers anglais qui, blêmes d'émotion, se dressent pour faire le salut militaire. A tous elle serre la main en silence... Les cœurs battent trop fort... On entend les 101 coups de canon d'Aldershot qui annoncent la fin de la guerre.

Rentrée chez elle, l'Impératrice déjeune avec M<sup>me</sup> d'Attainville et le lieutenant Herbert Scott, grand blessé, fils du docteur. Elle s'installe ensuite au salon. Les télégrammes arrivent, par liasses. M<sup>me</sup> d'Attainville les lit. Puis les journaux. L'Impératrice elle-même, assurant ses lunettes, lit le dernier communiqué français.

— Si mon pauvre enfant était là, dit-elle, qu'il serait heureux !

A présent, elle peut partir. L'âme délivrée peut quitter le corps qui l'a si longtemps retenue. Avant de laisser ce monde où elle a brillé, où elle a souffert, où elle a erré la moitié d'un siècle sous ses crêpes, elle sait la France vengée, rétablie comme aux jours les plus orgueilleux de son règne. Wissembourg, Forbach, Gravelotte, Sedan s'ensevelissent dans le repos de l'histoire. Lorsque dom Ca

brol et plusieurs religieux dans l'après-midi viennent la voir, elle se lève avec majesté :

— Je remercie Dieu, dit-elle à l'abbé, je le remercie à genoux d'avoir permis que je voie ce jour!... Il rachète tout, il lave tout, il me paie de tant de douleur, il me permet de mourir le front haut, en paix avec la France qui n'aura plus rien à nous reprocher... J'ai peut-être été la plus malheureuse des femmes. Mais un retour comme celui-ci fait tout oublier...

Elle tousse; la toux fait monter encore un peu de sang sous sa peau translucide.

— Quand je mourrai, car je vais bientôt mourir, je n'ai plus rien à faire ici, quand je mourrai, comme *ils* me recevront là-haut, porteuse de cette nouvelle! Ils m'avaient laissée sur la terre. Je n'ai pas su longtemps pourquoi. C'était pour attendre la victoire. Voyez-vous, le jour de l'armistice aura été mon premier jour de Paradis.

Elle ajoute après un moment :

— Les drapeaux perdus vont nous revenir, n'est-ce pas?

Le soir un phonographe, dans une maison des environs, joue *la Marseillaise*. L'Impératrice est assise près de la cheminée. Contre sa coutume de guerre, elle s'est habillée pour le dîner. En entendant l'hymne qui nasille faiblement dans la nuit, elle dit :

— *La Marseillaise!* Mon fils et ses amis la chantaient dans le parc de Saint-Cloud, la veille du départ de l'Empereur pour le front. Elle me faisait peur. Mais aujourd'hui!...

La tête dans ses mains, elle doit retrouver juillet 70.

\*\*

Six jours plus tard, elle reçoit à Farnborough M. Henry Wickam Steed, correspondant du *Times*, qui revient de France. Après l'avoir fait asseoir près d'elle, l'Impératrice lui demanda aussitôt :

— Vous étiez à Paris le jour de l'armistice? C'a dû être merveilleux. Racontez moi. J'aurais tant aimé être là!

M. Steed lui dit, à mots hachés, le délire de Paris, tous les habitants sortis des logis, à onze heures, au cri strident des sirènes et dans le tumulte des cloches, les canons traînés par la foule, les camions pleins de soldats alliés qui brandissaient leurs drapeaux, roulant sur les boulevards au milieu d'acclamations terribles dont se hérissait la chair, les hommes, les femmes, les enfants inconnus qui s'embrassaient, se tutoyaient, pleuraient cœur à cœur, tandis que les mères en deuil pour la première fois souriaient à leur sacrifice. Explosion d'une âme unanime, qu'on n'a jamais vue et que peut-être on ne reverra plus... L'Impératrice s'écrie, transportée :

— Ce Clemenceau, je l'embrasserais pour tout le bien qu'il a fait à la France!

— M'autorisez-vous, madame, à transmettre ce message à M. Clemenceau? demande M. Steed.

Le ton, trop direct, lui déplait :

— Non, répond-elle sèchement. Aucun message. Je suis morte en 1870.

— Mais, madame, 1870 est désormais effacé. Votre Majesté peut revivre.

— Non, non. Je suis tout à fait morte. Mais M. Clemenceau a fait une gaffe. Il aurait dû assister au *Te Deum* à Notre-Dame. Il eut de la sorte fait l'union de toute la France. Il aurait donné une belle leçon d'unité et de modération...

— Puis-je donner ce conseil à M. Clemenceau de la part de Votre Majesté?

— Non! Je vous dis que je suis morte en 1870.

Elle parle ensuite de l'Espagne, des problèmes de la paix. Arrivé pour déjeuner, M. W. Steed est retenu par l'Impératrice jusqu'à cinq heures, pour une discussion sans arrêt. Il est épuisé. L'Impératrice au contraire paraît sans fatigue.

Clemenceau connaîtra par Steed l'entretien de Farnborough et dira, bourru :

— De quoi se mêle-t-elle, cette vieille?

Il en retire pourtant comme une manière d'avis non plus humain, mais historique. Le dimanche 8 décembre, après son entrée à Strasbourg, il se rend à la cathédrale pour entendre le *Te Deum*. Et devant la Chambre, parlant de ces heures réparatrices, il répète les mots mêmes de la « vieille » :

« *Les journées de Strasbourg sont gravées dans mon cœur. J'ai vu, au milieu de la foule, une bonne sœur qui, les yeux baissés sous sa coiffe, chantait doucement la Marseillaise. Ah, messieurs, quelle leçon d'unité et de modération!* »

L'Impératrice sut que son conseil avait été suivi. Elle en fut heureuse.

\*\*

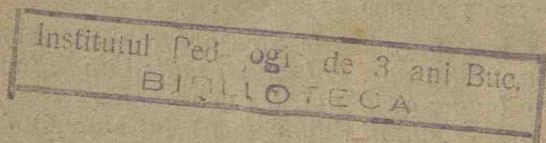
Dans sa petite chapelle particulière, où chaque dimanche elle entendait la messe, l'Impératrice gardait toujours, sauvé après tant de traverses, le talisman de Charlemagne. A plusieurs reprises, l'archevêque de Cologne l'avait suppliée de rendre ce joyau au trésor d'Aix-la-Chapelle. Elle avait toujours refusé, disant :

— Je leur céderai, s'ils veulent, le morceau de la Vraie-Croix, car on en peut trouver ailleurs. Mais ce talisman est unique et ils ne l'auront pas.

L'idée lui vint, quand elle apprit le bombardement de Reims, de l'offrir à la cathédrale mutilée.

— Ce sera, s'écria-t-elle, la *punition* des Barbares!

Sur le conseil de l'abbé de Farnborough, elle entoura la remise de la pendeloque illustre d'un lacs de précautions pour que « dans aucune éventualité l'archevêque de Reims ni même le Saint-Siège » ne pussent changer la destination du talisman...



## PALAIS DE LIRIA

DIMANCHE 11 JUILLET 1920

Sur le pont du paquebot qui la conduit de Marseille à Gibraltar, une très vieille dame est *allongée* sur un fauteuil de toile, enveloppée de châles et de couvertures. Elle parle et sourit aux quelques personnes qui l'entourent. C'est le sourire d'un spectre. Visage diminué où pointe la forme sinistre des os, teint jaune, bouche agrandie et sans couleur, orbites desséchées où les yeux sont troubles et poignants. Membres veineux qui tremblent, pieds si minces, qu'ils semblent trop faibles pour porter un corps. Et pourtant, elle marche encore, et souvent, à faibles pas. Elle tousse par moments, d'une grosse toux creuse, et porte chaque fois la main à sa poitrine pour en vaincre l'oppression. Mais pas plus qu'autrefois, elle n'attache d'importance à sa santé.

Pour la première fois depuis cinq ans, elle a passé l'hiver à Cyrnos. Son hôpital clos sur le dernier blessé, avant de quitter Farnborough, elle a fait une dernière visite à ses morts, s'arrêtant un moment devant la tombe de Pietri qui n'a voulu, à la porte de la crypte,

qu'une sépulture modeste comme sa vie, avec à peine un nom.

A Paris, elle a reçu au Continental quelques amis, est allée à Notre-Dame-des-Victoires assister à une messe pour les victimes de la guerre. Elle a consulté plusieurs oculistes qui tous ont refusé de l'opérer de la cataracte : opération en soi bénigne, mais dont le choc à pareil âge entraînerait un risque mortel.

L'Impératrice s'en est montrée très irritée :

— Eh bien, a-t-elle dit, frappant le parquet de sa canne, justement, à mon âge, qu'ai-je à perdre ? Je me ferai opérer. Je veux voir à mes affaires moi-même, lire, écrire. Si je dois vivre dans une cave, autant mourir !

L'hiver, au cap Martin, ne l'éprouva pas. Au printemps, son filleul le duc de Montmorency, nouvellement marié, vint lui *présenter* la duchesse. Ils pensaient ne rester qu'un moment pour ne pas fatiguer l'Impératrice. Elle les retint deux heures, leur fit visiter toute la villa, leur montrant des tableaux, des objets, sur un ton neutre, détaché, comme si elle n'était plus que la gardienne de ce qu'elle avait possédé. Elle leur annonça qu'elle allait partir pour l'Espagne :

— Je veux revoir mon pays, entendre parler espagnol dans les rues, je veux sentir encore le parfum des orangers. Il y a si longtemps que je ne suis allée là-bas !

Elle ajouta :

— Quand on est si vieux, ce qui domine l'esprit, ce sont les images de notre jeunesse.

Etonnante longévité. Allait-elle donc réaliser la prédiction de la gitane ? Cent ans, elle n'en était plus bien loin, surtout si, par une coquetterie dont on a fait trop de mystère, elle avait

un an ou deux de plus que ne le portait son état-civil...

Elle dédaigna de se reposer à Marseille, avant de s'embarquer. Elle visita le domaine du Pharo, donné par elle à la ville trente ans auparavant.

Pendant la traversée, elle ne cessa point de paraître contente. Elle retrouvait la mer ! Elle entendait avec plaisir battre contre sa cabine ces vagues, si anciennes amies. A ses compagnons, M. et M<sup>me</sup> d'Attainville, surtout au comte Baciocchi, neveu de Pietri et qui le remplaçait dans la qualité de secrétaire intime, elle parla du passé, des Tuileries, des fidélités et des abandons. Elle en parlait avec indulgence.

— Tout est si loin ! disait-elle.

Même quelqu'un ayant prononcé le nom de Trochu, qu'on évitait toujours jadis, par crainte d'une vive colère, elle n'eut qu'une moue de dédain :

— C'était un pauvre homme ; sa vanité lui a caché son devoir. Maintenant, je lui ai pardonné. Depuis le 11 Novembre, j'ai tout pardonné.

\*  
\*\*

Elle passa deux semaines à Séville, au palais de Las Dueñas où vint la retrouver sa filleule la reine d'Espagne. Elle eut voulu aller à Grenade, visiter la maison où elle était née. Il faisait trop chaud déjà. L'œil qui lui restait perdait sa lumière. Elle pensait de plus en plus à se faire opérer, mais n'en parlait pas. Aux premiers jours de mai, elle s'installa chez son petit-neveu, le duc d'Albe, à Madrid, au palais de Liria

Le vieux caseron Montijo n'était plus. Très délabré, on l'avait vendu et démoli depuis un an.

Le palais de Liria est une des belles demeures de Madrid, bâtie un peu dans le style de l'Elysée, au milieu de grands jardins. Il renferme de magnifiques collections. L'appartement où s'établit l'Impératrice avait été celui de sa sœur Paca.

D'abord un salon, appelé le salon des miniatures. A la fois bibliothèque et musée, on y voyait le meilleur portrait que Winterhalter eut peint d'Eugénie, en grand manteau bordé d'hermine, la tête appuyée légèrement sur sa main. Paca l'aimait entre tous pour sa grâce rêveuse, et, en souvenir d'elle, l'Impératrice l'avait donné à son beau-frère pour qu'il le suspendît dans le salon de *la morte*.

Venait ensuite la chambre, grande, claire, avec un lit surmonté d'un haut baldaquin. Devant le lit était le portrait de la duchesse d'Albe, en blanc, jeune, très belle, qui souriait.

Entre les fenêtres, l'Impératrice retrouvait la console de bois sculpté recouverte de marbre violet qui avait jadis paré le salon de sa mère et aussi un petit fauteuil où elle s'asseyait enfant et que Paca avait gardé.

Pendant les premières semaines, tous ses parents, ses amis d'Espagne vinrent la saluer, dans le salon des miniatures où ils la trouvaient assise sous le Winterhalter. Était-ce coquetterie ? Il y avait entre la souveraine éclatante et cette forme noire un contraste si cruel que parfois les visiteurs demeuraient sans paroles. M. Ch. Widor et M. Imbart de la Tour la virent à ce moment. Ils la trouvèrent enjouée :

— Je suis revenue chez moi, leur dit-elle. Comme les fleurs sentent bon ici ! Et le soleil, qu'il est doux ! Autrefois je ne l'aimais pas...

Elle parla ensuite de la situation de la France, de ses difficultés financières. Elle ne les pouvait croire graves ni durables. La France, faire faillite après la victoire, avec un empire colonial comme le sien ! Puis elle passa d'un sujet à l'autre, faisant à l'improviste, comme toujours, rejaillir l'entretien. Un souvenir de la fin de son règne la traversa sans doute, car elle dit tout à coup :

— Est-ce qu'il y a encore des *blouses blanches* à Paris ?

Les deux académiciens lui assurèrent que le pays entier était calme.

Elle fit quelques visites et même de courts séjours chez son neveu le comte de Montijo, frère du duc d'Albe, et chez sa nièce la duchesse de Tamames. Ses intimes croyaient qu'elle avait renoncé à l'opération. Elle les surprit en faisant appeler le docteur Barraquer, qui ne montra point les craintes de ses confrères français. Il demanda son jour à l'Impératrice :

— Celui que vous voudrez, répondit-elle, sauf un dimanche.

Toujours sa hantise...

L'opération fut faite et réussit. Après quelques jours passés dans une chambre obscure, l'Impératrice, munie de fortes lunettes noires, put ouvrir les yeux. Elle en éprouva une véritable joie. De nouveau, elle voyait !... Elle regardait par la fenêtre le ciel, quoiqu'on le lui eût défendu. Elle disait :

— Je vois le portrait de ma sœur.

En se cachant, car il était trop tôt encore,

elle lut des lettres. On l'entendait murmurer :  
— C'est curieux. Il me semble que j'avais quitté le monde, et le voici qui revient vers moi.

Elle ne pouvait encore sortir. Mais déjà elle s'occupait d'affaires, parlait de son prochain retour à Farnborough, donnait des rendez-vous à Paris. A son passage, elle voulait résoudre la question trop longtemps suspendue du mausolée du prince impérial et en régler la dévolution en faveur de Malmaison, à qui elle destinait encore maints objets précieux. Elle désirait aussi écrire un testament annexe, disposant qu'un musée serait constitué à Farnborough Hill des objets ayant appartenu à Napoléon III et à son fils. Enfin elle entendait laisser des souvenirs à de nombreux amis qu'elle n'avait pas nommés dans *les actes* précédents. Elle *réglerait*, elle *achèverait* tout cela à Paris... Elle fit retenir un wagon-salon pour le 14 juillet.

Elle s'était enrhumée, elle toussait beaucoup. Mais elle était sujette à ces indispositions. La semaine passa; elle guérit.

Le samedi 10 juillet, elle se réveilla de bon matin, très dispose, et avertit sa femme de chambre qu'elle ferait l'après-midi une promenade en automobile. Ce serait sa première sortie.

A une heure, dans son salon — depuis un mois elle ne présidait plus la table — elle déjeuna légèrement. Peu après elle éprouva un malaise. Par cette extrême chaleur, elle avait froid.

— Je ne sortirai pas encore aujourd'hui, dit-elle.

Son médecin, appelé aussitôt, parla d'un

embarras de digestion. Mais il parut soucieux. L'Impératrice demeura quelques instants étendus sur une chaise-longue, frissonnante. Puis elle se plaignit de vives douleurs et commença de vomir. M<sup>me</sup> d'Attainville et Aline la couchèrent. Son visage transparent s'était soudain empourpré. Elle fermait les yeux, avec pour la première fois de sa vie peut-être, une étrange expression de lassitude.

Dans la pièce voisine, les trois docteurs les plus réputés de Madrid discutèrent brièvement sur son cas. Ils n'hésitèrent point. L'Impératrice subissait une crise d'urémie. Son âge interdisait tout espoir.

L'urémie, qui avait tué Napoléon III, la menace en avait toujours pesé sur elle. Pour robuste qu'elle fût, depuis ses couches, elle souffrait *des reins*; mais croyant à des rhumatismes, elle n'y prêtait guère d'attention.

A cette heure, couchée dans ce grand lit qui avait été le lit de sa Paca bien-aimée, elle se tordait dans de véritables spasmes qui la laissaient sans souffle. Elle ne gémissait pas. Mais il lui arriva une fois de dire, comme on épongeait la sueur de son front :

— Plutôt mourir tout de suite que de souffrir ainsi !

La nuit était venue. Tous les siens s'étaient réunis près d'elle. Son visage à présent était marbré de taches; des convulsions secouaient encore, par intervalles, son corps léger, et des nausées affreuses. Quand ses paupières se levaient, les prunelles chassées ne laissaient voir que le blanc des globes.

La fièvre peu à peu montait. Dès lors elle sembla souffrir moins. Profitant de cette détente, la duchesse de Tamamès fit entrer un

prêtre qui demeura seul un moment avec l'Impératrice.

Confession sans doute sans paroles. Contrition de l'esprit qui n'appelle plus qu'à la pitié de Dieu. Qu'eût-elle pu dire, cette femme si vieille, si accablée, qui avait connu les sommets humains et les abîmes, dont la vie était le plus chargée de merveilles et de tourments, qu'eût-elle pu confesser dans la misère finale de son corps ? Si Dieu est, il l'avait depuis longtemps jugée et il avait fait miséricorde.

Le prêtre rouvrit la porte, et, devant les parents de l'Impératrice et les serviteurs de la maison à genoux, lui donna l'extrême-onction. Il ne put la faire communier, par crainte des vomissements.

La conscience demeurait en elle comme une veilleuse. Parfois, sur ses oreillers, elle relevait sa tête blanche et ses yeux retrouvaient un regard. La température baissait...



Le prêtre commença de réciter les prières des agonisants.

Ces prières, en une vie si longue, elle les avait murmurées à l'intention de beaucoup de ses amis. Non de ses proches : sœur, mari, fils, mère, étaient morts par surprise et sans son secours.

La chambre était très éclairée. Seul le lit restait dans la pénombre. L'Impératrice paraissait ne plus souffrir. Elle entraînait dans le coma, hâvre où sans bruit l'âme s'embarque.

Ses yeux étaient clos. Ses mains ne bougeaient plus. Un frisson parcourait parfois son corps. Si étroite sous le drap, elle ne semblait plus respirer.

Le prêtre murmurait :

— Eloignez-vous de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu tout-puissant qui vous a créée, au nom de Jésus qui a souffert pour vous, au nom du Saint-Esprit dont vous avez reçu l'effusion...

. . . . .  
— Au nom des Trônes et des Dominations...

. . . . .  
— Au nom des confesseurs et des martyrs...

. . . . .  
— Recevez, Seigneur, votre servante dans le séjour de la paix...

Des voix de femmes s'unissaient en sourdine à celle du prêtre. Dans cette chambre planait la foi des premiers âges.

— Nous vous en prions, Seigneur, oubliez les fautes de sa jeunesse et ses ignorances, oubliez les erreurs où l'ont entraînée la colère ou l'ardeur des passions. Car si elle a péché, elle a cru, elle a aimé son Dieu...

Elle écarta les paupières, puis les referma.

A travers les persiennes, le jour était venu. Dans les jardins on entendit des oiseaux, puis les trompettes de la caserne voisine qui sonnaient la diane.

Autour de l'Impératrice, prise d'un rôle, ses parents à genoux priaient. On attendit encore. La vitalité singulière qui avait animé ce pau-

vre corps ne s'éteignait que lentement... Il était huit heures. Les cloches annonçaient dimanche.

— Eloignez-vous, âme chrétienne, répéta le prêtre...

L'âme, obéissant enfin, s'éloigna de ce monde.

FIN



## BIBLIOGRAPHIE

---

En dehors des sources privées indiquées en tête de ce volume, on trouvera ci-après la liste des principaux ouvrages que j'ai consultés.

- M<sup>me</sup> J. ADAM. — *Mes souvenirs et nos idées avant 70.*  
Baron D'AMBÈS. — *Mémoires.*  
F. BAC. — *Le mariage de l'Impératrice Eugénie.*  
Général DU BARAIL. — *Souvenirs.*  
M<sup>me</sup> BAROCHE. — *Souvenirs.*  
D<sup>r</sup> BARTHEZ. — *La famille impériale.*  
BEAUMONT-VASSY. — *Histoire de mon temps.*  
Jules BERTAUT. — *Les belles nuits de Paris.*  
Miss A.-L. BICKNELL. — *Life in the Tuileries.*  
M<sup>me</sup> DE BOIGNE. — *Mémoires.*  
Henry BORDEAUX. — *Vies intimes.*  
M<sup>me</sup> CARETTE. — *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries.*  
Maréchal DE CASTELLANE. — *Journal.*  
Hippolyte CASTILLE. — *Portraits politiques et historiques.*  
J. DE CASSAGNAC. — *Souvenirs du Second Empire.*  
J. DE CHAMBRIER. — *La Cour et la société du Second Empire.*  
DARIMON. — *La maladie de l'Empereur.*  
Lucien-Alphonse DAUDET. — *L'Impératrice Eugénie.*  
Lucien-Alphonse DAUDET. — *Le centenaire de l'Impératrice Eugénie.*

- Etienne DELÉCLUZE. — *Souvenirs de 60 années.*  
 — *Enquête parlementaire sur les événements de 1870.*
- Thomas W. EVANS. — *Mémoires.*
- J. DE LA FAYE. — *La princesse Mathilde.*
- Octave FEUILLET. — *Correspondance.*
- Marquise DE LA FERRONAYS. — *Mémoires.*
- A. FILON. — *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie.*  
 — *Le prince impérial.*  
 — *Mérimée et ses amis.*
- Comte FLEURY et LOUIS SONOLET. — *La société du Second Empire.*
- Général Comte FLEURY. — *Souvenirs.*
- Sir W. FRASER. — *My recollections.*
- Comtesse DES GARETS. — *Auprès de l'Impératrice Eugénie.*  
 — *L'Impératrice en exil.*
- Georges GIRARD. — *Vie et souvenirs du général Castelnau.*
- DE LA GORCE. — *Histoire du Second Empire.*
- P. GUÉRIOT. — *La captivité de Napoléon III.*
- F. GIRAudeau. — *Mort et funérailles de Napoléon III.*
- D'HÉRISSON. — *Journal d'un officier d'ordonnance.*  
 — *Le prince impérial.*
- Baron de HUBNER. — *Neuf années de souvenirs.*
- Imbert DE SAINT-AMOND. — *Louis-Napoléon et Mademoiselle de Montijo.*
- Roi JÉRÔME. — *Mémoires.*
- Blanchard JERROLD. — *Life of Napoleon III.*
- DE LESSEPS. — *Souvenirs de quarante ans.*
- LACOUR-GAYET. — *L'Impératrice Eugénie.*
- LEGGE. — *Empress Eugenie.*
- F. LOLIÉE. — *Vie d'une Impératrice.*
- LOUDON. — *Le journal de Fidus.*
- E. LUDWIG. — *Bismarck.*
- Marquis Ph. DE MASSA. — *Souvenirs et impressions.*
- Lord MALMESBURY. — *Mémoires.*
- Comte DE MAUPAS. — *Mémoires.*
- Duc DE MORNAY. — *Souvenirs sur le Coup d'Etat.*
- Fitzgerald MOLLOY. — *The romance of royalty.*
- Comte DE MAUGNY. — *Souvenirs du Second Empire.*

- P. MÉRIMÉE. — *Lettres d'Espagne.*  
— *Correspondance avec la comtesse de Montijo.*  
— *Lettres à une Inconnue.*  
— *Lettres à M. Panizzi.*  
Irénée MAUGET. — *L'Impératrice Eugénie.*  
Princesse METTERNICH. — *Souvenirs.*  
Emile OLLIVIER. — *L'Empire libéral.*  
Maurice PALÉOLOGUE. — *Les Entretiens de l'Impératrice Eugénie.*  
*Papiers et Correspondance de la famille impériale.*  
Armand PRAVIEL. — *L'Impératrice Charlotte.*  
— *La fin tragique du prince impérial.*  
Duc DE PERSIGNY. — *Mémoires.*  
Comtesse DE REINACH-FOUSSEMAGNE. — *Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique.*  
Comte DE REISET. — *Mes souvenirs.*  
Maurice RECLUS. — *Monsieur Thiers.*  
Général DE RICARD. — *Autour des Bonaparte.*  
Alphonse SÉCHÉ. — *Stendhal.*  
STODDART. — *Life of Empress Eugenie.*  
H. WICKHAM STEED. — *Mémoires.*  
Comtesse TASCHER DE LA PAGERIE. — *Mon séjour aux Tuileries.*  
P. TRAHARD. — *La jeunesse de Mérimée.*  
Colonel VERLY. — *De Notre-Dame au Zouloulouland.*  
D<sup>r</sup> VERON. — *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*  
H. DE VIEL-CASTEL. — *Mémoires.*
-

# TABLE DES MATIERES

## PREMIÈRE PARTIE

*machinelle de montifs*

PAGES

I. Madrid, 1830 .....	15
II. Jeunesse .....	27
III. 1850 .....	58
IV. La grande aventure .....	69
V. Le 12 Janvier .....	85
VI. Le mariage .....	97

## DEUXIÈME PARTIE

*Suppression*

I. La vie nouvelle .....	113
II. L'enfant .....	137
III. Régente .....	152
IV. Compiègne .....	170
V. Le pouvoir .....	194
VI. Biarritz .....	217
VII. Les temps difficiles .....	234

## TROISIÈME PARTIE

*La chute*

I. La Guerre .....	263
II. Désastres .....	274
III. La fuite .....	300
IV. Remous .....	325

## QUATRIÈME PARTIE

I. Chislehurst .....	343
II. La mère et le fils .....	365
III. Errances .....	386
IV. L'autre guerre .....	418
V. Palais de Liria: Dimanche 11 Juillet 1920. ....	431
BIBLIOGRAPHIE .....	441



**VERIFICAT**  
2017

Paris. — Imp. RAMLOT et C<sup>ie</sup>, 52, avenue du Maine.

**VERIFICAT**  
1987

2007  
BIBLIOTECA